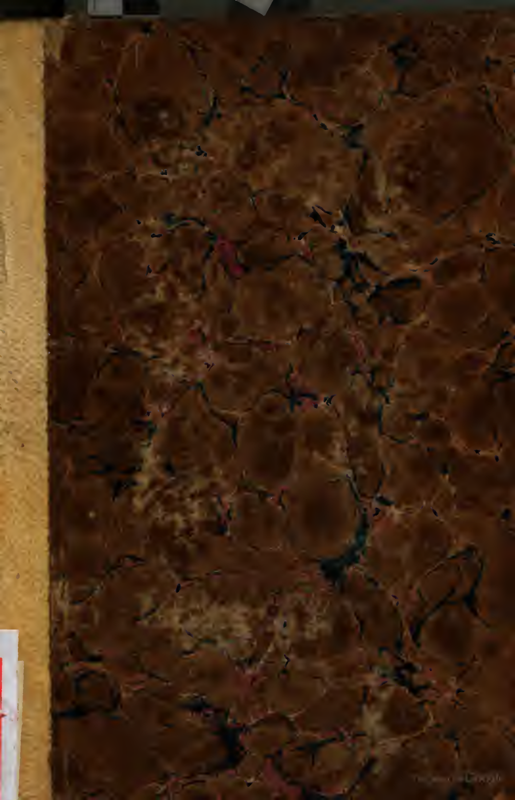
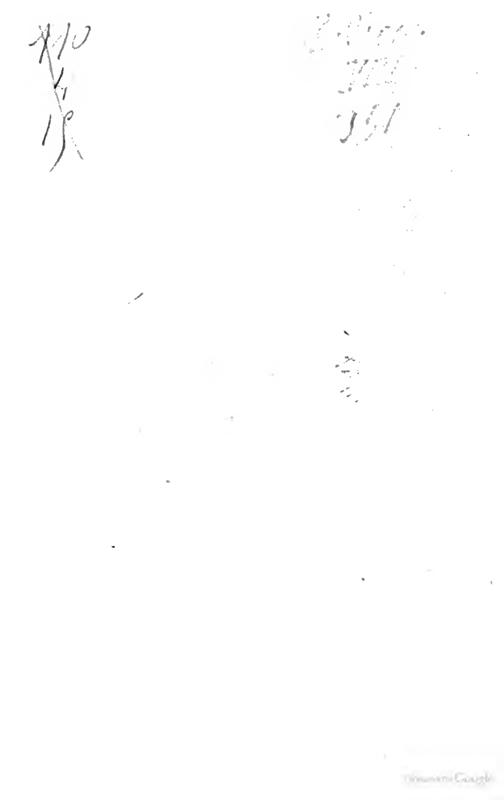



PROVINCIA



COLLECTION D'HISTORIENS CONTEMPORAINS

HISTOIRE

DE

LA GRÈCE

PARIS. — IMP. POUPART-DAVYL ET Cie, RUE DU BAC, 30

G. GROTE

Vice-Chancelier de l'Université de Londres, Associé étranger de l'Institut de France

HISTOIRE

DE

LA GRÈCE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A LA FIN DE LA GÉNÉRATION CONTEMPORAINE D'ALEXANDRE LE GRAND

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR A.-L. DE SADOUS

Professeur au Lycée impérial de Versailles, Docteur ès lettres de la Faculté de Paris

TOME QUINZIÈME

SEULE ÉDITION FRANÇAISE AUTORISÉE PAR L'AUTEUR

AVEC CARTES ET PLANS

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

15, BOULEVARD MONTMARTRE

Au coin de la rue Vivienne

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cie, ÉDITEURS

A Bruxelles, à Leipzig et à Livourne

1866

1re PARTIE. — GRÈCE LÉGENDAIRE

Ἀνδρῶν ἡρώων θεῖον γένος, οἳ καλέονται
Ἡμίθεοι προτέρη γενεή.

HÉSIODE.

2e PARTIE. — GRÈCE HISTORIQUE

. . . . . . Πόλιες μερόπων ἀνθρώπων.

HOMÈRE

HISTOIRE DE LA GRÈCE

DEUXIÈME PARTIE

GRÈCE HISTORIQUE

CHAPITRE I

BATAILLE DE LEUKTRA ET SES CONSÉQUENCES

Mesures prises pour exécuter les stipulations faites au congrès de Sparte — Mouvement violent des Spartiates contre Thêbes. — Le roi Kleombrotos reçoit l'ordre de se rendre en Bœôtia, en quittant la Phokis. — Il force les défenses de la Bœôtia, et campe à Leuktra. — Epaminondas et les Thêbains à Leuktra; découragement dans l'armée. — Nouvel ordre de bataille choisi par Epaminondas. — Confiance des Spartiates et de Kleombrotos. — Bataille de Leuktra. — Défaite des Spartiates et mort de Kleombrotos. — Faible attachement des alliés spartiates. — Camp spartiate après la défaite ; défaite avouée par l'envoi de députés chargés de demander une trêve pour ensevelir les morts. — Grande surprise et changement considérable de sentiment causés dans toute la Grèce par la victoire des Thêbains. — Effet de la nouvelle à Sparte; héroïque empire sur eux-mêmes que montrent les Spartiates. — Différence de Sparte et d'Athènes; Athènes égale en activité énergique. — Renforts envoyés de Sparte. — Opérations en Bœôtia, après la bataille de Leuktra. La victoire des Thébains n'est pas bien accueillie à Athènes. — Jasôn de Pheræ arrive à Leuktra; l'armée spartiate se retire de Bœôtia, en vertu d'une capitulation. — Traitement des citoyens défaits en arrivant à Sparte; suspension de la loi. — Affaiblissement de l'estime pour Sparte en Grèce; supériorité militaire perdue. — Extension de la puissance de Thêbes. Traitement d'Orchomenos et de Thespiæ. — Pouvoir et ambition de Jasôn. — Plans de Jasôn; fête Pythienne. — Assassinat de Jasôn à Pheræ. — Soulagement que cause à Thêbes la mort de Jasôn; satisfaction en Grèce. — Evénements dans le Péloponèse après la défaite de Leuktra; expulsion des harmostes et des dékarchies spartiates. — Skytalisme à Argos; violante querelle intestine. — Découragement et impuissance de Sparte. — Athènes se met à la tête d'une nouvelle confédération péloponésienne. — Accusation portée dans l'assemblée amphiktyonique par Thêbes, contre Sparte. — Les Spartiates sont condamnés

à une amende; importance de ce fait comme indication. — Événements en Arkadia. — Rétablissement de la cité de Mantineia par ses propres citoyens. — Humiliant refus éprouvé par Agésilas, de la part des Mantineiens; extrêmement pénible pour un Spartiate. — Sentiment contre Agésilas à Sparte. — Tendance parmi les Arkadiens à une union panarkadienne; opposition d'Orchomenos et de Tegea. — Révolution à Tegea; le parti favorable à Sparte est abattu ou chassé; Tegea devient anti-spartiate et favorable à une union panarkadienne. — Cette union est formée. — Marche d'Agésilas contre Mantineia; preuve d'un abaissement de sentiment dans Sparte. — Les Arkadiens demandent à Athènes du secours contre Sparte; il est refusé; ils s'adressent alors aux Thêbains. — Opérations et vues d'Epaminondas depuis la bataille de Leuktra. — Plans d'Epaminondas en vue de rétablir les Messêniens dans le Péloponèse, et aussi de réunir les Arkadiens contre Sparte. — Epaminondas et l'armée thêbaine arrivent en Arkadia; grandes forces alliées rassemblées dans ce pays; les alliés le supplient d'envahir la Laconie. — Répugnance d'Epaminondas à envahir la Laconie; ses motifs raisonnables. — Il entre en Laconie; quatre lignes d'invasion. — Il franchit l'Eurotas et s'approche tout près de Sparte. — Alarme à Sparte; arrivée de divers alliés qui viennent par mer à son secours. — Mécontentement en Laconie parmi les Periœki et les Ilotes; danger qui en résulte pour Sparte. — Défense vigilante de Sparte par Agésilas. — Violente émotion des Spartiates, en particulier des femmes; attaque partielle dirigée sur Sparte par Epaminondas. — Il se retire sans tenter un assaut sur Sparte; il ravage la Laconie jusqu'à Gythion; il retourne en Arkadia. — Grand effet de cette invasion sur l'opinion en Grèce; Epaminondas est exalté, et Sparte encore amoindrie. — Fondation de l'Arkadienne Megalopolis. — Fondation de Messênê. — La Laconie occidentale est enlevée à Sparte. — Son pouvoir, ses richesses et sa renommée en sont diminués considérablement. — Periœki et Ilotes établis comme citoyens avec les Messêniens sur la frontière lacédæmonienne. — Le détail de ce procédé d'organisation est malheureusement inconnu. — Megalopolis; les Dix Mille panarkadiens. — Epaminondas et son armée évacuent le Péloponèse. — Les Spartiates demandent du secours à Athènes; langage de leurs ambassadeurs, aussi bien que de ceux de Corinthe et de Phlionte, à Athènes. — Réception faite aux ambassadeurs; les Athéniens accèdent à la requête. — Vote rendu à l'effet de secourir Sparte; Iphikratês est nommé général. — Marche d'Iphikratês et de son armée vers l'Isthme. — Procès intenté à Epaminondas à Thêbes, pour avoir gardé le commandement au delà du temps légal; son acquittement honorable et facile.

Immédiatement après le congrès réuni à Sparte en juin 371 avant J.-C., les Athéniens et les Lacédæmoniens prirent des mesures pour remplir les conventions jurées respectivement à l'égard les uns des autres, aussi bien qu'à l'égard des alliés en général. Les Athéniens expédièrent à Iphikratês, qui était encore à Korkyra ou dans la mer Ionienne, occupé à faire des incursions contre les côtes lacédæmoniennes ou péloponésiennes, — l'ordre de ramener sur-le-champ sa flotte à Athènes, et de rendre toutes les prises faites, s'il y

en avait eu, postérieurement à l'échange des serments à Sparte (1), de manière à prévenir la mésintelligence qui était survenue cinquante-deux ans auparavant avec Brasidas (2), dans la péninsule de Pallênê. Les Lacédæmoniens, de leur côté, envoyèrent retirer leurs harmostes et leurs garnisons de toutes les villes qu'ils occupaient encore. Comme ils avaient déjà fait une semblable promesse, une fois jadis, lors de la paix d'Antalkidas, mais qu'ils ne l'avaient jamais remplie, — des commissaires (3) non spartiates furent pris actuellement dans le congrès général, pour imposer l'exécution de la convention.

Toutefois, on ne montra probablement pas un grand empressement à exécuter cette partie des conditions, car l'âme et les sentiments des Spartiates furent absorbés tout entiers par leur querelle avec Thèbes. Le mouvement de haine contre Thèbes poussa alors les Spartiates avec une fureur qui domina toute autre pensée. Sans doute Agésilas et autres considérèrent ce mouvement, quand il éclata, comme un ressentiment patriotique et légitime de l'insulte récente; plus tard, à l'époque de l'humiliation de Sparte, le philolaconien Xénophon y vit une inspiration funeste envoyée par les dieux pour égarer Sparte, — inspiration semblable à celle de l'Atê homérique (4). Maintenant que Thèbes était isolée d'Athènes et de tous les autres alliés hors de la Bœôtia, Agésilas avait pleine confiance de pouvoir la réduire complétement. Les Athéniens et les autres Grecs avaient également la même idée de la supériorité de la force spartiate; les Thêbains eux-mêmes à un haut degré. On pensait que les Spartiates décomposeraient la cité de Thèbes en villages (comme ils l'avaient fait à Mantineia), — ou peut-être qu'ils vengeraient

(1) Xénophon, Hellen. VI, 4, 1.

(2) Thucyd. IV.

(3) Diodore, XV, 38. Ἐξαγωγεῖς, Xénoph. Hellen. *l. c.* Diodore rapporte les assertions contenues dans ce chapitre à la paix entre Athènes et Sparte en 374 avant J.-C. J'ai déjà fait remarquer qu'elles appartiennent proprement à la paix de 371 avant J.-C., comme Wesseling le soupçonne dans sa note.

(4) Xénoph. Hellen. VI, 4, 3. Ἤδη γάρ, ὡς ἔοικε, τὸ δαιμόνιον ἦγεν, etc.

sur elle le sort qu'elle avait infligé à Platée, — ou même qu'ils décimeraient ses citoyens et ses biens au profit du dieu de Delphes, conformément au vœu qui avait été fait plus de cent ans auparavant, à la suite de l'aide prêtée par les Thêbains à Xerxès (1). Peu de personnes hors de la Bœôtia doutaient du succès de Sparte.

Toutefois, pour attaquer Thêbes, il fallait une armée; et comme Sparte, par la paix qui venait d'être jurée, avait renoncé à tout ce qui ressemblait à un ascendant souverain sur ses alliés, en laissant chacun d'eux libre d'envoyer ou de retirer des secours à son gré, — lever une armée n'était pas tâche facile; car les alliés, généralement parlant, n'étant pas du tout enflammés de l'antipathie spartiate contre Thêbes, désiraient seulement qu'on les laissât jouir de leur liberté récemment acquise. Mais il se trouva qu'au moment où l'on jurait la paix, le roi spartiate Kleombrotos était à la tête d'une armée de Lacédæmoniens et d'alliés en Phokis, sur la frontière nord-ouest de la Bœôtia. Dès qu'il apprit la conclusion de la paix, le roi spartiate Kleombrotos envoya à Sparte demander des instructions quant à ses opérations futures. La voix unanime des autorités et de l'assemblée spartiates, avec Agésilas comme le plus véhément de tous (2), lui ordonna de marcher contre les Thêbains, à moins qu'ils ne reculassent au dernier moment (comme ils l'avaient fait à la paix d'Antalkidas), et qu'ils ne renonçassent à leur présidence sur les autres cités bœôtiennes. Un seul citoyen, nommé Prothoos, rompit cette unanimité. Il protesta contre l'ordre d'abord, comme étant une violation de leurs serments, qui les obligeaient à licencier l'armée et à la reformer sur le principe volontaire; — ensuite comme étant imprudent par rapport aux alliés, qui considéraient actuellement cette liberté comme leur droit et ne serviraient pas de bon cœur si elle ne leur était accordée. Mais on traita Prothoos avec dédain, comme un sot alarmiste (3), et on expédia à Kleombrotos

(1) Xénoph. Hellen. VI, 3, 20; Plutarque, Pelopid. c. 20; Diodore, XV, 51.

(2) Plutarque, Agésilas, c. 28.

(3) Xénoph. Hellen. VI, 4, 2, 3. Ἐκεῖνον μὲν φλυαρεῖν ἡγήσατο, etc.

l'ordre péremptoire, accompagné probablement d'un renfort de Spartiates et de Lacédæmoniens ; et tout porte à croire que leur nombre, dans la bataille suivante, a été plus grand qu'il n'avait pu l'être, autant qu'on peut le croire, avant qu'ils vinssent servir en Phokis.

Cependant aucun symptôme de concessions ne se manifesta à Thèbes (1). Epaminondas, à son retour, avait trouvé une sympathie cordiale pour le ton résolu qu'il avait adopté tant en défendant la confédération bœôtienne qu'en attaquant Sparte. Bien que tout le monde sentît la grandeur du péril, on espérait encore que l'ennemi pourrait être empêché de pénétrer de Phokis en Bœôtia. En conséquence, Epaminondas occupa avec une forte armée l'étroit défilé près de Korôneia, situé entre un contre-fort du mont Helikôn d'un côté et le lac Kopaïs de l'autre, la même position qui avait été prise par les Bœôtiens et forcée par l'armée revenant d'Asie sous Agésilas, vingt-trois ans auparavant. Orchomenos était située au nord (c'est-à-dire sur le côté Phokien) de cette position ; et ses citoyens, aussi bien que sa garnison lacédæmonienne, formaient sans doute actuellement une partie de l'armée d'invasion de Kleombrotos. Ce prince, avec un degré de talent militaire rare dans les commandants spartiates, déjoua tous les calculs thèbains. Au lieu de marcher par la route régulière de Phokis en Bœôtia, il tourna au sud par un chemin dans la montagne jugé à peine praticable, défit la division thèbaine sous Chereas qui le gardait, et traversa la chaîne de l'Helikôn pour gagner le port bœôtien de Kreusis, sur le golfe Krissæen. Arrivant sur cette place par surprise, il l'enleva d'assaut, et captura douze trirèmes thèbaines qui se trouvaient dans le port. Il laissa ensuite une garnison pour occuper le port et s'avança sans retard par le terrain montagneux dans le territoire de Thes-

(1) Il est dit qu'une nouvelle demande en forme fut envoyée à Thèbes, soit par les Lacédæmoniens de Sparte, soit par Kleombrotos de Phokis, pour que les cités bœôtiennes fussent laissées autonomes, et que la demande fut repoussée (Diodore, XV, 51 ; Aristide, Orat. (Leuktr.) II, XXXIV, p. 644, éd. Dindorf). Mais une pareille mission paraît très-douteuse.

piæ, sur le versant oriental de l'Helikôn, où il campa sur les hauteurs, à un endroit d'un nom à jamais mémorable, appelé Leuktra (1).

C'était un important succès, habilement obtenu, qui non-seulement mettait Kleombrotos en position de marcher aisément sur Thêbes, mais encore qui ouvrait une communication sûre par mer avec Sparte, par le port de Kreusis, et évitait ainsi les difficultés du mont Kithærôn. Le roi et les Lacédæmoniens qui l'entouraient étaient pleins de joie et de confiance; tandis que les Thêbains, de leur côté, furent frappés de terreur aussi bien que de surprise. Il fallut tout le talent d'Epaminondas et toute l'audace de Pélopidas pour soutenir la résolution de leurs compatriotes et pour faire disparaître à force d'explications ou neutraliser les signes et présages effrayants qu'un Grec démoralisé était sûr de voir dans tout accident de la route. A la fin, cependant, ils y réussirent, et les Thêbains avec leurs alliés bœôtiens furent mis en marche pour se rendre de Thêbes à Leuktra, où ils se postèrent sur un versant opposé au camp spartiate. Ils étaient commandés par les sept bœôtarques, dont Epaminondas faisait partie. Mais la crainte dominante d'engager la bataille avec les Spartiates sur un pied d'égalité était telle que, même lorsqu'on fut réellement sur le terrain, trois de ces bœôtarques refusèrent de donner avec leurs collègues l'ordre de combattre, et proposèrent qu'on se renfermât dans Thêbes pour soutenir un siége, en envoyant les femmes et les familles à Athènes. Epaminondas combattait vainement leur détermination, quand le septième bœôtarque, Branchylidês, arriva des défilés du Kithærôn, où il avait été de garde, et fut déterminé à voter en faveur du parti le plus hardi.

Bien qu'on se fût assuré ainsi une majorité pour le combat, cependant le sentiment dans tout le camp thêbain était plutôt celui d'une bravoure désespérée que d'un joyeux espoir, conviction qu'il valait mieux périr sur le champ de

(1) Xénoph. Hellen. VI, 4, 3, 4; Diodore, XV, 55; Pausan. IX, 13, 2.

bataille que de vivre en exil avec les Lacédæmoniens maîtres de la Kadmeia. Toutefois, quelques présages encourageants furent transmis au camp des temples de Thèbes aussi bien que de celui de Trophonios, à Lebadeia (1); et un exilé spartiate nommé Leandrias, qui servait dans les rangs thèbains, osa assurer qu'on était actuellement sur le lieu même prédestiné pour le renversement de l'empire lacédæmonien. Là se trouvait la tombe de deux femmes (filles d'un Leuktrien nommé Skedasos) qui avaient été violées par deux Lacédæmoniens et s'étaient ensuite donné la mort. Skedasos, après avoir tenté en vain d'obtenir justice des Spartiates pour cet outrage, était revenu en prononçant contre eux des malédictions et s'était tué également. Il était sûr que la vengeance de ces infortunées victimes s'abattrait sur Sparte, maintenant que son armée était dans leur propre district et près de leur propre tombe. Et les chefs thèbains, auxquels ce récit apportait un encouragement opportun, ornèrent la tombe de couronnes, en invoquant l'aide de celles qui l'habitaient contre l'ennemi commun actuellement présent (2).

Tandis que les autres étaient ainsi encouragés par l'espoir d'un secours surhumain, Epaminondas, auquel la direction de la prochaine bataille avait été confiée, prit soin

(1) Kallisthenês, ap. Cic. de Divinatione, I. 34, Fr. 9, éd. Didot.

(2) Xénoph. Hellen. VI, 4, 7; Diodore, XV, 54; Pausanias, IX, 13, 3; Plutarque, Pélopidas, c. 20, 21; Polyen, II, 3, 8.

Ce dernier rapporte que Pélopidas vit en rêve Skedasos, qui lui ordonna d'offrir sur cette tombe « une vierge châtain » aux femmes décédées. Pélopidas et ses amis furent fort embarrassés pour exécuter cet ordre; plus d'un disait qu'il était nécessaire que quelque jeune fille se dévouât ou fût dévouée par ses parents, comme victime destinée à sauver le pays, comme Menœkeus et Makaria des antiques légendes; d'autres déclaraient l'idée cruelle et inadmissible. Au milieu du débat, une jument, avec une pouliche alezane, arriva en galopant, et s'arrêta à quelques pas de là; alors le prophète Theokritos s'écria : — « Voici la victime demandée, envoyée par la providence spéciale des dieux. » On saisit la pouliche alezane et on l'offrit en sacrifice sur la tombe, tout le monde étant plein d'une joie extrême dans la conviction que l'ordre des dieux avait été exécuté.

Le prophète Theokritos figure dans le traité de Plutarque De Genio Socratis (c. 3, p. 576 D) comme l'un des compagnons de Pélopidas dans la conspiration qui renversa l'oligarchie thèbaine et chassa les Lacédæmoniens de la Kadmeia.

qu'il ne manquât aucune précaution humaine. Sa tâche était difficile; car non-seulement ses troupes étaient démoralisées, pendant que celles de l'ennemi étaient remplies de confiance, — mais leur nombre était inférieur, et quelques-uns des Bœôtiens présents étaient même à peine dignes qu'on se fiât à eux. Quel était le nombre exact d'un côté ou de l'autre, c'est ce qu'il ne nous est pas donné de savoir. Diodore assigne aux Thêbains environ six mille hommes; Plutarque porte le nombre de Kleombrotos à onze mille (1). Sans ajouter foi à ces chiffres, nous voyons qu'il y a tout lieu de croire que le total thêbain était décidément inférieur. Epaminondas s'appliqua à compenser cette infériorité par une tactique habile et par une combinaison nouvelle aussi bien qu'ingénieuse à cette époque. Dans toutes les batailles grecques précédentes, les armées opposées avaient été rangées en ligne et avaient combattu sur toute la ligne, ou du moins telle avait été l'intention des généraux, — et si elle n'avait pas été réalisée, on en devait chercher la cause dans des accidents de terrain, ou dans de la lenteur ou du désordre de la part de quelque division des soldats. Se départant de cette habitude, Epaminondas rangea actuellement ses troupes de manière à faire porter sa gauche avec une force irrésistible sur la droite spartiate, et à retenir le reste de son armée comparativement en dehors de l'action. Sachant que Kleombrotos, avec les Spartiates et tous les personnages publics, serait à la droite de sa propre ligne, il comptait que, s'il réussissait sur ce point contre les meilleures troupes, il aurait bon marché du reste. Conséquemment, il plaça à son aile gauche des hoplites thêbains d'élite, jusqu'à la profondeur prodigieuse de cinquante boucliers, avec Pélopidas et le bataillon sacré en tête. Son ordre de marche fut disposé obliquement ou en échelon, de manière que la colonne profonde de la gauche engageât le combat la première, tandis que le centre et la droite resteraient rela-

(1) Diodore, XV, 52-56; Plutarque, Pélopidas, c. 20

tivement en arrière et se tiendraient plutôt dans une attitude défensive.

En 371 avant J.-C., une pareille combinaison était absolument nouvelle et indiquait un haut génie militaire. Il n'est donc pas déshonorant pour Kleombrotos de n'y avoir pas été préparé et d'être resté fidèle à la tactique grecque ordinaire d'après laquelle on combattait immédiatement avec toute la ligne. Mais la confiance qui régnait parmi les Spartiates était si illimitée, qu'il n'y eut jamais d'occasion où l'on songeât moins à des précautions particulières. Lorsque, de leur camp retranché sur l'éminence leuktrienne, ils virent les Thèbains campés sur une éminence opposée, séparés d'eux par une petite largeur de terrain bas et par des pentes douces, — leur seule impatience fut de hâter le moment décisif, de manière à empêcher l'ennemi de s'échapper. Les partisans et les adversaires de Kleombrotos s'unirent pour provoquer le signal du combat, chacun dans son propre langage. Ses partisans le prièrent, puisqu'il n'avait jamais encore rien fait contre les Thèbains, de frapper un coup décisif et de se délivrer des comparaisons méprisantes que l'opinion publique faisait entre lui et Agésilas; ses adversaires donnaient à entendre que, si Kleombrotos montrait actuellement de la lenteur, il confirmerait les soupçons qu'ils avaient de son penchant secret pour les Thèbains (1). Probablement le roi était lui-même assez disposé à combattre, et tout autre général spartiate l'aurait été également dans les mêmes circonstances, avant la bataille de Leuktra. Mais, même en eût-il été autrement, l'impatience qui régnait dans la partie lacédæmonienne de son armée ne lui laissa pas le choix. Conséquemment on prit la résolution décidée de combattre. Le dernier conseil fut tenu et les derniers ordres donnés par Kleombrotos après son repas du matin, où de copieuses libations de vin attestèrent à la fois et accrurent les dispositions confiantes de chaque homme. On fit sortir l'armée du camp, et on la rangea au bas de la pente;

(1) Xénoph. Hellen. VI, 4, 5.

Kleombrotos, avec les Spartiates et la plupart des Lacédæmoniens, étant à la droite, dans un ordre de douze hommes de profondeur. Quelques Lacédæmoniens étaient aussi à la gauche ; mais relativement à l'ordre des autres parties de la ligne, nous n'avons pas d'information. La cavalerie fut principalement placée le long du front de l'armée.

Cependant Epaminondas descendait également son versant dans l'ordre de bataille qu'il avait choisi, son aile gauche étant à la fois disposée en avant et fortifiée en un ordre très-profond, pour une attaque désespérée. Sa cavalerie était postée aussi sur le devant de sa ligne. Mais avant de commencer à marcher, il envoya à Thèbes ses bagages et les serviteurs ; et en même temps il fit proclamer que ceux de ses hoplites bœôtiens qui n'étaient pas dévoués de cœur à la cause pouvaient également se retirer s'ils le voulaient. Les Thespiens profitèrent immédiatement de cette permission (1), tant il y avait de gens dans le camp thèbain qui estimaient que toutes les chances étaient en faveur des Lacédæmoniens. Mais quand on vit se retirer ces hommes, dont une grande partie étaient sans armes, un détachement considérable de l'armée de Kleombrotos, avec ou sans ordre, courut après eux pour les empêcher de s'échapper et les força de retourner vers le gros de l'armée thèbaine pour être en sûreté. Les plus zélés des alliés de Sparte présents, — les Phokiens, les Phliasiens et les Hêrakleotes, avec un corps de mercenaires, — exécutèrent ce mouvement, qui semble avoir affaibli les Lacédæmoniens dans la bataille principale, sans faire aucun mal aux Thèbains.

La cavalerie en vint d'abord aux prises, sur le front des deux lignes ; et là on reconnut bientôt la supériorité des Thèbains. La cavalerie lacédæmonienne, — qui en aucun temps n'était très-bonne, mais qui à ce moment était extraordinairement mauvaise, composée de novices inexpérimentés et faibles, montée sur des chevaux fournis par les riches, — fut bientôt rompue et rejetée sur l'infanterie, dont les

(1) Polyen, II, 2, 2; Pausanias, IX, 13, 3; IX, 14, 1.

rangs furent troublés par les fugitifs. Pour rétablir la bataille, Kleombrotos donna à l'infanterie l'ordre d'avancer, lui-même en personne conduisant la droite. La cavalerie thêbaine victorieuse s'attacha probablement à l'infanterie lacédæmonienne du centre et de la gauche, et l'empêcha de se porter beaucoup en avant; tandis qu'Epaminondas et Pélopidas avec leur gauche s'avançaient suivant leur intention de se jeter sur Kleombrotos et sur son aile droite. Ici le choc fut terrible; des deux côtés la victoire fut disputée avec un courage résolu et désespéré, dans un combat corps à corps, avec les boucliers et les masses opposés se heurtant mutuellement. Mais la force de la charge thêbaine fut si écrasante, — avec le Bataillon sacré ou guerriers d'élite en tête, composé d'hommes extrêmement exercés dans la palestre(1), et la colonne profonde de boucliers les poussant en avant par derrière, — que même les Spartiates, avec tout leur courage, leur opiniâtreté et leur discipline, ne purent y résister. Kleombrotos lui-même, soit sur le front de l'armée soit à côté, fut blessé mortellement, apparemment au début de la bataille; et ce ne fut que grâce à des efforts héroïques et sans exemple, de la part de ses compagnons autour de lui, qu'il fut emporté vivant encore, de manière à ce qu'il ne tombât pas entre les mains des ennemis. Autour de lui tombèrent également les membres les plus éminents de l'état-major public spartiate; Deinôn le polémarque, Sphodrias avec son fils Kleonymos, et plusieurs autres. Après une résistance obstinée, et un carnage effrayant, l'aile droite des Spartiates fut complétement mise en déroute et repoussée vers le camp sur la hauteur.

Ce fut sur cette aile droite spartiate, où la gauche thêbaine fut irrésistiblement forte, que porta tout le poids de la bataille, — conformément à l'intention d'Epaminondas. Dans aucune partie de la ligne il ne paraît pas qu'il y ait eu de combat sérieux, en partie à cause de son dessein calculé de ne faire avancer ni son centre ni sa droite, — en partie à

(1) Plutarque, Symposiac. II, 5, p. 639 F.

cause de la victoire préliminaire de la cavalerie thèbaine, qui probablement arrêta en partie la marche en avant de la ligne ennemie, — et en partie aussi à cause du tiède attachement, ou même de l'hostilité contenue, des alliés rangés sous le commandement de Kleombrotos (1). Les Phokiens et les Hèrakleotes, — pleins d'ardeur pour la cause par haine de Thèbes, avaient quitté la ligne pour frapper un coup sur les bagages et les serviteurs qui se retiraient; tandis que les autres alliés, après un simple combat nominal et peu ou point de pertes, rentrèrent dans le camp aussitôt qu'ils virent la droite spartiate défaite et rejetée vers ce point. De plus, même quelques Lacédæmoniens de l'aile gauche, probablement troublés par la tiédeur de ceux qui les entouraient, et par la déroute inattendue de leur droite, se replièrent de la même manière. Toute l'armée lacédæmonienne, avec le roi mourant, fut ainsi réunie et reformée derrière le retranchement sur la hauteur, où les Thèbains victorieux n'essayèrent pas de les inquiéter (2).

Mais les sentiments qui se déployèrent actuellement dans le camp différèrent grandement de la jactance triomphante avec laquelle elle l'avait quitté une heure ou deux auparavant; et effrayantes furent les pertes quand on en vint à les vérifier. De sept cents Spartiates qui étaient sortis du camp, il n'y en rentra que trois cents (3). En outre, mille Lacédæmoniens étaient restés sur le champ de bataille, même de l'aveu de Xénophon; probablement le nombre réel fut même

(1) Pausanias (IX, 13, 4 : Cf. VIII, 6, 1) insiste beaucoup sur cette indifférence ou même sur cette perfidie des alliés. Xénophon en dit tout à fait assez pour certifier la réalité du fait (Hellen. VI, 4, 15-24); V. également Cicéron. De Offic. II, 7, 26.

Polyen a plus d'une anecdote relative à l'adresse que montrait Agésilas en combattant la pusillanimité ou l'abandon des alliés de Sparte (II, 1, 18-20).

(2) Xénoph. Hellen. VI, 4, 13, 14.

(3) Xénoph. Hellen. *l. c.* Plutarque (Agésil. c. 28) dit que mille Lacédæmoniens furent tués; Pausanias (IX, 13, 4) porte le nombre à plus de mille; Diodore mentionne quatre mille (XV, 56), ce qui, sans doute, est au-dessus de la vérité, bien que l'on puisse présumer à bon droit que le nombre donné par Xénophon est quelque peu au-dessous. Denys d'Halikarnasse (Antiq. Rom. II, 17) avance que mille sept cents Spartiates périrent.

plus considérable. Cela à part, la mort de Kleombrotos fut par elle-même, pour tout le monde, un événement frappant, dont on n'avait pas vu le pareil depuis la journée fatale des Thermopylæ. Mais ce ne fut pas tout. Les alliés qui se tenaient à côté d'eux en armes étaient actuellement des hommes tout autres. Tous étaient las de leur cause, et répugnaient à de nouveaux efforts; quelques-uns avaient de la peine à dissimuler la satisfaction positive que leur causait la défaite. Et quand les polémarques survivants, commandants nouveaux, délibérèrent avec les principaux officiers quant aux mesures convenables à prendre dans la circonstance, il y eut quelques Spartiates, mais en très-petit nombre, qui demandèrent avec instance qu'on recommençât la bataille pour recouvrer par la force les corps de leurs frères qui jonchaient le champ de bataille, ou pour périr dans la tentative, Tous les autres eurent les sentiments d'hommes vaincus; de sorte que les polémarques, mettant à effet le sentiment général, envoyèrent un héraut solliciter la trêve régulière pour l'ensevelissement de leurs morts. Les Thêbains l'accordèrent, après avoir dressé leur propre trophée (1). Mais Epaminondas, sachant que les Spartiates mettraient en pratique des stratagèmes de toute sorte pour dissimuler la grandeur de leurs pertes, accompagna la permission de la condition que les alliés enseveliraient leurs morts les premiers. Il se trouva que les alliés eurent à peine de morts à recueillir, et que presque tous les guerriers qui couvraient encore le terrain étaient des Lacédæmoniens (2). Et ainsi le général thêbain, en prenant ses mesures pour qu'il fût impossible de dissimuler les pertes, proclamait en même temps une preuve publique du courage spartiate telle qu'elle sauvait au désastre de Leuktra le danger d'être aggravé sous le rapport du déshonneur. Quelles furent les pertes des Thêbains, c'est ce que Xénophon ne nous dit pas.

(1) Xénoph. Hellen. VI, 4, 15.

(2) Pausan. IX, 13, 4; Plutarque, Apophth. Reg. p. 193 B; Cicéron, de Officiis, II, 7.

Selon Pausanias, ils perdirent quarante-sept hommes (1), selon Diodore, trois cents. Le premier nombre est déraisonnablement petit, et même le second est sans doute au-dessous de la vérité; car une victoire dans un combat corps à corps, sur des soldats tels que les Spartiates, doit avoir été chèrement achetée. Bien qu'on rendît aux Spartiates leurs morts pour les ensevelir, on garda leurs armes; et le voyageur Pausanias vit à Thèbes, 500 ans après ce désastre, les boucliers des principaux officiers (2).

Vingt jours seulement s'étaient écoulés, depuis le moment où Epaminondas avait quitté Sparte après que Thèbes avait été exclue de la paix générale, jusqu'au jour où il fut victorieux sur le champ de bataille de Leuktra (371 av. J.-C.). L'événement éclata comme un coup de tonnerre sur tout le monde en Grèce, — vainqueurs aussi bien que vaincus, — alliés et neutres, voisins et éloignés, également. L'attente générale avait été que Thèbes serait bientôt vaincue et démantelée; au lieu de cela, non-seulement elle avait échappé à la ruine, mais encore elle avait porté un coup écrasant à la majesté militaire de Sparte (3).

C'est en vain que Xénophon, — dont le récit qu'il fait de la bataille est obscur, partial et empreint du chagrin que lui causa l'événement (4), — attribue la défaite à des accidents fâcheux (5), ou à la témérité de Kleombrotos et à son insouciance avec laquelle il s'était livré à des libations: Agésilas et son parti à Sparte ne se firent pas scrupule de

(1) Pausan. IX, 13, 4; Diodore, XV, 55.

(2) Pausanias, IX, 16, 3.

(3) C'est une date importante conservée par Plutarque (Agésil. c. 28). Le congrès fut rompu à Sparte le 14 du mois attique skirrophorion (juin), le dernier mois de l'année de l'archonte athénien Alkisthenês; la bataille fut livrée le 5 du mois attique d'hekatombæon, le premier mois de l'année attique suivante, de l'archonte Phrasikleidês, vers le commencement de juillet.

(4) Diodore diffère de Xénophon sur un point important qui se rattache à la bataille, en affirmant qu'Archidamos, fils d'Agésilas, fut présent et combattit, avec diverses autres circonstances, que je discuterai bientôt dans une prochaine note. Je suis Xénophon.

(5) Xénoph. Hellen. VI, 4, 8. Εἰς δ' οὖν τὴν μάχην τοῖς μὲν Λακεδαιμονίοις πάντα τἀναντία ἐγίγνετο, τοῖς δὲ (pour les Thébains) πάντα καὶ ὑπὸ τῆς τύχης κατωρθοῦτο.

jeter un blâme peu généreux (1), sur le commandement de ce roi, tandis que d'autres le justifièrent faiblement, en disant qu'il avait combattu contre son avis plus sensé, par crainte d'impopularité. Ces critiques, qui viennent d'hommes sages après coup, et se consolant du malheur public en critiquant l'infortuné général, ne supportent pas examen. Kleombrotos en cette occasion représentait le sentiment universel parmi ses compatriotes. On lui ordonna de marcher contre Thèbes avec la pleine conviction, qu'avaient Agésilas et tous les chefs thébains, que son armée dépourvue d'aide ne pourrait lui résister. Combattre les Thébains en rase campagne était exactement ce que lui et tous les autres Spartiates désiraient. Si la manière dont il s'ouvrit un chemin en Bœôtia, et dont il prit Kreusis, fut une manœuvre honorable, il semble avoir arrangé son ordre de bataille de la façon usitée parmi les généraux grecs à l'époque. Il paraît qu'il n'y a pas lieu de blâmer son commandement, si ce n'est en ce qu'il ne put deviner, — ce que personne autre ne devina, — la combinaison supérieure de son adversaire, mise en pratique alors pour la première fois.

A la honte de Xénophon, Epaminondas n'est jamais

(1) Isokrate, dans le Discours VI, appelé *Archidamus* (composé environ cinq ans après la bataille, comme pour être prononcé par Archidamos, fils d'Agésilas), met cette assertion distinctement dans la bouche d'Archidamos : — Μέχρι μὲν ταυτησὶ ἡμέρας ἀδυστυχηκέναι δοκοῦμεν ἐν τῇ μάχῃ τῇ πρὸς Θηβαίους, καὶ τοῖς μὲν σώμασι κρατηθῆναι διὰ τὸν οὐκ ὀρθῶς ἡγησάμενον, etc. (s. q.).

Je prends cette assertion comme une bonne preuve de l'opinion réelle qu'avaient et Agésilas et Archidamos; opinion d'autant plus naturelle, que les deux rois de Sparte contemporains étaient presque toujours en opposition, et à la tête de partis contraires; et surtout vraie au sujet d'Agésilas et de Kleombrotos, pendant la vie de ce dernier.

Cicéron (copiant probablement Kallisthenês ou Ephore) dit, de Officiis, I, 24, 84 : — « Illa plaga (Lacedæmoniis) pestifera, qua, quum Cleombrotus invidiam timens temere cum Epaminondâ conflixisset, Lacedæmoniorum opes corruerunt. » Polybe fait une remarque (IX, 23, nous ne savons pas de qui il l'emprunta), à savoir que la conduite de Kleombrotos pendant l'empire de Sparte fut marquée par des égards généreux pour les intérêts et les sentiments des alliés, tandis que celle d'Agésilas avait le caractère opposé.

nommé dans son récit de la bataille, bien qu'il reconnaisse en substance que la bataille fut décidée par les irrésistibles forces thèbaines portant sur un seul point de la phalange ennemie ; fait que Plutarque et Diodore (1) rapportent expressément au génie de ce général. Tous les calculs d'Epaminondas réussirent. La bravoure des Thèbains, cavalerie aussi bien qu'infanterie, secondée par l'éducation qu'ils avaient recue pendant les quelques dernières années, se trouva suffisante pour assurer à ses plans leur pleine exécution. C'est cette circonstance principalement qui amena la grande révolution d'opinion qui s'opéra dans toute la Grèce après la bataille. Tout le monde sentit qu'il s'était élevé une nouvelle puissance militaire, et que l'éducation thèbaine, sous le commandement d'Epaminondas, s'était montrée, sur un champ de bataille ordinaire, avec lance et bouclier et un nombre en somme inférieur, plus qu'égale à l'ancienne discipline de Lykurgue, qui jusque-là était restée sans pareille pour former des artistes en guerre, contre de simples citoyens dans les rangs opposés armés, il est vrai, mais dépourvus de la même éducation militaire (2). Essentiellement stationnaire et surannée, la discipline de Lykurgue était actuellement surpassée par le perfectionnement militaire progressif d'autres Etats, exercés par un tacticien prééminent; malheur que les Corinthiens avaient prédit à Sparte soixante ans auparavant (3), et qui s'était réalisé à ce moment, comme toute la Grèce en était convaincue, sur le champ de bataille de Leuktra.

---

(1) Diodore, XV, 55. Epaminondas, ἰδίᾳ τινι καὶ περιττῇ τάξει χρησάμενος, διὰ τῆς ἰδίας στρατηγίας περιεποιήσατο τὴν περιβόητον νίκην.... διὸ καὶ λοξὴν ποιήσας τὴν φάλαγγα, τῷ τοὺς ἐπιλέκτους ἔχοντι κέρατι ἔγνω κρίνειν τὴν μάχην, etc. Cf. Plutarque, Pélopid. c. 23.

(2) V. Aristote, Polit. VIII, 3, 3, 5.

Cf. Xénophon, De Repub. Lac. XIII, 5. Τοὺς μὲν ἄλλους αὐτοσχεδιαστὰς εἶναι τῶν στρατιωτικῶν, Λακεδαιμονίους δὲ μόνους τῷ ὄντι τεχνίτας τῶν πολεμικῶν, et Xénoph. Memor. III, 5, 13, 14.

(3) Thucydide, I, 71. Ἀρχαιότροπα ὑμῶν (de vous, Spartiates) τὰ ἐπιτηδεύματα πρὸς αὐτούς ἐστιν. Ἀνάγκη δ' ὥσπερ τέχνης ἀεὶ τὰ ἐπιγιγνόμενα κρατεῖν· καὶ ἡσυχαζούσῃ μὲν πόλει τὰ ἀκίνητα νόμιμα ἄριστα, πρὸς πολλὰ δὲ ἀναγκαζομένοις ἰέναι, πολλῆς καὶ τῆς ἐπιτεχνήσεως δεῖ, etc.

Mais si le système spartiate fut ainsi envahi et surpassé dans son privilége de former des soldats, il y avait une autre espèce d'enseignement où il ne fut pas surpassé et où il ne pouvait l'être, — la dure science d'endurer la peine et de réprimer l'émotion. Mémorable en effet fut la manière dont on accueillit à Sparte la nouvelle de cette fatale catastrophe. Pour préparer le lecteur par un contraste approprié, nous pouvons jeter les yeux sur la manifestation à Athènes vingt-sept ans auparavant, quand la trirème appelée Paralos arriva d'Ægospotami, apportant la nouvelle de la capture de toute la flotte athénienne. « La lamentation de détresse (dit l'historien) (1) monta par les longs murs de Peiræeus à Athènes, chaque homme communiquant la nouvelle à son voisin : cette nuit-là, personne ne dormit; chacun gémissait sur les concitoyens qu'il avait perdus, et sur la ruine qui le menaçait. » Telle ne fut pas la scène à Sparte, quand le messager arriva du champ de bataille de Leuktra, bien que tout fût bien fait pour rendre le coup violent. Car non-seulement la défaite était calamiteuse et humiliante au delà de tout ce qu'on avait vu antérieurement, mais elle vint à un moment où tout le monde comptait sur la victoire. Aussitôt que Kleombrotos, après s'être ouvert une route en Bœôtia, vit les Thêbains dénués d'aide en pleine campagne devant lui, aucun Spartiate ne doutait du résultat. Tel était le sentiment dominant, quand arriva le message avec la saisissante révélation que l'armée était totalement mise en déroute, qu'elle avait perdu le roi, 400 Spartiates, et plus de 1,000 Lacédæmoniens; et cette défaite, l'armée l'avait avouée, en sollicitant la trêve pour l'enterrement des guerriers tués. Au moment de son arrivée, on était en train de célébrer la fête appelée les Gymnopædia; c'était le dernier jour, et le chœur des adultes s'avançait dans le théâtre suivant sa solennité habituelle. Malgré tout ce que la nouvelle avait de poignant, les éphores ne voulurent pas permettre que la solennité fût interrompue ni abrégée. « *Ils devaient néces-*

(1) Xénoph. Hellen. II, 2, 3.

sairement être affligés, je suppose, — mais ils accomplirent toute la cérémonie comme s'il ne s'était rien passé ; ils se bornèrent à communiquer les noms des victimes à leurs parents, et à donner aux femmes un ordre général de ne faire entendre ni bruit ni gémissement, mais de supporter ce malheur en silence. » Qu'un tel ordre fût donné, cela est déjà assez remarquable ; qu'il fût donné et obéi, c'est à quoi l'on ne pourrait s'attendre ; qu'il fût non-seulement donné et obéi, mais dépassé, c'est ce que personne ne pourrait croire, si l'historien contemporain ne l'attestait expressément. « Le matin (dit-il) on pouvait voir ceux dont les parents avaient été tués se promener en public avec une contenance triomphante et joyeuse ; mais de ceux dont les parents survivaient, à peine s'en montrait-il un ; et le petit nombre qui était dehors avait l'air triste et humilié (1). »

En comparant cet empire sur soi-même et cette obéissance aux ordres, poussés à un point extraordinaire, à Sparte, dans les circonstances les plus critiques, — avec le caractère sensible et démonstratif, et l'explosion spontanée de sentiment, à Athènes, qui se rapproche aussi beaucoup plus du type grec homérique, — nous devons en même temps faire remarquer que, sous le rapport d'efforts actifs et héroïques dans le dessein de réparer des malheurs passés et de tenir tête à une supériorité prépondérante, les Athéniens l'emportaient décidément sur les Spartiates. J'ai déjà

(1) Xénoph. Hellen. VI, 4, 16. Γενομένων δὲ τούτων, ὁ μὲν εἰς τὴν Λακεδαίμονα ἀγγελῶν τὸ πάθος ἀφικνεῖται, Γυμνοπαιδιῶν τε οὐσῶν τῆς τελευταίας, καὶ τοῦ ἀνδρικοῦ χόρου ἔνδον ὄντος. Οἱ δὲ ἔφοροι, ἐπεὶ ἤκουσαν τὸ πάθος, ἐλυποῦντο μέν, ὥσπερ οἶμαι, ἀνάγκη· τὸν μέντοι χόρον οὐκ ἐξήγαγον, ἀλλὰ διαγωνίσασθαι εἴων. Καὶ τὰ μὲν ὀνόματα πρὸς τοὺς οἰκείους ἑκάστου τῶν τεθνηκότων ἀπέδοσαν· προεῖπον δὲ ταῖς γυναιξί, μὴ ποιεῖν κραυγήν, ἀλλὰ σίγῃ τὸ πάθος φέρειν. Τῇ δὲ ὑστεραίᾳ ἦν ὁρᾶν, ὧν μὲν ἐτεθνάσαν οἱ προσήκοντες, λιπαροὺς καὶ φαιδροὺς ἐν τῷ φανερῷ ἀναστρεφομένους· ὧν δὲ ζῶντες ἠγγελμένοι ἦσαν, ὀλίγους ἂν εἶδες, τούτους δὲ σκυθρωποὺς καὶ ταπεινοὺς περιιόντας. — Et Plutarque, Agésil. c. 29.

V. ce que dit Xénophon, après qu'il a raconté la défaite de la mora lacédæmonienne près de Lechæon, au sujet de la satisfaction et même du triomphe de ceux des Lacédæmoniens qui avaient perdu des parents dans la bataille, tandis que tous les autres étaient affligés (Xénoph. Hellen. IV, 5, 10). Cf. aussi Justin, XXVIII, 4, — la conduite après la défaite de Sellasia.

raconté l'énergie prodigieuse et inattendue déployée par Athènes, après la perte ruineuse de ses deux armements devant Syracuse, quand personne ne s'attendait qu'elle aurait pu tenir pendant six mois : je suis actuellement sur le point de raconter la conduite de Sparte, après le désastre de Leuktra, — désastre grave et sérieux, il est vrai, inférieur toutefois en total positif à celui que les Athéniens avaient essuyé à Syracuse. Le lecteur verra qu'à considérer l'intensité d'efforts actifs dans les deux cas, la comparaison est tout à l'avantage d'Athènes, et qu'elle excuse du moins, si elle ne la justifie pas, la vanterie (1) de Periklès dans sa mémorable oraison funèbre, — que ses compatriotes, sans avoir les rigoureux exercices des Spartiates, ne se trouvaient cependant nullement inférieurs à eux en efforts audacieux, quand arrivait l'heure de l'épreuve réelle.

Le premier devoir des éphores fut de pourvoir à la sûreté de leur armée défaite en Bœôtia, dessein pour lequel ils mirent en marche presque toutes les forces de Sparte qui restaient. Des moræ lacédæmoniennes, ou divisions militaires (qui formaient vraisemblablement un agrégat de six), deux ou trois avaient été envoyées avec Kleombrotos; on expédia en ce moment toutes les autres, comprenant même des citoyens âgés de près de soixante ans, et tous ceux qui avaient été laissés derrière à cause d'autres fonctions publiques. Archidamos prit le commandement (Agésilas continuant encore à être hors d'état de servir), et s'occupa à réunir les secours promis de Tegea, — des villages qui représentaient Mantineia désagrégée, — de Corinthe, de Sikyôn, de Phlionte et d'Achaia, tous ces lieux étant encore sous les mêmes oligarchies qui les avaient tenues sous le patronage lacédæmonien, et qui étaient encore attachées à Sparte. Des trirèmes furent équipées à Corinthe, comme moyen de transporter la nouvelle armée à Kreusis, et de rejoindre ainsi les troupes défaites à Leuktra; le port de Kreusis, la récente acquisition de Kleombrotos, se trouvant

(1) Thucydide, II, 39.

être actuellement d'une valeur inestimable, comme le seul moyen d'avoir accès en Bœôtia (1).

Cependant l'armée défaite restait encore dans son camp retranché à Leuktra, où les Thêbains ne furent pas d'abord pressés de les inquiéter. Outre que c'était une entreprise très-difficile, même après la récente victoire, — nous devons nous rappeler les sentiments réels des Thêbains eux-mêmes, que leur propre triomphe vint surprendre, à un moment où ils étaient animés par le désespoir plutôt que par l'espérance. Ils furent sans doute absorbés dans l'exaltation et le triomphe enivrants du moment, jouissant des embrassements et des félicitations de leurs familles à Thêbes, que leur valeur avait délivrées d'une destruction imminente. Comme les Syracusains après leur dernière grande victoire (2) sur la flotte athénienne dans le grand port, ils avaient probablement besoin d'un intervalle pour donner cours à leurs sentiments de plaisir extrême, avant de revenir à l'action. Epaminondas et les autres chefs, sachant combien la valeur de l'alliance thêbaine était actuellement rehaussée, s'efforçaient d'obtenir des renforts du dehors, avant de se mettre à poursuivre leur succès. Ils envoyèrent à Athènes un héraut, couronné de fleurs en signe de triomphe, pour proclamer leur récente victoire. Ils invitèrent les Athéniens à profiter de l'occasion présente pour se venger complétement de Sparte, en joignant leurs bras à ceux des Thêbains. Mais les sympathies des Athéniens étaient actuellement plutôt hostiles que bienveillantes à l'égard de Thêbes, outre qu'ils avaient juré la paix avec Sparte, il n'y avait pas un mois. Le sénat, qui était assemblé dans l'akropolis quand le héraut arriva, entendit son message avec un chagrin évident, et le renvoya sans lui adresser même un mot de courtoisie, tandis que les infortunés Platæens, qui sans doute attendaient dans la cité espérant la victoire de Kleombrotos et leur prompt rétablissement, se trouvèrent abattus de nouveau et condamnés indéfiniment à l'exil.

(1) Xénoph. Hellen. VI, 4, 17-19.

(2) V. Thucydide, VII, 73.

Un autre héraut thèbain fut expédié dans le même dessein à Jasôn de Pheræ en Thessalia, qui lui fit un accueil bien différent. Ce despote renvoya dire qu'il viendrait sur-le-champ par mer, et il ordonna qu'on équipât des trirèmes pour le porter en Bœôtia. Mais c'était simplement une déception ; car en même temps il réunit les mercenaires et la cavalerie qu'il avait sous la main, et commença sa marche par terre. Ses mouvements furent si rapides qu'il prévint toute opposition, — bien qu'il eût à traverser le territoire des Hèrakléotes et des Phokiens, qui étaient ses ennemis mortels, — et qu'il rejoignit les Thèbains sans danger en Bœôtia (1). Mais quand les chefs thèbains lui demandèrent d'attaquer le camp lacédæmonien en flanc, par les hauteurs, tandis qu'eux-mêmes graviraient directement la colline pour l'attaquer en face, Jasón déconseilla fortement de faire cette tentative comme trop périlleuse ; et il leur recommanda de laisser partir l'ennemi en vertu d'une capitulation. « Contentez-vous (leur dit-il) de la grande victoire que vous avez déjà remportée. Ne la compromettez pas en tentant quelque chose de plus hasardeux encore, contre les Lacédæmoniens réduits au désespoir dans leur camp. Rappelez-vous qu'il y a peu d'années, *vous* étiez vous-mêmes désespérés, et que votre récente victoire est le fruit de ce sentiment même. Souvenez-vous que les dieux se plaisent à amener ces changements soudains de fortune (2). » Après avoir convaincu les Thê-

(1) Xénophon, Hellen. VI, 4, 20, 21.

Toutefois, comme les Phokiens faisaient partie de l'armée défaite à Leuktra, il faut avouer que Jasôn avait moins à craindre à ce moment qu'à tout autre.

(2) Pausanias dit qu'immédiatement après la bataille, Epaminondas permit aux alliés de Sparte de partir et de retourner chez eux, permission dont ils profitèrent, de sorte que les Spartiates restèrent alors seuls dans le camp (Paus., IX, 14, 1). Cette circonstance est toutefois incompatible avec le récit de Xénophon (VI, 4, 26), et je la crois improbable.

Sievers (Geschichte, etc., p. 247) pense que Jasôn sauva les Spartiates en jouant et en trompant Epaminondas. Mais il me paraît que l'assaut du camp spartiate était une entreprise difficile, dans laquelle il aurait péri plus de Thêbains que de Spartiates ; de plus, les Spartiates étaient maîtres du port de Kreusis, de sorte qu'il y avait peu de chance d'affamer le camp avant l'arrivée de renforts. La capitulation accordée par Epaminondas semble avoir été en réalité le parti le plus sage.

bains par ces représentations, il adressa aux Lacédæmoniens un message amical, leur rappelant leur dangereuse position aussi bien que le peu de fond à faire sur leurs alliés, — et s'offrant comme médiateur pour négocier en leur faveur une retraite sûre. Leur adhésion fut bientôt donnée; et à sa demande, les deux parties conclurent une trêve qui assurait aux Lacédæmoniens la liberté de quitter la Bœôtia. Toutefois, malgré l'accord, le commandant lacédæmonien eut peu de confiance soit dans les Thêbains, soit dans Jasôn; il craignit une fraude en vue de l'amener à quitter le camp et de l'attaquer dans sa marche. En conséquence, il donna dans le camp l'ordre public que chaque homme fût prêt à partir après le repas du soir, et à marcher de nuit vers le Kithærôn, dans le dessein de franchir cette montagne le lendemain matin. Après avoir mis l'ennemi sur cette fausse piste, il dirigea sa marche de nuit par une route différente et assez facile, d'abord vers Kreusis, ensuite vers Ægosthena dans le territoire mégarien (1). Les Thêbains ne firent pas d'opposition; et il n'est pas probable qu'ils songeassent à quelque fraude, si l'on se rappelle que Jasôn était garant dans cette circonstance, et que lui, du moins, n'avait pas de motif pour manquer à sa parole.

Ce fut à Ægosthena que les Lacédæmoniens faisant retraite rencontrèrent Archidamos, qui s'était avancé jusqu'à ce point avec les forces laconiennes, et attendait la jonction de ses alliés péloponésiens. Le but de sa marche étant actuellement rempli, il n'avança pas plus loin. L'armement fut licencié, et Lacédæmoniens aussi bien qu'alliés retournèrent chez eux (2).

---

(1) Xénoph. Hellen. VI, 4, 22-25. Toutefois la route de Kreusis à Leuktra a dû être celle par laquelle arriva Kleombrotos.

(2) C'est ici l'endroit le plus convenable pour mentionner la différence, quant à la bataille de Leuktra, qui existe entre Diodore et Xénophon. J'ai suivi ce dernier.

Diodore (XV, 54) place et l'arrivée de Jasôn en Bœôtia et le départ d'Archidamos de Sparte *non après*, mais *avant* la bataille de Leuktra. Jasôn (dit-il) vint avec une armée considérable au secours des Thêbains. Il détermina Kleombrotos, qui doutait de la suffisance de son propre nombre, à accepter une trêve et à évacuer la

Dans toutes les communautés, le retour de tant de soldats vaincus, rendus libres en vertu d'une capitulation par l'ennemi, eût été une scène de deuil. Mais à Sparte il était gros de graves et dangereuses conséquences. Si terribles étaient

Bœôtia. Mais comme Kleombrotos était en marche vers Sparte, il rencontra Archidamos avec une seconde armée lacédæmonienne, en route pour la Bœôtia, par ordre des éphores, dans le dessein de le renforcer. En conséquence, Kleombrotos, se trouvant ainsi renforcé inopinément, viola ouvertement la trêve qui venait d'être conclue, et revint avec Archidamos à Leuktra. Là ils livrèrent la bataille, Kleombrotos commandant l'aile droite, et Archidamos la gauche. Ils essuyèrent une défaite complète, dans laquelle Kleombrotos fut tué, le résultat étant le même dans les deux récits.

Nous devons ici faire notre choix entre la narration de Xénophon et celle de Diodore. Que l'autorité du premier soit plus grande, généralement parlant, il n'est guère nécessaire de le faire remarquer; néanmoins ses partialités philo-laconiennes deviennent assez manifestes et assez prépondérantes dans les derniers livres des Hellenica (où il remplit le pénible devoir de raconter l'humiliation de Sparte) pour donner quelque couleur aux soupçons de Palmerius, de Morus et de Schneider, qui croient que Xénophon a dissimulé la violation directe de la trêve de la part des Spartiates, et que les faits se passèrent réellement comme Diodore les a décrits. V. Schneider ad Xenoph. Hellen. VI, 4, 5, 6.

Cependant on verra, en examinant les faits, qu'un pareil soupçon n'est pas admissible ici, et qu'il y a des raisons pour préférer le récit de Xénophon.

1. Il nous explique comment il se fit que les restes de l'armée spartiate, après la défaite de Leuktra, s'échappèrent de la Bœôtia. Jasôn arrive après la bataille, et détermine les Thêbains à leur accorder de se retirer en vertu d'une trêve; Archidamos arrive également après la bataille pour les recueillir. Si la défaite avait été subie dans les circonstances mentionnées par Diodore, — Archidamos et les survivants n'auraient guère trouvé le moyen de s'échapper de la Bœôtia.

2. Si Diodore raconte exactement, il a dû y avoir une violation de trêve de la part de Kleombrotos et des Lacédæmoniens aussi manifeste qu'aucune autre dans l'histoire grecque. Mais il n'y est jamais fait plus tard allusion par personne, parmi les méfaits des Lacédæmoniens.

3. Une partie, et une partie essentielle, du récit de Diodore, c'est qu'Archidamos fut présent à Leuktra et y combattit. Mais nous avons une preuve indirecte qui prouve presque qu'il n'y était pas. En lisant le discours d'Isokrate appelé *Archidamus* (Or. VI, sect. 9, 10, 129), on verra que de pareilles observations n'auraient pu être placées dans la bouche d'Archidamos, s'il y avait assisté, et (naturellement) commandé conjointement avec Kleombrotos.

4. Si Diodore est exact, Sparte a dû lever une nouvelle armée chez les alliés, précisément après avoir juré la paix, qui exonérait ses alliés de tout ce qui ressemblait à une obligation de suivre son hégémonie, et une nouvelle armée, non dans le dessein de dégager des camarades défaits en Bœôtia, mais pour une pure agression contre Thêbes. Cela, pour ne pas dire plus, est extrêmement improbable.

Pour ces raisons, je m'attache à Xénophon et je m'éloigne de Diodore.

le mépris et l'ignominie accumulés sur le citoyen spartiate qui survivait à une défaite, que la vie lui devenait entièrement intolérable. Le fait seul suffisait pour le condamner, sans qu'il y eût d'enquête en vue de trouver des circonstances justificatives ou atténuantes. Aucun citoyen à Sparte ne voulait lui parler ni être vu comme son compagnon de tente, de jeu ou de chœur; aucune autre famille ne voulait contracter de mariage avec la sienne; si on le voyait se promener avec un air joyeux, il était frappé et maltraité par les passants, jusqu'à ce qu'il reprît cette humilité visible que l'on supposait convenir à sa position dégradée. Ce rigoureux traitement (que nous fait connaître le panégyriste Xénophon (1), sert à expliquer la satisfaction du père et de la mère spartiates, quand ils apprenaient que leur fils était au nombre des guerriers tués et non parmi les survivants. Les troupes spartiates avaient rarement jusqu'alors essuyé de défaite. Mais dans le cas des prisonniers à Sphakteria, quand ils avaient été relâchés de la captivité et ramenés pour une existence dégradée à Sparte, on avait éprouvé quelque inquiétude, et l'on avait jugé quelques précautions nécessaires pour les empêcher de devenir des mécontents dangereux (2). Ici c'était un autre cas encore plus formidable. Les vaincus revenant de Leuktra étaient nombreux, tandis que les cruelles pertes essuyées dans la bataille attestaient amplement leur bravoure. Sachant combien il était dangereux de leur imposer le système établi, les éphores soumirent le cas à Agésilas, qui proposa que pour ce cas et ce moment on laissât dormir les peines habituelles; quitte à les faire revivre plus tard et à les remettre en vigueur comme auparavant. Telle fut la mesure qui fut adoptée en conséquence (3), de sorte qu'il fut permis à ceux qui survé-

(1) Xénoph. Rep. Lac. c. 9; Plutarque, Agésil. c. 30.

(2) Thucydide, V, 34.

(3) Plutarque, Agésil. c. 30; Plutarque, Apophth. Lacon. p. 214 B; Apophth. Reg. p. 191 C; Polyen, II, 1, 13.

Une suspension semblable de peines, pour l'occasion spéciale, fut ordonnée après la grande défaite d'Agis et des Lacédæmoniens par Antipater, 330 av. J.-C. Akrotatos, fils du roi Kleomenès, fut la seule personne à Sparte qui s'opposa à la suspension (Diodore,



curent à cette fatale bataille de se mêler avec les autres citoyens sans déshonneur ni dégradation. La mesure était dans le fait doublement nécessaire, à considérer le petit nombre collectif de citoyens jouissant des droits complets, nombre qui tendait toujours à décliner, — par la nature des priviléges politiques spartiates combinés avec les exigences de l'éducation spartiate (1), — et ne pouvait supporter même une aussi grande diminution que celle des quatre cents citoyens tués à Leuktra. « Sparte (dit Aristote) ne pouvait résister à une seule défaite, mais elle fut ruinée à cause du petit nombre de ses citoyens (2). »

La cause signalée ici par Aristote, comme expliquant la perte entière d'ascendant au dehors et la diminution capitale tant de pouvoir que d'inviolabilité à l'intérieur, que l'on verra actuellement fondre coup sur coup sur Sparte, était indubitablement réelle et importante. Mais un fait plus important encore fut le changement d'opinion produit partout en Grèce par rapport à Sparte, par le coup soudain de la bataille de Leuktra. Tout le prestige et toutes les anciennes associations d'idées qui se rattachaient à son pouvoir établi depuis si longtemps s'évanouirent; tandis que l'hostilité et les craintes, inspirées tant par elle-même que par ses partisans, mais jusqu'alors contenues en silence à contre-cœur, — éclatèrent alors et se manifestèrent ouvertement.

L'ascendant, exercé jusqu'à cette époque par Sparte au nord du golfe Corinthien, en Phokis et ailleurs, fut perdu pour elle, et se partagea entre les Thêbains victorieux et Jasôn de Pheræ (371 av. J.-C.). Les Thêbains et les confédérés bœôtiens, qui étaient actuellement avec eux dans une cordiale sympathie, montés jusqu'à l'enthousiasme par leur récent succès, étaient avides de gloires nouvelles, et se sou-

XIX, 70). Il encourut la plus forte impopularité par cette opposition. Cf. aussi Justin, XXVIII, 4, — décrivant le sentiment public à Sparte après la défaite de Sellasia.

(1) On trouvera une explication du droit de cité à Sparte dans le sixième chapitre du troisième volume de cette Histoire.

(2) Aristote, Polit. II, 6, 12. Μίαν γὰρ πληγὴν οὐχ ὑπήνεγκεν ἡ πόλις, ἀλλ' ἀπώλετο διὰ τὴν ὀλιγανθρωπίαν.

mettaient volontiers à toutes les exigences de l'éducation militaire, tandis que sous un chef tel qu'Epaminondas, on tirait si bon parti de leur ardeur, qu'ils devenaient meilleurs soldats de mois en mois (1). Les Phokiens, hors d'état de se défendre seuls, se placèrent volontiers sous la protection des Thèbains, — comme leur étant moins vivement hostiles que le Thessalien Jasôn, — et conclurent avec eux des engagements de défense et d'alliance mutuelles (2). Les cités d'Eubœa, avec les Lokriens (tant Epiknémidiens qu'Opontiens), les Maliens et la ville d'Hèrakleia, suivirent leur exemple. Cette dernière ville était actuellement sans défense ; car Jasôn, en revenant de Bœôtia en Thessalia, l'avait attaquée et en avait détruit les fortifications, vu que par sa situation importante près du défilé des Thermopylæ, elle pouvait aisément être occupée comme position pour l'empêcher d'entrer dans la Grèce méridionale (3). La ville bœôtienne d'Orchomenos, qui avait tenu avec les Lacédæmoniens même jusqu'à la dernière bataille, était actuellement tout à fait sans défense ; et les Thèbains, extrêmement exaspérés contre ses habitants, étaient disposés à les réduire en esclavage et à détruire la cité. Quelque cruelle que fût cette proposition, elle n'aurait pas excédé les rigueurs habituelles de la guerre, ni même ce qui serait échu à Thèbes, si Kleombrotos avait été victorieux à Leuktra. Mais les remontrances énergiques d'Epaminondas empêchèrent qu'elle ne fût mise à exécution. Également distingué pour la douceur de son caractère que pour ses vues à longue portée, il rappela à ses compatriotes qu'aspirant présentement à acquérir l'ascendant en Grèce, il était essentiel qu'ils se fissent une réputation par une modération de conduite non inférieure à leur courage militaire, qu'attestait leur récente

(1) Xénoph. Hellen. VI, 5, 24. Καὶ γὰρ οἱ μὲν Βοιωτοὶ πάντες ἐγυμνάζοντο περὶ τὰ ὅπλα, ἀγαλλόμενοι τῇ ἐν Λεύκτροις νίκῃ.

Ce sont de remarquables paroles sorties de la plume mal disposée de Xénophon. Cf. VII, 5, 12.

(2) Xénoph. Hellen. VI, 5, 23; VII, 5, 4 ; Diodore, XV, 27.

(3) Xén. Hell. VI, 4, 27 ; VI, 5, 23.

victoire (1). En conséquence, on pardonna aux Orchoméniens qui se soumirent, et on les réadmit comme membres de la confédération bœôtienne. Toutefois, on n'étendit pas la même clémence jusqu'aux Thespiens. Ils furent chassés de Bœôtia, et leur territoire annexé à Thèbes. On se rappellera qu'immédiatement avant la bataille de Leuktra, quand Epaminondas fit proclamer que ceux des Bœôtiens qui n'étaient pas attachés de cœur à la cause thêbaine pouvaient se retirer, les Thespiens avaient profité de la permission, et étaient partis (2). Les Thespiens fugitifs trouvèrent, comme les Platæens, un asile à Athènes (3).

Tandis que Thèbes consacrait le souvenir de sa victoire par l'érection d'un trésor (4) à Delphes, et par la dédicace de pieuses offrandes dans ce sanctuaire, — tandis que l'organisation militaire de la Bœôtia recevait ce perfectionnement si marqué, et que le groupe d'États dépendants attachés à Thèbes devenait ainsi plus considérable, sous l'habile administration d'Epaminondas, — Jasôn en Thessalia grandissait également en puissance de jour en jour. Il était tagos de toute la Thessalia, avec ses voisins tributaires lui obéissant complétement, — avec la Macédoine dépendante de lui en partie, — et avec des forces mercenaires, bien payées, bien instruites, plus nombreuses qu'il n'en avait jamais été réuni en Grèce. Quand, en revenant de Bœôtia en Thessalia, il avait démantelé Hèraklea, il avait ouvert le défilé des Thermopylæ de manière à être sûr d'entrer dans la Grèce méridionale toutes les fois qu'il le voudrait. Son habileté et son ambition personnelles, combinées avec son grand pouvoir, inspiraient une alarme universelle; car personne ne savait où il dirigerait ses armes : serait-ce vers l'Asie, contre le roi de Perse, comme il aimait à s'en vanter (5), — ou au

(1) Diodore, XV, 57.

(2) Pausan. IX, 13, 3; IX, 14, 1.

(3) Xénoph. Hellen. VI, 3, 1. J'ai donné (dans une note du précédent chapitre) les raisons que j'ai de croire que les Thespiens n'étaient pas ἀπόλιδες *avant* la bataille de Leuktra.

(4) Pausanias, X, 11, 4.

(5) Isokrate, Or. V (Philipp.) s. 141.

nord contre les cités de la Chalkidikê, — ou au sud contre la Grèce.

Le plan mentionné en dernier lieu parut le plus probable, au commencement de 370 avant J.-C., six mois après la bataille de Leuktra : car Jasôn annonça distinctement son intention d'assister à la fête Pythienne (dont l'époque était vers le 1er août, 370 avant J.-C., près de Delphes), non-seulement avec des présents et des sacrifices magnifiques à offrir à Apollon, mais encore à la tête d'une nombreuse armée. On avait donné l'ordre que ses troupes se tinssent prêtes pour un service militaire (1), — vers le temps où la fête devait être célébrée ; et on avait envoyé partout des réquisitions, demandant à tous ses tributaires des victimes pour le sacrifice Pythien, jusqu'à un chiffre qui n'était pas inférieur à 1,000 taureaux et 10,000 moutons, chèvres et porcs, outre un taureau de choix qui devait prendre la tête dans la procession, et pour lequel on devait donner une couronne d'or. Jamais auparavant un pareil honneur n'avait été fait au dieu; car ceux qui venaient offrir un sacrifice se contentaient habituellement d'un seul animal ou de plusieurs nourris dans la plaine voisine de Kirrha (2). Nous devons toutefois nous rappeler que cette fête Pythienne de 370 avant J.-C. se présentait dans des circonstances particulières : car les deux fêtes précédentes en 374 et en 378 avant J.-C. ont

---

(1) Xénoph. Hellen. VI, 4, 30. Παρήγγειλε δὲ καὶ ὡς στρατευσομένοις εἰς τὸν περὶ Πύθια χρόνον Θετταλοῖς παρασκευάζεσθαι.

Je suis d'accord avec le docteur Arnold pour l'explication de ce passage (V. son Appendice ad Thucyd. V, 1, à la fin du second volume de son édition de Thucydide), en tant qu'opposée à celle de M. Fynes Clinton. En même temps, je ne pense pas que le passage prouve beaucoup en faveur de sa manière de voir, ni contre celle de M. Clinton, au sujet du mois de la fête Pythienne, qui fut célébrée vers le 1er août, comme j'incline à le croire, un peu plus tard que ne le suppose le docteur Arnold, un peu plus tôt que ne le pense M. Clinton. A considérer les mois lunaires des Grecs, nous devons nous rappeler que la fête ne coïncidait jamais avec le même mois, ni avec la même semaine de notre année.

Je ne puis être d'accord avec le docteur Arnold pour écarter l'assertion de Plutarque relativement à la coïncidence de la fête Pythienne avec la bataille de Korôneia.

(2) Xénoph. Hellen. VI, 4, 29, 30. Βοῦν ἡγεμόνα, etc.

dû être comparativement peu fréquentées, par suite de la guerre entre Sparte et ses alliés d'un côté et Athènes et Thèbes de l'autre, — et aussi de l'occupation de la Phokis par Kleombrotos. Aussi la fête de 370 avant J.-C., qui suivit immédiatement la paix, parut-elle justifier le déploiement extraordinaire de pieuse magnificence, destiné à suppléer aux tributs mesquins offerts au dieu pendant les deux précédentes, tandis qu'on alléguait les dispositions hostiles des Phokiens pour excuser les forces militaires qui devaient accompagner Jasôn.

Mais il y avait d'autres intentions, auxquelles on croyait en général, bien qu'elles ne fussent pas annoncées formellement, et auxquelles aucun Grec ne pouvait songer sans inquiétude. On affirmait que Jasôn était sur le point de s'arroger la présidence et la célébration de la fête, qui appartenait de droit à l'assemblée Amphiktyonique. De plus, on craignait qu'il ne voulût mettre la main sur les riches trésors du temple de Delphes, projet qui, disait-on, avait été conçu par le despote syracusain Denys quinze ans auparavant, conjointement avec l'Epirote Alketas, qui dépendait alors de Jasôn (1). Comme il n'y avait pas de moyen visible de parer ce coup, les Delphiens consultèrent le dieu pour savoir ce qu'ils devaient faire si Jasôn approchait du trésor ; alors le dieu répondit qu'il y veillerait lui-même, — et il tint parole. Cet entreprenant despote, à la fleur de son âge et à l'apogée de son histoire, périt d'une manière tout à fait inattendue avant que le jour de la fête arrivât (2). Il avait passé sa cavalerie en revue près de Pheræ, et il était assis pour recevoir les pétitionnaires et leur répondre, quand sept jeunes gens s'approchèrent, se disputant vivement en apparence, et en appelant à lui pour qu'il réglât leur différend. Dès

(1) Diodore, XV, 13.

(2) Xénoph. Hellen. VI, 4, 30. Ἀποκρίνασθαι τὸν θεὸν, ὅτι αὐτῷ μελήσει. Ὁ δ' οὖν ἀνὴρ, τηλικοῦτος ὢν, καὶ τοσαῦτα καὶ τοιαῦτα διανοούμενος, etc.

Xénophon considère évidemment la disparition soudaine de Jasôn comme une conséquence de l'intention exprimée précédemment par le dieu de veiller sur son trésor.

qu'ils furent près, ils se jetèrent sur lui et le tuèrent (1). L'un d'eux fut tué sur place par les gardes, et un autre également comme il montait à cheval ; mais les cinq autres parvinrent à gagner des chevaux tout préparés pour eux et à se mettre, en galopant, hors d'atteinte. Dans la plupart des cités grecques que visitèrent ces fugitifs, ils furent reçus avec un honneur distingué, comme ayant délivré le monde grec d'un homme qui inspirait une alarme universelle (2), maintenant que Sparte était hors d'état de lui résister, tandis qu'aucune autre puissance n'avait encore pris sa place.

Jasôn fut remplacé dans sa dignité, par deux frères, — Polyphrôn et Polydoros : mais ils n'eurent ni son pouvoir ni son talent. S'il eût vécu plus longtemps, il aurait influé très-sérieusement sur les destinées subséquentes de la Grèce. Quelle autre chose aurait-il fait, c'est ce que nous ne pouvons dire ; mais il serait intervenu considérablement dans le développement de la puissance thèbaine. Thèbes gagna beaucoup à sa mort, bien qu'en en étant complétement innocente, et bien qu'en alliance avec lui jusqu'à la fin, au point que sa veuve y alla résider pour être en sûreté (3). Epaminondas fut délivré d'un rival très-formidable, tandis que les corps des alliés thèbains au nord de la Bœôtia devinrent beaucoup plus dépendants qu'ils ne l'auraient été, s'il y avait eu une puissance rivale comme celle de Jasôn de Thessalia. Les trésors du dieu furent préservés pendant quelques années de plus, pour être pillés par une autre main.

Tandis que ces choses se passaient dans la Grèce septentrionale, pendant les mois qui suivirent immédiatement la bataille de Leuktra, il s'était présenté dans le Péloponèse

(1) Xénoph. Hellen. VI, 4, 31, 32.

La cause qui provoqua ce meurtre est présentée différemment : cf. Diodore, XV, 60 ; Valère Maxime, IX, 10, 2.

(2) Xénoph. Hellen. VI, 4, 32.

La mort de Jasôn, dans le printemps ou au commencement de l'été de 370 avant J.-C., réfute le compliment que Cornélius Nepos (Timoth. c. 5) fait à Timotheos, qui n'a jamais pu faire la guerre à Jasôn après 373 avant J.-C., époque à laquelle il reçut ce dernier à Athènes dans sa maison.

(3) Xénoph. Hellen. VI, 4, 37.

des événements non moins sérieux et non moins propres à émouvoir. Le traité juré à Sparte vingt jours avant la bataille obligeait les Lacédæmoniens à licencier leurs forces, à éloigner tous leurs harmostes et toutes leurs garnisons, et à laisser toute cité subordonnée à sa propre liberté d'action. Comme ils ne se firent pas scrupule de violer le traité en vertu de l'ordre envoyé par Kleombrotos, ils ne furent probablement pas empressés d'exécuter les autres conditions; bien que des officiers fussent nommés, dans le dessein exprès d'aller partout voir si l'évacuation des cités était réellement mise à effet (1). Mais elle ne fut probablement pas accomplie en vingt jours; et peut-être n'aurait-elle jamais été accomplie autrement que nominalement, si Kleombrotos avait été heureux en Bœôtia. Mais après ces vingt jours arriva la sinistre nouvelle du sort de ce prince et de son armée. La puissance invincible de Sparte était brisée: elle n'avait pas un homme dont elle pût se passer pour maintenir son ascendant à l'étranger. Ses harmostes disparurent immédiatement (comme ils avaient disparu des cités asiatiques et insulaires vingt-trois ans auparavant, immédiatement après la bataille de Knidos) (2) et revinrent à Sparte. Et ce ne fut pas tout. L'ascendant lacédæmonien avait été maintenu partout par des oligarchies ou des dékarchies locales, qui avaient été pour la plupart violentes et oppressives. C'est contre les gouvernements, privés actuellement de leur appui étranger, que le torrent longtemps accumulé du mécontentement intérieur s'élança avec une force irrésistible, stimulée probablement par les exilés de retour. On se vengea de leur mauvais gouvernement d'autrefois par des sentences et des proscriptions rigoureuses, qui allèrent jusqu'à une grande injustice réactionnaire; et les personnes bannies par cette révolution antispartiate devinrent si nombreuses, qu'elles inquiétèrent et alarmèrent sérieusement les gouvernements nouvellement établis. Telles furent les commotions qui, pendant la dernière moitié de 371 avant J.-C., troublèrent

(1) Diodore, XV, 38, ἐξαγωγεῖς. (2) Xénoph. Hellen. IV, 8, 1-5.

maintes villes péloponésiennes, — Phigaleia, Phlionte, Corinthe, Sikyôn, Megara, etc., bien qu'avec de grandes différences locales tant dans le détail que dans le résultat (1).

Mais la cité où la commotion intestine se fit sentir sous sa forme la plus violente, ce fut Argos. Nous ne savons pas comment ce fait se rattachait à l'état général de la politique grecque à l'époque; car Argos n'avait été en aucune manière sujette de Sparte, ni membre de la confédération spartiate, ni (autant que nous le savons) mêlée à la récente guerre, depuis la paix d'Antalkidas en 387 avant J.-C. Le gouvernement argien était une démocratie, et les chefs populaires étaient pleins de véhémence dans leurs dénonciations contre le parti d'opposition oligarchique, — qui se composait d'hommes riches et appartenant à des familles d'un rang

(1) Diodore, XV, 39, 40, mentionne ces commotions comme s'étant fait sentir après la paix conclue en 374 avant J.-C., et non après la paix de 371 avant J.-C. Mais il est impossible qu'elles aient pu se produire après la première, qui, en réalité, fut violée presque aussitôt que jurée, — ne fut jamais mise à exécution, — et ne comprenait qu'Athènes et Sparte. J'ai déjà fait remarquer auparavant que Diodore semble avoir confondu ensemble, tant dans son esprit que dans son histoire, ces deux traités de paix, et avoir affirmé du premier ce qui appartient réellement au second. Les commotions qu'il mentionne se placent, de la manière la plus naturelle et la plus convenable, immédiatement après la bataille de Leuktra.

Il affirme que la même réaction contre la suprématie lacédæmonienne et ses représentants locaux dans les diverses cités s'opéra même après la paix d'Antalkidas, en 387 avant J.-C. (XV, 5). Mais si cette réaction commença à cette époque, elle a dû être promptement réprimée par Sparte, dont le pouvoir était alors entier et même en progrès.

On peut convenablement mentionner ici une autre circonstance qui, ainsi qu'on le prétend, se présenta après la bataille de Leuktra. Polybe (II, 39) et Strabon, qui vraisemblablement le copie (VIII, p. 384), affirment que Sparte et Thêbes convinrent toutes deux de laisser leurs questions contestées de pouvoir à l'arbitrage des Achæens, et de s'en remettre à leur décision. Bien que j'aie un grand respect pour l'autorité de Polybe, je ne puis ici concilier son assertion ni avec les faits qui arrivèrent incontestablement, ni avec la probabilité en général. Si l'on est jamais convenu d'un tel arbitrage, il n'a dû aboutir à rien, car la guerre continua sans interruption. Mais je ne puis me décider à croire qu'on y ait jamais consenti, soit à Thêbes, soit à Sparte. La confiance exubérante de la première, le sentiment de dignité de la part de la seconde, ont dû les détourner d'un pareil acte, et surtout de reconnaître des arbitres comme les cités achæennes, qui n'étaient que médiocrement estimées en 379 avant J.-C., bien qu'elles le fussent beaucoup un siècle et demi plus tard.

élevé. Ces derniers, dénoncés ainsi, formèrent une conspiration pour renverser le gouvernement par la force. Mais la conspiration fut découverte avant l'exécution, et quelques-uns des conspirateurs soupçonnés furent mis à la torture, interrogés et sommés de révéler leurs complices; dans cet interrogatoire, l'un d'eux déposa contre trente citoyens éminents. Le peuple, après un jugement précipité, mit à mort ces trente hommes, et confisqua leurs biens, tandis que d'autres se tuèrent pour échapper au même sort. La crainte et la colère du peuple, exaspéré par les chefs populaires, devinrent si furieuses, qu'il continua ses exécutions jusqu'à ce qu'il eût mis à mort douze cents (ou comme quelques-uns le disent, quinze cents) des principaux citoyens. Enfin les chefs populaires finirent par être fatigués et effrayés de ce qu'ils avaient fait; alors le peuple fut excité contre eux jusqu'à la furie, et les mit à mort également (1).

Cette sombre série d'événements fut appelée le skytalisme, ou mort donnée à coups de bâton, de l'instrument (comme on nous le dit) à l'aide duquel ces exécutions multipliées furent consommées, bien que le nom semble plutôt indiquer une insurrection populaire que des exécutions calculées. Nous connaissons les faits trop imparfaitement pour pouvoir en conclure rien de plus que le jeu brutal d'une passion politique furieuse au milieu d'une population telle que celle d'Argos ou de Korkyra, où il n'y avait (comme à Athènes) ni goût de la parole, ni habitude d'être guidé par elle et d'entendre les deux côtés de toute question complètement discutés. Cicéron fait remarquer qu'il n'avait jamais entendu parler d'aucun orateur argien. L'acrimonie de Démosthène et d'Æschine se déchargeait dans un éloquent échange de reproches, tandis que l'assemblée ou le dikasterion décidait ensuite entre eux. On nous dit que le peuple athénien assemblé, en apprenant la nouvelle du skytalisme à Argos, en fut si blessé, qu'il fit accomplir autour de l'assemblée la solennité de purification (2).

(1) Diodore, XV, 57, 58.

(2) Plutarque, Reip. Gerend. Præ-

Bien que Sparte vît ainsi ses partisans de confiance déposés, chassés ou maltraités, dans tant de villes péloponésiennes, — et bien qu'il n'y eût pas jusqu'à présent d'intervention thêbaine à l'intérieur de l'isthme, soit actuelle, soit prochaine, — cependant elle était profondément découragée et incapable d'aucun effort soit pour assurer une protection, soit pour soutenir un ascendant. Une seule défaite l'avait réduite à la nécessité de combattre pour défendre le foyer et la famille (1); probablement aussi les dispositions de ses Periœki et de ses Ilotes en Laconie réclamaient toutes ses forces aussi bien que toute sa vigilance. En tout cas, son empire et son influence sur les sentiments des Grecs hors de la Laconie furent soudainement anéantis, à un degré qui nous étonne, quand nous nous rappelons qu'ils étaient devenus une sorte de tradition dans l'esprit grec, et que, seulement neuf ans auparavant, ils s'étaient étendus aussi loin qu'Olynthos. Ce qui montre combien son ascendant avait complétement passé, c'est une remarquable mesure prise par Athènes, vraisemblablement vers la fin de 371 avant J.-C., environ quatre mois après la bataille de Leuktra. Un grand nombre d'entre les cités péloponésiennes, bien qu'elles eussent perdu et leur crainte et leur respect pour Sparte, désiraient encore rester membres d'une alliance volontaire sous la présidence de quelque cité considérable. Les Athéniens profitèrent de ce sentiment pour leur envoyer des ambassadeurs et pour les inviter à entrer dans une ligue commune à Athènes, sur la base de la paix d'Antalkidas et de la paix récemment jurée à Sparte (2). Beaucoup d'entre elles, obéis-

---

cep. p. 814 B.: Isokrate, Orat. V (Philip.) s. 58 : Cf. Denys d'Halik. Antiq. Roman. VII, 66.

(1) Xénoph. Hellen. VII, 1, 10. Le découragement des Spartiates est révélé par les déclarations involontaires, bien qu'indirectes, de Xénophon, — non moins que par leur conduite actuelle. — Hellen. VI, 5, 21; VIII, 1, 30-32 : Cf. Plut. Agés. c. 30.

(2) Xénoph. Hellen. VI, 5, 1-3. Ἐνθυμηθέντες οἱ Ἀθηναῖοι ὅτι οἱ Πελοποννήσιοι ἔτι οἴονται, χρῆναι ἀκολουθεῖν, καὶ οὔπω διακέοιντο οἱ Λακεδαιμόνιοι, ὥσπερ τοὺς Ἀθηναίους διέθεσαν — μεταπέμπονται τὰς πόλεις, ὅσαι βούλονται τῆς εἰρήνης μετέχειν, ἣν βασιλεὺς κατέπεμψεν.

Dans ce passage, Morus et quelques autres critiques soutiennent que nous

sant à l'appel, formèrent un engagement à l'effet suivant : « J'adhérerai à la paix envoyée par le roi de Perse, et aux résolutions des Athéniens et des alliés en général. Si l'une des cités qui ont prononcé ce serment est attaquée, je l'aiderai de tout mon pouvoir. » Rien ne nous dit ni quelles furent les cités qui jurèrent à cet engagement, ni leur nombre ; nous reconnaissons indirectement que Corinthe en faisait partie (1) ; mais les Eleiens le refusèrent, pour le motif que leur droit de souveraineté sur les Marganeis, les Triphyliens et les Skillontiens n'était pas reconnu. Toutefois, la formation de la ligue elle-même, avec Athènes comme État président, est un fait frappant, en ce qu'il prouve que Sparte était soudainement renversée du trône, et qu'il était pour elle un avis qu'elle aurait dorénavant à se mouvoir dans son orbite séparée, comme Athènes après la guerre du Péloponèse. Athènes prenait la place de Sparte dans la qualité d'État présidant la confédération péloponésienne, et garant de la paix jurée, bien qu'on ne comprît pas pour cela que les cités qui entraient dans cette nouvelle alliance rompissent avec leur ancien président (2).

Un autre incident aussi qui, selon toute apparence, se présenta vers le même temps, bien que nous ne puissions pas indiquer sa date exacte, — sert à marquer le changement opéré dans la position de Sparte. Les Thèbains lui intentèrent une accusation dans l'assemblée des Amphiktyons, pour la capture illégale de leur citadelle, la Kadmeia, par Phœbidas, pendant une paix jurée, et pour la sanction donnée à cet acte par les autorités spartiates, en retenant et en occupant la place. Le conseil amphiktyonique déclara les Spartiates coupables, et les condamna à une amende de

devons lire οὔπω (qui ne semble être appuyé par aucun MSS.), à la place du οὕτω. Zeune et Schneider ont admis la nouvelle leçon dans le texte ; cependant ils doutent de la convenance du changement, et j'avoue que je partage leurs doutes. Le mot οὕτω s'explique, et donne un sens clair ; sens très-différent de οὔπω, il est vrai, — mais que, cependant, selon toute probabilité, Xénophon a eu l'intention d'exprimer.

(1) Xénoph. Hellen. VI, 5, 37.

(2) Ainsi les Corinthiens continuaient encore à rester les alliés de Sparte (Xénoph. Hellen. VII, 4, 8).

500 talents. Comme l'amende ne fut pas payée, l'assemblée, après un certain intervalle, la doubla; mais la seconde sentence resta sans exécution aussi bien que la première, vu qu'il n'y avait aucun moyen de l'imposer par la force (1). Probablement, ni ceux qui intentèrent l'accusation ni ceux qui votèrent ne s'attendaient à ce que les Lacédæmoniens se soumissent en réalité à payer l'amende. Le plus qu'ils pouvaient faire, en manière de punition pour une pareille désobéissance, était de les exclure des jeux Pythiens, qui étaient célébrés sous la présidence des Amphiktyons; et nous pouvons présumer qu'ils furent réellement exclus ainsi.

Toutefois l'incident mérite une mention particulière, à plus d'un point de vue. D'abord, en ce qu'il indique la dignité amoindrie de Sparte. Depuis la victoire de Leuktra et la mort de Jasôn, Thèbes était devenue prépondérante, surtout dans la Grèce septentrionale, où se trouvait la majorité des nations ou des races votant dans l'assemblée amphiktyonique. C'est évidemment par l'ascendant de Thèbes que fut rendu ce vote de condamnation. Ensuite, en ce qu'il indique la tendance naissante, que nous verrons ci-après encore plus développée, à étendre les fonctions de l'assemblée amphiktyonique au delà de sa sphère spéciale de solennités religieuses, et à en faire l'instrument d'une coercition ou d'une vengeance politique dans les mains de l'Etat prédominant. Dans le cours antérieur de cette histoire, un siècle entier s'était passé sans fournir l'occasion de mentionner l'assemblée amphiktyonique comme prenant part à des affaires politiques. Ni Thucydide ni Xénophon, bien que leurs histoires réunies couvrent soixante-dix ans, surtout de conflits helléniques, ne parlent jamais de cette assemblée. En effet, ce dernier ne mentionne même pas cette amende imposée aux Lacédæ-

(1) Diodore, XVI, 23-29; Justin, VIII, 1.

Nous pouvons supposer à bon droit qu'ils empruntent tous les deux à Théopompe, qui traita au long la mémorable Guerre Sacrée contre les Phokiens, qui commença en 355 avant J.-C., et dans laquelle la conduite de Sparte fut déterminée en partie par cette sentence antérieure des Amphiktyons. V. Theopompi Fragm, 182-184, éd. Didot.

moniens, bien qu'elle tombe dans la période de son histoire. Nous connaissons le fait seulement par Diodore et par Justin; et malheureusement, comme fait nu, sans détails collatéraux ni préliminaires. Pendant les soixante ou soixante-dix ans qui précédèrent la bataille de Leuktra, Sparte avait toujours eu sa confédération et son assemblée politiques régulières d'alliés réunies par elle-même : son ascendant politique s'exerçait sur eux *eo nomine*, par une méthode plus directe et plus aisée que celle de pervertir l'autorité religieuse de l'assemblée amphiktyonique, même si une pareille manière d'agir lui était ouverte (1). Mais lorsque Thèbes, après la bataille de Leuktra, devint l'État plus puissant individuellement, elle n'avait pas de confédération et d'assemblée établies d'alliés pareils pour sanctionner ses propositions et partager ou soutenir ses antipathies. Le conseil amphiktyonique, se réunissant alternativement à Delphes et aux Thermopylæ, et composé de douze races anciennes, appartenant principalement à la Grèce septentrionale, aussi bien que peu considérables en puissance pour la plupart, — se présentait comme un instrument commode pour ses desseins. Il y avait une certaine apparence de raison pour considérer la capture de la Kadmeia par Phœbidas comme une offense religieuse; puisqu'elle avait été non-seulement exécutée pendant la fête Pythienne, mais qu'elle était en elle-même une violation manifeste de la loi publique et des obligations interpolitiques reconnues entre cités grecques, obligations que, comme les autres, on croyait être sous la sanction des dieux, bien que probablement, si les Athéniens et les Platæens eussent porté une plainte semblable aux Amphiktyons contre Thèbes à l'occasion de sa tentative également injuste faite pour surprendre Platée en pleine paix pendant l'hiver de 431 av. J.-C. — Spartiates et Thèbains y auraient fait de la résistance. Toutefois, dans la circonstance actuelle, les Thèbains avaient contre Sparte

(1) V. Tittmann, Ueber den Bund der Amphiktyonen, p. 192-197 (Berlin 1812).

un cas suffisamment plausible, surtout combiné avec leur ascendant dominant, pour avoir une majorité dans l'assemblée amphiktyonique, et pour obtenir l'imposition de cette énorme amende. En elle-même la sentence ne produisit pas d'effet direct, ce qui explique le silence de Xénophon. Mais c'est le premier d'une série d'actes, se rattachant aux Amphiktyons, qui, comme on le verra ci-après, fut grosse de résultats sérieux pour la stabilité et l'indépendance grecques.

Parmi tous les habitants du Péloponèse, il n'y en eut pas de plus fortement affecté par le récent renversement de Sparte à Leuktra que les Arkadiens. Tegea, la plus importante de leurs cités, située sur la frontière de la Laconie, était gouvernée par une oligarchie entièrement dans l'intérêt de Sparte; Orchomenos était du même sentiment; et Mantineia avait été décomposée en villages séparés (environ quinze ans auparavant) par les Lacédæmoniens eux-mêmes, acte d'injustice arrogante commise à l'apogée de leur puissance après la paix d'Antalkidas. Le reste de la population arkadienne se composait en grande partie de villageois, hommes grossiers, mais excellents soldats, et toujours prêts à suivre les drapeaux lacédæmoniens, aussi bien par vieille habitude et déférence militaire que par amour du pillage (1).

La défaite de Leuktra effaça cet ancien sentiment. Les Arkadiens non-seulement cessèrent de compter sur la victoire et sur le pillage au service de Sparte, mais ils commencèrent à s'imaginer que leur propre bravoure militaire n'était pas inférieure à celle des Spartiates, tandis que la disparition des harmostes les laissait libres de suivre leurs inclinations. Ce fut par les Mantineiens que le mouvement commença d'abord (371 av. J.-C.). Dépouillés de la vie municipale grecque, et condamnés à vivre en villages séparés, chacun sous son oligarchie propre dévouée aux Spartiates, ils avaient nourri une animosité profonde, qu'ils manifestèrent à la première occasion qui se présenta de déposer ces oligar-

(1) Xénoph. Hellen. V, 2, 19.



chies et de se réunir de nouveau. La résolution fut adoptée unanimement de rétablir Mantineia avec ses murs, et de reprendre leur union politique, tandis que les chefs bannis par les Spartiates, lors de leur première intervention, y retournèrent sans doute alors pour se mettre les premiers à l'œuvre (1). Comme la destruction de Mantineia avait été l'un des actes les plus odieux de l'omnipotence spartiate, il y avait à ce moment une forte sympathie en faveur de son rétablissement. Un grand nombre d'Arkadiens d'autres côtés vinrent prêter le secours de leurs bras. En outre, les Eleiens dépêchèrent trois talents à titre de contribution pour subvenir à la dépense. Profondément mortifiés de cet acte, trop faibles cependant pour l'empêcher par la force, les Spartiates envoyèrent Agésilas avec des remontrances amicales. Comme il avait été attaché à la cité par des liens paternels d'hospitalité, il avait décliné le commandement de l'armée de coercition employée précédemment contre elle ; néanmoins, en cette occcasion, les chefs mantineiens refusèrent de réunir leur assemblée publique pour entendre sa communication, le priant de vouloir leur faire connaître son dessein. En conséquence, il donna à entendre qu'il était venu non pas en vue d'empêcher le rétablissement de la cité, mais simplement pour demander qu'ils consentissent à le différer jusqu'à ce que le consentement de Sparte pût être donné en forme, consentement qui (promettait-il) ne tarderait pas à arriver, avec une belle souscription pour alléger la dépense. Mais les chefs mantineiens répondirent qu'il était impossible d'accéder à sa requête, puisqu'une résolution publique avait déjà été prise de poursuivre le travail sur-le-champ. Furieux d'un tel refus, hors d'état toutefois de s'en venger, Agésilas fut forcé de retourner à Sparte (2). Les

(1) Xénoph. Hellen. V, 2, 6; VI, 5, 3.

(2) Xénoph. Hellen. VI, 5, 4, 5.

Pausanias (VIII, 8, 6; IX, 14, 2) dit que les Thebains rétablirent la cité de Mantineia. L'acte émana du mouvement spontané des Mantineiens et des autres Arkadiens, avant que les Thébains eussent encore commencé à intervenir activement dans le Péloponèse, ce que nous les verrons bientôt faire. Mais il fut sans doute exécuté avec

Mantineiens persévérèrent et achevèrent la reconstruction de leur cité, sur un emplacement uni, et avec une forme elliptique, entourée de murs et de tours bâtis avec le plus grand soin.

L'affront fait dans cette circonstance, et probablement fait avec intention, par les chefs mantineiens qui avaient été exilés eux-mêmes ou dont les sympathies avaient été pour les exilés, — ne fut que le prélude d'une série d'autres (qui seront racontés bientôt) encore plus amers et plus intolérables. Mais sans doute les éphores et Agésilas le ressentirent vivement, comme un symptôme public de la prostration dans laquelle ils étaient tombés si soudainement. Pour apprécier pleinement ce sentiment pénible, nous devons nous

l'espoir de l'appui thêbain, et selon toute probabilité, il fut communiqué à Epaminondas, qui l'encouragea. Il fut la première d'une série de mesures antispartiates en Arkadia, que je raconterai bientôt.

On la cité de Mantineia construite alors n'était pas à la même place que celle qui fut démantelée en 385 avant J.-C., puisque la rivière Ophis ne la traversait pas, comme elle avait traversé la première, — ou autrement le cours de l'Ophis a changé. Si c'est le premier cas, il a dû y avoir trois emplacements successifs, le plus ancien de tous étant sur la colline appelée Ptolis, un peu au nord de Gurzuli. Ptolis était peut-être le plus considérable des premiers villages constitutifs. Ernst Curtius (Peloponnesos, p. 242) identifie la colline de Gurzuli avec la colline appelée Ptolis; le colonel Leake distingue les deux, et place Ptolis sur sa carte au nord de Gurzuli (Peloponnesiaca, p 378-381). Le sommet de Gurzuli est à environ un mille de distance du centre de Mantineia (Leake, Peloponnes. p. 383).

Les murs de Mantineia, tels qu'ils furent reconstruits en 370 avant J.-C., forment une ellipse d'environ dix-huit stades, ou un peu plus de deux milles de circonférence. Le grand axe de l'ellipse marque nord et sud. Elle était entourée d'un fossé plein d'eau, dont les eaux se réunissent en un seul cours à l'ouest de la ville, et forment un ruisseau que sir William Gell appelle l'Ophis (Itinerary of the Morea, p. 142). La façade du mur est composée de pierres carrées taillées régulièrement; il a environ 3 mètres d'épaisseur en tout, — 1 mèt. 21 pour un mur extérieur, 60 centim., pour un mur intérieur, et un espace intermédiaire de 1 mèt. 21 rempli de gravois. Il y avait huit portes doubles principales, chacune avec une approche sinueuse et étroite, défendue par une tour ronde de chaque côté. Il y avait des tours quadrangulaires, à une distance de 24 mètres, tout autour de la circonférence des murs (Ernst Curtius, Peloponnesiaca, p. 236, 237). Ce sont des restes instructifs, qui indiquent les idées des Grecs relativement à la fortification du temps d'Epaminondas. Il paraît que Mantineia n'était pas si considérable que Tegea, ville à laquelle Curtius attribue une circonférence de plus de 3 milles (= 4 kilom. 800 mèt.) (p. 253).

rappeler qu'un orgueil et un sentiment de dignité exagérés, individuels aussi bien que collectifs, fondés sur une supériorité militaire et acquis par une éducation d'une rigueur incroyable, — étaient le principal résultat intellectuel obtenu par tout élève de Lykurgue, et ratifié jusqu'alors comme légitime par le témoignage général de la Grèce. C'était sa principale récompense pour les cruelles fatigues, l'abnégation intense, la routine étroite, monotone, illettrée, dans lesquelles il était né et dans lesquelles il mourait. Comme individu, le citoyen spartiate était montré au doigt avec admiration aux jeux Olympiques et aux autres fêtes (1); tandis qu'il voyait sa cité suppliée par les peuples des régions les plus éloignées de la Grèce, et obéie presque partout près de sa propre frontière, comme État président panhellénique. Soudain, sans qu'il y eût, pour ainsi dire, de série préparatoire d'événements, il voyait actuellement cet orgueilleux sentiment de prérogative non-seulement privé de son ancien tribut, mais blessé de la manière la plus mortifiante. Agésilas, surtout, fut d'autant plus sensible à cette humiliation, que non-seulement il était Spartiate jusqu'au fond du cœur, mais encore qu'il avait la conscience d'avoir exercé plus d'influence qu'aucun roi avant lui, — d'avoir succédé au trône à un moment où Sparte était à l'apogée de sa puissance, — et, sentiment pénible, de l'avoir maintenant accompagnée, lui vieillard, dans sa dégradation actuelle, où ses fautes de jugement l'avaient amenée en partie.

De plus, Agésilas avait encouru l'impopularité parmi les Spartiates eux-mêmes, dont le chagrin prit la forme de l'inquiétude et du scrupule religieux. Nous avons déjà dit qu'il était, et avait été dès l'enfance, boiteux, difformité sur laquelle ses adversaires avaient vivement insisté (pendant la dispute entre lui et Leotychidès en 398 avant J.-C. pour le trône vacant) comme le rendant impropre à la dignité royale, et comme étant la calamité précise contre laquelle un ancien oracle avait prévenu en disant : — « Prenez garde

(1) Isokrate, Or. VI (Archidamus), s. 111.

à un règne boiteux. » Une interprétation ingénieuse donnée par Lysandros, combinée avec un mérite personnel supérieur dans Agésilas et avec des soupçons au sujet de la légitimité de Leotychidès, avait fait alors repousser l'objection. Mais il avait toujours existé, même pendant les jours glorieux d'Agésilas, un parti qui pensait qu'il n'avait pas obtenu la couronne sous de bons auspices. Et quand arriva l'humiliation de Sparte, la religion de chacun lui en suggéra promptement la cause (1). « Voilà ce qui résulte d'avoir négligé le bienveillant avertissement des dieux, et de s'être chargé d'un règne boiteux! » Toutefois, malgré cette impression fâcheuse, l'énergie et la bravoure réelles d'Agésilas, qui n'avaient pas abandonné même un corps infirme et un âge de soixante-dix ans, furent plus indispensables à son pays que jamais. Il fut encore celui qui dirigea principalement ses affaires, condamné à la triste nécessité de se soumettre à cet affront mantineien, et aux outrages bien plus amers qui le suivirent, sans avoir le moindre pouvoir de s'y opposer.

Le rétablissement de Mantineia fut probablement achevé pendant l'automne et l'hiver de 371-370 avant J.-C. Cette réunion de villages en une ville, jointe à la prédominance de sentiments hostiles à Sparte, parait avoir suggéré l'idée d'une union politique plus large parmi tous ceux qui portaient le nom arkadien. Jusqu'alors, une pareille union n'avait jamais existé; les fractions du nom arkadien n'avaient rien en commun, séparément des autres Grecs, si ce n'est maintes sympathies légendaires et religieuses, avec une croyance dans le même lignage héroïque et une antiquité indigène (2). Mais à ce moment l'idée et l'aspiration, épousées

---

(1) Plutarque, Agésilas, c. 30, 31, 34.

(2) Il semble toutefois douteux qu'il n'y eût pas quelques monnaies arkadiennes communes frappées, même avant la bataille de Leuktra.

Il en existe de pareilles; mais K. O. Müller, aussi bien que Boeckh (Metrologisch. Untersuchungen, p. 92), les rapporte à une date plus récente postérieure à la fondation de Megalópolis.

D'autre part, Ernst Curtius (Beytraege zur Aeltern Münzkunde, p. 85-90, Berlin, 1851) prétend qu'il y a une grande différence dans le style et l'exécution de ces monnaies, et que plu-

avec une ardeur particulière par un Mantineien de marque nommé Lykomedès, se répandirent rapidement dans le pays; on voulait former un « commune Arcadum, » ou autorité arkadienne centrale, composée dans certaines proportions de toutes les sections actuellement autonomes, — et investie du pouvoir péremptoire de décider par le vote de la majorité. Toutefois, ce pouvoir central n'était pas destiné à absorber ou à écarter les gouvernements séparés, mais seulement à être exercé pour certains buts définis, en maintenant l'unanimité à l'intérieur, avec une action commune, indépendante, quant aux États étrangers (1). Ce plan d'une fédération panarkadienne fut ardemment favorisé par les Mantineiens, qui le considéraient comme une protection pour eux-mêmes dans le cas où la puissance spartiate viendrait à renaître, aussi bien que par les Thèbains et les Argiens, de qui on attendait de l'aide en cas de besoin. Il trouva une grande faveur dans la plus grande partie de l'Arkadia, en particulier dans les petits districts touchant à la Laconie, qui avaient surtout besoin d'union pour se protéger contre les Spartiates, — les Mænaliens, les Parrhasiens, les Eutresiens, les Ægytès, etc. (2). Mais les jalousies dans les cités plus considérables en rendirent quelques-unes opposées à tout projet émanant de Mantineia. Au nombre de ces opposants hostiles étaient Heræa, à l'ouest de l'Arkadia confinant à l'Elis, — Orchomenos (3), limitrophe de Mantineia au nord, — et Tegea, limitrophe au sud. L'empire des Spartiates sur l'Arkadia avait été toujours maintenu principalement par Orchomenos et Tegea. La première était

sieurs, selon toute probabilité, appartiennent à une date antérieure à la bataille de Leuktra. Il suppose que ces monnaies plus anciennes furent frappées, pour des desseins religieux, en connexité avec le sanctuaire et le temple arkadien de Zeus Lykæos, et que probablement le métal en provenait d'un sanctuaire commun dans le temple de ce dieu; peut-être aussi en connexité avec le temple d'Artemis Hymnia (Pausan. VIII, 5, 11) entre Mantineia et Orchomenos.

(1) Xénoph. Hellen. VI, 5, 6. Συνῆγον ἐπὶ τὸ συνιέναι πᾶν τὸ Ἀρκαδικόν, καί, ὅ, τι νικῴη ἐν τῷ κοινῷ, τοῦτο κύριον εἶναι καὶ τῶν πόλεων, etc.

Cf. Diodore, XV, 59-62.

(2) V. Pausanias, VIII, 27, 2, 3.

(3) Xénoph. Hellen. VI, 5, 11.

l'endroit où ils déposaient leurs otages pris aux autres villes suspectes; la seconde était gouvernée par Stasippos et par une oligarchie dévouée à leurs intérêts (1).

Toutefois, une partie considérable de la population de Tegea se composait de partisans ardents du nouveau mouvement arkadien, et désirait rompre ses relations avec Sparte. A la tête de ce parti étaient Proxenos et Kallibios; tandis que Stasippos et ses amis, appuyés par un sénat formé surtout de leurs partisans, s'opposaient avec véhémence à tout changement du système existant, Proxenos et ses partisans résolurent de faire un appel au peuple assemblé, que conséquemment ils convoquèrent en armes, des assemblées populaires pacifiques, avec une discussion libre, ne faisant vraisemblablement point partie de la constitution de la cité. Stasippos et ses amis parurent en nombre, armés également; et il s'ensuivit un conflit, dans lequel chaque parti accusa l'autre d'avoir montré de la mauvaise foi et frappé le premier coup (2). D'abord Stasippos eut l'avantage. Proxenos avec quelques hommes du parti opposé fut tué, tandis que Kallibios avec les autres se maintint près du mur de la ville, et en possession de la porte, du côté tourné vers Mantineia. Il avait auparavant dépêché à cette ville un exprès, pour demander du secours, tandis qu'il ouvrait un pourparler avec les opposants. Bientôt arriva la force mantineienne, qui fut admise dans l'intérieur des portes; alors Stasippos, voyant qu'il ne pourrait se maintenir plus longtemps, s'échappa par une autre porte vers Pallantium. Il se réfugia avec quelques amis dans un temple voisin d'Artemis,

(1) Pour les relations de ces cités arkadiennes avec Sparte, et les unes avec les autres, v. Thucydide, IV, 134; V, 61, 64, 77.

(2) Xénophon dans son récit représente Stasippos et ses amis comme ayant tout à fait le droit de leur côté, et comme s'étant conduits non-seulement avec justice, mais avec clémence. Mais nous apprenons par un aveu indirect, dans un autre endroit, qu'il y avait aussi une autre histoire, totalement différente, qui représentait Stasippos comme ayant commencé une injuste violence. Cf. Hellenic. VI, 5, 7, 8, avec VI, 5, 36.

La partialité manifeste de Xénophon, dans ces derniers livres, diminue beaucoup la valeur de son opinion sur ce sujet.

où il fut poursuivi par ses adversaires, qui enlevèrent le toit et se mirent à les accabler de tuiles. Ces malheureux furent obligés de se rendre. Chargés de chaînes et placés sur un chariot, on les ramena à Tegea, où ils furent jugés devant les Tégéens et les Mantineiens réunis qui les condamnèrent et les mirent à mort. Huit cents Tégéens, du parti défait, s'enfuirent comme exilés à Sparte (1).

Telle fut l'importante révolution qui s'opéra alors à Tegea; lutte de force des deux côtés et non de discussion, — comme c'était dans la nature des gouvernements oligarchiques grecs, où à peine un changement sérieux quelconque de politique dans l'État pouvait s'effectuer sans violence. Elle décida le succès du mouvement panarkadien, qui dès lors marcha avec un redoublement d'enthousiasme (370 av. J.-C.). Mantineia et Tegea s'unirent cordialement en sa faveur, bien qu'Orchomenos, qui s'y opposait encore énergiquement, soudoyât dans ce dessein, aussi bien que pour sa propre défense, un corps de mercenaires de Corinthe sous Polytropos. Une assemblée complète du nom arkadien fut convoquée à une petite ville appelée Asea, dans le district montagneux à l'ouest de Tegea. Il paraît que la réunion fut nombreuse, car on nous parle d'un endroit, Eutæa (dans le district du mont Mænalos (2), et près des frontières de la Laconie), d'où tous les adultes mâles vinrent à l'assemblée. Ce fut là que l'achèvement de la confédération panarkadienne fut définitivement décidé, bien qu'Orchomenos et Heræa restassent encore à l'écart (3).

Il ne pouvait guère y avoir de coup plus fatal pour Sparte que d'avoir perdu pour elle-même, et de voir passer à ses ennemis, Tegea, le plus puissant des alliés qui lui restaient (370 av. J.-C.) (4). Pour aider les exilés et venger Stasippos, et en même temps pour arrêter le mouvement arkadien, elle résolut de s'avancer dans le pays, malgré son état actuel de

(1) Xénoph. Hellen. VI, 5, 8, 9, 10.
(2) Pausanias, VIII, 27, 3.
(3) Xénoph. Hellen. VI, 5, 11, 12.
(4) Xénoph. Hellen. VII, 2, 2. Voir l'anxiété prodigieuse manifestée par les Lacédæmoniens relativement à la sûreté de l'attachement de Tegea (Thucyd. V, 64).

découragement, tandis que Heræa et Lepreon, mais pas d'autres villes, envoyèrent des contingents à son aide. D'autre part, il vint d'Elis et d'Argos des renforts à Mantineia et à Tegea. Déclarant que les Mantineiens avaient violé la paix récente en entrant dans Tegea, Agésilas franchit la frontière pour s'avancer contre eux. La première ville arkadienne où il parvint fut Eutæa (1), où il trouva que tous les mâles adultes s'étaient rendus à la grande assemblée arkadienne. Bien que la partie plus faible de la population, restée dans la ville, fût complétement en son pouvoir, il prit un soin scrupuleux de respecter et les personnes et les biens, et même il aida à rebâtir une partie de la muraille en ruine. Il s'arrêta à Eutæa un jour ou deux, jugeant prudent d'attendre la jonction de l'armée mercenaire et des exilés bœötiens sous Polytropos, alors à Orchomenos. Cependant les Mantineiens commandés par Lykomêdês avaient marché contre cette dernière ville, tandis que Polytropos, sortant des murs pour aller à leur rencontre, avait été défait avec pertes et tué (2). Cette circonstance força Agésilas à s'avancer avec ses seules forces, par le territoire de Tegea jusqu'au voisinage de Mantineia. Sa marche en avant laissa libre la route d'Asea à Tegea ; alors les Arkadiens réunis à Asea levèrent l'assemblée, et

(1) Je ne puis m'empêcher de croire qu'Eutæa est marquée sur les cartes de Kiepert à un point trop éloigné de la frontière de la Laconie, et qu'elle est placée, par rapport à Asea, de telle sorte qu'Agésilas a dû passer tout près d'Asea afin de s'y rendre; ce qu'il est difficile de supposer, si l'on songe que la convocation arkadienne était assemblée à Asea. Xenophon appelle Eutæa πόλιν ὅμορον, par rapport à la Laconie (Hellen. VI, 5, 12); ce qui s'accorde difficilement avec la position marquée par Kiepert.

Le district appelé Mænalia a dû s'étendre beaucoup plus au sud que Kiepert ne l'indique sur sa carte. Il comprenait Oresteion, qui était sur la route directe de Sparte à Tegea (Thucyd. V, 64; Hérodot. IX, 11). Kiepert a placé Oresteion dans sa carte conformément à ce qui semble le sens de Pausanias, VIII, 44, 3. Mais il paraît plutôt que l'endroit mentionné par Pausanias doit avoir été *Oresthasion*, et qu'*Oresteion* doit avoir été un endroit différent, bien que Pausanias les considère comme n'en faisant qu'un. V. l'Appendice géographique annexé aux Doriens de K. O. Müller, vol. II, p. 442, — édit. allem.

(2) Xénoph. Hellen. VI, 5, 13, 14; Diodore, XV, 62.

se rendirent de nuit à Tegea, d'où le lendemain ils se mirent en marche pour Mantineia, le long de la chaîne de montagnes à l'ouest de la plaine tégéatique; de sorte que toutes les forces arkadiennes se trouvèrent ainsi réunies.

Agésilas, de son côté, après avoir ravagé les champs et s'être campé à un peu plus de deux milles des murs de Mantineia, fut agréablement surpris par l'arrivée de ses alliés d'Orchomenos, qui, par une marche de nuit, avaient éludé la vigilance de l'ennemi. D'un côté et de l'autre, les forces furent ainsi concentrées. Agésilas se trouva la première nuit, sans en avoir l'intention, dans le sein d'un enfoncement des montagnes près de Mantineia, et les Mantineiens s'assemblèrent sur les hauteurs alentour afin de l'attaquer d'en haut le lendemain matin. Par une retraite bien ménagée, il se tira de cette position incommode, et regagna la plaine, où il resta trois jours prêt à livrer bataille si l'ennemi avançait, afin de « ne pas paraître (dit Xénophon) hâter son départ parce qu'il avait peur (1) ». Comme l'ennemi se tint dans ses murs, il se dirigea vers Sparte le quatrième jour, et regagna son premier camp dans le territoire tégéen. L'ennemi ne le poursuivit pas, et alors il continua sa marche, bien qu'on fût avancé, dans la soirée, jusqu'à Eutæa. « Il désirait (dit Xénophon) emmener ses troupes avant même qu'on pût voir les feux de l'ennemi, afin qu'il ne fût pas dit que son retour était une fuite. Il croyait avoir relevé l'esprit de Sparte de son découragement antérieur, en envahissant l'Arkadia, et en ravageant le pays sans qu'un ennemi se présentât pour le combattre (2). » L'armée fut ensuite ramenée à Sparte et licenciée.

(1) Xénoph. Hellen. VI, 5, 20. Ὅπως μὴ δοκοίη φοβούμενος σπεύδειν τὴν ἔφοδον.

V. les « Travels in the Morea » de Leake, vol. III, c. XXIV, p. 74, 75. Il semble difficile d'identifier le lieu exact désigné par les mots τὸν ὄπισθεν κόλπον τῆς Μαντινικῆς.

(2) Xénoph. Hellen. VI, 5, 21. Βουλόμενος ἀπαγαγεῖν τοὺς ὁπλίτας, πρὶν καὶ τὰ πῦρα τῶν πολεμίων ἰδεῖν, ἵνα μή τις εἴπῃ, ὡς φεύγων ἀπαγάγοι. Ἐκ γὰρ τῆς πρόσθεν ἀθυμίας ἐδόκει τε ἀνειληφέναι τὴν πόλιν, ὅτι καὶ ἐμβεβλήκει εἰς τὴν Ἀρκαδίαν, καὶ δῃοῦντι τὴν χώραν οὐδεὶς ἠθελήκει μάχεσθαι. Cf. Plutarque, Agésilas, c. 30.

C'était actuellement devenu un sujet d'orgueil pour Agésilas (d'après son propre historien qui lui est si favorable) de tenir la campagne pendant deux ou trois jours, sans témoigner de crainte au sujet des Arkadiens et des Eleiens ! Tant l'orgueil de Sparte s'était fatalement abattu, depuis le jour (il n'y avait pas de cela dix-huit mois) où elle avait envoyé à Kleombrotos l'ordre péremptoire de quitter la Phokis pour marcher droit sur Thèbes !

Néanmoins ce n'était pas par crainte d'Agésilas, mais par une sage discrétion, que les Arkadiens et les Eleiens étaient restés dans les murs de Mantineia. Epaminondas, avec l'armée thèbaine, approchait à leur aide et était attendu de jour en jour, une somme de dix talents ayant été prêtée par les Eleiens pour défrayer la dépense (1). Il avait été appelé par eux et par d'autres États péloponésiens plus petits, qui sentaient la nécessité d'un protecteur étranger contre Sparte, — et qui même avant de s'adresser à Thèbes avaient demandé à Athènes la même intervention (probablement à cause de la présidence acceptée par elle et des serments qu'elle avait échangés avec diverses cités inférieures, depuis la bataille de Leuktra), mais qui avaient éprouvé un refus (2).

Epaminondas s'était toujours préparé pour cette éventualité depuis la bataille de Leuktra. Le premier usage qu'il avait fait de sa victoire avait été d'établir ou de confirmer l'ascendant de Thèbes, tant sur les cités bœôtiennes récalcitrantes que sur les Phokiens et les Lokriens voisins, etc. Après avoir accompli cette tâche, il a dû être occupé (pendant la première partie de 370 av. J.-C.) à surveiller avec anxiété les mouvements de Jasôn de Pheræ, qui avait annoncé déjà son dessein de marcher avec une armée imposante sur Delphes pour la célébration des jeux Pythiens (vers le 1er août). Bien que ce despote fût l'allié de Thèbes, cependant sa puissance et ses aspirations à l'hégémonie de la Grèce (3) étaient

(1) Xénoph. Hellen. VI, 5, 19.

(2) Diodore, XV, 62. Cf. Démosthène, Orat. pro Megalopolit. p. 205-207, s. 13-23.

(3) Diodore, XV, 60.

bien connues; aucun général thêbain, fût-il moins prudent qu'Epaminondas, ne pouvait oser, en face de tels dangers, emmener l'armée thèbaine dans le Péloponèse, en laissant la Bœôtia découverte. L'assassinat de Jasôn délivra Thèbes de ces appréhensions, et quelques semaines suffirent pour montrer que les successeurs étaient beaucoup moins formidables par la puissance aussi bien que par le talent. Conséquemment, dans l'automne de 370 avant J.-C., Epaminondas fut libre de tourner son attention sur le Péloponèse, dans le dessein de soutenir la révolution antispartiate qui s'était opérée dans Tegea, et de seconder le mouvement prononcé chez les Arkadiens vers une coalition fédérative.

Mais les projets de cet homme distingué allaient encore plus loin; ils embrassaient des arrangements à longue portée et permanents, destinés à mettre pour toujours Sparte hors d'état de recouvrer sa position dominante dans le monde grec. Tandis que d'une main il organisait l'Arkadia, de l'autre il prenait des mesures pour replacer les Messèniens exilés dans leur ancien territoire. Pour exécuter ce plan, il était nécessaire de déposséder les Spartiates de la région connue jadis comme Messènia indépendante, avec sa propre ligne de rois, mais actuellement, depuis près de trois siècles, formant la meilleure portion de la Laconie, labourée par des Ilotes au profit de propriétaires qui résidaient à Sparte. Tout en transformant ces Ilotes en Messêniens libres, comme leurs ancêtres l'avaient été jadis, Epaminondas se proposait de rappeler tous les membres errants de la même race dispersés dans diverses régions de la Grèce, de manière à appauvrir Sparte par la perte de son territoire, et à établir à la fois sur son flanc un voisin, ennemi mortel. Nous avons déjà mentionné que, pendant la guerre du Péloponèse, les Messêniens exilés avaient été au nombre des alliés les plus actifs d'Athènes contre Sparte, — à Naupaktos, à Sphaktéria, à Pylos, dans l'île de Kephallenia et ailleurs. Chassés à la fin de cette guerre par les Spartiates triomphants (1), non-seulement du Péloponèse, mais encore de Nau-

(1) Diodore, XIV, 34.

paktos et de Kephallenia, ces exilés avaient été dispersés depuis dans diverses colonies helléniques : à Rhegium, en Italie, à Messênê en Sicile, à Hesperides en Libye. Depuis 404 avant J.-C. (la fin de la guerre) jusqu'à 373 avant J.-C., ils étaient restés ainsi sans demeure. Enfin, vers la dernière année (où la flotte confédérée athénienne redevint égale ou supérieure à la flotte lacédæmonienne sur la côte occidentale du Péloponèse), ils commencèrent à nourrir l'espoir d'être rétablis à Naupaktos (1). Il se peut que leur requête ait été présentée et discutée dans l'assemblée des alliés athéniens, où les Thêbains siégeaient comme membres. Toutefois, rien n'avait été fait dans ce dessein par les Athéniens, — qui ne tardèrent pas à être fatigués de la guerre, et qui finirent par faire la paix avec Sparte, — quand l'importante bataille de Leuktra changea, d'une manière aussi complète que soudaine, la balance du pouvoir en Grèce. Une chance de protection était actuellement ouverte aux Messêniens du côté de Thèbes, — chance bien plus pleine de promesses qu'ils n'en avaient jamais eu du côté d'Athènes. Epaminondas, qui savait bien quel dommage et quelle humiliation il infligerait à Sparte en les rétablissant dans leur ancien territoire, entra en communication avec eux, et les engagea à venir dans le Péloponèse de tous les lieux éloignés où ils se trouvaient en émigration (2). Pendant qu'il se rendait en Arkadia dans la dernière partie de l'automne de 370 avant J.-C., beaucoup d'entre eux l'avaient déjà rejoint, animés par leur ancienne haine contre Sparte, et contribuant à augmenter le même sentiment parmi les Thêbains et les alliés.

Avec le plan de rétablir les Messêniens, il s'en forma dans l'esprit d'Epaminondas un autre pour la réunion politique des Arkadiens, tous deux destinés à former les parties d'une organisation forte et se soutenant elle-même contre Sparte sur sa propre frontière. Naturellement il n'aurait rien pu accomplir de pareil, s'il n'y eût eu un puissant mouvement

(1) Pausanias, IV, 26, 3.

(2) Diodore, XV, 66; Pausanias, IV, 26, 3, 4.

spontané vers une réunion parmi les Arkadiens eux-mêmes Mais sans cette direction et cette protection, le mouvement eût avorté par la force des jalousies locales dans l'intérieur du pays, fomentées et secondées du dehors par l'aide spartiate. Bien que le vote général pour une coalition fédérative eût été rendu avec enthousiasme, cependant mettre à exécution un pareil vote à la satisfaction de tous, sans se quereller sur des points de détail, aurait demandé un plus grand sentiment de l'intérêt public aussi bien que plus d'intelligence, qu'on n'en pouvait attendre d'Arkadiens. Il était nécessaire d'établir une nouvelle cité, vu que la jalousie constante qui existait entre Mantineia et Tegea, embarquées alors pour la première fois dans une seule cause commune, n'aurait jamais permis que l'une ou l'autre fût préférée comme centre de la nouvelle réunion (1). Non-seulement il fallait fixer l'emplacement nécessaire, mais il était encore indispensable de choisir entre des exigences rivales et de rompre d'anciennes habitudes d'une manière qui n'aurait guère pu être imposée par aucune majorité purement arkadienne. L'autorité qui manquait ici fut précisément suppléée par Epaminondas, qui amenait avec lui une armée victorieuse et un nom personnel glorieux; combinés avec de l'impartialité quant à la politique locale de l'Arkadia et avec une hostilité particulière contre Sparte.

C'était en vue de fonder ces deux nouvelles cités, aussi bien que de chasser Agésilas, qu'Epaminondas faisait à ce moment avancer l'armée thêbaine en Arkadia, le commandement lui étant volontairement confié par Pélopidas et par les autres bœôtarques (novembre, 370 av. J.-C.). Il arriva peu de temps après le départ d'Agésilas, tandis que les Arkadiens et les Eleiens ravageaient la ville récalcitrante d'Heræa. Comme ils ne tardèrent pas à revenir pour saluer son

(1) Pour expliquer les petites choses par les grandes, — lors de la première formation de la constitution fédérale des États-Unis d'Amérique, les prétentions rivales de New-York et de Philadelphie furent une des principales raisons qui motivèrent la création de la nouvelle cité fédérale de Washington.

arrivée, le corps confédéré collectif, — Argiens, Arkadiens et Eleiens, réunis aux Thèbains et à leurs alliés qui les accompagnaient, — monta, dit-on, à quarante mille, ou, selon quelques-uns, même à soixante-dix mille (1). Non-seulement Epaminondas avait amené avec lui un corps choisi d'auxiliaires, Phokiens, Lokriens, Eubœens, Akarnaniens, Herakléotes, Maliens et Thessaliens, cavaliers et peltastes, mais les troupes bœôtiennes elles-mêmes étaient si brillantes et si imposantes qu'elles excitaient une admiration universelle. La victoire de Leuktra avait éveillé chez elles une ardeur militaire pleine d'enthousiasme, mise à profit par le génie d'Epaminondas, et faite pour produire une discipline achevée que même Xénophon, si mal disposé, ne peut refuser de reconnaître (2). Connaissant la force de leurs troupes réunies, à un jour de marche de la Laconie, les Arkadiens, les Argiens et les Eleiens pressèrent Epaminondas d'envahir ce pays, maintenant que pas un allié ne pouvait approcher de la frontière pour le secourir. D'abord il fut peu disposé à les satisfaire. Il n'était pas venu préparé à cette entreprise, connaissant bien, par son propre voyage à Sparte (où fut tenu le congrès de la paix avant la bataille de Leuktra), la nature impraticable du pays intermédiaire, qui pouvait être si facilement défendu, surtout pendant la saison d'hiver, par des troupes comme les Lacédæmoniens, au pouvoir desquels il croyait que se trouvaient tous les défilés. Et son opposition ne fut vaincue que quand les prières de ses alliés furent appuyées par les assurances des Arkadiens de la frontière, qui lui dirent que les défilés n'étaient pas tous gardés, aussi bien que par des invitations que lui firent quelques-uns des Periœki mécontents de la Laconie. Ces Periœki s'engageaient à se mettre en révolte ouverte, s'il voulait seulement

(1) Plutarque, Agésilas, c. 31; et Comp. d'Agésil. et de Pomp. c. 4; Diodore, XV, 62. Cf. Xénophon, Agésilas, II, 24.

(2) Xenophon, Hellen. VI, 5, 23. Οἱ δὲ Ἀρκάδες καὶ Ἀργεῖοι καὶ Ἠλεῖοι ἔπειθον αὐτοὺς ἡγεῖσθαι ὡς τάχιστα εἰς τὴν Λακωνικὴν, ἐπιδεικνύντες μὲν τὸ ἑαυτῶν πλῆθος, ὑπερεπαινοῦντες δὲ τὸ τῶν Θηβαίων στράτευμα. Καὶ γὰρ οἱ μὲν Βοιωτοὶ ἐγυμνάζοντο πάντες περὶ τὰ ὅπλα, ἀγαλλόμενοι τῇ ἐν Λεύκτροις νίκῃ, etc.

se montrer dans le pays. Ils lui disaient qu'il y avait une lenteur générale dans toute la Laconie à obéir aux réquisitions militaires de Sparte, et ils offraient leur vie en expiation si l'on les surprenait à parler faussement. Ces encouragements, aussi bien que l'impatience générale qui animait tous ceux qui l'entouraient de se venger sur Sparte de sa longue carrière d'orgueil et d'abus de pouvoir, déterminèrent enfin Epaminondas à donner l'ordre de l'invasion (1).

Nous ne serons pas surpris qu'il ait hésité à se charger de cette responsabilité, si nous nous rappelons que, outre les difficultés réelles du pays, une invasion par terre en Laconie était un phénomène sans exemple, — que les forces de Sparte étaient connues très-imparfaitement, — qu'il n'en avait pas eu la pensée en quittant Thèbes, — que la durée légale du commandement, pour lui et ses collègues, ne le permettait pas, — et que, bien que ses alliés péloponésiens fussent pleins d'ardeur pour ce projet, le reste de ses troupes et ses compatriotes pouvaient bien le blâmer, si la force inconnue de résistance se trouvait être aussi formidable qu'ils pouvaient le craindre d'après leurs souvenirs du temps passé.

L'armée d'invasion fut divisée en quatre parties, pénétrant toutes par différents défilés. Les Eleiens avaient la route la plus occidentale et la plus facile, les Argiens la plus orientale (2), tandis que les Thèbains eux-mêmes et les Arkadiens formaient les deux divisions centrales. Les derniers seuls éprouvèrent une résistance sérieuse. Plus hardis même que les Thèbains, ils rencontrèrent Ischolaos, le Spartiate, à Ion ou Oeon dans le district appelé Skiritis, l'attaquèrent dans le village et triomphèrent de lui par la vivacité de leur assaut, par la supériorité du nombre, et vraisemblablement grâce à quelque faveur ou à quelque collusion (3) de la part

(1) Xénoph. Hellen. VI, 5, 24, 25.

(2) Diodore, XV, 64. Voir les « Travels in the Morea » du colonel Leake, vol. III, ch. 23, p. 29.

(3) Xénoph. Hellen. VI, 5, 26. Quand nous lisons que les Arkadiens montèrent sur les toits des maisons pour attaquer Ischolaos, ce fait semble impliquer qu'ils furent admis dans les maisons par les villageois.

des habitants. Après une résistance désespérée, ce vaillant Spartiate périt avec presque toute sa division. A Karyæ, les Thêbains trouvèrent également et surmontèrent quelque résistance; mais la victoire des Arkadiens sur Ischolaos eut pour effet d'être un encouragement pour tous, de sorte que les quatre divisions arrivèrent à Sellasia (1), et furent réunies de nouveau en sûreté. Non défendue et abandonnée (vraisemblablement) par les Spartiates, Sellasia fut alors brûlée et détruite par les envahisseurs qui, continuant leur marche le long de la plaine ou vallée menant à l'Eurotas, campèrent dans le bois sacré d'Apollon. Le lendemain, ils arrivèrent à l'Eurotas, au pied du pont qui traversait ce fleuve et conduisait à la cité de Sparte.

Epaminondas trouva le pont trop bien gardé pour tenter de le forcer; un corps nombreux d'hoplites spartiates étant également visible de l'autre côté dans le terrain sacré d'Athênê Alea. Il descendit donc la rive gauche du fleuve, brûlant et ravageant les maisons sur la route jusqu'à Amyklæ, environ deux ou trois milles au-dessous de Sparte. Là, il trouva un gué, bien que le lit du fleuve fût plein, vu la saison d'hiver, et il effectua le passage, défaisant, après une lutte acharnée, un corps de Spartiates qui essayait de s'y opposer. Il était dès lors du même côté du fleuve que Sparte, ville dont il s'approcha lentement et avec précaution, ayant soin de maintenir ses troupes thêbaines toujours dans le meilleur ordre de bataille, et les protégeant, quand elles campaient, au moyen d'arbres abattus; tandis que les Arka-

(1) Relativement à l'emplacement de Sellasia, le colonel Leake pense, en avançant divers motifs à l'appui de sa supposition, que Sellasia était sur la route de Sparte, dans la direction du nord-est, vers la Thyreatis; et que Karyæ était sur la route de Sparte, dans la direction du nord, vers Tegea. Les investigateurs français de la Morée, aussi bien que le professeur Ross et Kiepert, soutiennent une opinion différente, et placent Sellasia sur la route de Sparte au nord vers Tegea (Leake, Peloponnesiaca, p. 342-352; Ross, Reisen im Peloponnes. p. 187; Berlin, 1841).

Sur un pareil point, l'autorité du colonel Leake est très-grande; cependant l'opinion opposée relativement à l'emplacement de Sellasia me paraît préférable.

diens et les autres alliés péloponésiens se répandaient alentour pour piller les maisons et les propriétés voisines (1).

Grande était la consternation qui régnait dans la cité, dépourvue de fortifications, cependant jusqu'alors inviolable en fait et inattaquable en idée. Outre leurs forces indigènes, les Spartiates n'avaient pas d'auxiliaires, si ce n'est ces mercenaires d'Orchomenos qui étaient revenus avec Agésilas, et ils n'étaient pas sûrs à l'avance que même ces troupes resteraient avec eux, si l'invasion devenait formidable (2). Lors du premier rassemblement sur la frontière de l'armée à laquelle rien ne résistait, ils avaient dépêché un de leurs commandants des contingents étrangers (appelés xenagi), pour presser l'arrivée immédiate de ceux des alliés péloponésiens qui leur restaient fidèles, et aussi des ambassadeurs à Athènes pour demander le secours de cette ville. Des auxiliaires furent obtenus et rapidement mis en marche de Pellênê, de Sikyôn, de Phlionte, de Corinthe, d'Epidauros, de Trœzen, d'Hermionê et d'Halieis (3). Mais la ligne ordinaire de marche pour entrer en Laconie était actuellement impraticable pour eux, toute la frontière étant barrée par les Argiens et les Arkadiens. Conséquemment ils furent obligés de se diriger d'abord vers la péninsule Argolique, et de là de passer par mer (en s'embarquant probablement à Halieis, sur la côte sud-ouest de la péninsule, pour aller à Prasiæ, sur la côte orientale de la Laconie), d'où ils se rendirent à Sparte en franchissant les montagnes laconiennes. Comme ils n'étaient que pauvrement pourvus de navires, ils furent forcés de passer par détachements séparés, et de tirer la priorité au sort (4). Le hasard fit que

(1) Xénoph. Hellen. VI, 5, 30; Diodore, XV, 65.

(2) C'est, je crois, le sens de la phrase : — Ἐπεὶ μέντοι ἔμενον μὲν οἱ ἐξ Ὀρχομένου μισθοφόροι, etc.

(3) Xénoph. Hellen. VI, 5, 29; VII, 2, 2.

(4) Xénophon, Hellen. VII, 2, 2. Καὶ διαβαίνειν τελευταῖοι λαχόντες (les Phliasiens) εἰς Πρασιὰς τῶν συμβοηθησάντων... οὐ γὰρ πώποτε ἀφέστασαν, ἀλλ' οὐδ', ἐπεὶ ὁ ξεναγὸς τοὺς προδιαβεβῶτας λαβὼν ἀπολιπὼν αὐτοὺς ᾤχετο, οὐδ' ὣς ἀπεστράφησαν, ἀλλ' ἡγεμόνα μισθωσάμενοι ἐκ Πρασιῶν, ὄντων τῶν πολεμίων περὶ Ἀμύκλας, ὅπως ἐδύναντο διαδύντες ἐς Σπάρτην ἀφίκοντο.

le contingent phliasien ne traversa que le dernier, tandis que le xenagos, impatient de retourner à Sparte, le laissa derrière, y conduisit le reste, et n'arriva que juste avant que les confédérés débouchassent de Sellasia. Les Phliasiens, en parvenant à Prasiæ, ne trouvèrent ni leurs camarades ni le xenagos, mais furent obligés de louer un guide jusqu'à Sparte. Par bonheur, ils y arrivèrent à la fois en sûreté et à temps, en éludant la vigilance de l'ennemi, qui était alors à Amyklæ.

Ces renforts ne venaient pas moins à propos pour Sparte qu'ils n'étaient honorables pour la fidélité des alliés. Car le sentiment d'inimitié qui régnait habituellement en Laconie, entre les citoyens spartiates d'un côté, et les Periœki et les Ilotes de l'autre, produisit à cette heure de danger ses fruits naturels de désertion, d'alarme et de faiblesse. Non-seulement les Periœki et les Ilotes nourrissaient un mécontentement constant, mais même parmi les citoyens spartiates, une fraction privilégiée (appelée Pairs) en était venue à monopoliser les honneurs politiques, tandis que les autres hommes plus pauvres, — cependant ambitieux et actifs, et connus sous le nom ordinaire d'Inférieurs, — étaient soumis à une exclusion dégradante et remplis d'une hostilité mortelle. Le récit (donné ailleurs) de la conspiration de Kinadôn aura révélé le manque effrayant de sécurité au milieu duquel vivait le citoyen spartiate, entouré par tant de compagnons mal disposés : Periœki et Ilotes en Laconie, citoyens inférieurs à Sparte. A la vérité, lors de l'apparition de l'envahisseur ennemi, il s'éleva un certain sentiment d'intérêt commun, vu que même les gens mal disposés pouvaient croire avec raison qu'une soldatesque livrée au pillage, si elle n'était repoussée à la pointe de l'épée, ne ferait que rendre leur condition pire au lieu de l'améliorer. Aussi, quand les éphores proclamèrent publiquement que tout Ilote qui voudrait prendre une armure pesante et servir dans les rangs comme hoplite serait affranchi, — n'y eut-il pas moins de six mille Ilotes qui donnèrent leurs noms pour servir. Mais un corps aussi nombreux, quand on le vit armé, devint lui-même un objet de méfiance

pour les Spartiates ; de sorte que l'arrivée de leurs nouveaux alliés, venant de Prasiæ, fut bien accueillie comme une sécurité, non moins contre les Ilotes armés de l'intérieur de la cité que contre les Thêbains au dehors (1). Toutefois une inimitié ouverte ne manquait pas d'exister. Un nombre considérable et de Periœki et d'Ilotes prirent réellement les armes en faveur des Thêbains ; d'autres restèrent inactifs, méprisant les appels pressants des éphores, appels auxquels on ne pouvait à ce moment faire répondre de force (2).

Au milieu de ces sentiments de désaffection si répandus, la défense de Sparte elle-même contre l'agresseur était une tâche qui demandait toute l'énergie d'Agésilas. Après avoir essayé vainement d'empêcher les Thêbains de franchir l'Eurotas, il fut forcé d'abandonner Amyklæ et de se rejeter sur la cité de Sparte, vers laquelle ils s'avancèrent immédiatement. Plus d'une conspiration fut sur le point d'éclater,

---

(1) Xénoph. Hellen. VI, 5, 28, 29. Ὥστε φόβον αὖ οὗτοι παρεῖχον συντεταγμένοι, καὶ λίαν ἐδόκουν πολλοὶ εἶναι, etc.

(2) Xénoph. Hellen. VI, 5, 25 ; VI, 5, 32 ; VII, 2, 2.

Il est évident, par le dernier de ces trois passages, que le nombre des Periœki et des Ilotes qui se révoltèrent réellement fut très-considérable, et le contraste entre le second et le troisième passage prouve les sentiments différents avec lesquels les deux semblent avoir été composés par Xénophon.

Dans le second, il raconte l'invasion d'Epaminondas, avec le désir d'adoucir la grandeur de la honte et du malheur des Spartiates autant qu'il le peut. Conséquemment, il ne nous dit que ceci : « Il y eut, parmi les Periœki, *quelques-uns* qui prirent même du service actif dans l'attaque de Gythion, et qui combattirent avec les Thêbains. » — Ἦσαν δέ τινες τῶν Περιοίκων, οἳ καὶ ἐπέθεντο καὶ συνεστρατεύοντο τοῖς μετὰ Θηβαίων.

Mais dans le troisième passage (VII, 2, 3 : cf. sa biographie appelée Agésilas, II, 24), Xénophon vante la fidélité des Phliasiens à l'égard de Sparte, dans la position critique de cette dernière. Aussi convient-il à son argumentation de grossir ces circonstances critiques, afin de rehausser le mérite des Phliasiens, et conséquemment il nous dit : — « *Beaucoup* d'entre les Periœki, *tous* les Ilotes et *tous* les alliés, excepté un très-petit nombre, s'étaient révoltés contre Sparte. » — Σφαλέντων δ' αὐτῶν τῇ ἐν Λεύκτροις μάχῃ, καὶ ἀποστάντων μὲν πολλῶν Περιοίκων, ἀποστάντων δὲ πάντων τῶν Εἱλώτων, ἔτι δὲ τῶν συμμάχων πλὴν πάνυ ὀλίγων, ἐπιστρατευόντων δ' αὐτοῖς, ὡς εἰπεῖν πάντων τῶν Ἑλλήνων, πιστοὶ διέμειναν (les Phliasiens).

Je crois que ces deux assertions s'éloignent de la réalité, bien que dans des sens différents. J'ai adopté dans le texte quelque chose qui est entre les deux.

si sa vigilance n'avait prévenu ces projets. Deux cents jeunes soldats d'une fidélité douteuse se rendaient sans ordre pour occuper un poste fortifié (consacré à Artemis) qui se nommait l'Issorion. Ceux qui l'entouraient se disposaient à les attaquer; mais Agésilas, réprimant leur zèle, alla seul vers la troupe, leur parla dans un langage qui ne trahissait aucun soupçon, en les avertissant toutefois qu'ils n'avaient pas compris ses ordres; on avait besoin de leurs services, non à l'Issorion, mais dans une autre partie de la cité. Ils obéirent à son commandement, et allèrent à l'endroit indiqué; alors il fit occuper immédiatement l'Issorion par des troupes sur lesquelles il pouvait compter. La nuit suivante, il fit saisir et mettre à mort quinze des meneurs des deux cents. On étouffa une autre conspiration qui, dit-on, était sur le point d'éclater, en arrêtant les conspirateurs dans la maison où ils étaient assemblés et en les mettant à mort sans jugement; première occasion (fait observer Plutarque) dans laquelle un Spartiate fut mis à mort sans être jugé (1), — renseignement que j'hésite à croire sans savoir de qui il l'a emprunté; mais qui, s'il est vrai, prouve que les rois et les éphores spartiates n'appliquaient pas aux citoyens spartiates la même mesure qu'aux Periœki et aux Ilotes.

Par ces actes sévères, la désaffection fut contenue; tandis que les postes fortifiés furent occupés d'une manière efficace, et que les abords plus larges furent barricadés par des monceaux de pierres et de terre (2). Bien que dépourvue de murs, Sparte était extrêmement défendable par position. Epaminondas s'y rendit lentement en venant d'Amyklæ, les Arkadiens et les autres troupes de son armée se répandant pour brûler et piller le voisinage. Le troisième ou le quatrième jour, sa cavalerie occupa l'Hippodromos (probablement espace de terrain plat près du fleuve, au pied de l'emplacement montueux de la ville), où la cavalerie spartiate,

(1) Plutarque, Agésilas, c. 32; Polyen, II, 1, 14; Elien, V. H. XIX, 27.

(2) Æneas, Poliorceticus, c. 2, p. 16.

bien inférieure et en nombre et en qualité, remporta sur elle un avantage, grâce à trois cents hoplites d'élite qu'Agésilas avait placés tout près en embuscade, dans une enceinte consacrée aux Dioscures. Bien que cette action fût probablement de peu de conséquence, cependant Epaminondas n'osa pas tenter un assaut sur la cité. Content d'avoir défié les Spartiates et montré qu'il était maître du terrain même jusqu'à leurs propres portes, il s'éloigna dans la direction du sud, en descendant les rives de l'Eurotas. Pour les Spartiates, dans leur abattement présent, ce fut un sujet de consolation et même d'orgueil (1), qu'il n'eût pas osé les attaquer dans leur dernier boulevard. La douleur de leurs sentiments, — chagrin, ressentiment, dignité blessée, — était intolérable. Beaucoup désiraient sortir et combattre, à tout hasard ; mais Agésilas leur résista avec la même fermeté que Periklês avait montrée à Athènes, quand les Péloponésiens envahirent pour la première fois l'Attique au commencement de la guerre du Péloponèse. En particulier les femmes spartiates, qui jamais auparavant n'avaient vu d'ennemi, manifestèrent, dit-on, des émotions si furieuses et si affligeantes qu'elles augmentèrent beaucoup la difficulté de la défense (2). On nous dit même qu'Antalkidas, l'un des éphores à cette époque, pour mettre ses enfants en sûreté, leur fit quitter Sparte et les envoya dans l'île de Kythêra. Epaminondas savait combien la résistance des Spartiates serait désespérée, si leur cité était attaquée ; tandis que pour lui, au milieu d'une contrée hostile et impraticable, un échec serait une ruine complète (3).

(1) Xénoph. Hellen. VI, 5, 32. Καὶ τὸ μὲν μὴ πρὸς τὴν πόλιν προσβαλεῖν ἂν ἔτι αὐτούς, ἤδη τι ἐδοκει θαῤῥαλεώτερον εἶναι.

Ce passage n'est pas très-clair, et les commentateurs ne sont unanimes ni quant aux mots, ni quant au sens. Quelques-uns omettent μὴ, expliquent ἐδοκει comme si c'était ἐδόκει τοῖς Θηβαίοις et traduisent θαῤῥαλεώτερον par « excessivement hardi. »

Je suis d'accord avec Schneider pour m'éloigner de ce changement et de cette explication. J'ai donné dans le texte ce que je crois être le sens.

(2) Xénoph, Hellen. VI, 5, 28 ; Aristote, Politic. II, 6, 8 ; Plutarque, compar. d'Agésilas et de Pompée, c. 4.

(3) Aristote (dans sa Politique, IV, 10, 5), discutant l'opinion de ces philosophes politiques qui soutenaient

En quittant Sparte, Epaminondas poussa sa marche jusqu'à Helos et à Gythion, sur la côte de la mer, brûlant et ravageant le pays, et essayant pendant trois jours de s'emparer de Gythion, qui contenait l'arsenal et les vaisseaux lacédæmoniens. Un grand nombre d'entre les Periœki laconiens le rejoignirent et prirent du service dans son armée ; néanmoins sa tentative sur Gythion ne réussit pas; alors il fit volte-face et revint sur ses pas jusqu'à la frontière arkadienne. Il était d'autant plus nécessaire pour lui de songer à quitter la Laconie, que ses alliés péloponésiens, les Arkadiens et autres, s'en allaient furtivement chez eux de jour en jour avec le riche butin qu'ils avaient acquis, tandis que ses provisions commençaient aussi à manquer (1).

Epaminondas avait accompli ainsi beaucoup plus qu'il n'avait projeté quand il quitta Thèbes, car l'effet de l'expédition sur l'opinion grecque fut immense. La réputation de son armée, aussi bien que la sienne, fut prodigieusement exaltée; et même le récit de Xénophon, hostile aussi bien qu'obscur, rend un témoignage involontaire à l'excellence de son commandement et à la bonne discipline de ses troupes.

---

qu'une cité ne devrait pas avoir de murs, mais être défendue seulement par la bravoure de ses habitants, — donne diverses raisons contre cette opinion, et ajoute « qne ce sont des penseurs à l'ancienne mode; qne les cités qui firent une parade si fastuense de courage personnel ont été convaincues de tort par les résultats réels. » — Λίαν ἀρχαίως ὑπολαμβάνουσι, καὶ ταῦθ' ὁρῶντες ἐλεγχομένας ἔργῳ τὰς ἐκείνως καλλωπισαμένας.

Les commentateurs disent (V. la note de M. Barthélemy-Saint-Hilaire) qu'Aristote a en vue Sparte au moment de cette invasion thêbaine. Je ne vois pas quelle autre chose il peut vouloir dire; cependant en même temps, si telle est sa pensée, la remarque est difficile à admettre. Epaminondas vint tout près de Sparte, mais il n'osa pas l'emporter d'assaut. Si la cité avait eu des murailles comme celles de Babylone, elles n'auraient pu lui procurer nne plns grande protection. Pour moi, je crois que le fait prouve plutôt (contrairement à l'assertion d'Aristote) que Sparte était si forte par sa position, combinée avec le caractère militaire de ses citoyens, qu'elle pouvait se dispenser de murs.

Polyen (II, 2, 5) a une anecdote, je ne sais de qui il l'emprunta, qui rapporte qn'Epaminondas aurait pu prendre Sparte, mais qu'il s'abstint à dessein de le faire, sur le motif que les Arkadiens et autres n'auraient plus alors eu besoin de Thêbes. Ni le fait allégué, ni la raison ne me paraissent dignes d'aucun crédit. Ælien (V. H. IV, 8) a la même histoire, mais une raison différente est donnée.

(1) Xénoph. Hellen. VI, 5, 50; Diodore, XV, 67.

Il sut maintenir ses Thèbains dans le rang et leur faire tenir tête à l'ennemi, même tandis que leurs alliés arkadiens se dispersaient alentour pour piller. De plus, l'insulte et l'humiliation faites à Sparte étaient encore plus grandes que celles que lui avait infligées la bataille de Leuktra, qui avait montré, il est vrai, qu'elle n'était plus invincible en rase campagne, mais qui l'avait laissée encore avec la supposition admise d'un territoire inviolable et d'une cité inabordable.

La résistance des Spartiates, en effet (excepté en ce qui concerne leur cité), avait été bien moindre que ses amis ou ses ennemis ne s'y étaient attendus; la croyance en leur pouvoir fut ainsi proportionnellement diminuée. Il restait actuellement à Epaminondas de compléter leur humiliation en exécutant les deux entreprises qui avaient formé le but spécial de son expédition : le rétablissement de Messênê et la réunion des Arkadiens.

La récente invasion de la Laconie, victorieuse aussi bien que lucrative, avait inspiré aux Arkadiens plus de confiance et une plus grande antipathie contre Sparte, et une nouvelle disposition à écouter Epaminondas. Quand cet homme éminent proclama la nécessité d'établir une forte barrière contre Sparte du côté de l'Arkadia, et qu'il annonça son intention d'affaiblir encore Sparte en rétablissant les Messêniens exilés; — le sentiment général des petites communautés arkadiennes, qui tendait déjà vers une union, devint assez fort pour triompher de tous les obstacles de détail qu'entraîne l'abandon d'une ancienne demeure et d'habitudes anciennes. Relativement à l'histoire d'Athènes dans les temps reculés, Thucydide (1) nous dit que Thêseus, le héros légendaire, « étant devenu puissant, outre sa grande capacité, » avait fait cesser ces nombreux gouvernements indépendants qui jadis divisaient l'Attique, et les avait tous réunis à Athènes en un seul gouvernement commun. Telle

(1) Thucydide, II, 15. Ἐπειδὴ δὲ Θησεὺς ἐβασίλευσε, γενόμενος μετὰ τοῦ ξυνετοῦ καὶ δυνατός, etc.

fut précisément la révolution opérée actuellement par Epaminondas, grâce à la même combinaison d'intelligence et de pouvoir. Un conseil d'Œkistes ou Fondateurs fut nommé pour exécuter la résolution prise par les assemblées arkadiennes à Asea et à Tegea, pour l'établissement d'une cité et d'un centre panarkadiens. Parmi les membres de ce Conseil, deux étaient de Tegea, deux de Mantineia, deux de Kleitor, deux du district de Mænalos, deux de celui des Parrhasiens. Un emplacement convenable étant choisi sur la rivière Helisson (qui traversait la ville et la partageait en deux), à environ vingt milles (= 32 kilomètres) à l'ouest de Tegea, bien propre à fermer les marches de Sparte dans une direction nord-ouest, — les fondements de la nouvelle Grande Cité (Megalopolis) furent posés par les Œkistes, conjointement avec Epaminondas. On persuada à quarante municipes arkadiens (1), de tous les côtés de ce centre, de se joindre à la nouvelle communauté. Dix étaient des Mænalii, huit des Parrhasii, six des Eutresii; trois grandes sections du nom arkadien, chacun étant un agrégat de villages. Quatre petits municipes, qui occupaient une partie de la surface destinée au nouveau territoire, étant toutefois opposés au projet, furent forcés de s'y réunir; mais dans l'un d'eux, Trapézonte, l'aversion fut si forte, que la plupart des habitants préférèrent émigrer et allèrent rejoindre les Trapézontains du Pont-Euxin (Trébizonde) qui les reçurent avec bonté. Quelques-uns des principaux Trapézontains furent même victimes du caractère violent de la majorité arkadienne. Les murs de la nouvelle cité renfermaient une surface de cinquante stades de circonférence (9 kilomètres); tandis qu'on réunit autour d'elle un vaste territoire rural s'étendant au nord à vingt-quatre milles (= 38 kilomètres 600 mètres) de la cité, et à l'est confinant à Tegea, à Mantineia, à Orchomenos et à Kaphyæ, — à l'ouest à Messênê (2), à Phigalia et à Heræa.

(1) Diodore, XV, 72. Diodore, XV, 63.
(2) Pausan. VIII, 27; VIII, 35, 5; V. M. Fynes Clinton, Fasti Helle-

L'autre nouvelle cité — Messênê — fut fondée sous les auspices communs des Thèbains et de leurs alliés, Argiens et autres; Epitelès étant choisi spécialement par les Argiens dans ce dessein (1). Les exilés messèniens, bien que remplis d'impatience et de joie à la pensée de regagner leur nom et leur nationalité, s'opposèrent à l'idée de placer leur nouvelle cité soit à Œchalia, soit à Andania, qui avaient été les théâtres de leurs malheurs dans les anciennes guerres avec Sparte. De plus, l'emplacement du mont Ithômê fut signalé, dit-on, par le héros Kaukôn, dans un rêve, au général argien Epitelès. Les circonstances locales de cette montagne (sur laquelle les Messèniens révoltés avaient prolongé leur dernière et vaillante résistance contre Sparte, entre la guerre des Perses et celle du Péloponèse) étaient telles, que les indications des rêves, des prophètes et des signes religieux coïncidèrent pleinement avec le choix réfléchi d'un juge tel qu'Epaminondas. Plus tard, cette colline, Ithômê (portant alors la ville et la citadelle de Messènê), et l'Akrocorinthos, furent désignés par Demetrios de Pharos comme les deux cornes du Péloponèse; quiconque tenait ces deux cornes, était maître du taureau (2). Ithômê était à près de 750 mètres au-dessus du niveau de la mer, et elle avait sur son sommet une abondante source d'eau, appelée Klepsydra. C'est sur ce sommet que fut bâtie la citadelle ou akropolis de la nouvelle ville de Messênê; tandis que la ville elle-même était située plus bas sur la pente, bien que rattachée à son akropolis par un mur continu. D'abord, des sacrifices solennels furent offerts par Epaminondas, qui fut reconnu comme Œkiste ou Fondateur (3), à Dionysos et à Apollon

---

nici, Appendice, p. 418, où les faits relatifs à Megalopolis sont réunis et discutés.

Il est une chose remarquable : Xénophon (Hellen. V, 2, 7) fait observer que la prise de Mantineia par Agésipolis démontra aux Mantineiens la folie d'avoir une rivière qui traversait leur ville; toutefois, dans le choix de l'emplacement de Megalopolis, ce même trait fut reproduit à dessein; et dans ce choix, les Mantinciens furent parties intéressées.

(1) Pausanias, IV, 26, 6.

(2) Strabon, VIII, p. 361; Polybe, VII, 11.

(3) Pausanias, IX, 14, 2 : cf. l'inscription sur la statue d'Epaminondas (IX, 15, 4).

Ismenios — par les Argiens, à l'argienne Hêrê et à Zeus Ithomatês et aux Dioskuri. Ensuite, on adressa des prières aux anciens héros et aux anciennes héroïnes de la nation messènienne, en particulier à l'invincible guerrier Aristomenês, en leur demandant de revenir actuellement et de reprendre leur résidence comme habitants dans Messênê affranchie. Après cela, on marqua le terrain et on commença la construction, au son des flûtes argiennes et bœôtiennes, jouant les chants de Pronomos et de Sakadas. On appela de toute la Grèce les meilleurs maçons et les plus habiles architectes, pour disposer les rues avec régularité aussi bien que pour assurer une distribution et une construction convenables des édifices sacrés (1). Quant aux fortifications, aussi, Epaminondas y veilla attentivement. Leur excellence et leur solidité étaient telles qu'elles étaient un sujet d'admiration même longtemps après pour le voyageur Pausanias (2).

De leur cité nouvellement établie sur le mont Ithomê, les Messêniens jouissaient d'un territoire qui s'étendait à quinze milles (24 kilomètres) au sud jusqu'au golfe messênien, à travers une plaine, alors comme aujourd'hui, la plus riche et la plus fertile du Péloponèse; tandis qu'à l'est, leur territoire confinait à celui de l'Arkadia et à l'établissement contemporain de Megalopolis. Tout l'espace nouvellement approprié consistait en terres enlevées à la domination spartiate. Combien en fut-il enlevé dans la direction sud-est d'Ithômê (le long de la côte nord-est du golfe messênien), c'est ce que nous ne pouvons pas dire exactement. Mais il paraîtrait que les Periœki de Thuria, situés dans ce voisinage, furent transformés en une communauté indépendante et protégés par le voisinage de Messênê (3). Ce qui est plus important à signaler cependant, c'est que Sparte perdit alors tout le district étendu à l'ouest et au sud-ouest d'Ithômê, — toute l'extrémité sud-ouest du Péloponèse, depuis le fleuve Neda au sud jusqu'au cap Akritas. Au commencement de

(1) Pausanias, IV, 27, 3.
(2) Pausan. IV, 31, 5.
(3) Pausanias, IV, 31, 2.

la guerre du Péloponèse, le Spartiate Brasidas avait été en garnison près de Methônê (1) (non loin du cap Akritas); Pylos, où l'Athénien Demosthenês éleva son fort hostile, près duquel fut effectuée l'importante capture à Sphakteria, — avait été un port maritime appartenant à Sparte, à environ quarante-six milles (= 74 kilomètres) de la cité (2). Aulôn, un peu plus au nord, près de la Neda, avait été, à l'époque de la conspiration de Kinadôn, un municipe de Periœki spartiates, d'une fidélité très-douteuse (3). Or, tout ce vaste espace, à partir de l'extrémité nord-est du golfe messènien vers l'ouest, la meilleure moitié du territoire spartiate, fut séparé de Sparte pour devenir la propriété de Periœki et d'Ilotes, transformés en citoyens, qui non-seulement n'envoyaient plus à Sparte ni rente ni tribut, comme auparavant, mais qui lui étaient mortellement hostiles à cause de la nature même de leur état de propriétaires des terres. Ce fut l'année suivante que l'armée arkadienne tailla en pièces la garnison lacédæmonienne à Asinê (4), et tua le polémarque spartiate Geranor; et probablement vers le même temps les autres garnisons lacédæmoniennes dans la péninsule sud-ouest ont dû être chassées. Ainsi délivrés, les Periœki du pays accueillirent la nouvelle Messênê comme garantie de leur indépendance. Epaminondas, outre qu'il confirma l'indépendance de Methônê et d'Asinê, rétablit quelques autres villes (5), qui sous la domination lacédæmo-

(1) Thucydide, II, 25.
(2) Thucydide, IV, 3.
(3) Xénoph. Hellen. III, 3, 8.
(4) Xénoph. Hellen. VII, I, 25.
(5) Pausanias, IV, 27, 4. Ἀνῴκιζον δὲ καὶ ἄλλα πολίσματα, etc.

Pausanias, suivant la ligne de côtes depuis l'embouchure du Pamisos dans le golfe Messênien, autour du cap Akritas, jusqu'à l'embouchure de la Neda, dans la mer occidentale, — énumère les villes et places suivantes : — Korônê, Kolônides, Asinê, le cap Akritas, le port Phœnikos, Methônê ou Mothônê, Pylos, Aulôn (Pausan. IV, 34, 35, 36). L'exposé donné par Skylax (Périplus. c. 46, 47) de la côte de ces régions me paraît confus et inintelligible. Il compte Asinê et Mothônê comme cités de Laconie; mais il semble s'être représenté ces cités comme étant dans la projection *méridionale centrale* du Péloponèse (qui a le cap Tænaros à son extrémité), et ne pas s'être représenté du tout la projection *sud-ouest*, qui est terminée par le cap Akritas. Il reconnaît Messênê; mais il poursuit le Paraplus de la côte messènienne depuis l'embouchure de la Neda jusqu'à la côte du golfe messènien au sud d'I-

nienne avaient probablement été tenues sans fortifications et avaient dépéri.

Dans le printemps de 425 avant J.-C., quand Demosthenès débarqua à Pylos, Thucydide considère comme une importante acquisition pour Athènes, et comme une sérieuse injure faite à Sparte, d'avoir logé une petite garnison de Messêniens dans ce poste insignifiant, en ce qu'ils sont toujours occupés à ravager le territoire spartiate et à pousser les Ilotes à la désertion (1), — d'autant plus que leur dialecte ne pouvait être distingué de celui des Spartiates eux-mêmes. Combien a dû être prodigieuse l'impression produite dans toute la Grèce, quand Epaminondas, en établissant les exilés messêniens et autres dans la cité frontière et dans la forte position d'Ithômê, priva Sparte en peu de temps de tout le vaste espace entre cette montagne et la mer occidentale, en affranchissant les Periœki et les Ilotes qu'il contenait ! Nous devons nous rappeler que le nom de Messênê avait été, dès les anciens temps, appliqué en général à cette région, et qu'il ne fut jamais donné à aucune ville avant l'époque d'Epaminondas. Lors donc que les Spartiates se plaignaient de « l'affranchissement de Messênê » — de « la perte de Messênê » — ils comprenaient dans le mot, non-seulement la cité sur le mont Ithômê, mais tout ce territoire en outre ; bien qu'il ne fût pas tout compris dans le domaine de la nouvelle cité.

Ils se plaignirent avec plus d'indignation encore, qu'avec les purs Messêniens, ramenés actuellement d'exil, — on eût établi sur leur frontière une tourbe de leurs propres Periœki

---

thômê, sans interruption. Alors, après cela, il mentionne Asinê, Mothônê, Achilleios Limên et Psamathos, avec le cap Tænaros entre elles. De plus, il introduit en Messênia deux cités différentes, — l'une appelée Messênê, l'autre nommée Ithômê ; tandis qu'il n'y avait qu'une Messênê située sur le mont Ithômê.

Je ne puis partager l'opinion de Niebuhr, qui, se fondant surtout sur cet exposé de Skylax, croit que l'extrémité sud-ouest du Péloponèse resta une portion de la Laconie, appartenant à Sparte, longtemps après l'établissement de la cité de Messênê. V. la Dissertation de Niebuhr sur l'époque de Skylax de Karyanda, — dans ses « Kleine Schriften », p. 119.

(1) Thucyd. IV, 3, 42.

et Ilotes émancipés (1). Dans ce nombre furent compris, non-seulement ceux de ces deux classes qui, ayant auparavant séjourné comme esclaves dans tout le territoire à l'ouest d'Ithômê, y restaient actuellement dans un état de liberté, — mais encore sans doute une quantité d'autres qui désertèrent d'autres parties de la Laconie. En effet, comme nous savons que ces désertions n'avaient pas été peu considérables, même quand il n'y avait pas d'abri meilleur que les postes éloignés de Pylos et de Kythêra, — de même nous pouvons être sûrs qu'elles devinrent beaucoup plus nombreuses, quand la cité voisine de Messênê fut fondée et offrit une protection suffisante, et quand il y eut une chance d'obtenir, à l'ouest du golfe Messênien, des terres libres avec une nouvelle demeure. De plus, ceux des Periœki et des Ilotes qui s'étaient réellement joints à l'armée envahissante d'Epaminondas en Laconie furent forcés, par simple manque de sécurité, de quitter le pays quand il se retira, et de recevoir de nouvelles résidences dans le territoire nouvellement affranchi. Tous ces hommes passèrent immédiatement d'un état de servitude particulièrement dure à la dignité d'Hellènes libres et égaux (2), — envoyant de nouveau une légation

(1) Le discours d'Isokrate (VI), appelé Archidamus, montre avec force le sentiment spartiate de l'époque, relativement à cet enlèvement de territoire et à cette émancipation de serfs, effectués dans le dessein de rétablir Messênê, s. 30. Καὶ εἰ μὲν τοὺς ὡς ἀληθῶς Μεσσηνίους κατῆγον (les Thêbains), ἠδίκουν μὲν ἄν, ὅμως δ' εὐλογωτέρως ἂν εἰς ἡμᾶς ἐξημάρτανον· νῦν δὲ τοὺς Εἵλωτας ὁμόρους ἡμῖν παρακατοικίζουσιν, ὥστε μὴ τοῦτ' εἶναι χαλεπώτατον, εἰ τῆς χώρας στερησόμεθα παρὰ τὸ δίκαιον, ἀλλ' εἰ τοὺς δούλους ἡμετέρους ἐποψόμεθα κυρίους αὐτῆς ὄντας.

Et s. 101 : Ἢν γὰρ παρακατοικισώμεθα τοὺς Εἵλωτας, καὶ τὴν πόλιν ταύτην περιίδωμεν αὐξηθεῖσαν, τίς οὐκ οἶδεν ὅτι πάντα τὸν βίον ἐν ταραχαῖς καὶ κινδύνοις διατελοῦμεν ὄντες; cf. aussi sections 8 et 102.

(2) Isokrate, Orat. VI (Archidam.), s. 111. Ἄξιον δὲ καὶ τὴν Ὀλυμπιάδα καὶ τὰς ἄλλας αἰσχυνθῆναι πανηγύρεις, ἐν αἷς ἕκαστος ἡμῶν (Spartiates) ζηλωτότερος ἦν καὶ θαυμαστότερος τῶν ἀθλητῶν τῶν ἐν τοῖς ἀγῶσι τὰς νίκας ἀναιρουμένων. Εἰς ἃς τίς ἂν ἐλθεῖν τολμήσειεν, ἀντὶ μὲν τοῦ τιμᾶσθαι καταφρονηθησόμενος — ἔτι δὲ πρὸς τούτοις ὀψόμενος μὲν τοὺς οἰκέτας ἀπὸ τῆς χώρας ἧς οἱ πατέρες ἡμῖν κατέλιπον ἀπαρχὰς καὶ θυσίας μείζους ἡμῶν ποιουμένους, ἀκουσομένους δ' αὐτῶν τοιαύταις βλασφημίαις χρωμένων, οἵαις περ εἰκὸς τοὺς χαλεπώτερον τῶν ἄλλων δεδουλευκότας, ἐξ ἴσου δὲ νῦν τὰς συνθήκας τοῖς δεσπόταις πεποιημένους.

Ce discours, composé seulement cinq ou six ans après la bataille de Leuktra, est excessivement précieux comme

messènienne solennelle ou Théorie à la fête olympique, après un intervalle de plus de trois siècles (1), — surpassant leurs premiers maîtres par la grandeur de leurs offrandes que fournissait le même sol, — et se vengeant de leurs mauvais traitements antérieurs par des mots de défi et d'insulte, au lieu de cette déférence et de cette admiration universelles qu'un Spartiate avait jusqu'alors été accoutumé à considérer comme lui étant dues.

L'affranchissement et la réorganisation de toute la Laconie occidentale, la rénovation du nom messènien, la fondation des deux nouvelles cités (Messênê et Megalopolis) dans un voisinage et une sympathie immédiats, — tout en achevant de dégrader Sparte, constituèrent à tous égards les phénomènes politiques les plus intéressants dont la Grèce eût été témoin pendant beaucoup d'années.

A la profonde mortification de l'historien, — il ne peut raconter rien de plus que les faits nus, avec les conséquences que les faits eux-mêmes autorisent à tirer. Xénophon, sous les yeux duquel ils ont dû tous se passer, omet à dessein de les mentionner (2); Pausanias, à qui nous devons la plus

témoignage du sentiment spartiate dans ces cruelles humiliations.

(1) La liberté des Messêniens avait été abattue par la première guerre messênienne, après laquelle ils devinrent sujets de Sparte. La seconde guerre messênienne fut amenée par leur révolte.

Conséquemment, aucune légation messênienne libre n'avait pu visiter Olympia depuis la fin de la première guerre, qui est placée par Pausanias (IV, 13, 4) en 723 avant J.-C., bien qu'il ne faille pas se fier à cette date. Pausanias (IV, 27, 3) donne 287 ans entre la fin de la seconde guerre messênienne et la fondation de Messênê par Epaminondas. Voir la note de Siebelis sur ce passage. On ne peut établir de dates exactes pour ces anciennes guerres.

(2) La partialité pour Sparte, visible même dès le début de l'histoire de Xénophon, devient de plus en plus exagérée d'un bout à l'autre des deux derniers livres où il raconte ses malheurs; elle est en outre augmentée par son dépit contre les Thêbains et Epaminondas comme ses vainqueurs. Mais il n'y a guère d'exemple de ce sentiment, aussi manifeste ou aussi déshonorant, que le cas qui est actuellement sous nos yeux. En décrivant l'expédition d'Epaminondas dans le Péloponèse pendant l'hiver de 370-369 avant J.-C., il omet totalement la fondation et de Messênê et de Megalopolis, bien que dans la suite de son histoire il fasse allusion (brièvement) tant à l'une qu'à l'autre, comme faits accomplis. Il représente les Thêbains comme étant venus en Arkadia avec leur magnifique armée,

grande partie de ce que nous savons, est poussé par son imagination religieuse à rapporter maints signes et avertissements divins, mais peu de faits réels. Les détails nous sont complétement refusés. Nous ne savons ni quelle longueur de temps fut employée à la construction de ces deux cités, ni qui subvint à la dépense ; bien que l'une et l'autre aient dû être considérables. Quant aux mille nouveaux arrangements qui accompagnent la transformation de maints petits municipes, et le commencement de deux grandes cités, nous sommes hors d'état d'en rendre aucun compte. Cependant il n'y a pas de moment où les phénomènes sociaux soient ou aussi intéressants ou aussi instructifs. En décrivant des sociétés déjà établies et anciennes, nous trouvons la force de la routine traditionnelle presque toute-puissante dans son influence tant sur les actions des hommes que sur leurs sentiments. Le bien et le mal sont conservés dans un ensemble concret, puisque le poids inerte du passé étouffe toute intelligence créatrice, et laisse peu de place même pour des aspirations au perfectionnement. Mais les quarante petites communautés qui se réunirent pour former Megalopolis, et les Messêniens et autres colons qui se rassemblèrent pour la première fois sur la colline d'Ithômê, étaient dans un état où de nouvelles exigences de toute sorte demandaient une satisfaction immédiate. Il n'y avait rien qui fournît de

---

uniquement pour repousser Agésilas et les Spartiates; et comme désirant retourner en Bœôtia, aussitôt qu'il fut certain que ces derniers avaient déjà regagné Sparte (VI, 5, 23). Il ne mentionne pas non plus une fois le nom d'Epaminondas, comme général des Thêbains dans l'expédition, pas plus qu'il ne le mentionne à Leuktra.

A considérer le caractère important et frappant de ces faits, et la grandeur du général thêbain qui les accomplit, — un pareil silence de la part d'un historien, qui déclare raconter les événements du temps, est un abandon inexcusable de son devoir de dire *toute la vérité*. Il est évident que la fondation de Messênê et de Megalopolis blessaient au vif le sentiment philospartiate de Xénophon. Elles étaient, pour ainsi dire, des preuves permanentes de la dégradation de Sparte, même après que les armées ennemies s'étaient retirées de la Laconie. Il préfère les ignorer complétement. Cependant il trouve de la place pour raconter, avec une prolixité disproportionnée, les deux demandes de secours faites à Athènes par les Spartiates, et l'accueil favorable qu'elles obtinrent, — ainsi que les exploits des Phliasiens dans leur attachement dévoué à Sparte.

précédent; et il ne restait pas d'autre ressource que de soumettre tous les problèmes à la discussion de ceux dont le caractère et le jugement étaient le plus estimés. Que ces problèmes fussent bien ou mal résolus, il a dû y avoir alors une tentative vraie et sérieuse faite pour donner une solution aussi bonne que le permettaient les lumières du temps et du lieu, avec une certaine latitude pour des idées en conflit. On a dû faire des arrangements pour la répartition des maisons et des terres entre les citoyens, par achat ou par don, ou par les deux ensemble; pour la constitution politique et judiciaire; pour les cérémonies religieuses et récréatives, pour la défense militaire, pour les marchés, pour la sécurité et la transmission des biens, etc. On a dû pourvoir alors à tous ces besoins sociaux d'une communauté naissante et à beaucoup d'autres, et il eût été extrêmement intéressant de savoir comment. Par malheur, le moyen nous est refusé. Nous ne pouvons consigner guère plus que le simple fait que ces deux plus jeunes membres de la confrérie hellénique de cités naquirent en même temps, et sous les auspices du même génie qui présida à leur naissance, Epaminondas; destinés à se soutenir l'un l'autre par une sympathie de voisinage et en repoussant tout danger commun dont les menaceraient les attaques de Sparte; dessein qui, même deux siècles plus tard, restait gravé dans l'esprit d'un patriote mégalopolitain tel que Polybe (1).

Megalopolis fut destinée à être non-seulement une grande ville par elle-même, mais encore le centre de la nouvelle confédération, qui paraît avoir compris toute l'Arkadia, excepté Orchomenos et Heræa. On décréta qu'une assemblée ou congrès, de tous les membres séparés du nom arkadien, et à laquelle probablement tout citoyen arkadien des communautés constitutives avait le droit d'assister, y serait convoquée périodiquement. Cette assemblée fut appelée les Dix Mille, ou le Grand Nombre. On créa aussi un corps de

(1) V. un passage frappant dans Polybe, IV, 32. Cf. aussi Pausanias, V, 39, 3; et VIII, 27, 2.

troupes arkadiennes, nommé les Epariti, destiné à soutenir la fédération, et recevant une paye en temps de service. On leva des contributions sur chaque cité pour son entretien, et on nomma un général panarkadien (probablement aussi d'autres officiers). Les Dix Mille, au nom de toute l'Arkadia, recevaient les ambassadeurs étrangers, — décidaient de la guerre, de la paix ou des alliances, — et jugeaient tous les officiers ou autres Arkadiens amenés devant eux sur des accusations de mauvaise conduite publique (1). Les grands orateurs athéniens, Kallistratos, Démosthène, Æschine, plaidèrent devant cette assemblée dans diverses occasions (2). Quelles étaient ses époques de réunion, c'est ce que nous ne pouvons dire. Elle contribua sérieusement, pendant un certain temps, à entretenir une communauté panarkadienne d'action et de sentiment qui n'avait jamais existé auparavant (3); et à prévenir ou à adoucir ces dissensions qui avaient toujours une tendance à éclater dans les cités arkadiennes séparées. Toutefois l'enthousiasme patriotique, qui avait produit d'abord Megalopolis, s'affaiblit graduellement. Jamais la cité n'atteignit la prééminence ou la puissance qu'espéraient ses fondateurs, et qui avait fait qu'on avait fondé la ville sur une échelle trop grande pour la population qui l'habitait actuellement (4).

Non-seulement on rendit alors indépendante de Sparte la portion de la Laconie à l'ouest du golfe Messènien, mais encore une grande partie du territoire situé au nord de Sparte, entre cette cité et l'Arkadia. Ainsi les Skiritæ (hardis montagnards de race arkadienne, qui jusque-là dépendaient de Sparte et fournissaient à ses armées un contingent important) (5), avec leur territoire formant la frontière septentrionale de la Laconie du côté de l'Arkadia, cessèrent

(1) Xénoph. Hellen. VII, 1, 38; VII, 4. 2, 33, 34; VII, 3, 1.

(2) Démosthène, Fals. Legat. p. 344, s. 11; p. 403, s. 220; Eschine, Fals. Legat. p. 296, c. 49; Cornél. Nép. Epamin. c. 6.

(3) Xénoph. Hellen. VII, 1, 38; VII, 4, 33; Diodore, XV, 59; Aristote, — Ἀρκάδων πολιτεία, — ap. Harpokrat. v. Μύριοι, p. 106, éd. Neumann.

(4) Polybe, II, 55.

(5) Thucyd. V, 66.

dès ce moment de dépendre de Sparte et lui devinrent hostiles (1). Le cas est le même pour une place beaucoup plus rapprochée de Sparte, — Sellasia; bien que cette dernière ait été reprise par les Lacédæmoniens quatre ou cinq ans plus tard (2).

Epaminondas resta en Arkadia et en Laconie environ quatre mois au delà de la durée légale de son commandement (3). Les souffrances éprouvées dans le cœur d'un hiver rigoureux furent grandement adoucies pour ses soldats par les Arkadiens, qui, pleins d'une amitié dévouée, insistèrent auprès d'eux pour un excès d'hospitalité incompatible avec leurs devoirs militaires et qu'il ne put permettre (4). Il resta assez longtemps pour arranger tous les débats et toutes les difficultés préliminaires, et pour mettre en voie de sérieuse exécution l'établissement de Messênê et de Megalopolis. Pour l'achèvement d'une œuvre aussi compréhensive, qui changeait la face et le caractère du Péloponèse, il fallait naturellement beaucoup de temps. En conséquence, une division thèbaine sous Pammenês fut laissée pour repousser tout empêchement du côté de Sparte (5); tandis que Tegea

(1) Xénoph. Hellen. VII, 4, 21.

(2) Xénoph. Hellen. VII, 4, 12; Diodore, XV, 64.

(3) Le nombre exact de quatre-vingt-cinq jours, donné par Diodore (XV, 67), semble prouver qu'il avait copié littéralement Ephore ou un autre auteur plus ancien.

Plutarque, dans un endroit (Agésil. c. 32), mentionne « trois mois entiers », ce qui diffère peu de quatre-vingt-cinq jours. Il s'exprime comme si Epaminondas avait consacré tout son temps à ravager la Laconie. Toutefois encore, dans les Apophth. Reg. p. 194 B. (Cf. Ælien, V. H. XIII, 42) et dans la Vie de Pélopidas (c. 25), Plutarque dit qu'Epaminondas et ses collègues gardèrent le commandement quatre mois entiers au delà du temps légal, étant engagés dans leurs opérations en Laconie et en Messênia. Cela me semble l'interprétation la plus probable du cas; car les opérations paraissent trop considérables pour avoir été accomplies dans trois ou quatre mois.

(4) Voir un remarquable passage dans Plutarque : — An seni sit gerenda Respublica (c. 8, p. 788 A.).

(5) Pausanias, VIII, 27, 2. On dit que Pammenês fut un ami ardent d'Epaminondas, mais d'une position politique plus ancienne; et que ce fut à lui qu'Epaminondas dut en partie son élévation (Plutarque, Reip. Geren. Præcep. p. 805 F.).

Pausanias place la fondation de Megalopolis dans la même année olympique que la bataille de Leuktra, et peu de mois après cette bataille, pendant l'archontat de Phrasikleidês à Athènes, c'est-à-dire entre le solstice d'été de 371 et celui de 370 avant J.-C. (Pausan. VIII, 27, 6). Il place la fon-

aussi, à partir de ce temps, pendant quelques années, fut occupée comme poste par un harmoste et une garnison de Thèbes (1).

Cependant les Athéniens étaient profondément affectés de ces actes d'Épaminondas dans le Péloponèse. L'accumulation de forces contre Sparte était si puissante que, sous un chef tel que lui, elle semblait suffisante pour l'écraser ; et, bien que les Athéniens fussent actuellement neutres dans le débat, une telle perspective ne leur était pas agréable (2), en ce qu'elle impliquait l'agrandissement de Thèbes jusqu'à un point incompatible avec leur sécurité. Ce fut au milieu des succès d'Epaminondas que des ambassadeurs vinrent de Sparte, de Corinthe et de Phlionte, à Athènes, pour solliciter son aide. Le message était non-seulement humiliant pour les Lacédæmoniens, qui n'avaient jamais auparavant envoyé de requête semblable à aucune cité grecque, — mais encore difficile à traiter par rapport à Athènes. L'histoire montrait de nombreux actes de jalousie et d'hostilité, peu de bon sentiment ou d'intérêt amical de la part des Lacédæmoniens à son égard. Le peu qu'on put trouver, l'ambassadeur l'exposa avec habileté, en remontant jusqu'au moment où les Pisistratides d'Athènes furent détrônés par l'aide spartiate, en rappelant la glorieuse expulsion de Xerxès chassé de Grèce par les efforts communs des deux cités, — et les auxiliaires envoyés en Laconie par Athènes

---

dation de Messênê dans l'année olympique suivante, sous l'archontat de Dyskinêtos à Athènes, c'est-à-dire entre le solstice d'été de 370 et celui de 369 avant J.-C. (IV, 27, 5).

On comprenait probablement que la fondation de Megalopolis datait de la détermination prise par les Arkadiens assemblés, peu après la révolution opérée à Tegea, de fonder une cité panarkadienne et une ligue fédérative. Cette détermination fut probablement prise avant le solstice d'été de 370 avant J.-C., et la date de Pausanias serait exacte ainsi.

La fondation de Messênê était datée sans doute de l'expédition d'Epaminondas, — entre novembre et mars 370-369 avant J.-C., qui se fit pendant l'archontat de Dyskinêtos à Athènes, comme l'affirme Pausanias.

Quelle longueur de temps fut nécessaire pour achever l'érection et l'établissement d'une cité ou de l'autre, c'est ce qu'on ne nous apprend pas.

Diodore place la fondation de Megalopolis en 368 avant J.-C. (XV, 72).

(1) Xénoph. Hellen. VII, 4, 36.

(2) Isokrate (Archidamus), Or. VI, s. 129.

en 465 avant J.-C., pour assister les Spartiates contre les Messêniens révoltés sur le mont Ithômê. Dans ces temps (rappela-t-il à l'assemblée athénienne), Thèbes avait trahi la cause hellénique en se joignant à Xerxès, et avait été un objet de haine commune pour les deux États. De plus, les forces maritimes de la Grèce avaient été rangées sous Athènes dans la confédération de Dèlos, avec la pleine sanction et à la recommandation de Sparte; tandis que l'hégémonie de cette dernière sur terre avait également été acceptée par les Athéniens. Il invita l'assemblée, au nom de ces anciennes gloires, à concourir avec Sparte, en oubliant toutes les déplorables hostilités qui étaient intervenues depuis, et à lui fournir un généreux appui contre l'ancien ennemi commun. Les Thèbains pouvaient même actuellement être décimés (suivant le vœu qui, dit-on, avait été fait après l'échec de Xerxès), malgré leur menaçant ascendant actuel, — si Athènes et Sparte pouvaient être amenées à une coopération cordiale; et ils pouvaient être traités comme Thèbes elle-même avait désiré traiter Athènes après la guerre du Péloponèse, quand Sparte refusa de concourir en prononçant la sentence d'une ruine définitive (1).

Cet appel de Sparte fut vivement secondé par les ambassadeurs de Corinthe et de Phlionte. L'orateur corinthien prétendit qu'Epaminondas et son armée, en traversant le territoire de Corinthe et en lui causant du dommage dans leur passage pour gagner le Péloponèse, avaient commis une violation manifeste de la paix générale, jurée en 371 avant J.-C., d'abord à Sparte et ensuite à Athènes, paix qui garantissait une autonomie universelle pour toute cité grecque. L'ambassadeur de Phlionte, — tout en complimentant Athènes sur la belle position qu'elle occupait actuellement, en ce qu'elle avait dans ses mains le sort de Sparte, — insista sur la couronne d'honneur qu'elle gagnerait en Grèce, si en ce moment elle intervenait généreusement

(1) Xenoph. Hellen. VI, 5, 34, 35.

pour sauver son ancienne rivale, en oubliant d'anciennes injures et en ne se rappelant que les anciens bienfaits. De plus, si elle adoptait cette politique, elle agirait conformément à ses véritables intérêts; puisque, si Sparte venait à être écrasée, les Thèbains deviendraient les chefs incontestés de la Grèce, et plus formidables encore pour Athènes (1).

Ce ne fut pas une des moindres marques de l'abattement de Sparte, que d'être forcée d'envoyer à Athènes une pareille ambassade, et de solliciter une amnistie pour tant de fâcheuses réalités dans le passé. En effet, le contraste est frappant, si nous mettons son langage actuel en regard de celui qu'elle avait tenu relativement à Athènes avant et pendant la guerre du Péloponèse.

D'abord, ses ambassadeurs furent reçus avec une faveur douteuse; le sentiment de l'assemblée athénienne étant apparemment plutôt contre eux que pour eux. « Ce langage de la part des Spartiates (murmuraient les citoyens assemblés) est assez intelligible dans leur détresse présente; mais tant qu'ils furent dans une bonne condition, nous n'avons reçu d'eux que de mauvais traitements (2). » Et la plainte des Spartiates, alléguant que l'invasion de la Laconie était contraire à la paix jurée qui garantissait une autonomie universelle, ne fut pas admise sans opposition. Quelques-uns dirent que les Lacédæmoniens s'étaient attiré l'invasion en intervenant antérieurement dans Tegea et en Arkadia, et que l'intervention des Mantineiens à Tegea avait été justifiable, vu que Stasippos et le parti favorable à Lacédæmone dans cette cité avaient été les premiers à commencer une injuste violence. D'autre part, l'appel fait par les ambassadeurs au congrès des alliés péloponésiens, tenu en 404 avant J.-C., après la reddition d'Athènes, — congrès où le député thêbain avait proposé qu'Athènes fût totalement détruite, tandis que les Spartiates avaient protesté énergiquement

(1) Xenoph. Hellen. VI, 5, 38-48.

(2) Xenoph. Hellen. VI, 5, 35. Οἱ μέντοι Ἀθηναῖοι οὐ πάνυ ἐδέξαντο, ἀλλὰ θροῦς τις τοιοῦτος διῆλθεν, ὡς νῦν μὲν ταῦτα λέγοιεν· ὅτε δὲ εὖ ἔπραττον, ἐπέκειντο ἡμῖν.

contre une sentence aussi cruelle, — cet appel, dis-je, fit une impression puissante sur l'assemblée, et contribua plus que toute autre chose à la décider en faveur de la proposition (1). « Sparte est aujourd'hui, comme Athènes était alors, à deux doigts de sa perte, par la volonté du même ennemi; Athènes fut alors sauvée par Sparte, et abandonnera-t-elle aujourd'hui sa libératrice sans la payer de retour? » Telle fut la conclusion franche et simple qui parla aux sentiments des Athéniens assemblés, et les disposa à écouter avec plus de faveur non-seulement les envoyés de Corinthe et ceux de Phlionte, mais encore leurs propres orateurs, qui parlèrent dans le même sens.

Dans le fait, sauver Sparte était prudent aussi bien que généreux. Un contre-poids serait ainsi maintenu contre l'agrandissement excessif de Thèbes, qui à ce moment causait sans doute aux Athéniens une alarme et une jalousie sérieuses. Et ainsi, après le premier emportement de colère contre Sparte, suggéré naturellement par l'histoire du passé, le côté philospartiate de la situation devint graduellement de plus en plus prédominant dans l'assemblée. Kallistratos (2) l'orateur parla éloquemment pour appuyer les Lacédæmoniens, tandis qu'on écouta mal les orateurs opposés, qui plaidèrent en faveur de Thèbes, que personne ne désirait agrandir davantage. On rendit avec enthousiasme un vote décisif, à l'effet d'assister les Spartiates avec toutes les forces d'Athènes sous le commandement d'Iphikratès, résidant en ce moment à Athènes comme simple particulier (3), depuis la paix de l'année précédente, qui l'avait fait rappeler de Korkyra.

Aussitôt qu'il fut annoncé que les sacrifices offerts en vue de cette entreprise étaient favorables, Iphikratès fit proclamer que les soldats désignés pour servir eussent à s'équiper

(1) Xénoph. Hellen. VI, 5, 35. Μέγιστον δὲ τῶν λεχθέντων παρὰ Λακεδαιμονίων ἐδόκει εἶναι, etc.

(2) Démosthène cont. Neær. p. 1353. Le poète Xenoxleidês parla pour combattre le vote en faveur de Sparte (ib.).

(3) Xénoph. Hellen. VI, 5, 49; Dionys. Hal. Judic. de Lysiâ, p. 479.

et à se rassembler en armes dans le bois d'Akadèmos (en dehors des portes), pour y prendre leur repas du soir, et se mettre en marche le lendemain matin à l'aurore. L'ardeur générale fut telle, que plus d'un citoyen sortit des portes même avant Iphikratès, et le chiffre total des forces qui le suivirent fut, dit-on, de douze mille hommes, — non pas nommés en vertu d'une conscription par le général, mais volontaires (1). Il se rendit d'abord à Corinthe, où il s'arrêta quelques jours, au grand mécontentement de ses soldats, qui étaient impatients d'accomplir leur projet de sauver Sparte. Mais Iphikratès savait qu'au delà de Corinthe et de Phlionte il n'y avait qu'un terrain hostile, et qu'il avait affaire à des ennemis formidables. Après avoir établi sa position à Corinthe et obtenu des informations concernant l'ennemi, il entra en Arkadia et y fit la guerre sans aucun résultat important. Epaminondas et son armée avaient quitté la Laconie, tandis qu'un grand nombre des Arkadiens et des Eleiens étaient retournés chez eux avec le butin acquis ; de sorte que Sparte était pour le moment hors de danger. Engagé en partie par la récente manifestation d'Athènes (2), le général thêbain lui-même commença bientôt sa marche pour se rendre en Bœôtia, marche dans laquelle il devait nécessairement franchir la ligne du mont Oneion entre Corinthe et Kenchreæ. Cette ligne se composait d'un terrain difficile, et offrait de bons moyens de résistance au passage d'une armée; néanmoins Iphikratès, bien qu'il en occupât les deux extrémités, ne tenta pas directement de barrer le passage aux Thêbains. Il se contenta d'envoyer de Corinthe toute sa cavalerie, tant athénienne que corinthienne, pour les harceler dans leur marche. Mais Epaminondas la repoussa en lui faisant éprouver quelques pertes, et la poursuivit jusqu'aux portes de Corinthe. Excité par ce spectacle, le gros de l'armée athénienne qui se trouvait dans la ville demanda à sortir et à engager une bataille

(1) Ce nombre est donné par Diodore (XV, 63).

(2) C'est dans cette mesure que nous devons croire ce que dit Cornélius Népos (Iphicrate, c. 2).

générale. Toutefois, l'ardeur des soldats fut réprimée par Iphikratès, qui, refusant de sortir, laissa les Thèbains continuer leur retraite sans les inquiéter (1).

---

(1) Le récit donné ici dans le texte coincide, quant aux faits avec Xénophon, aussi bien qu'avec Plutarque, et aussi (à ce que je crois) avec Pausanias (Xenoph. Hellen. VI, 5, 51; Plutarque, Pélopid. c. 24; Pausanias, IX, 14, 3).

Mais, bien que j'accepte les faits de Xénophon, je ne puis accepter ses suppositions quant au dessein d'Iphikratês, ni ses critiques au sujet de sa conduite. D'autres critiques modernes ne me semblent pas avoir distingué suffisamment les *faits* de Xénophon de ses *suppositions*.

Iphikratês (dit Xénophon), tout en essayant de garder là ligne du mont Oneion, afin que les Thêbains ne pussent arriver en Bœôtia, laissa l'excellente route adjacente à Kenchreæ sans la garder. Ensuite, — désirant savoir lui-même si les Thêbains avaient déjà passé le mont Oneion, il envoya en éclaireurs toute la cavalerie athénienne et toute la corinthienne. Or (fait observer Xénophon), un petit nombre d'éclaireurs peuvent voir et rapporter aussi bien qu'un grand nombre, tandis qu'un grand nombre a plus de difficulté pour revenir en sûreté. Cette folle conduite d'Iphikratês, en envoyant un corps aussi considérable, fut cause que plusieurs cavaliers périrent dans la retraite, ce qui ne serait pas arrivé s'il n'avait envoyé que quelques hommes.

La critique que Xénophon fait ici ne me paraît pas fondée. Il est évident, d'après les faits qu'il expose lui-même, qu'Iphikratês n'eut jamais l'intention de barrer le passage des Thêbains, et qu'il envoya son corps entier de cavalerie, non simplement comme éclaireurs, mais pour harceler l'ennemi sur un terrain qu'il croyait propre à ce dessein. Qu'un commandant aussi habile qu'Iphikratês se fût rendu coupable de la lourde bévue que Xénophon lui reproche ici, c'est extrêmement improbable; il me semble plus probable que Xénophon a mal compris son dessein réel. Pourquoi, en effet, Iphikratês aurait-il désiré exposer toute l'armée athénienne dans un conflit meurtrier en vue d'empêcher la marche des Thêbains vers leur patrie? Sa mission était de sauver Sparte; mais Sparte n'était plus en danger à ce moment, et il était plus avantageux pour Athênes que les Thêbains retournassent en Bœôtia, que de les voir rester dans le Péloponèse. Qu'il se soit contenté de harceler les Thêbains, au lieu de leur barrer directement le passage, c'est la politique à laquelle nous devions nous attendre de sa part.

Il y a dans cette retraite une autre circonstance qui a donné lieu à une discussion parmi les commentateurs, et sur laquelle je m'éloigne de leurs vues. Elle se rattache à l'assertion de Pausanias, qui dit : — Ὡς προϊὼν τῷ στράτῳ (Epaminondas) κατὰ Λέχαιον ἐγίνετο, καὶ διεξιέναι τῆς ὁδοῦ τὰ στένα καὶ δύσβατα ἔμελλεν, Ἰφικράτης ὁ Τιμοθέου πελτάστας καὶ ἄλλην Ἀθηναίων ἔχων δύναμιν, ἐπιχειρεῖ τοῖς Θηβαίοις. Ἐπαμινώνδας δὲ τοὺς ἐπιθεμένους τρέπεται, καὶ πρὸς αὐτὸ ἀφικόμενος Ἀθηναίων τὸ ἄστυ, ὡς ἐπεξιέναι μαχουμένους τοὺς Ἀθηναίους ἐκώλυεν Ἰφικράτης, ὁ δὲ αὖθις ἐς τὰς Θήβας ἀπήλαυνε.

Dans cette assertion il y a quelques inexactitudes, par exemple quand Pausanias appelle Iphikratês « fils de Timotheos », et quand il parle de *Lechæon*, quand il aurait dû nommer *Kenchreæ*. Car Epaminondas n'aurait pu passer par Corinthe du côté de

De retour à Thèbes, Epaminondas, avec Pélopidas et les autres bœôtarques, résigna le commandement. Ils l'avaient

Lechæon, puisque les Longs Murs, qui allaient de l'une à l'autre, l'auraient empêché; de plus, le « terrain raboteux » se trouvait entre Corinthe et Kenchreæ, non entre Corinthe et Lechæon.

Mais les mots qui causent le plus d'embarras sont ceux qui suivent : « Epaminondas repoussa les assaillants, et *après être venu jusqu'à la cité elle-même des Athéniens*, quand Iphikratês défendit aux Athéniens de sortir et de combattre, il (Epaminondas) se remit en marche pour Thêbes. »

Que devons-nous comprendre par *la cité des Athéniens?* Le sens naturel des mots est certainement Athènes; et c'est ainsi que le comprennent la plupart des commentateurs. Mais quand la bataille fut livrée entre Corinthe et Kenchreæ, pouvons-nous raisonnablement croire qu'Epaminondas poursuivit les fugitifs jusqu'à Athènes, — par la cité de Megara, qui était sur la route, et qui semble alors (Diodore, XV, 68) avoir été alliée avec Athènes? La station d'Iphikratês était *Corinthe*, d'où il était sorti, — et où sa cavalerie, une fois repoussée, dut revenir, comme étant l'asile le plus rapproché.

Le docteur Thirlwall (Hist. Greece, vol. V, ch. 39, p. 111) croit que Pausanias veut dire qu'Iphikratês se retira à Corinthe avec sa cavalerie défaite, — qu'alors Epaminondas marcha droit sur Athènes, — et qu'Iphikratês le suivit. « Il est possible (dit-il) que la seule erreur dans cette assertion soit qu'il représente la *présence* d'Iphikratês, au lieu de son *absence*, comme étant la cause qui empêcha les Athéniens de combattre. Suivant Xénophon, Iphikratês doit avoir été derrière Epaminondas. »

Je ne puis croire que nous obtenions cela des mots de Xénophon. Ni lui, ni Plutarque n'appuient l'idée qu'Epaminondas marcha vers les murs d'Athènes, supposition qui n'est tirée que des mots de Pausanias. Xénophon et Plutarque donnent à entendre seulement qu'Iphikratês interposa quelque opposition, et une opposition assez peu efficace, près de Corinthe, à la marche de retraite d'Epaminondas, du Péloponèse en Bœôtia.

Qu'Epaminondas se soit dirigé sur Athènes, dans les circonstances du cas, quand il retournait en Bœôtia, c'est ce qui me paraît improbable en soi, et que rend encore plus improbable le silence de Xénophon. Et il n'est pas indispensable d'expliquer ainsi même Pausanias, qui peut assurément avoir voulu dire par les mots — πρὸς αὐτὸ Ἀθηναίων τὸ ἄστυ — non Athènes, mais *la cité alors occupée par les Athéniens engagés*, — c'est-à-dire *Corinthe*. *La cité des Athéniens*, par rapport à cette bataille, était Corinthe; c'était la cité d'où les troupes d'Iphikratês venaient de sortir, et dans laquelle, étant défaites, elles se retiraient naturellement pour se mettre à l'abri, poursuivies par Epaminondas jusqu'aux portes. L'assertion de Pausanias, — qui dit qu'Iphikratês ne voulut pas laisser les Athéniens de la ville (Corinthe) sortir pour combattre, — suit alors naturellement. Epaminondas, voyant qu'ils ne sortiraient pas, fit retirer ses troupes, et reprit sa marche pour Thêbes.

Le stratagème d'Iphikratês signalé par Polyen (III, 9, 29) ne peut guère être le même incident que celui que mentionne ici Pausanias. Il prétend être une surprise nocturne méditée par les Thêbains contre Athènes, ce qui certainement doit avoir été tout à fait différent (si c'est en soi une réalité) de cette marche d'Epaminondas. Et le stratagème attribué par Polyen à Iphikratês est d'un caractère étrange et fort improbable.

déjà gardé quatre mois au delà de l'expiration légale du terme de leur fonction. Bien que la loi constitutionnelle de Thèbes déclarât passible de mort tout général qui gardait ses fonctions plus longtemps que la période fixée par la loi, cependant Epaminondas, engagé dans ses grands projets d'humilier Sparte et de fonder les deux cités hostiles sur sa frontière, avait pris sur lui de braver cette illégalité; en persuadant tous ses collègues de faire comme lui. En résignant le commandement, ils avaient tous à subir ce jugement de responsabilité qui attendait chaque magistrat sortant de charge, comme chose naturelle; — mais qui, dans le cas actuel, était exigé sur un motif spécial, puisqu'ils avaient tous commis un acte notoirement punissable, aussi bien que dangereux précédent. Epaminondas se chargea de la tâche de défendre ses collègues aussi bien que lui-même. Que lui, aussi bien que Pélopidas, eût des ennemis politiques disposés à profiter de tout bon prétexte pour l'accuser, — c'est ce qui est indubitable. Mais nous pouvons bien douter que, dans la présente occasion, un de ces ennemis se soit réellement mis en avant pour proposer que la peine légalement encourue fût infligée; non-seulement parce que cette proposition, en face d'une armée victorieuse, qui revenait glorieuse de ses exploits et fière de ses chefs, était pleine de dangers pour l'auteur lui-même, — mais encore pour une autre raison, — c'est qu'Epaminondas eût été difficilement assez imprudent pour attendre que le cas fût posé par ses ennemis. Sachant que l'illégalité commise était flagrante et d'un exemple dangereux, — ayant aussi à défendre la réputation de ses collègues aussi bien que la sienne, il prévint l'accusation en se présentant lui-même pour expliquer et justifier sa conduite. Il exposa les glorieux résultats de l'expédition qui venait de finir; l'invasion et la dévastation de la Laconie, qu'aucun ennemi n'avait encore visitée; — la réclusion forcée des Spartiates dans leurs murs; — la délivrance de toute la Laconie occidentale, et l'établissement de Messênê comme cité; — l'établissement d'une nouvelle cité arkadienne fortifiée, formant, avec Tegea sur un flanc et Messênê sur l'autre, une ligne de défense sur la frontière

spartiate, de manière à assurer l'abaissement permanent de la grande ennemie de Thèbes; — l'émancipation actuellement consommée de la Grèce en général, soustraite à l'ascendant spartiate.

Cette justification, — soit présentée en réponse à un accusateur réel, soit (ce qui est plus probable) offerte spontanément par Epaminondas lui-même, — fut non-seulement satisfaisante, mais triomphante. Lui et les autres généraux furent acquittés par acclamation, sans même qu'on en vînt à la formalité de recueillir les votes (1). Et il paraît qu'Epaminondas et Pélopidas furent immédiatement renommés parmi les bœôtarques de l'année (2).

(1) Plutarque, Pélopidas, c. 25; Plut. Apophth. p. 194 B; Pausan. IX. 14, 4; Cornélius Népos, Epamin. c. 7, 8; Ælien, V. H. XIII, 42.

Pausanias dit le fait d'une manière simple et claire; les autres, et en particulier Cornélius Népos et Ælien, bien que d'accord pour le fait principal, l'entourent de couleurs exagérées et fausses. Ils représentent Epaminondas comme en danger d'être mis à mort par des concitoyens ingrats et méchants; Cornélius Népos lui prête un discours justificatif d'une insolence extrême (Cf. Arist. Or. XLVI. Περὶ τοῦ παραφθέγματος, — p. 385 Jebb.; p. 520 Dindorf.), qui, s'il avait été fait réellement, aurait contribué plus que toute autre chose à lui aliéner le public, — et qui en outre est tout à fait étranger au caractère d'Epaminondas. Afin de pousser l'exagération encore plus loin, Plutarque (De Vitioso Pudore, p. 540 E) décrit Pélopidas comme tremblant et priant pour sa vie.

Epaminondas avait commis une grave illégalité, qui ne pouvait être passée sous silence dans son jugement de responsabilité. Mais il avait une bonne justification. Il était nécessaire qu'il en fît usage; quand il le fit, elle passa triomphalement. Que pouvait-on demander de plus? Les faits, bien présentés, ne serviront pas comme exemple de la prétendue ingratitude du peuple à l'égard des grands hommes.

(2) Diodore (XV, 81) dit que Pélopidas fut bœôtarque sans interruption, renommé annuellement, depuis la révolution de Thèbes jusqu'à sa mort. Plutarque aussi (Pélopid. c. 34) affirme que, quand Pélopidas mourut, il était dans sa treizième année d'emploi, ce que l'on peut regarder comme la même assertion en d'autres termes. Il ne paraît pas qu'Epaminondas ait été choisi de nouveau.

Sievers nie la nouvelle nomination de Pélopidas aussi bien que d'Epaminondas. Mais je ne vois pas sur quels motifs; car, selon moi, Epaminondas paraît encore en qualité de chef dans le Péloponèse pendant la même année (369 avant J.-C.). Sievers soutient qu'Epaminondas commanda sans être bœôtarque, mais sans produire de raison à l'appui (Sievers, Geschichte Griech. bis zur Schlacht von Mantineia, p. 277).

CHAPITRE II

DEPUIS LA FONDATION DE MESSÊNÊ ET DE MEGALOPOLIS JUSQU'A LA MORT DE PÉLOPIDAS.

Changements dans le Péloponèse, depuis la bataille de Leuktra. — Changements en dehors du Péloponèse. — Amyntas, prince de Macédoine. — Vues ambitieuses d'Athènes, après la bataille de Leuktra. — Elle aspire à un empire maritime et à recouvrer en partie les Klêruchiæ. — Elle désire ravoir Amphipolis; Amyntas reconnaît son droit à cette ville. — Athènes et Amphipolis. — Mort de Jasôn et d'Amyntas; état de la Thessalia et de la Macédoine. — Alexandre de Pheræ; il est combattu par Pélopidas; influence de Thêbes en Thessalia. — État de la Macédoine; Alexandre, fils d'Amyntas; Eurydikê; Ptolemæos. — Aide donnée par l'Athénien Iphikratês à la famille d'Amyntas. — Iphikratês et Timotheos. — Conditions d'une alliance discutée et conclue entre Athènes et Sparte. — L'armée alliée spartiate défend la ligne du mont Oneion; Epaminondas la traverse et entre dans le Péloponèse. — Sikyôn se joint aux Thêbains; Phlionte reste fidèle à Sparte. — Renforts venus de Syracuse dans le Péloponèse, au secours de Sparte. — Tolérance et douceur d'Epaminondas. — Action énergique et insolence des Arkadiens; Lykomêdês les anime et se met à leur tête. — Grande influence de Lykomêdês. — Elis tente de recouvrer sa suprématie sur les villes triphyliennes, qui sont admises dans l'union arkadienne, au grand scandale d'Elis. — Philiskos est envoyé en Grèce par Ariobarzanês. — Importance politique du rétablissement de Messênê, qui devient actuellement le grand sujet de discorde; vainqueur messênien proclamé à Olympia. — Expédition de Pélopidas en Thessalia. — La bataille sans larmes; victoire remportée par le Spartiate Archidamos sur les Arkadiens. — Troisième expédition d'Epaminondas dans le Péloponèse; manière dont il traite les cités achæennes. — Les Thêbains annulent la politique d'Epaminondas, sur la plainte des Arkadiens et d'autres; ils ne le réélisent pas bœôtarque. — État troublé de Sikyôn; Euphrôn se fait despote; sa conduite rapace et sanguinaire. — Souffrances des Phliasiens; leur attachement constant à Sparte. — Secours donné à Phlionte par l'Athénien Charês; surprise du fort Thyamia. — Euphrôn est chassé de Sikyôn par les Arkadiens et les Thêbains; il se retire au port, qu'il livre aux Spartiates. — Euphrôn retourne à Sikyôn; il va à Thêbes et y est assassiné. — Les assassins sont jugés à Thêbes; leur défense. — Ils sont acquittés par le sénat thêbain. — Sentiment, dans la majorité des habitants de Sikyôn, favorable à Euphrôn; honneurs rendus à son corps et à sa mémoire. — Les Sikyoniens

reprennent leur port sur les Spartiates. — Thèbes demande à la Perse d'appuyer son hégémonie; Pélopidas et d'autres ambassadeurs sont envoyés à Suse. — Pélopidas obtient de la Perse un rescrit favorable. — Protestation des Athéniens et des Arkadiens contre le rescrit. — Pélopidas rapporte le rescrit qui est lu publiquement devant les États grecs convoqués à Thèbes. — Les États refusent de recevoir le rescrit; les députés arkadiens protestent contre l'hégémonie de Thèbes. — Les Thêbains envoient le rescrit pour qu'il soit reçu à Corinthe; les Corinthiens refusent; échec du projet thêbain. — Pélopidas est envoyé en Thessalia; il est arrêté et retenu prisonnier par Alexandre de Pheræ. — Les Thêbains dépêchent une armée pour délivrer Pélopidas; l'armée défaite, et en retraite, n'est sauvée que par Epaminondas, alors simple particulier. — Triomphe d'Alexandre en Thessalia, et discrédit de Thèbes; dur traitement que subit Pélopidas. — Seconde armée thêbaine envoyée en Thessalia, sous Epaminondas, pour délivrer Pélopidas, qui est enfin relâché par Alexandre, en vertu d'une trêve. — Oropos est enlevée à Athènes et mise entre les mains des Thêbains; les Athéniens rappellent Charês de Corinthe. — Athènes mécontente de ses alliés péloponésiens; elle entre dans une alliance avec Lykomêdês et les Arkadiens; mort de Lykomêdês. — Epaminondas est envoyé en Arkadia comme ambassadeur; il parle contre Kallistratos. — Les Athéniens forment le projet de s'emparer de Corinthe; ils sont désappointés. — Les Corinthiens, les Epidauriens et autres sont désireux de faire la paix; ils s'adressent à Sparte. — Les Spartiates refusent de reconnaître l'indépendance de Messênê; ils reprochent à leurs alliés d'y consentir. — Corinthe, Epidauros, Phlionte, etc., concluent la paix avec Thêbes, mais sans Sparte; elles reconnaissent l'indépendance de Messênê. — Relations compliquées entre les États grecs après cette paix. — [illegible] nouvelle ambassade au roi de Perse; nouveau rescrit déclarant Amphipolis possession athénienne. — Timotheos envoyé en Asie avec une flotte; Agésilas; révolte d'Ariobarzanês. — Conquête de Samos par Timotheos. — Réadmission partielle dans la Chersonèse, obtenue par Timotheos. — Samos et la Chersonèse; nouvelles acquisitions de propriétés pour Athènes; Klêruchi ou colons athéniens envoyés dans ces lieux comme propriétaires. — Difficultés que rencontre Athènes en établissant les Klêruchi dans la Chersonèse. — Kotys de Thrace; Timotheos remplace Iphikratês; Timotheos agit avec succès sur la côte de la Macédoine et de la Chalkidikê; il échoue à Amphipolis. — Timotheos agit contre Kotys et près de la Chersonèse. — Mesures des Thêbains en Thessalia; Pélopidas est envoyé avec une armée contre Alexandre de Pheræ. — Epaminondas exhorte les Thêbains à équiper une flotte contre Athènes. — Discussion entre lui et Menekleidas dans l'assemblée thêbaine. — Menekleidas a vraisemblablement raison de dissuader de faire des préparatifs navals. — Epaminondas chargé du commandement d'une flotte thêbaine dans l'Hellespont et le Bosphore. — Pélopidas attaque Alexandre de Pheræ; son succès dans la bataille; sa témérité; il est tué. — Douleur excessive que cause sa mort aux Thêbains et aux Thessaliens. — Les Thêbains soumettent complètement Alexandre de Pheræ.

Prodigieux fut le changement opéré d'une extrémité à l'autre du monde grec pendant les dix-huit mois qui s'écoulèrent entre juin 371 avant J.-C. (où la paix générale, le comprenant tout entier excepté Thèbes, fut jurée à Sparte

vingt jours avant la bataille de Leuktra) et le printemps de juin 369 avant J.-C., où les Thèbains, après une expédition victorieuse dans le Péloponèse, furent reconduits dans leurs foyers par Epaminondas.

Nous avons esquissé dans le chapitre précédent comment ce changement agit dans le Péloponèse, en aboutissant à une nouvelle constitution partielle de la péninsule. Dans la plupart des cités et des districts jusqu'alors alliés dépendants de Sparte, les oligarchies locales, qui avaient maintenu l'influence spartiate, furent renversées non sans une réaction dure et violente. La Laconie avait été envahie et dévastée, tandis que les Spartiates étaient obligés de défendre leur foyer central et leurs familles contre une attaque. La partie occidentale, et la meilleure de la Laconie, leur avait été enlevée; Messênê avait été établie comme cité libre sur leurs frontières; leurs Periœki et leurs Ilotes avaient été transformés dans une grande proportion en Grecs indépendants, animés contre eux d'une haine mortelle. De plus, la population arkadienne avait été affranchie de leur dépendance et organisée en voisins jaloux, agissant par eux-mêmes dans la nouvelle cité de Megalopolis, aussi bien que dans Tegea et dans Mantineia. Tegea, jadis amie des Lacédæmoniens, était maintenant au nombre des principaux ennemis de Sparte; et les Skiritæ, si longtemps comptés comme les plus braves auxiliaires de cette dernière, partageaient maintenant les sentiments des Arkadiens et des Thèbains contre elle.

En dehors du Péloponèse, le changement effectué avait également été considérable, en partie dans l'état de la Thessalia et de la Macédoine, en partie dans la position et la politique d'Athènes.

Au moment de la bataille de Leuktra (juillet 371 av. J.-C.), Jasôn était tagos de Thessalia et Amyntas roi de Macédoine. Amyntas était dépendant, sinon tributaire, de Jasôn, que sa domination, ses forces militaires et son revenu, combinés avec une énergie et un talent personnels extraordinaires, rendaient décidément le premier potentat de Grèce; et l'on savait que ses aspirations n'avaient pas de bornes, de sorte

qu'il inspirait plus ou moins d'alarme à tout le monde, surtout aux voisins plus faibles, tels que le prince macédonien. Pendant un règne de vingt-trois ans, rempli de troubles et de périls, Amyntas avait cultivé l'amitié et de Sparte et d'Athènes (1), surtout de la première. C'était grâce à l'aide spartiate seulement qu'il avait pu l'emporter sur la confédération olynthienne, qui autrement lui eût été supérieure. Au moment où Sparte l'aida à écraser cette confédération libérale et pleine d'espérances, elle était à l'apogée de son pouvoir (382-379 av. J.-C.) et tenait même Thèbes, au moyen d'une garnison, au nombre de ses alliés sujets. Mais la révolution de Thèbes et la guerre contre cette ville et Athènes (à partir de 378 av. J.-C.) avaient sensiblement diminué son pouvoir sur terre, tandis que les forces navales et la confédération maritime nouvellement organisées des Athéniens avaient renversé son empire sur mer. De plus, la grande puissance de Jasôn en Thessalia avait grandi (si l'on y ajoute la résistance des Thèbains) au point de couper la communication de Sparte avec la Macédoine, et même de l'empêcher d'aider son fidèle allié, le Pharsalien Polydamas, contre lui (2). Conséquemment, l'amitié d'Athènes, qui à ce moment se trouvait de nouveau le potentat maritime le plus grand de la Grèce, était devenue plus importante que celle de Sparte. Nous savons qu'il essaya de se concilier les puissants généraux athéniens Iphikratês et Timotheos. Il adopta le premier pour fils (3); à quelle époque exacte, c'est ce que nous ne pouvons découvrir; mais j'ai dit déjà qu'Iphikratês avait épousé la fille de Kotys, roi de Thrace, et qu'il avait acquis

(1) Æschine, De Fals. Leg. c. 13, p. 249; Isokrate, Or. V (Philipp.) s. 124 : — Ὁ γὰρ πατήρ σου (Isokrate à Philippe) πρὸς τὰς πόλεις ταύτας (Sparte, Athènes, Argos et Thèbes), αἷς σοι παραινῶ προσέχειν τὸν νοῦν, πρὸς ἁπάσας οἰκείως εἶχε.

Les relations d'Amyntas avec Thèbes n'ont guère pu être considérables; celles avec Argos avaient pour base un fort sentiment légendaire et de communauté d'ancêtres plutôt que des motifs politiques communs; avec Athènes, elles étaient à la fois politiques et sérieuses; avec Sparte, elles étaient attestées par l'aide et la coopération militaires les plus importantes.

(2) Xénoph. Hellen. VI, 1, 17.

(3) Æschine, De Fals. Leg. c. 13, p. 249. V. le dernier chapitre du t. XIV.

un établissement maritime appelé Drys, sur la côte de Thrace. Dans les années 373-372 avant J.-C., nous trouvons Timotheos également en grande faveur auprès d'Amyntas, fait attesté par un précieux présent qui lui fut envoyé à Athènes, une cargaison de bois de construction, le meilleur produit de la Macédoine (1). Amyntas était à cette époque dans les meilleurs termes avec Athènes : il envoyait ses députés, en qualité de confédéré, à l'assemblée régulière qui s'y réunissait et était traité avec une faveur considérable (2).

La bataille de Leuktra (juillet 371 av. J.-C.) contribua à nouer plus étroitement les relations entre Amyntas et les Athéniens, qui à ce moment étaient les auxiliaires les plus propres à le soutenir contre l'ascendant de Jasôn. Elle produisit en même temps l'effet plus important de stimuler l'ambition d'Athènes en tout sens. Non-seulement son ancienne rivale, Sparte, défaite sur les champs de bataille et abreuvée d'humiliations sur humiliations, était hors d'état de s'opposer à elle et même forcée de solliciter son aide, — mais de nouveaux rivaux, les Thêbains, étaient soudainement élevés à un ascendant qui lui inspirait un mélange de jalousie et d'appréhension. De là de nouvelles espérances aussi bien que de nouvelles jalousies conspirèrent à pousser Athènes dans une carrière d'ambition qui n'avait point paru ouverte devant elle depuis les désastres de 404 avant J.-C. Cet agrandissement de ses vues se manifesta d'une manière remarquable par une mesure prise deux ou trois mois après la bataille de Leuktra (comme je l'ai raconté dans mon précédent chapitre) : — en vertu de cette mesure, la paix, qui avait été déjà jurée à Sparte dans le mois de juin précédent, fut jurée de nouveau sous la présidence et la garantie d'Athènes, par des cités s'engageant mutuellement comme

(1) Démosth. cont. Timoth. c. 8, p. 1194; Xénophon, Hellenica, VI, 1, 11.

(2) Æschine, De Fals. Legat. c. 13, p. 218. Τὴν πατρικὴν εὔνοιαν, καὶ τὰς εὐεργεσίας ἃς ὑμεῖς ὑπήρξατε Ἀμύντᾳ, τῷ Φιλίππου πατρί, etc.

Dém. cont. Arist. c. 30, p. 660. Τὴν πατρικὴν φιλίαν ἀνανεοῦσθαι (Philippe aux Athéniens) : Cf. ibid. c. 29, p. 657.

alliées de cette dernière république, prêtes à la défendre (1); Athènes détrônait ainsi Sparte silencieusement et prenait sa place.

Toutefois, sur terre, Athènes n'avait jamais tenu et ne pouvait guère espérer tenir plus que le second rang, en servant de boulevard contre l'agrandissement thébain. Sur mer, elle occupait déjà la première place, à la tête d'une confédération étendue, et c'était à un plus grand développement maritime que tendaient ses chances présentes, aussi bien que ses traditions passées. Telle est la nouvelle voie dans laquelle nous la voyons entrer. A la première formation de sa nouvelle confédération, en 378 avant J.-C., elle avait renoncé distinctement à toute idée de recouvrer la somme considérable de possessions, publiques et privées, qui lui avaient été enlevées avec son empire à la fin de la guerre du Péloponèse; et elle avait formellement déclaré qu'aucun citoyen athénien ne posséderait ni ne cultiverait dans l'avenir de terres hors de l'Attique, — garantie contre le renouvellement des klêruchiæ ou possessions au dehors. Cette prudente contrainte qu'elle s'imposa à elle-même, qui avait tant contribué, pendant les sept dernières années, à l'élever de nouveau à la prééminence navale, est actuellement mise de côté par degrés, au milieu des circonstances tentantes du moment. Dorénavant, les forces maritimes athéniennes sont employées à recouvrer des possessions perdues, aussi bien qu'à protéger ou à agrandir la confédération. On verra bientôt la prohibition contre les klêruchiæ en dehors de l'Attique oubliée. On offense les principaux membres de la confédération maritime, de sorte que les forces d'Athènes, mal employées et brisées en fragments, se trouvent, douze ou treize ans plus tard, incapables de repousser un nouvel agresseur qui surgit, à la fois habile et inattendu, dans la personne du prince macédonien Philippe, fils d'Amyntas.

Très-différente était la position d'Amyntas lui-même à l'égard d'Athènes, en 371 avant J.-C. C'était un allié sans pré-

(1) Xénoph. Hellen. VI, 5, 2.

tentions, qui comptait sur son secours en cas de besoin contre Jasôn, et qui envoya son député à l'assemblée à Athènes, vers septembre ou octobre 371 avant J.-C., quand la paix générale fut jurée de nouveau sous les auspices athéniens. C'est à cette assemblée qu'Athènes semble avoir pour la première fois mis en avant ses nouvelles prétentions maritimes. Tout en garantissant à toute cité grecque, grande et petite, la jouissance de l'autonomie, elle excepta quelques cités, qu'elle réclama comme lui appartenant. De ce nombre fut certainement Amphipolis; probablement aussi les villes de la Chersonèse de Thrace et Potidæa, villes que nous trouvons toutes peu d'années après occupées par des Athéniens (1). Combien de leurs possessions perdues les Athéniens jugèrent-ils prudent de réclamer alors, c'est ce que nous ne pouvons reconnaître distinctement. Mais nous savons que leurs aspirations embrassaient beaucoup plus qu'Amphipolis (2), et le moment fut probablement jugé propice pour faire encore d'autres demandes. Amyntas, par son député, en même temps que le reste des députés réunis, reconnut sans opposition le droit des Athéniens sur Amphipolis (3).

---

(1) Démosth. (Philippic. II. c. 4, p. 71; De Halonneso, c. 3, p. 79; De Rebus Chersones. c. 2, p. 91); et Epistol. Philipp. ap. Demosth. c. 6, p. 163.

(2) Cf. les aspirations d'Athènes, telles qu'elles sont exposées en 391 avant J.-C., quand les propositions de paix recommandées par Andocide étaient à l'examen, — aspirations qui furent regardées alors comme étant au delà de toute espérance de réalisation, et dont il était même imprudent de parler (Andocide, De Pace, s. 15). Φέρε, ἀλλὰ Χεῤῥόνησον καὶ τὰς ἀποικίας καὶ τὰ ἐγκτήματα καὶ τὰ χρέα ἵνα ἀπολάβωμεν; Ἀλλ' οὔτε βασιλεὺς, οὔτε οἱ σύμμαχοι, συγχωροῦσιν ἡμῖν, μεθ' ὧν αὐτὰ δεῖ πολεμοῦντας κτήσασθαι.

(3) Æschine, De Fals. Leg. c. 14, p. 250. Συμμαχίας γὰρ Λακεδαιμονίων καὶ τῶν ἄλλων Ἑλλήνων συνελθούσης, εἷς ὢν τούτων Ἀμύντας ὁ Φιλίππου πατὴρ, καὶ πέμπων σύνεδρον, καὶ τῆς καθ' ἑαυτὸν ψήφου κύριος ὢν, ἐψηφίσατο Ἀμφίπολιν τὴν Ἀθηναίων συνεξαιρεῖν μετὰ τῶν ἄλλων Ἑλλήνων Ἀθηναίοις. Καὶ τοῦτο τὸ κοινὸν δόγμα τῶν Ἑλλήνων, καὶ τοὺς ψηφισαμένους, ἐκ τῶν δημοσίων γραμμάτων μάρτυρας παρεσχόμην.

Le remarquable événement auquel Æschine fait ici allusion a dû arriver dans le congrès tenu à Sparte dans le mois qui précéda la bataille de Leuktra, où la paix générale fut jurée, avec une autonomie universelle garantie, — laissant seulement Thèbes en dehors; sinon, au congrès subséquent tenu trois ou quatre mois plus tard à Athènes, où une paix, à des conditions

Dans le fait, cette reconnaissance n'était en elle-même ni une perte pour Amyntas ni un gain pour Athènes; car Amphipolis, bien que confinant à son royaume, ne lui avait jamais appartenu, et il n'avait pas le pouvoir de la céder. Colonie athénienne dans l'origine (1), enlevée ensuite à Athènes en 424-423 avant J.-C. par Brasidas, à cause de l'imprévoyance des officiers athéniens Euklès et Thucydide, puis colonisée de nouveau sous les auspices lacédæmoniens, elle était restée toujours depuis cité indépendante, bien que Sparte se fût engagée à la rétablir par la paix de Nikias (421 av. J.-C.), mais qu'elle n'eût jamais rempli son engagement. Sa situation incomparable, près du pont et de l'embouchure du Strymôn, au milieu d'un territoire fertile, à portée du district à mines du Pangæos, en faisait une prise tentante; et le droit d'Athènes sur elle était incontestable, autant qu'une colonisation primitive avant la prise par Brasidas, et un traité formel de cession par Sparte après la

---

semblables en général, fut jurée de nouveau sous les auspices d'Athènes comme État président.

Ma conviction est qu'il arriva dans la dernière occasion à Athènes. D'abord, l'allusion d'Æschine aux δημόσια γράμματα nous amène à conclure que l'affaire fut faite dans cette cité; en second lieu, je ne pense pas que les Athéniens auraient été en état d'exiger une telle réserve en leur faveur, avant la bataille de Leuktra; en troisième lieu, le congrès à Sparte fut tenu, non dans le dessein d'une συμμαχία ou alliance, mais en vue de terminer la guerre et de conclure une paix, tandis que le congrès subséquent à Athènes formait la base d'une alliance défensive, à laquelle Sparte adhéra, soit alors, soit peu de temps après.

(1) Les prétentions avancées par Philippe de Macédoine (dans son Epistola ad Athenienses, ap. Demosth. p. 164) soutenant qu'Amphipolis ou sa localité appartenait dans l'origine à son ancêtre Alexandre, fils d'Amyntas, qui en aurait chassé les Perses, — sont sans fondement, et contredites par Thucydide. Du moins, si (ce qui est à peine possible) Alexandre acquit jamais ce lieu, il doit l'avoir perdu plus tard; car il était occupé par les Thraces Edoniens, tant en 465 avant J.-C., lorsque Athènes fit sa première tentative malheureuse pour y établir une colonie, — qu'en 437 avant J.-C., où elle essaya de nouveau avec plus de succès sous Agnôn, et qu'elle établit Amphipolis (Thucyd. IV, 102).

L'expression d'Æschine, disant qu'Amyntas en 371 avant J.-C. « céda Amphipolis ou s'en retira » (ὧν δ' Ἀμύντας ἀπέστη, — De Fals. Legat. l. c.) ne peut tout au plus s'expliquer que comme se rapportant à des droits qu'il peut avoir réclamés, puisqu'il ne la posséda jamais réellement, bien que nous ne puissions nous étonner que l'orateur fasse usage d'un tel langage en s'adressant à Philippe, fils d'Amyntas, qui était réellement maître de la ville.

prise, pouvaient conférer un droit. Mais ce traité, non accompli au moment, avait alors cinquante années de date. La répugnance de la population amphipolitaine, qui en avait empêché l'accomplissement dans l'origine, était fortifiée par toute la sanction d'une longue prescription, tandis que la tombe et la chapelle de Brasidas, leur second fondateur, consacrées dans l'agora, servaient d'avertissement impérissable pour repousser toute prétention de la part d'Athènes. Ces prétentions, quel que pût être le droit, étaient déplorablement impolitiques, à moins qu'Athènes ne fût préparée à les appuyer par d'énergiques efforts en hommes et en argent, efforts devant lesquels nous la verrons reculer actuellement, comme elle l'avait fait (sur l'avis déraisonnable de Nikias) en 421 avant J.-C., et dans les années qui suivirent immédiatement. En fait, on verra que les vastes prétentions renouvelées d'Athènes, tant sur Amphipolis que sur d'autres places de la côte macédonienne et chalkidique, combinées avec sa langueur et son inertie dans l'action militaire, sont dorénavant au nombre des malheurs les plus grands pour la cause générale de l'indépendance hellénique, et des appuis les plus efficaces que trouvent les agressions bien conduites de Philippe de Macédoine.

Bien que la prétention d'Athènes à recouvrer une partie de ses possessions d'outre-mer perdues fût ainsi avancée et reconnue dans le congrès de l'automne de 371 avant J.-C., elle ne semble pas avoir été en état de prendre aucune mesure immédiate pour la poursuivre. Six mois plus tard, l'état de la Grèce septentrionale fut de nouveau complétement changé par la mort, survenue presque en même temps, de Jasôn en Thessalia, et d'Amyntas en Macédoine (1). Le premier fut enlevé (comme nous l'avons mentionné dans le chapitre précédent) par un assassinat, tandis qu'il était dans la plénitude de sa force, et son grand pouvoir ne put être maintenu par une main plus faible. Ses deux frères, Polyphrôn et Polydoros, lui succédèrent dans le poste de tagos de

(1) Diodore, XV, 60.

Thessalia. Polyphrôn, après avoir mis son frère à mort, jouit de la dignité pendant un court intervalle ; puis il fut tué aussi par un troisième frère, Alexandre de Pheræ, mais non pas avant qu'il eût commis de grosses énormités, en tuant et en bannissant un grand nombre des citoyens les plus éminents de Larissa et de Pharsalos, entre autres l'estimable Polydamas (1). Les exilés larissæens, dont beaucoup appartenaient à la grande famille des Aleuadæ, se réfugièrent en Macédoine, où Amyntas (qui était mort en 370 av. J.-C.) avait été remplacé sur le trône par son jeune fils Alexandre. Ce dernier, à qui ils persuadèrent d'envahir la Thessalia dans le dessein de les rétablir, réussit à se rendre maître de Larissa et de Krannôn, villes qu'il garda au moyen de ses garnisons, malgré l'inutile résistance de Polyphrôn et d'Alexandre de Pheræ (2).

Cet Alexandre, qui succéda au despotisme de Jasôn dans Pheræ et à une partie considérable de sa puissance militaire, fut néanmoins hors d'état de la maintenir tout entière, c'est-à-dire de retenir la Thessalia et ses tributaires circonvoisins dans une domination unie. Les cités thessaliennes qui lui étaient hostiles demandèrent l'aide, non-seulement d'Alexandre de Macédoine, mais encore des Thêbains, qui dépêchèrent Pélopidas dans le pays, vraisemblablement en 369 avant J.-C., peu après que l'armée commandée par Epaminondas fut revenue de sa marche victorieuse en Laconie et en Arkadia. Pélopidas entra en Thessalia à la tête d'une armée, et prit Larissa avec diverses autres cités sous la protection thêbaine, apparemment avec l'acquiescement d'Alexandre de Macédoine, avec lequel il contracta une alliance (3). Une partie considérable de la Thessalia se plaça

(1) Xénoph. Hellen. VI, 4, 33, 34.

Diodore (XV, 61) appelle Alexandre de Pheræ frère de Polydoros; Plutarque (Pélopid. c. 29) l'appelle neveu. Xénophon ne dit pas expressément ce qu'il était; mais son récit semble appuyer l'assertion de Diodore plutôt que celle de Plutarque.

(2) Diodore, XV, 61.

(3) Diodore, XV, 67.

Les affaires de Macédoine et de Thessalia à cette époque sont difficiles à reconnaître clairement. Ce qui est dit dans le texte vient de Diodore, qui toutefois affirme en outre — que Pélopidas entra en Macédoine, et ramena

ainsi sous la protection de Thèbes, en hostilité avec la dynastie de Pheræ, et avec le tyran brutal Alexandre qui régnait alors dans cette cité.

Alexandre de Macédoine trouva qu'il avait assez de difficulté à maintenir sa propre domination à l'intérieur, sans avoir de garnison dans des villes thessaliennes. Il était harcelé par des dissensions intestines, et après un règne de deux années à peine, il fut assassiné (368 av. J.-C.) par quelques conspirateurs d'Alôros et de Pydna, deux cités (à moitié macédoniennes, à moitié helléniques), près de la côte occidentale du golfe Thermaïque. Ptolemæos (ou Ptolémée) d'Alôros est mentionné comme chef de l'entreprise, et Apollophanès de Pydna comme l'un des agents (1). Mais outre ces conspirateurs, il y avait encore un autre ennemi, — Pausanias, — homme de lignage royal et prétendant au trône (2), qui, après avoir été jusque-là en exil, revenait à ce moment à la tête d'un corps considérable de Grecs, appuyé par de nombreux partisans en Macédoine, — et était déjà maître d'Anthémonte, de Thermê, de Strepsa et d'autres places sur le golfe Thermaïque ou dans le voisinage. Il faisait actuellement la guerre tant à Ptolémée qu'au reste de la famille d'Amyntas. Eurydikê, veuve de ce prince, restait alors avec ses deux plus jeunes enfants, Perdikkas, jeune homme, et Philippe, encore adolescent. Elle avait le

---

comme otage à Thèbes le jeune Philippe, frère d'Alexandre. Cette dernière affirmation est inexacte; nous savons que Philippe était en Macédoine, et libre *après* la mort d'Alexandre. Et je crois que ce fut dans l'année suivante, 368 avant J.-C., que Pélopidas entra en Macédoine, et ramena Philippe comme otage.

Justin aussi dit (VII, 5), d'une manière erronée, qu'Alexandre de Macédoine donna son frère Philippe comme otage, d'abord aux Illyriens, ensuite aux Thêbains.

(1) Démosth. De Fals. Legat. c. 58, p. 402; Diodore, XV, 71.

Diodore commet l'erreur d'appeler ce Ptolémée fils d'Amyntas et frère de Perdikkas, bien qu'en même temps il le représente comme Πτολεμαῖος Ἀλωρίτης, ce qui s'appliquerait difficilement à l'un des frères royaux. De plus, le passage d'Æschine, Fals. Leg. c. 14, p. 250, prouve que Ptolémée n'était pas fils d'Amyntas; et Dexippos (ap. Syncellum, p. 263) confirme le fait.

V. ces points discutés dans les Fasti Hellenici de M. Fynes Clinton, Appendice, c. 4.

(2) Diodore, XVI, 2.

même intérêt que Ptolémée, le conspirateur heureux contre son fils Alexandre, et il y avait même un conte qui la représentait comme son complice dans cet assassinat. Ptolémée était régent, administrant les affaires d'Eurydikê et celles de ses enfants mineurs, contre Pausanias (1).

Abandonnés par un grand nombre de leurs amis les plus puissants, Eurydikê et Ptolémée auraient été forcés de céder le pays à Pausanias, s'ils n'eussent trouvé par hasard un auxiliaire étranger sous leur main. L'amiral athénien Iphikratês, avec une escadre de force moyenne, était alors sur la côte de Macédoine (368 av. J.-C.). Il y avait été envoyé par ses compatriotes (369 av. J.-C.) (peu après son conflit partiel, près de Corinthe, avec l'armée d'Epaminondas qui se retirait, quand ce général revenait du Péloponèse en Bœôtia), dans le dessein de surveiller en général la région maritime de la Macédoine et de la Thrace, ouvrant des négociations avec des partis dans le pays, et dressant ses plans pour de futures opérations militaires. A l'époque où Alexandre fut tué et où Pausanias poursuivait son invasion, Iphikratês se trouvait être sur la côte macédonienne. Il y fut visité par Eurydikê avec ses deux fils Perdikkas et Philippe, le dernier âgé vraisemblablement de treize ou de quatorze ans, le premier un peu plus âgé. Elle le supplia avec instance d'aider la famille dans la circonstance présente, lui rappelant qu'Amyntas avait non-seulement été

(1) Æschine, Fals. Legat. c. 13, 14, p. 249, 250; Justin, VII, 6.

Æschine mentionne Ptolémée comme régent, au nom d'Eurydikê et de ses deux plus jeunes fils. Il mentionne également Alexandre comme étant mort récemment, mais il ne dit rien de son assassinat. Néanmoins il n'y a pas lieu de douter qu'il n'ait été assassiné, ce que nous savons et par Démosthène et par Diodore, et assassiné par Ptolémée, ce que nous apprennent Plutarque (Pélop. c. 27), Marsyas (ap. Athenæum, XIV, p. 629) et Diodore. Justin dit qu'Eurydikê conspira et contre son époux Amyntas, et contre ses enfants, de concert avec un amant. Les assertions d'Æschine tendent plutôt à la décharger de l'accusation d'avoir été mêlée à la mort d'Amyntas, mais à appuyer celle d'avoir été complice de Ptolémée dans le meurtre d'Alexandre.

L'assassinat était un sort qui arrivait fréquemment aux rois macédoniens. Quand nous en viendrons à l'histoire d'Olympias, mère d'Alexandre le Grand, on verra que les reines macédoniennes étaient capables de crimes plus grands que ceux qu'on imputait à Eurydikê.

pendant toute sa vie un fidèle allié d'Athènes, mais encore qu'il l'avait adopté (lui Iphikratês) pour fils, et l'avait ainsi fait frère des deux jeunes princes. Plaçant Perdikkas entre ses bras, et ordonnant à Philippe d'embrasser ses genoux, elle fit appel à ses sympathies généreuses, et invoqua son aide comme la seule chance de rétablissement, ou même de sûreté personnelle pour la famille. Iphikratês, touché par cette supplication pathétique, se déclara en sa faveur, agit avec tant de vigueur contre Pausanias qu'il le chassa de Macédoine, et assura le sceptre à la famille d'Amyntas, sous Ptolémée d'Alôros comme régent pour le moment.

Cet incident frappant est décrit par l'orateur Æschine dans un discours prononcé bien des années après à Athènes. L'enfant qui embrassait alors les genoux d'Iphikratês vécut pour renverser plus tard l'indépendance, non pas d'Athènes seule, mais de la Grèce en général. Le général athénien n'avait pas été envoyé pour se mêler des disputes de succession à la couronne de Macédoine. Néanmoins, si l'on considère les circonstances de l'époque, son intervention a pu réellement promettre des conséquences avantageuses pour Athènes, de sorte que nous n'avons pas le droit de le blâmer pour la ruine imprévue dont elle se trouva plus tard être la cause (1).

Bien que l'intervention d'Iphikratês maintînt la famille d'Amyntas et établit Ptolémée d'Alôros comme régent, elle ne procura pas à Athènes la possession d'Amphipolis, ce qu'il n'était pas au pouvoir des rois macédoniens de faire. Amphipolis était à cette époque une cité grecque libre, habitée par une population vraisemblablement chalkidique en général, et confédérée avec Olynthos (2). Iphikratês pour-

(1) Æsch., Fals. Leg. c. 13, 14, p. 249, 250; Corn. Népos, Iphicrates, c. 3.

(2) Démosth. cont. Aristokr. p. 669, s. 150.

... Μισθοῖ πάλιν αὑτὸν (Charidêmos) τοῖς Ὀλυνθίοις, τοῖς ὑμετέροις ἐχθροῖς καὶ τοῖς ἔχουσιν Ἀμφίπολιν κατὰ τοῦτον τὸν χρόνον.

Démosthène parle ici du temps où Timotheos remplaça Iphikratês dans le commandement, c'est-à-dire vers 365-364 avant J.-C. Mais nous sommes autorisés à bon droit à présumer que la même chose est vraie de 369 ou de 368 avant J.-C.

suivit ses opérations navales sur la côte de Thrace et de Macédoine pendant une période de trois années (368-365 av. J.-C.). Nous reconnaissons très-imparfaitement ce qu'il accomplit. Il prit à son service un général nommé Charidêmos, natif d'Oreus en Eubœa, l'un de ces condottieri (pour employer un mot italien familier dans le quatorzième siècle) qui, ayant une bande de mercenaires sous leur commandement, se louaient au plus offrant et à la cause qui promettait le plus. Ces mercenaires servirent sous Iphikratês pendant trois ans (1), jusqu'à ce que son commandement lui fût retiré par les Athéniens, qui le remplacèrent par Timotheos. Quels succès le mirent-ils à même d'obtenir pour Athènes, c'est ce qui n'est pas clair; mais il est certain qu'il ne réussit pas à prendre Amphipolis: Il semble avoir dirigé une ou deux tentatives contre cette ville par l'intermédiaire d'autres officiers, tentatives qui avortèrent; mais il saisit quelques prisonniers ou otages amphipolitains (2), ce qui lui ouvrit une perspective d'obtenir la reddition de la ville.

Cependant il semble évident, malgré notre grande disette d'information, qu'Iphikratês, pendant son commandement entre 369 et 365 avant J.-C., ne répondit pas à l'attente de ses compatriotes. A cette époque, leurs espérances étaient vastes, comme l'atteste l'envoi, non-seulement d'Iphikratês en Macédoine, mais encore de Timotheos (qui

(1) Démosth. cont. Aristokrat. p. 669, s. 149, c. 37.

(2) Démosth. cont. Aristokrat. p. 669, s. 149, c. 37.

Le passage dans lequel cet orateur fait allusion à ces *otages* des Amphipolitains entre les mains d'Iphikratês n'est malheureusement pas complétement intelligible sans autre information. (Charidemos : Πρῶτον μὲν τοὺς Ἀμφιπολιτῶν ὁμήρους, οὓς παρ' Ἁρπάλου λαβὼν Ἰφικράτης ἔδωκε φυλάττειν αὐτῷ, ψηφισαμένων ὑμῶν ὡς ὑμᾶς κομίσαι, παρέδωκεν Ἀμφιπολίταις· καὶ τοῦ μὴ λαβεῖν Ἀμφίπολιν, τοῦτ' ἐμπόδιον κατέστη. Qui était Harpalos, — ou qu'est-il entendu par « Iphikratês obtenant de lui les otages amphipolitains (ou s'en emparant), » — c'est ce que nous ne pouvons déterminer. Il se peut qu'Harpagos ait été commandant d'un corps de Macédoniens ou de Thraces agissant comme auxiliaires des Amphipolitains, et dans ce caractère exigeant d'eux des otages comme garantie. Charidêmos, comme nous le voyons ensuite quand il servit Kersobleptês, reçut des otages des habitants de Sestos (Demosth. cont. Aristokrat. p. 679, c. 40, s. 177).

était de retour de son service chez les Perses en 372-371 av. J.-C.) en Iônia et dans l'Hellespont, conjointement avec Ariobarzanès le satrape de Phrygia (1). Ce satrape possédait Sestos, aussi bien que diverses autres villes dans la Chersonèse de Thrace, et l'ambition athénienne les convoitait actuellement, d'après cette nouvelle tendance à des acquisitions spéciales et séparées pour Athènes, tendance qui était née depuis la bataille de Leuktra. Mais avant que nous nous occupions des exploits de Timotheos (366-365 av. J.-C.) dans ces régions, nous devons mentionner la marche principale du conflit politique dans la Grèce propre, jusqu'à la pacification partielle de 366 avant J.-C.

Bien que les Athéniens eussent envoyé Iphikratès (dans l'hiver de 370-369 av. J.-C.) pour délivrer Sparte des étreintes d'Epaminondas, les termes d'une alliance permanente n'avaient pas encore été arrêtés entre eux. Des ambassadeurs de Sparte et de ses alliés se rendirent peu après à Athènes dans ce dessein (369 av. J.-C.) (2). Toute préten-

(1) Démosth. De Rhodiorum Libert. c. 5, p. 193.

(2) Xénoph. Hellen. VII, 1, 1.

Les mots τῷ ὑστέρῳ ἔτει doivent indiquer l'année commençant dans le printemps de 369 av. J.-C. Sur ce point, je suis d'accord avec le docteur Thirlwall (Hist. Greec, vol. 5, ch. 40, p. 145 note), en différant toutefois d'opinion avec lui (p. 146 note), aussi bien qu'avec M. Clinton, en ceci, — c'est que je place la seconde expédition d'Epaminondas dans le Péloponèse (comme le fait Sievers, p. 278) en 369 av. J.-C., et non en 368 av. J.-C.

Le récit de Xénophon me fournit la conviction que c'est ce qu'il entendait affirmer. Au commencement du livre VII, il dit : — Τῷ δ' ὑστέρῳ ἔτει Λακεδαιμονίων καὶ τῶν συμμάχων πρέσβεις ἦλθον αὐτοκράτορες Ἀθήναζε, βουλευσόμενοι καθ' ὅ, τι ἡ συμμαχία ἔσοιτο Λακεδαιμονίοις καὶ Ἀθηναίοις.

Or les mots τῷ δ' ὑστέρῳ ἔτει indiquent le printemps de 369 av. J.-C.

Xénophon se met en devoir de décrire l'assemblée et la discussion à Athènes, relativement aux conditions de l'alliance. Cette description occupe de VII, 1, 1, à VII, 1, 14, où sont annoncés le vote et l'accord finals.

Immédiatement après ce vote, Xénophon continue en disant : — Στρατευομένων δ' ἀμφοτέρων αὐτῶν καὶ τῶν συμμάχων (Lacédæmoniens, Athéniens et alliés) εἰς Κόρινθον, ἔδοξε κοινῇ φυλάττειν τὸ Ὄνειον. Καὶ ἐπεὶ ἐπορεύοντο οἱ Θηβαῖοι καὶ οἱ σύμμαχοι, παραταξάμενοι ἐφύλαττον ἄλλος ἄλλοθεν τοῦ Ὀνείου.

Je crois que la décision de l'assemblée athénienne, — la marche des Athéniens et des Lacédæmoniens pour garder les lignes de l'Oneion — et la marche des Thêbains pour entrer dans le Péloponèse — sont ici placés par Xénophon comme des événements se suivant immédiatement, avec peu d'intervalle de temps entre eux. Je ne vois pas de motif pour admettre l'in-

tion à une hégémonie exclusive de la part de Sparte avait cessé actuellement. Au milieu d'une discussion abondante dans l'assemblée publique, tous les orateurs, Lacédæmoniens et autres aussi bien qu'Athéniens, déclarèrent à l'unanimité que l'hégémonie devait être conférée conjointement et également à Sparte et à Athènes, et que le seul point à discuter était la manière dont un pareil arrangement pourrait être mis à exécution le plus convenablement possible. On proposa d'abord que la première commandât sur terre, la seconde sur mer, partage qui, à première audition, trouva faveur à la fois comme équitable et comme convenable jusqu'à ce qu'un Athénien, nommé Kephisodotos, rappelât à ses compatriotes que les Lacédæmoniens avaient peu de vaisseaux de guerre, et que ces vaisseaux étaient montés surtout par des Ilotes, tandis que les forces de terre d'Athènes se composaient de ses cavaliers et de ses hoplites, citoyens d'élite de l'État. Conséquemment, dans le partage actuellement indiqué, des Athéniens, en grand nombre et de la meilleure qualité, seraient placés sous le commandement spartiate, tandis qu'un petit nombre de Lacédæmoniens, et ceux d'un rang inférieur, se trouveraient sous le commandement athénien, ce qui serait, non pas de l'égalité, mais l'inverse. Kephisodotos proposa que, tant sur terre que sur mer, le commandement alternât entre Athènes et Sparte, en périodes de cinq jours, et son amendement fut adopté (1).

Bien que cet amendement eût le mérite de maintenir une égalité parfaite entre les deux compétiteurs à l'hégémonie, il n'était nullement bien calculé en vue du succès dans des opérations communes contre un général tel qu'Epaminondas

tervalle d'une année entre le vote de l'assemblée et la marche des Thêbains; d'autant plus qu'Epaminondas pouvait raisonnablement présumer que la construction de Megalopolis et de Messênê récemment commencée, aurait besoin d'être appuyée par une autre armée thêbaine dans le Péloponèse pendant l'année 369 avant J.-C.

On prétend, il est vrai (et Sievers même l'admet) qu'Epaminondas n'avait pu être réélu bœôtarque en 369 avant J.-C. Mais sur ce point, je pense différemment. Il me semble que l'issue du procès à Thêbes fut triomphante pour lui, ce qui rend plutôt probable — et non pas moins probable — que lui et Pélopidas furent réélus bœôtarques immédiatement.

(1) Xénoph. Hellen. VII, 1, 10-14.

(369 av. J.-C.). Les alliés se décidèrent à occuper Corinthe comme station principale et à garder la ligne du mont Oneion entre cette cité et Kenchreæ (1), de manière à empêcher les Thêbains de pénétrer de nouveau dans le Péloponèse. C'est une des marques de l'abaissement survenu dans la fortune de Sparte que cette même station, choisie en ce moment dans le dessein d'écarter un envahisseur thêbain de la frontière, eût été occupée, pendant la guerre de 391 à 387 avant J.-C., par les Athéniens et les Thêbains contre elle-même, pour l'empêcher de sortir du Péloponèse et d'envahir l'Attique et la Bœôtia. Jamais, depuis l'invasion de Xerxès, ne s'était présentée la nécessité de défendre l'isthme de Corinthe contre un assaillant extrapéloponésien. Mais aujourd'hui, même pour envoyer une armée de Sparte à Corinthe, il aurait fallu avoir recours à un transport par mer, soit par le golfe Saronique de Prasiæ à Halieis, ou autour du cap Skyllæon jusqu'au golfe Saronique et à Kenchreæ, car aucune troupe spartiate ne pouvait traverser par terre ni l'Arkadia ni Argos. Cependant on surmonta cette difficulté, et l'on établit dans une position défensive le long de la ligne de l'Oneion une armée alliée considérable (qui n'était pas au-dessous de 20.000 hommes, suivant Diodore), — composée d'Athéniens avec des mercenaires auxiliaires sous Chabrias, de Lacédæmoniens, de Pellêniens, d'Epidauriens, de Mégariens, de Corinthiens, et de tous les autres alliés encore fidèles à la cause de Sparte.

Il était essentiel pour Thêbes de rouvrir une communication avec ses alliés péloponésiens. Aussi Epaminondas, à la tête des Thêbains et de leurs alliés septentrionaux, arriva-t-il pendant le même été devant cette position, quand il s'avança pour entrer dans le Péloponèse (369 av. J.-C.). Ses troupes étaient inférieures en nombre à celles de ses ennemis réunis, dont la position l'empêchait de rejoindre ses alliés arkadiens, argiens et éleiens, déjà rassemblés dans le Péloponèse. Après avoir en vain défié l'ennemi de descendre

(1) Xénoph. Hellen. VII, 1, 15, 16; Diodore, XV, 68.

et de combattre en plaine, Epaminondas dressa son plan pour attaquer la position. Quittant son camp un peu avant l'aurore, de manière à atteindre l'ennemi, juste au moment où les gardes de nuit se retiraient, mais avant que le corps général se fût encore levé et eût pris les armes (1), — il ordonna une attaque le long de toute la ligne. Mais son principal effort, à la tète des troupes thèbaines d'élite, fut fait contre les Lacédæmoniens et les Pellèniens, qui étaient postés dans la partie la plus attaquable de la ligne (2). Son mouvement fut conduit si habilement qu'il réussit complétement à les surprendre. Le polémarque lacédæmonien, pris à l'improviste, fut chassé de sa position, et forcé de se retirer sur un autre point du terrain montueux. Il envoya bientôt solliciter une trêve pour enterrer ses morts, consentant à abandonner la ligne de l'Oneion, qu'il n'était plus alors possible de défendre. Les autres parties de l'armée thèbaine ne produisirent rien par leur attaque, et elles n'étaient probablement pas destinées à faire plus qu'à occuper l'attention, tandis qu'Epaminondas en personne attaquait avec vigueur le point faible de la position. Cependant Xénophon blâme le polémarque lacédæmonien comme pusillanime pour avoir évacué toute la ligne aussitôt que sa propre position fut forcée, alléguant qu'il aurait pu facilement trouver une autre bonne position sur l'une des hauteurs voisines et demander

---

(1) Xénoph. Hellen. VII, 1, 16; Polyen, II, 2, 9.

C'était une heure que l'on savait être favorable pour une attaque soudaine, procurant une chance considérable que l'ennemi ne fût pas sur ses gardes. Ce fut à la même heure que l'Athénien Thrasyboulos surprit les troupes des Trente, près de Phylê en Attique (Xénoph. Hellen. II, 4, 6).

(2) Xénoph. Hellen. *ib.*; Pausanias, IX, 15, 2.

Pausanias décrit la bataille comme ayant été livrée περὶ Λέχαιον; ce qui n'est pas très-exact, sous le rapport topographique, puisque ce fut de l'autre côté de Corinthe, entre Corinthe et Kenchreæ.

Diodore (XV, 68) dit que tout l'espace, depuis Kenchreæ sur une mer jusqu'à Lechæon sur l'autre, fut retranché et palissadé par les Athéniens et les Spartiates. Mais cela ne peut être vrai, parce que les Longs Murs étaient une défense suffisante entre Corinthe et Lechæon; et même entre Corinthe et Kenchreæ, il n'est pas probable qu'une pareille ligne continue de défense ait été tirée, bien que les points attaquables fussent probablement gardés ainsi. Xénophon ne mentionne ni tranchée ni palissade.

des renforts à ses alliés, — et que les Thêbains, malgré leur succès partiel, furent si embarrassés quant au moyen de descendre le versant péloponésien de l'Oneion, qu'ils furent à moitié disposés à faire retraite. La critique de Xénophon indique sans doute un jugement défavorable prononcé par bien des personnes dans l'armée, jugement dont nous ne sommes pas en état d'apprécier la justesse. Mais que le commandant lacédæmonien fût à blâmer ou non, Epaminondas, par son attaque habile et victorieuse dirigée sur cette forte position, augmenta sa renommée militaire, déjà bien grande (1).

Après avoir rejoint ses alliés péloponésiens, arkadiens, éleiens et argiens, il fut supérieur à l'armée spartiate et athénienne, qui paraît s'être confinée alors dans Corinthe, Lechæon et Kenchreæ (369 av. J.-C.). Il ravagea les territoires d'Epidauros, de Trœzen et de Phlionte, et obtint la possession de Sikyôn aussi bien que de Pellênê (2). A Sikyôn, après un vote du peuple, on résolut d'abandonner Sparte, de faire alliance avec Thèbes, et d'admettre dans l'akropolis un harmoste thêbain et une garnison thêbaine; Euphrôn, — citoyen prépondérant jusque-là dans la cité grâce à Sparte, et dévoué à son intérêt, — changea à ce moment de politique et suivit le courant le plus fort (3). Nous ne pouvons douter qu'Epaminondas ne soit allé également en Arkadia pour encourager et régler le progrès de ses deux grandes entreprises, — la fondation de Messênê et de Megalopolis, et le silence de Xénophon sur ce point ne peut avoir la force d'une réfutation. Ces nouvelles villes ayant été commencées moins d'une année auparavant ne peuvent avoir été encore finies, et il est probable que la réapparition de son armée

(1) Xénoph. Hellen. VII, 1, 14-17; Diodore, XV, 68.

(2) Xénoph. Hellen. VII, 1, 18; VII, 2, 11; Diodore, XV, 69.

Pausanias semble faire allusion à cette marche contre Sikyôn (VI, 3, 1); la cavalerie éleienne était commandée par Stomios, qui tua le commandant des ennemis de sa propre main.

Il se peut que le stratagème employé par le Bœôtien Pammenês en attaquant le port de Sikyôn (Polyen, V, 16, 4) appartienne à cette entreprise.

(3) Xénoph. Hellen. VII, 1, 18, 22, 44; VII, 3, 2-8.

victorieuse leur était nécessaire. La petite ville de Phlionte, — située au sud de Sikyôn et à l'ouest de Corinthe, — qui était au nombre des plus fidèles alliés de Sparte, — courut aussi le grand danger d'être prise par les exilés phliasiens. Quand les Arkadiens et les Eleiens se rendaient par Nemea pour rejoindre Epaminondas à Oneion, ces exilés les prièrent de se montrer seulement près de Phlionte, leur assurant que cette démonstration suffirait pour faire réussir la prise de la ville. Les exilés se glissèrent alors de nuit jusqu'au pied des murs avec des échelles d'escalade, et y restèrent cachés jusqu'à ce que, au moment où le jour commença à paraître, les éclaireurs leur annonçassent, de la colline voisine de Trikaranon, que les ennemis alliés étaient en vue. Tandis que l'attention des citoyens de l'intérieur était ainsi occupée de l'autre côté, les exilés cachés dressèrent leurs échelles, accablèrent les quelques gardes à l'improviste, et se rendirent maîtres de l'akropolis. Au lieu de se contenter de cette position jusqu'à l'arrivée de l'armée alliée, ils s'efforcèrent aussi de prendre la ville elle-même; mais dans cette tentative ils furent défaits par les citoyens qui, par des efforts désespérés de bravoure, repoussèrent à la fois les intrus de l'intérieur et l'ennemi du dehors, et sauvèrent ainsi leur ville (1). La fidélité des Phliasiens à l'égard de Sparte leur attira des maux cruels à cause de la supériorité de leurs ennemis en rase campagne, et des ravages perpétuels exercés sur leur territoire par de nombreux voisins hostiles (Argos, l'Arkadia et Sikyôn), qui avaient établi sur leurs frontières des postes fortifiés; car c'était seulement du côté de Corinthe que les Phliasiens avaient un voisin ami qui leur procurait le moyen d'acheter des provisions (2).

Heureux en général, les Thêbains éprouvèrent des revers

(1) Xénoph. Hellen. VII, 2, 5-9.
Cet incident a dû survenir en 369 avant J.-C., précisément vers le temps où Epaminondas surprit et força les lignes défensives du mont Oneion. Dans le second chapitre du 7e livre, Xénophon reprend l'histoire de Phlionte, et il la conduit à partir de l'hiver de 370-369 avant J.-C., où Epaminondas envahit la Laconie, par les années 369, 368, 367 avant J.-C.

(2) Xénoph. Hellen. VII, 2, 17.

partiels (368 av. J.-C.). Comme leur marche les amenait près de Corinthe, un parti d'entre eux eut la hardiesse de se jeter sur les portes et de tenter de surprendre la ville. Mais l'Athénien Chabrias, qui y commandait, disposa ses troupes si habilement, et fit une si bonne résistance qu'il les défit avec perte et les réduisit à la nécessité de demander la trêve ordinaire pour enterrer leurs morts, qui gisaient tout près des murailles (1). Cet avantage remporté sur les Thêbains victorieux releva un peu l'ardeur des alliés spartiates, qui furent plus encouragés encore par l'arrivée dans Lechæon d'une escadre de Syracuse, amenant un corps de 2,000 Gaulois et Ibériens mercenaires, avec cinquante cavaliers, comme secours de la part du despote Denys. Jamais on n'avait vu auparavant dans le Péloponèse de pareils étrangers. Leur bravoure et leur légèreté singulière de mouvement leur donnèrent l'avantage dans plusieurs escarmouches partielles, et déconcertèrent les Thêbains. Mais les Spartiates et les Athéniens ne furent pas assez hardis pour hasarder une bataille générale, et le détachement syracusain retourna dans ses foyers après un séjour assez court (2), tandis que les Thêbains retournèrent également en Bœôtia.

---

(1) Xénoph Hellen. VII, 1, 19; Diodore, XV, 69.

(2) Xénoph. Hellen. VII, 1, 22; Diodore, XV, 70.

Diodore dit que ces mercenaires avaient reçu une paye pour cinq mois; si cela est exact, je présume que nous devons comprendre que dans cet intervalle était compris leur voyage d'aller et de retour. Néanmoins, le langage de Xénophon nous amènerait à supposer qu'ils restèrent dans le Péloponèse même aussi longtemps que trois mois.

Toutefois je regarde comme certain qu'il a dû se passer dans cette campagne beaucoup plus de choses que Xénophon n'en indique. Epaminondas n'aurait guère forcé le passage de l'Oneion pour d'aussi petits objets que ceux que nous trouvons mentionnés dans les Hellenica.

Une inscription athénienne, extrêmement défectueuse, cependant rétablie en partie et publiée par M. Boeckh (Corp. Inscr. nº 85 et Addenda au vol. I, p 897), rapporte un vote du peuple athénien et de l'assemblée des confédérés athéniens, — louant Denys de Syracuse, — et le mentionnant avec ses deux fils comme bienfaiteurs d'Athènes. Il fut probablement rendu à peu près vers cette époque, et nous savons par Démosthène que les Athéniens accordèrent le droit de cité à Denys et à ses descendants (Demosth. ad Philipp. Epistol. p. 161, aussi bien que l'Epître de Philippe, dont la première est un commentaire). L'inscrip-

Un acte d'Epaminondas pendant cette expédition mérite une mention spéciale. C'était l'usage général des Thèbains de mettre à mort tous les exilés bœôtiens qui tombaient entre leurs mains comme prisonniers, tandis qu'ils relâchaient tous les autres prisonniers grecs contre rançon. A la prise d'un village nommé Phœbias, dans le territoire sikyonien, Epaminondas s'empara d'un corps considérable d'exilés bœôtiens. Dans le plus bref délai possible, il les laissa partir sous condition d'une rançon, déclarant les considérer comme appartenant à d'autres cités (1). Nous le trouvons toujours essayant de mitiger la manière d'agir rigoureuse d'usage alors à l'égard d'adversaires politiques.

Pendant cette campagne de 369 avant J.-C., tous les alliés péloponésiens avaient agi contre Sparte avec empressement sous Epaminondas et les Thèbains. Mais l'année suivante (368 av. J.-C.) l'ardeur des Arkadiens avait été portée si haut, par la formation de la nouvelle communauté panarkadienne, par les progrès de Messènè et de Megalopolis et par l'abaissement remarquable de Sparte, — qu'ils se crurent non-seulement capables de maintenir leur indépendance par eux-mêmes, mais encore autorisés à partager l'hégémonie avec Thèbes, comme Athènes la partageait avec Sparte. Lykomêdês le Mantineien, riche, énergique et capable, se mit en avant comme le représentant de cette aspiration nouvelle et comme le champion de la dignité arkadienne. Il rappela aux Dix Mille (l'assemblée panarkadienne), — que, tandis que tous les autres habitants du Péloponèse étaient des immigrants dans l'origine, eux seuls étaient les occupants indigènes de la péninsule; qu'ils étaient la section la plus nombreuse, aussi bien que les hommes les plus braves et les plus hardis qui portassent le nom hellénique, — ce qui était prouvé par ce fait que les soldats mercenaires arkadiens étaient préférés à tous les autres; que les Lacédæmoniens n'avaient jamais osé envahir

---

tion est trop défectueuse pour autoriser toute autre conclusion.

(1) Pausanias, IX, 15, 2.

l'Attique, ni les Thêbains envahir la Laconie sans auxiliaires arkadiens. « Ne suivons le commandement de personne (dit-il en finissant), mais levons-nous pour nous-mêmes. Jadis, nous avons fondé la puissance de Sparte en servant dans ses armées, et aujourd'hui, si nous consentons à suivre tranquillement les Thêbains, sans demander une hégémonie partagée alternativement avec nous, nous retrouverons bientôt en eux des Spartiates sous un autre nom (1). »

Ces exhortations furent entendues avec enthousiasme par les Arkadiens assemblés, pour lesquels une discussion politique et le sentiment de dignité collective étaient une nouveauté. Pénétrés d'admiration pour Lykomêdês, ils choisirent comme officiers tous ceux qu'il recommanda, en le priant de les conduire dans un service actif, de manière à justifier leurs nouvelles prétentions. Il les mena dans le territoire d'Epidauros, envahi en ce moment par les Argiens, qui toutefois furent dans le plus grand danger d'être coupés, leur retraite étant interceptée par un corps de troupes de Corinthe sous Chabrias, — athéniennes et corinthiennes. Lykomêdês avec ses Arkadiens, se frayant par la force un chemin à travers les ennemis aussi bien qu'à travers un pays difficile, repoussa la division de Chabrias, et tira de ce mauvais pas les Argiens embarrassés. Ensuite il envahit le territoire au sud de la nouvelle cité de Messênê et à l'ouest du golfe Messênien, dont une partie était encore occupée par des garnisons spartiates. Il pénétra jusqu'à Asinê, où le commandant spartiate, Geranor, fit sortir sa garnison pour leur résister, mais fut défait avec pertes et tué, tandis que les faubourgs d'Asinê furent détruits (2).

---

(1) Xénophon, Hellenica, VII, 1, 23.

(2) Xénoph. Hellen. VII, 1, 25.

Στρατευσάμενοι δὲ καὶ εἰς Ἀσίνην τῆς Λακωνικῆς, ἐνίκησάν τε τὴν τῶν Λακεδαιμονίων φρουράν, καὶ τὸν Γεράνορα, τὸν πολέμαρχον Σπαρτιάτην γεγενημένον, ἀπέκτειναν, καὶ τὸ προάστειον τῶν Ἀσιναίων ἐπόρθησαν.

Diodore avance que Lykomêdês et les Arkadiens prirent Pellênê, qui est dans une situation différente, et ne peut guère se rapporter à la même expédition (XV, 67).

Probablement cette expédition mit fin à l'empire spartiate sur l'extrémité sud-ouest du Péloponèse. L'activité infatigable que ces Arkadiens déployèrent alors sous leur nouveau commandant, triomphant de tous les ennemis, et bravant toutes les fatigues et toutes les difficultés qui accompagnent une marche à travers les montagnes les plus raboteuses, de nuit aussi bien que de jour, pendant toute la saison d'hiver, — cette activité, dis-je, excita partout de l'étonnement et de l'alarme, non sans une jalousie considérable même de la part de leurs alliés les Thêbains (1).

Tandis que cette jalousie contribuait à relâcher les liens entre les Arkadiens et Thèbes, d'autres causes tendaient en même temps à les séparer d'Elis (368-367 av. J.-C.). Les Eleiens réclamaient des droits de suprématie sur Lepreon et sur les autres villes de la Triphylia, droits auxquels les armes spartiates les avaient forcés de renoncer trente ans auparavant (2). Toujours, depuis cette époque, ces villes avaient été au rang de communautés séparées, chacune pour son compte, comme alliée dépendante de Sparte. Maintenant que la puissance de cette dernière était détruite, les Eleiens visaient à reprendre leur suprématie perdue. Mais la formation du nouveau « Commune Arcadum » à Megalopolis interposa un obstacle auquel on n'avait jamais songé auparavant. Les villes triphyliennes, affirmant qu'elles étaient d'origine arkadienne, et mettant en avant comme leur héros éponyme Triphylos fils d'Arkas (3), demandèrent à être admises comme membres de la communauté panarkadienne naissante en remplissant toutes les conditions voulues. Le corps général des Arkadiens les accueillit cordialement (avec un degré de sympathie semblable à celui que les Allemands montrèrent récemment au Schleswig-Holstein), les reçut comme des frères politiques, et garantit leur indépendance contre Elis (4). Les Eleiens, se trouvant ainsi frustrés des avantages qu'ils avaient espérés de l'humilia-

(1) Xénoph. Hellen. VII, 1, 26.
(2) Xénoph. Hellen. III, 2, 30, 31.
(3) Polybe, IV, 77.
(4) Xénoph. Hellen. VII, 1, 26; VII, 4, 12.

tion de Sparte, éprouvèrent un grand éloignement pour les Arkadiens.

Ariobarzanès, le satrape de Phrygia, avec lequel les Athéniens venaient d'établir une correspondance, s'efforça alors (peut-être à leur prière) de s'interposer pour une paix en Grèce, en envoyant un citoyen d'Abydos nommé Philiskos, muni d'une somme considérable d'argent (368 av. J.-C.). Choisissant Delphes comme centre, Philiskos y convoqua, au nom du roi de Perse, des députés de toutes les parties belligérantes, Thêbains, Lacédæmoniens, Athéniens, etc. pour s'aboucher avec lui. Ces députés ne consultèrent jamais le dieu, comme le meilleur moyen d'arriver à la paix (dit Xénophon), mais ils se contentèrent de délibérer entre eux; aussi, fait-il observer, fit-on peu de progrès dans le sens de la paix, vu que les Spartiates (1) demandèrent d'une manière instante et péremptoire que Messênê leur fût rendue; tandis que les Thêbains ne résistaient pas avec moins de fermeté à la proposition. Il semble plutôt que les alliés de Sparte étaient disposés à concéder ce point, et qu'ils essayèrent même, quoique en vain, de triompher de sa répugnance. En conséquence, le congrès se sépara; tandis que Philiskos, se déclarant en faveur de Sparte et d'Athènes, employa son argent à lever des mercenaires pour le dessein avoué de les aider dans la guerre (2). Toutefois nous ne voyons pas qu'il les ait aidées réellement. Il paraîtrait que ses mercenaires étaient destinés à servir le satrape lui-même, qui organisait alors sa révolte contre Artaxerxès, et que son dessein probable en essayant de terminer la guerre était de pouvoir se procurer des soldats grecs plus aisément et plus abondamment. Bien que la

(1) Xénoph. Hellen. VII, 1, 27. Ἐκεῖ δὲ ἐλθόντες, τῷ μὲν θεῷ οὐδὲν ἐκοινώσαντο, ὅπως ἂν ἡ εἰρήνη γένοιτο, αὐτοὶ δὲ ἐβουλεύοντο.

(2) Xénoph. Hellen. VII, 1, 27; Diodore, XV, 70.

Diodore dit que Philiskos fut envoyé par Artaxerxès, ce qui ne semble pas exact; il fut envoyé par Ariobarzanès au nom d'Artaxerxès. Diodore dit aussi que Philiskos laissa deux mille mercenaires munis d'une paye, pour le service des Lacédæmoniens, troupes qui ne sont jamais mentionnées plus tard.

menace de Philiskos ne produisit pas de résultat immédiat, cependant elle alarma les Thêbains au point de les déterminer à envoyer une ambassade au Grand Roi ; d'autant plus qu'ils apprirent que le Lacédæmonien Eutyklès s'était déjà rendu à la cour de Perse pour la solliciter en faveur de Sparte (1).

Ce qui démontra, entre autres preuves, quelle importance avait eue le mouvement opéré par Epaminondas en rétablissant les Messêniens autonomes, ce fut le récent congrès tenu à Delphes et qui avorta (368 av. J.-C.). Déjà il formait l'article capital dans une discussion politique grecque, article encore auquel Sparte s'attachait presque seule. Car non-seulement les Thêbains (que Xénophon spécifie (2) comme s'il n'y en eût pas d'autres du même sentiment), mais tous les alliés de Thèbes éprouvèrent une cordiale sympathie pour les habitants nouvellement affranchis du mont Ithômê et de la Laconie occidentale, et reconnurent une identité d'intérêt avec eux ; tandis que les alliés même de Sparte ne furent, au plus, que tièdes à leur égard, sinon positivement disposés en leur faveur (3).

Il se présenta bientôt un nouveau phénomène qui fut une sorte de reconnaissance, par la voix publique de la Grèce, de la communauté messênienne nouvellement née ou nouvellement rappelée à la vie. A la cent troisième fête Olympique (au solstice d'été 368 av. J.-C.), — qui survint moins de deux ans après qu'Epaminondas posa la première pierre de Messênê, — un enfant messênien, nommé Damiskos, gagna la couronne comme vainqueur dans la course à pied des enfants. Depuis la première guerre de Messênia, qui asservit la nation à Sparte (4), aucun vainqueur messênien n'avait jamais été inscrit ; bien qu'avant cette guerre, dans

(1) Xénoph. Hellen. VII, 1, 33.

(2) Xénoph. Hellen. VII, 1, 27.

(3) V. ce fait indiqné dans Isokrate, Archidamus (Or. VI), s. 2-11.

(4) Pausanias, VI, 2, 5. Deux vainqueurs messêniens avaient été proclamés dans cet intervalle; mais c'étaient des habitants de Messênê en Sicile. Et ils étaient tons deux d'anciens citoyens de Zanklê, nom que portait la Messênê sicilienne avant que le despote Anaxilaos voulût lui donner ce dernier nom.

le premier demi-siècle des Olympiades constatées, plusieurs vainqueurs messêniens se trouvent sur le registre. Aucun compétiteur n'était admis à être inscrit sur les listes, s'il n'était un Grec libre d'une communauté libre ; conséquemment tant que ces Messêniens avaient été ou esclaves, ou en exil, il ne leur avait jamais été permis de lutter pour le prix sous cette désignation. Aussi l'impression produite fut-elle d'autant plus forte, quand, en 368 avant J.-C., après un intervalle de plus de trois siècles, Damiskos le Messênien fut proclamé vainqueur. Aucune Théôrie (ou légation publique destinée à accomplir les sacrifices) n'aurait pu venir de Sparte à Olympia, puisque cet État était alors en guerre tant avec les Eleiens qu'avec les Arkadiens ; probablement il y avait peu de Lacédæmoniens présents individuellement ; de sorte que les spectateurs, composés en général de Grecs hostiles à Sparte, durent saluer la proclamation du nouveau nom comme étant une preuve de sa dégradation, aussi bien que par sympathie pour la longue et cruelle oppression des Messêniens (1). Cette fête Olympique, — la première après la grande révolution causée par la bataille de Leuktra, — fut sans doute le théâtre d'une forte émotion antispartiate.

Pendant cette année 368 avant J.-C., les Thèbains n'entreprirent pas de marche pour entrer dans le Péloponèse ; le congrès de la paix à Delphes occupa probablement leur attention, tandis que les Arkadiens ne désiraient ni ne réclamaient leur secours. Mais Pélopidas conduisit dans cette année une armée thèbaine en Thessalia, afin de protéger Larissa et les autres cités contre Alexandre de Pheræ, et de contre-miner les ambitieux projets de ce despote qui demandait à Athènes du renfort. Il réussit dans son premier objet. Alexandre fut forcé de le visiter à Larissa, et de solliciter la paix. Toutefois ce despote, alarmé des

(1) V. le sentiment contraire, ou spartiate, — dégoût à l'idée d'hommes qui avaient été récemment leurs esclaves, se présentant comme spectateurs et comme compétiteurs dans la plaine d'Olympia, — exposé dans Isokrate, Or. VI (Archidamus), s. 111, 112.

plaintes qui venaient de tous les côtés sur sa cruauté, — et du langage d'abord persuasif, ensuite menaçant, tenu par Pélopidas, — cessa bientôt de se croire en sûreté, et s'enfuit à Pheræ. Pélopidas établit une union défensive contre lui dans les autres cités thessaliennes, et ensuite il marcha droit en Macédoine, où le régent Ptolémée, n'étant pas assez fort pour lui résister, entra dans une alliance avec les Thêbains; leur livrant trente otages des familles les plus distinguées de Macédoine, comme garantie de la fidélité de son attachement. Au nombre des otages se trouvait le jeune Philippe, fils d'Amyntas, qui resta en cette qualité à Thèbes pendant quelques années, sous la garde de Pammenès (1). Ce fut ainsi que Ptolémée et la famille d'Amyntas, bien qu'ils eussent été maintenus en Macédoine par l'active intervention d'Iphikratès et des Athéniens peu de mois auparavant, se rattachèrent néanmoins à ce moment par une alliance aux Thêbains, les ennemis d'Athènes. Æschine, l'orateur athénien, les accuse d'ingratitude ; mais il est possible que les forces supérieures des Thêbains ne leur aient pas laissé le choix. L'armée thêbaine et la macédonienne furent toutes deux engagées pour protéger la liberté d'Amphipolis contre Athènes (2). Et Pélopidas re-

(1) Plutarque, Pélopidas, c. 26.

(2) Æschine, De Fals. Legat. c. 14, p. 249.

..... Διδάσκων, ὅτι πρῶτον μὲν ὑπὲρ Ἀμφιπόλεως ἀντέπραττε (Ptolémée) τῇ πόλει (à Athènes), καὶ πρὸς Θηβαίους διαφερομένων Ἀθηναίων, συμμαχίαν ἐποιήσατο, etc.

Ni Plutarque ni Diodore ne me paraissent précis en spécifiant et en distinguant les différentes expéditions de Pélopidas en Thessalie. Je ne puis m'empêcher de croire qu'il fit quatre expéditions différentes : deux avant son ambassade à la cour de Perse (ambassade qui s'effectua en 367 avant J.-C. : V. M. Clinton, Fast. Hellen. pour cette année, qui place exactement la date de cette ambassade), et deux après elle.

1. La première fut en 369 avant J.-C., après la mort d'Amyntas, mais pendant le court règne, qui dura moins de deux ans, de son fils Alexandre de Macédoine.

Diodore mentionne ce fait (XV, 67), mais il ajoute, ce qui est erroné, que Pélopidas en cette occasion ramena Philippe comme otage.

2 La seconde fut en 368 avant J.-C. ; mentionnée également par Diodore (XV, 71) et par Plutarque (Pélop. c. 26).

Diodore (par erreur, à mon sens) rattache cette expédition à l'arrestation et à la détention de Pélopidas par

tourna à Thêbes, après avoir étendu l'ascendant de cette ville non-seulement sur la Thessalia, mais encore sur la Macédoine, ascendant assuré par l'acquisition des trente otages.

Cette extension de la puissance thêbaine, dans la Grèce septentrionale, dérangea les projets maritimes d'Athènes sur la côte de Macédoine, en même temps qu'elle jeta le fondement d'une alliance entre elle et Alexandre de Pheræ (368 av. J.-C.). Tandis qu'elle s'opposait ainsi aux Thêbains en Thessalia, il arriva de Syracuse à Corinthe une seconde escadre et un second renfort, sous Kissidas, qu'envoyait le despote Denys. Dans l'assemblée des alliés réunis à Corinthe, un débat étant ouvert quant à la meilleure manière de les employer, les Athéniens demandèrent avec instance qu'on les envoyât agir en Thessalia. Mais les Spartiates soutinrent une idée opposée, et obtinrent qu'on les expédiât vers la côte méridionale de la Laconie, afin qu'ils pussent concourir à repousser les Arkadiens ou à envahir leur pays (1). Renforcé par les Siciliens et par d'autres mercenaires, Archidamos conduisit les forces lacédæmoniennes contre l'Arkadia. Il prit Karyæ d'assaut, et mit à mort tous les hommes dont il s'empara dans la place; et de plus il ravagea tout le territoire arkadien, dans le district portant le nom des Parrhasii, jusqu'à ce que les forces arkadiennes et argiennes combinées arrivassent pour s'opposer à lui; alors

---

Alexandre de Pheræ. Mais ce fut réellement à cette occasion que Pélopidas ramena les otages.

3. La troisième (qui fut plutôt une mission qu'une expédition) fut en 366 avant J.-C., après que Pélopidas fut revenu de la cour de Perse, retour qui s'effectua vraisemblablement au commencement de 366 avant J.-C. Dans cette troisième marche, Pélopidas fut arrêté et fait prisonnier par Alexandre de Pheræ, jusqu'à ce qu'il fût délivré par Epaminondas. Plutarque mentionne cette expédition, la distinguant clairement de la seconde (Pélopidas, c. 27, — μετὰ δὲ ταῦτα πάλιν, etc.); mais en faisant, à mon avis, cette erreur, qu'il la place avant le voyage de Pélopidas à la cour de Perse, tandis qu'elle s'opéra réellement après ce voyage dont elle fut la conséquence, voyage dont la date est 367 avant J.-C.

4. La quatrième et dernière, en 364-363 avant J.-C., dans laquelle il fut tué (Diod. XV, 80; Plut. Pélopid. c. 32).

(1) Xénoph. Hellen. VII, 1, 28.

il se retira sur une hauteur près de Midea (1). Là, Kissidas, le commandant syracusain, notifia qu'il devait se retirer, vu que la période que comprenaient ses ordres était expirée. En conséquence, il se mit en mouvement pour retourner à Sparte ; mais à moitié chemin de sa marche, dans un étroit défilé, les troupes messêniennes l'empêchèrent d'avancer, et le mirent dans un tel embarras qu'il fut forcé d'envoyer demander du secours à Archidamos. Ce dernier parut bientôt, tandis que le corps principal des Arkadiens et des Argiens suivit également ; et Archidamos résolut de les attaquer dans une bataille générale près de Midea. Suppliant ses soldats, dans un langage plein de force, de sauver le grand nom de Sparte de la honte dans laquelle il était tombé, il les trouva pleins d'une ardeur qui répondit à son appel. Ils se précipitèrent à la charge avec tant de fureur que les Arkadiens et les Argiens furent complétement vaincus, et s'enfuirent en faisant à peine de résistance. La poursuite fut vive, surtout de la part des mercenaires gaulois, et le massacre effrayant. Dix mille hommes (si nous en devons croire Diodore) furent tués, sans la perte d'un seul Lacédæmonien. La nouvelle de cette victoire facile et importante ou, comme elle finit par être appelée, de « la bataille sans larmes » — fut sur-le-champ transmise à Sparte par le héraut Demotelês. L'émotion que produisit son récit fut si puissante, que tous les Spartiates qui l'entendirent fondirent en larmes ; Agésilas, les sénateurs et les éphores, donnant l'exemple (2); ce qui prouve d'une manière frappante combien leurs âmes étaient devenues récemment humiliées, et désaccoutumées de l'idée de la victoire, et d'une manière non moins frappante, quand nous comparons cette émotion avec l'inflexible empire sur eux-mêmes qu'ils maintinrent en recevant la désastreuse

(1) Xénoph. Hellen. VII, 1, 28. La place appelée ici Midea ne peut être identifiée. La seule place de ce nom que l'on connaisse est dans le territoire d'Argos, et totalement différente de ce qui est mentionné ici. O. Müller propose de substituer Malæa à la place de Midea, conjecture qu'il n'y a aucun moyen de vérifier.

(2) Xénoph. Hellen. VII, 1, 28-32; Diodore, XV, 72; Plut. Agésil. c. 33.

nouvelle de Leuktra, combien une joie inattendue est plus irrésistible qu'une douleur inattendue, dans son action sur ces âmes à la trempe de fer!

L'insolence des Arkadiens avait été si blessante, que l'annonce de leur défaite ne fut pas mal accueillie même de leurs alliés les Thêbains et les Eleiens. Elle leur fit sentir qu'ils n'étaient pas indépendants de l'aide thêbaine, et détermina Epaminondas à se montrer de nouveau dans le Péloponèse, spécialement en vue de faire entrer les Achæens dans son alliance (367 av. J.-C.). La ligne défensive de l'Oneion était encore occupée par les Lacédæmoniens et par les Athéniens, qui avaient leur quartier général à Corinthe. Cependant, comme elle était restée toute l'année précédente sans être attaquée, elle était en ce moment gardée avec tant de négligence, que Peisias, le général d'Argos, poussé par une requête privée d'Epaminondas, put s'emparer soudainement des hauteurs qui dominaient Kenchreæ, avec une armée de deux mille hommes et des provisions pour sept jours. Le commandant thêbain, hâtant sa marche, trouva ainsi la ligne de l'Oneion ouverte près de Kenchreæ, et entra dans le Péloponèse sans résistance; puis il s'avança, rejoint par ses alliés péloponésiens, contre les cités d'Achaia (1). Jusqu'à la bataille de Leuktra, ces

(1) Je pense que cette troisième expédition d'Epaminondas dans le Péloponèse appartient à 367 av. J.-C., étant simultanée avec l'ambassade de Pélopidas à la cour de Perse. Plus d'un chronologiste la place en 366 avant J.-C., après la fin de cette ambassade, parce que la mention s'en rencontre dans Xénophon, après qu'il a terminé le récit de cette ambassade. Mais je ne crois pas que cela prouve le fait d'une date subséquente. Car nous devons nous rappeler que l'ambassade dura plusieurs mois; de plus, l'expédition se fit quand Epaminondas était bœôtarque, et il cessa de l'être pendant l'année 366 avant J.-C. En outre, si nous plaçons l'expédition en 366 avant J.-C., il ne restera guère de temps pour toute la carrière d'Euphrôn à Sikyôn, qui intervint avant la paix de 366 avant J.-C. entre Thêbes et Corinthe (V. Xénoph. Hellen. VII, 1, 41 *seq.*).

La relation de contemporanéité entre l'ambassade de Pélopidas en Perse et l'expédition d'Epaminondas semble indiquée quand nous comparons VII, 1, 33, avec VII, 1, 48 : — Συνεχῶς δὲ βουλευόμενοι οἱ Θηβαῖοι, ὅπως ἂν τὴν ἡγεμονίαν λάβοιεν τῆς Ἑλλάδος, ἐνόμισαν εἰ πέμψειαν πρὸς τὸν Περσῶν βασιλέα, etc. Ensuite Xénophon continue en racontant toute l'ambassade, avec

cités avaient été au nombre des alliés dépendants de Sparte, gouvernées par des oligarchies locales dans son intérêt. Depuis cet événement, elles s'étaient séparées d'elle, mais elles étaient encore sous des gouvernements oligarchiques (bien que sans doute les hommes fussent changés), et elles étaient restées neutres sans s'attacher ni aux Arkadiens ni aux Thêbains (1). N'étant pas en état de résister à une armée d'invasion aussi formidable, elles ouvrirent des négociations avec Epaminondas, et demandèrent à être inscrites comme alliées de Thêbes, s'engageant à suivre ses ordres à toute sommation et à faire leur devoir comme membres de son assemblée. Elles offrirent des garanties qu'Epaminondas jugea suffisantes pour l'accomplissement de leur promesse. Conséquemment, en vertu de son propre ascendant personnel, il consentit à les accepter telles qu'elles étaient, sans demander ni le bannissement des chefs actuels ni la substitution des formes démocratiques à la place des formes oligarchiques (2). Un pareil acte était non-seulement conforme à la modération de conduite si remarquable dans Epaminondas, mais encore fait pour fortifier les intérêts de Thèbes dans le Péloponèse, pendant que duraient les dispositions actuelles jalouses et peu satisfaisantes des Arkadiens, en attachant à elle sur des motifs particuliers les Achæens aussi bien que les Eleiens; ces derniers étant eux-mêmes détachés à demi des Arkadiens. En outre, Epaminondas délivra

l'accueil défavorable qu'elle reçut à son retour, ce qui occupe tout l'espace jusqu'à VII, 2. 11, où il dit : — Αὖθις δ' Ἐπαμινώνδας, βουληθεὶς τοὺς Ἀχαιοὺς προσυπαγαγέσθαι, ὅπως μᾶλλον σφίσι καὶ οἱ Ἀρκάδες καὶ οἱ ἄλλοι σύμμαχοι προσέχοιεν τὸν νοῦν, ἔγνωκε στρατευτέον εἶναι ἐπὶ τὴν Ἀχαΐαν.

Cette nouvelle expédition d'Epaminondas est une des manières adoptées par les Thêbains de manifester leur dessein général exprimé dans les premiers mots, — συνεχῶς βουλευόμενοι, etc.

(1) Xénoph. Hellen. VII, 1, 42-44.

La neutralité observée auparavant est impliquée dans la phrase par laquelle Xenophon décrit leur conduite plus tard : — Ἐπεὶ δὲ κατελθόντες οὐκέτι ἐμέσευον, etc.

(2) Xénoph. Hellen. VII, 1, 42.

Son expression marque comment ces conditions furent accordées complétement par la détermination personnelle d'Epaminondas, triomphant de l'opposition : — Ἐνδυναστεύει ὁ Ἐπαμινώνδας, ὥστε μὴ φυγαδεῦσαι τοὺς κρατίστους, μηδὲ τὰς πολιτείας μεταστῆσαι, etc.

Naupaktos et Kalydôn (1), qui étaient occupées par des garnisons achæennes, et qu'il inscrivit comme alliées séparées de Thèbes, où il retourna ensuite, sans avoir fait autre chose (autant que nous le savons) dans le Péloponèse.

Mais les calculs généreux de cet homme éminent trouvèrent peu de faveur auprès de ses compatriotes. Les Arkadiens et le parti de l'opposition dans les cités achæennes portèrent des accusations contre lui, alléguant qu'il avait découragé et humilié tous les amis réels de Thèbes, en laissant le pouvoir aux mains d'hommes qui se joindraient à Sparte à la première occasion favorable. De plus, l'accusation fut poussée par Menekleidas, orateur thèbain de talent, fortement opposé à Epaminondas, aussi bien qu'à Pélopidas. Le mécontentement des Thèbains fut si prononcé, en partie peut-être par répugnance d'offenser les Arkadiens, que non-seulement ils annulèrent les mesures politiques d'Epaminondas en Achaia, mais encore qu'ils s'abstinrent de le réélire comme bœôtarque l'année suivante (2). Ils envoyèrent des harmostes de leur choix dans chacune des cités achæennes, — renversèrent les oligarchies existantes, — exilèrent les principaux membres et partisans oligarchiques, — et établirent dans chacune d'elles des gouvernements démocratiques. Par là, un corps considérable d'exilés se trouva bientôt accumulé, qui, guettant une occasion favorable et combinant leurs forces réunies contre chaque cité

(1) Diodore, XV, 75.

(2) Xénoph. Hellen. VII, 1, 13; Plutarque, Pélopidas, c. 25.

Diodore (XV, 72) rapporte le mécontentement des Thèbains contre Epaminondas aux événements de l'année précédente. Ils croyaient (selon Diodore) qu'Epaminondas avait mal à propos ménagé les Spartiates et n'avait pas poussé la victoire aussi loin qu'il aurait pu le faire, quand il força les lignes du mont Oneion en 369 avant J.-C. Mais il est à peine croyable que les Thèbains aient été mécontents sous ce rapport, car forcer les lignes était un exploit capital, et nous pouvons voir par Xénophon qu'Epaminondas accomplit beaucoup plus que les Spartiates et leurs amis ne croyaient qu'il était possible d'accomplir.

Xénophon nous dit que les Thèbains furent mécontents d'Epaminondas, sur une plainte des Arkadiens et d'autres, à cause de sa conduite en Achaia deux ans après l'action à l'Oneion, c'est-à-dire en 367 avant J.-C. Cela est beaucoup plus probable en soi, et beaucoup plus compatible avec la série générale des faits, que la cause assignée par Diodore.

successivement, furent assez forts pour renverser les démocraties nouvellement créées, et pour chasser les harmostes thèbains. Rétablis ainsi, les oligarques achæens prirent parti pour Sparte d'une manière décidée et active (1), pressant avec vigueur les Arkadiens d'un côté, tandis que les Lacédæmoniens, encouragés par la récente Bataille sans larmes, faisaient d'actifs efforts de l'autre.

La ville de Sikyôn, attenante à l'Achaia, était, à cette époque, alliée de Thèbes; elle avait dans son akropolis un harmoste et une garnison de cette ville. Mais son gouvernement, qui avait toujours été oligarchique, restait encore sans changement. La récente contre-révolution opérée dans les cités achæennes, suivie de près de leur réunion à Sparte, fit craindre aux Arkadiens et aux Argiens que Sikyôn aussi ne suivît leur exemple. Un des principaux citoyens de cette ville nommé Euphrôn profita de cette alarme. Il les avertit que si on laissait le pouvoir aux oligarques, ils obtiendraient certainement du secours de la garnison de Corinthe, et embrasseraient les intérêts de Sparte. Pour prévenir cette défection (dit-il), il était indispensable que Sikyôn fût rendue démocratique. Il s'offrit ensuite, avec leur aide, à accomplir cette révolution, assaisonnant son offre de fortes protestations de dégoût contre l'arrogance et l'oppression intolérables de Sparte; protestations non inutiles, puisqu'il avait lui-même, avant la bataille de Leuktra, dirigé le gouvernement de sa cité natale en qualité d'agent local dans l'intérêt de cette ville et pour ses desseins. Les Arkadiens et les Argiens, entrant dans les vues d'Euphrôn, envoyèrent à Sikyôn des forces considérables, dont la présence et l'appui lui permirent de convoquer une assemblée générale dans la place du marché, de proclamer la déposition de l'oligarchie, et de proposer une démocratie égale pour l'avenir. Sa proposition étant adoptée, il invita ensuite le peuple à choisir des géné-

(1) Xénoph. Hellen. VII, 1, 23.

Pour un cas semblable, dans lequel des exilés de beaucoup de villes différentes, se réunissant en corps, devinrent assez forts pour effectuer leur rétablissement dans chaque cité successivement, V. Thucydide, I, 113.

raux; et les personnes choisies furent, comme on pouvait naturellement s'y attendre, lui-même avec cinq partisans. L'oligarchie précédente n'avait pas été sans avoir auparavant des forces mercenaires à son service, sous le commandement de Lysimenês; mais ces hommes furent terrifiés par les nouvelles forces étrangères introduites. Euphrôn s'occupa alors de les réorganiser, pour les placer sous le commandement de son fils Adeas au lieu de Lysimenês, et d'augmenter leur force numérique. Choisissant parmi eux une garde de corps spéciale pour sa sûreté personnelle, et étant ainsi maître de la cité sous le masque de chef de la nouvelle démocratie, il inaugura la carrière de la tyrannie la plus rapace et la plus sanguinaire (1). Il fit assassiner plusieurs de ses collègues, et bannir d'autres. Il chassa aussi en masse les citoyens les plus opulents et les plus éminents, sur soupçon de laconisme; il confisqua leurs propriétés pour se procurer de l'argent, pilla le trésor public, et même dépouilla les temples de leur riche fonds d'ornements d'or et d'argent consacrés. De plus, il se fit des partisans en affranchissant de nombreux esclaves, en les élevant au rang de citoyens, et probablement en les enrôlant dans sa troupe payée (2). Le pouvoir qu'il acquit ainsi devint très-grand. L'argent dont il s'empara lui permit non-seulement de garder ses nombreux mercenaires en leur donnant une paye régulière, mais encore de gagner les principaux Arkadiens et Argiens, de sorte qu'ils connivèrent à ses énormités; tandis qu'il était en outre actif en campagne et prêt à leur prêter l'appui de ses troupes. L'harmoste thêbain occupait encore l'akropolis avec sa garnison, bien qu'Euphrôn fût maître de la ville et du port.

Pendant que le pouvoir d'Euphrôn à Sikyôn était à son apogée, la ville voisine de Phlionte eut cruellement à souffrir (367 av. J.-C.). Les Phliasiens étaient restés constamment attachés à Sparte pendant tous ses malheurs; malgré

---

(1) Xénoph. Hellen. VII, 1, 44-46; Diodore, XV, 70.

(2) Xénoph. Hellen. VII, 3, 8.

les incessantes hostilités d'Argos, de l'Arkadia, de Pellênê et de Sikyôn, qui détruisaient leurs récoltes et leur infligeaient des maux pénibles. J'ai déjà raconté que dans l'année 369 avant J.-C., peu avant que la ligne de l'Oneion fût forcée par Epaminondas, la ville de Phlionte, après avoir été surprise par ses exilés avec l'aide des Eleiens et des Arkadiens, n'avait été sauvée que par la bravoure et la résistance désespérées de ses citoyens (1). L'année suivante, 368 avant J.-C., les forces argiennes et arkadiennes ravagèrent de nouveau la plaine phliasienne, en y causant un grand dommage; non pas toutefois sans qu'elles éprouvassent quelques pertes à leur départ, par suite de l'attaque des hoplites d'élite phliasiens et de quelques cavaliers athéniens de Corinthe (2). L'année suivante, 367 avant J.-C., une seconde invasion du territoire phliasien fut tentée par Euphrôn, avec ses propres mercenaires au nombre de deux mille, — la force armée de Sikyôn et de Pellênê, — et l'harmoste thêbain et la garnison thêbaine de l'akropolis de Sikyôn. En arrivant près de Phlionte, les Sikyoniens et les Pellêniens furent postés près de la porte de la ville qui regardait du côté de Corinthe, afin de résister à toute sortie faite de l'intérieur; tandis que les autres envahisseurs firent un circuit autour de la ville, sur une ligne élevée de terrain appelée le *Trikaranon* (qui avait été fortifiée par les Argiens et était occupée par leur garnison), pour arriver à la plaine phliasienne et la ravager. Mais la cavalerie et les hoplites phliasiens leur résistèrent avec tant de bravoure, qu'ils les empêchèrent de se répandre sur la plaine pour exercer leurs dévastations, jusqu'à ce qu'à la fin du jour ils se retirassent pour rejoindre les Sikyoniens et les Pellêniens. Toutefois, il se trouva qu'ils étaient séparés de ces derniers par un ravin qui les força de faire un long circuit, tandis que les Phliasiens, passant par une route plus courte tout près de leurs propres murs, atteignirent avant eux les Sikyoniens et les Pellêniens, qu'ils attaquèrent avec vigueur et défirent

(1) Xénoph. Hellen. VII, 2, 6-9.

(2) Xénoph. Hellen. VII, 2, 10.



en leur faisant essuyer des pertes. Euphrôn avec ses mercenaires et la division thêbaine arriva trop tard pour prévenir ce désastre, qu'il ne tenta pas de réparer (1).

Un éminent citoyen pellênien nommé Proxenos, ayant été fait prisonnier dans cet engagement, les Phliasiens, malgré toutes leurs souffrances, le relâchèrent sans rançon. Cet acte de générosité, — joint aux pertes essuyées par les Pellêniens dans la récente rencontre, aussi bien qu'avec les récentes contre-révolutions oligarchiques qui avaient séparé de Thèbes les autres cités achæennes, — changea la politique de Pellênê, et amena une paix entre cette cité et Phlionte (2). Une pareille adjonction apporta un soulagement sensible, — on pourrait presque dire le salut, — aux Phliasiens, au milieu de leur cruel appauvrissement, vu que, comme ils obtenaient par achat de Corinthe même leurs subsistances indispensables, à l'exception de ce qu'ils se procuraient par des excursions de maraude sur l'ennemi, — ils trouvaient de la difficulté à les payer, et plus de difficulté encore à les apporter chez eux en face d'un ennemi. Ils purent alors, grâce à l'aide du général athénien Charès et

---

(1) Xénoph. Hellen. VII, 2, 11-15.

(2) Ce changement de politique à Pellênê n'est point mentionné par Xénophon au moment, bien qu'il soit signalé plus tard (VII, 4, 17) comme un fait accompli; mais nous devons supposer qu'il s'effectua alors, afin de concilier les sections 11-14 avec les sections 18-20 de VII, 2.

La forte partialité laconienne de Xénophon le conduit à accorder non-seulement une vive admiration, mais encore un espace disproportionné comparativement aux autres parties de son histoire, aux exploits de la brave petite communauté phliasienne. Par malheur, ici comme ailleurs, il est obscur dans la description d'événements particuliers, et encore plus embarrassant quand nous essayons de tirer de lui une idée claire de la série générale.

Toutefois, avec tous les défauts et toute la partialité du récit de Xénophon, nous devons nous rappeler que c'est une description d'événements réels par un auteur contemporain qui avait des moyens raisonnables d'information. C'est un élément précieux, qui donne de la valeur à tout ce qu'il dit; d'autant plus que nous sommes constamment obligé d'emprunter notre connaissance de l'histoire grecque soit à des auteurs qui écrivent de seconde main et après le temps, — soit à des orateurs dont les desseins sont habituellement différents de ceux de l'historien. C'est pourquoi j'ai donné un court abrégé de ces événements phliasiens tels que Xenophon les décrit, bien qu'ils fussent trop peu importants pour exercer de l'influence sur la marche générale de la guerre.

de ses troupes mercenaires venues de Corinthe, escorter leurs familles et leur population non militaire à Pellênê, où les citoyens leur donnèrent asile avec bonté. Les Phliasiens qui servaient comme soldats, en escortant dans leur marche de retour vers Phlionte une quantité de provisions, se firent jour à travers une embuscade dressée sur leur route par l'ennemi qu'ils défirent; et ensuite, conjointement avec Charês, ils surprirent le fort de Thyamia, que les Sikyoniens étaient en train de fortifier sur leurs frontières comme poste agressif. Ce fort devint non-seulement une défense pour Phlionte, mais un moyen d'agression contre l'ennemi, et il donna également une grande facilité pour l'introduction des provisions de Corinthe (1).

Ces succès et le soulagement général obtenus par les Phliasiens avaient une autre cause, c'était l'état bouleversé des affaires à Sikyôn (367 av. J.-C.). La tyrannie d'Euphrôn était devenue si intolérable, que les Arkadiens, qui avaient contribué à l'élever, s'en dégoûtèrent. Æneas de Stymphalos, général des forces arkadiennes collectives, se rendit à Sikyôn avec un corps de troupes, rejoignit l'harmoste thêbain dans l'akropolis, et y convoqua à une assemblée les « *notables* » sikyoniens. Sous sa protection, le sentiment intense contre Euphrôn se manifesta librement, et il fut résolu qu'on rappellerait les nombreux exilés qu'il avait bannis sans jugement ni sentence publique. Redoutant la colère de ces ennemis nombreux et acharnés, Euphrôn jugea prudent de se retirer au port avec ses mercenaires; il invita à y venir Pasimêlos le Lacédæmonien, avec une partie de la garnison de Corinthe, et immédiatement il se déclara ouvertement partisan de Sparte. Le port, ville séparée et fortifiée à quelque distance de la cité (comme Lechæôn l'était de Corinthe), était ainsi occupé par les Spartiates et pour eux, tandis que Sikyôn adhérait aux Thêbains et aux Arkadiens. Toutefois, dans Sikyôn elle-même, bien qu'évacuée par Euphrôn, il resta encore de violentes dis-

(1) Xénoph. Hellen. VII, 2, 18-23.

sensions. Les exilés de retour se montraient probablement cruels dans des mesures réactionnaires; les citoyens plus humbles craignaient de perdre leurs priviléges politiques nouvellement acquis; et les esclaves affranchis redoutaient encore plus de se voir enlever cette liberté, que leur avait conférée la récente révolution.

Aussi Euphrôn conservait-il encore tant de partisans qu'après avoir obtenu d'Athènes un renfort de troupes mercenaires, il put retourner à Sikyôn, et s'établir de nouveau comme maître de la ville conjointement avec le parti populaire. Mais comme ses adversaires, les principaux personnages de la ville trouvèrent asile avec la garnison thêbaine dans l'akropolis, qu'il essaya en vain de prendre d'assaut (1), la possession même de la ville était pour lui entièrement précaire, jusqu'à ce que de si formidables voisins pussent être éloignés. En conséquence, il résolut de visiter Thêbes, dans l'espérance d'obtenir des autorités un ordre pour chasser ses adversaires et remettre une seconde fois Sikyôn sous sa domination. Sur quels motifs, après avoir si récemment passé aux Spartiates, appuyait-il ses espérances de succès, c'est ce que nous ne savons pas; si ce n'est qu'il prit avec lui une somme considérable d'argent dans le dessein de pratiquer la corruption (2). Ses adversaires sikyoniens, craignant qu'il n'en vînt réellement à ses fins, le suivirent à Thêbes, où leurs alarmes s'accrurent davantage en le voyant dans un commerce familier avec les magistrats. Dans leur premier mouvement de terreur et de désespoir, ils assassinèrent Euphrôn en plein jour, sur la Kadmeia, et même devant les portes du palais du sénat thêbain, où siégeaient et les magistrats et les sénateurs.

Pour un acte de violence aussi patent, ils furent naturellement saisis sur-le-champ, et jugés devant le sénat (367 av. J.-C.). Les magistrats appelèrent sur leurs têtes la peine la plus grave, la mort, en insistant sur l'énormité et même sur l'impudence de l'outrage commis presque sous les

(1) Xénoph. Hellen. VII, 3, 9.

(2) Xénoph. Hellen. VII, 3, 4-6.

yeux des autorités, — aussi bien que sur l'obligation sacrée de défendre non-seulement la majesté, mais même la sécurité de la cité, par un châtiment exemplaire infligé à des coupables qui avaient méprisé les lois. Quel fut le nombre des personnes impliquées dans l'affaire, nous l'ignorons. Toutes, une seule exceptée, nièrent y avoir participé réellement; mais cette seule personne avoua franchement son acte, et se leva pour le justifier devant le sénat thèbain. Il parla en substance à peu près comme il suit, — en relevant le langage des magistrats accusateurs:

« Je ne puis avoir de dédain pour vous, hommes de Thèbes, car vous êtes maîtres et de ma personne et de ma vie. Ce fut sur d'autres motifs de confiance que je tuai cet homme : d'abord, j'avais la conviction de faire une action juste, ensuite j'avais foi dans la sagesse de votre jugement. Je savais que *vous* n'avez pas attendu un procès et une sentence pour tuer Archias et Hypatès (1), que vous saisites après une carrière semblable à celle d'Euphrôn, — mais que vous les avez punis à la première occasion praticable, dans la conviction que des hommes manifestement coupables de sacrilége, de trahison et de despotisme, étaient déjà condamnés à mort par tout le monde. Eh bien, Euphrôn n'était-il pas coupable aussi de tous ces crimes? N'a-t-il pas trouvé les temples pleins d'offrandes d'or et d'argent, et ne les a-t-il pas dépouillés jusqu'à ce qu'ils fussent vides? Peut-il y avoir un traître plus palpable que l'homme qui, favorisé et soutenu par Sparte, commença par la trahir pour vous; et ensuite, après avoir reçu de vous toutes les marques de confiance, vous trahit pour elle, — en remettant le port de Sikyôn à vos ennemis? N'était-il pas un despote absolu l'homme qui

(1) Cela a trait à l'expédition secrète de Pélopidas et des six autres conspirateurs thêbains venus d'Athènes à Thèbes, à l'époque où les Lacédæmoniens étaient maîtres de cette ville et avaient une garnison dans la Kadmeia. Les conspirateurs, grâce à la combinaison du secrétaire Phyllidas, eurent accès sous un déguisement auprès des chefs oligarchiques de Thèbes, qui gouvernaient en vertu de l'ascendant lacédæmonien et les mirent à mort. Cet événement est décrit dans le quatrième chapitre du 14e volume.

élevait des esclaves, non-seulement au rang d'hommes libres, mais à celui de citoyens? l'homme qui dépouillait, bannissait ou tuait, non pas des criminels, mais tous ceux qu'il voulait, et surtout les principaux citoyens? Et maintenant, après avoir vainement tenté, conjointement avec vos ennemis les Athéniens, de chasser de force votre harmoste de Sikyôn, il a réuni des fonds considérables, et il vient ici pour en faire usage dans son intérêt. S'il avait réuni des armes et des soldats contre vous, vous m'auriez remerçié de l'avoir tué. Comment donc pouvez-vous me punir de lui avoir donné ce qu'il méritait, quand il est venu avec de l'argent pour vous corrompre et pour acheter de nouveau de vous l'empire de Sikyôn, honte et dommage pour vous? S'il avait été mon ennemi et votre ami, j'aurais indubitablement fait mal de le tuer dans votre cité; mais c'est un traître qui vous trompe, comment est-il plutôt mon ennemi que le vôtre? On me dira qu'il est venu ici de son propre mouvement, ayant confiance dans les lois de la cité. Eh bien, vous m'auriez remercié de l'avoir tué partout ailleurs hors de Thèbes; pourquoi ne me remercieriez-vous aussi de l'avoir tué *dans* Thèbes, quand il y est venu uniquement afin d'ajouter de nouveaux torts contre vous à ses anciens crimes? Où chez les Grecs l'impunité a-t-elle jamais été assurée à des traîtres, à des déserteurs ou à des despotes? Rappelez-vous que vous avez voté que des exilés d'une cité quelconque de vos alliés pourraient être saisis comme proscrits dans une autre cité. Or Euphrôn est un exilé condamné qui a osé retourner à Sikyôn sans un vote du corps général des alliés. Comment peut-on soutenir qu'il n'a pas justement encouru la mort? Voici ce que je vous dirai en terminant, hommes de Thèbes : — Si vous me mettez à mort, vous vous serez faits les vengeurs de votre plus dangereux ennemi; — si vous déclarez que j'ai eu raison, vous vous montrerez publiquement de justes vengeurs, tant en votre nom qu'au nom de tout le corps des alliés (1). »

---

(1) Xénoph. Hellen. VII, 3, 7-11. C'est au meurtre d'Euphrôn, suivi

Ce discours frappant engagea le sénat thêbain à déclarer qu'Euphrôn avait eu ce qu'il méritait. Il fut prononcé probablement par l'un des principaux citoyens de Sikyôn, parmi lesquels étaient la plupart des ennemis aussi bien que des victimes du despote assassiné. Il fait appel, d'une manière caractéristique, à cette partie de la morale grecque portant sur des hommes qui, par leurs crimes mêmes, se procuraient les moyens d'être impunis; contre lesquels il n'y avait pas de force légale qui protégeât les autres, et qui par conséquent étaient considérés comme n'ayant pas droit eux-mêmes à une protection, s'il arrivait jamais que les poignards des autres pussent les atteindre. Le tyrannicide fait appel à ce sentiment avec confiance, comme étant répandu dans toutes les cités grecques libres. Il trouva en réponse l'assentiment du sénat thêbain, et probablement il aurait trouvé le même assentiment, s'il eût été exposé avec la même force dans la plupart des sénats ou des assemblées de toute autre contrée de la Grèce.

Très-différent toutefois fut le sentiment dans Sikyôn. Le corps d'Euphrôn y fut transporté, et il jouit du privilége remarquable d'être enterré dans la place du marché (1). Non-seulement on lui construisit un tombeau, mais encore une chapelle dans laquelle il fut adoré comme Archegêtês, ou héros-patron et second fondateur de la cité. Il reçut les mêmes honneurs qu'on avait rendus à Brasidas dans Amphipolis. Les citoyens plus humbles et les esclaves, auxquels il avait accordé la liberté et les droits politiques, — ou du moins le nom de droits politiques, — se souvenaient de lui avec une admiration respectueuse comme de leur bienfaiteur, oubliant ou excusant les atrocités dont il avait frappé leurs adversaires politiques. Telle est la Némésis vengeresse

---

d'une défense si caractéristique et si expressive de la part de son auteur, — que Schneider et autres rapportent, avec beaucoup de probabilité, l'allusion qui se trouve dans la Rhétorique d'Aristote (II, 24, 2) : — Καὶ περὶ τοῦ Θήβησιν ἀποθανόντος, περὶ οὗ ἐκέλευε κρῖναι, εἰ δίκαιος ἦν ἀποθανεῖν, ὡς οὐκ ἄδικον ὂν ἀποκτεῖναι τὸν δικαίως ἀποθανόντα.

(1) Xénoph. Hellen. VII, 3, 12.

qui menace toujours et, quelquefois, atteint une oligarchie qui tient la masse des citoyens exclue des privilèges politiques. Une situation est ainsi créée, permettant à quelque citoyen ambitieux et énergique d'accorder des faveurs à cette masse et de gagner de la popularité, et ainsi d'acquérir le pouvoir qui, employé ou non à l'avantage de la majorité, est d'accord avec ses antipathies quand il humilie ou écrase la minorité qui jadis monopolisait la puissance.

Nous pouvons présumer d'après ces détails que le gouvernement de Sikyôn devint démocratique. Mais l'irritante brièveté de Xénophon ne nous apprend ni les arrangements subséquents faits avec l'harmoste thêbain dans l'Akropolis, ni comment furent réglées les dissensions intestines entre la démocratie de la ville et les réfugiés dans la citadelle, ni ce que l'on fit des citoyens qui tuèrent Euphrôn. Nous apprenons seulement que, peu de temps après, le port de Sikyôn, qu'Euphrôn avait occupé conjointement avec les Lacédæmoniens et les Athéniens, resta défendu imparfaitement à cause du rappel de ces derniers à Athènes; et qu'en conséquence il fut repris par les forces de la ville, aidées des Arkadiens (1).

Il paraît que les actes d'Euphrôn (depuis qu'il proclama pour la première fois la démocratie à Sikyôn, et acquit réellement le despotisme pour lui-même jusqu'à sa mort et à la reprise du port) s'accomplirent pendant toute l'année 367 et la première moitié de 366 avant J.-C. Probablement aucun ennemi de ce genre ne se serait élevé pour susciter des embarras à Thèbes, si la politique recommandée par Epaminondas en Achaia n'eût été annulée, et s'il n'eût lui-même encouru le mécontentement de ses compatriotes. Il est probable aussi que son influence fut affaiblie, et la politique de Thèbes affectée en mal, par l'absence accidentelle de son ami Pélopidas, qui accomplissait alors sa mission auprès de la cour de Perse à Suse. Ce voyage et le retour, avec la négociation de l'affaire dont il était chargé, ont dû occuper la

(1) Xénoph. Hellen. VII, 4, 1.

plus grande partie de l'année 367 avant J.-C., et se terminèrent probablement par le retour des ambassadeurs au commencement de 366 avant J.-C.

Les principaux Thêbains avaient été alarmés du langage de Philiskos, — qui était venu quelques mois auparavant comme ambassadeur de la part du satrape Ariobarzanès et avait menacé d'employer l'argent asiatique dans l'intérêt d'Athênes et de Sparte contre Thèbes, bien que ses menaces semblent n'avoir jamais été réalisées : ils n'avaient pas été moins inquiétés par la présence du Lacédæmônien Euthyklês (après l'échec d'Antalkidas) (1), à la cour de Perse, dont il demandait le secours. De plus, Thèbes avait actuellement des prétentions à l'hégémonie de la Grèce, au moins aussi bonnes que celles de l'une ou de l'autre de ses rivales; tandis que, depuis le fatal exemple donné par Sparte à la paix appelée du nom d'Antalkidas, en 387 avant J.-C., et imité par Athènes après la bataille de Leuktra, en 371 avant J.-C., — c'était devenu une sorte de mode reconnue que l'État grec dominant obtînt son titre du rescrit terrifiant du Grand Roi et se donnât comme imposant les conditions que ce prince avait dictées. C'est sur ce terrain d'élévation empruntée que Thèbes cherchait actuellement à se placer. Il y avait dans son cas une raison particulière qui pouvait excuser en partie l'importance que ses chefs y attachaient. L'établissement des deux nouvelles cités, Messênê et Megalopolis, avait été presque l'acte capital de sa politique. La vitalité et les chances de durée pour ces deux cités, — surtout pour cette dernière, qui avait à lutter contre l'inextinguible hostilité de Sparte, — seraient considérablement augmentées dans l'état actuel de l'esprit grec, si elles étaient reconnues autonomes en vertu d'un rescrit persan. Pour atteindre ce but (2), Pélopidas et Ismenias se dirigeaient en ce moment vers Suse comme ambassadeurs, sans doute en vertu d'un

(1) Plutarque, Artaxerxès, c. 22.

(2) Il est évident que Messênê était le grand objet de la mission de Pélopidas à la cour de Perse; nous le voyons non-seulement par Cornélius Népos (Pélop. c. 4) et par Diodore (XV, 81), mais encore même par Xénophon, Hellen. VII, 1, 36.

vote formel de l'assemblée des alliés, puisque l'Arkadien Antiochos, célèbre pancratiaste, l'Eleien Archidamos et un citoyen d'Argos les accompagnaient. Instruits de cette démarche, les Athéniens envoyèrent également à Suse Timagoras et Leôn ; et nous lisons avec quelque surprise que ces ambassadeurs de puissances hostiles s'y rendirent tous dans la même compagnie (1).

Pélopidas, bien qu'il refusât d'accomplir la cérémonie habituelle du prosternement (2), fut reçu favorablement par la cour de Perse. Xénophon, qui raconte toute l'affaire d'une manière injustement odieuse à l'égard des Thêbains, oubliant qu'ils ne faisaient alors qu'imiter l'exemple de Sparte en sollicitant l'aide persane, — Xénophon, dis-je, affirme que sa demande fut grandement servie par le souvenir de l'ancienne alliance de Thèbes avec Xerxês, contre Athènes et Sparte, à l'époque de la bataille de Platée, et par le fait que Thèbes avait non-seulement refusé de seconder l'expédition d'Agésilas contre l'Asie, mais qu'elle l'avait réellement désapprouvée. Il y a peut-être lieu de douter que cet argument ait compté pour beaucoup; on peut en dire autant de l'éloquence pleine de franchise de Pélopidas, si vantée par Plutarque (3), éloquence qui ne pouvait arriver aux oreilles persanes que par le canal d'un interprète. Mais le fait capital pour le Grand Roi à connaître, c'était que les Thêbains avaient été victorieux à Leuktra; qu'ils avaient subséquemment foulé encore plus aux pieds la gloire de Sparte, en

(1) Xénoph. Hellen. VII, 1, 33-38; Plutarque, Pelopidas, c. 30; Plutarque, Artaxerxês, c. 32.

Les mots de Xénophon ἠκολούθει δὲ καὶ Ἀργεῖος doivent faire allusion à quelque ambassadeur argien, bien que le nom ne soit pas mentionné et doive probablement avoir disparu, — ou peut-être le mot τις; en ce qu'il se peut que Xénophon n'ait pas appris le nom.

Il paraîtrait que la mission que Pharnabazos conduisit à la cour de Perse (ou du moins entreprit de conduire) en 408 avant J.-C., des ambassadeurs de cités grecques hostiles se trouvaient dans la même compagnie (Xénoph. Hellen. I, 5, 13), comme dans l'occasion actuelle.

(2) Plutarque, Artaxerxês, c. 22.

Toutefois, Ismenias, son collègue, laissa tomber, dit-on, son anneau, et s'arrêta alors pour le ramasser, immédiatement devant le roi, accomplissant ainsi le prosternement.

(3) Plutarque, Pélopidas, c. 30.

promenant leurs armes en Laconie et en affranchissant la moitié du pays qu'ils avaient conquise; que, quand ils n'étaient plus dans le Péloponèse, leurs alliés les Arkadiens et les Argiens avaient été honteusement défaits par les Lacédæmoniens (à la Bataille sans larmes). Ces exploits dont se glorifiait Pélopidas, — confirmés comme étant des faits réels même par l'Athénien Timagoras, — convainquirent les ministres persans qu'il était de leur intérêt d'exercer l'ascendant sur la Grèce au moyen de Thèbes, de préférence à Sparte. Aussi, quand le Grand Roi demanda à Pélopidas quelle sorte de rescrit il désirait, ce dernier obtint ce qu'il voulut. Messênê fut déclarée autonome et indépendante de Sparte; il fut dit également qu'Amphipolis serait une cité libre et autonome; les Athéniens reçurent l'ordre de faire rentrer et de désarmer leurs vaisseaux de guerre actuellement en service actif, sous peine d'une intervention persane contre eux, en cas de désobéissance. De plus, Thèbes fut déclarée la première cité de la Grèce, et toute cité qui refuserait de reconnaître son hégémonie était menacée d'y être contrainte immédiatement par les forces persanes (1). Quant

---

(1) Xénoph. Hellen. VII, 1, 36. Ἐκ δὲ τούτου ἐρωτώμενος ὑπὸ βασιλέως ὁ Πελοπίδας τί βούλοιτο ἑαυτῷ γραφῆναι, εἶπεν ὅτι Μεσσήνην τε αὐτόνομον εἶναι ἀπὸ Λακεδαιμονίων, καὶ Ἀθηναίους ἀνέλκειν τὰς ναῦς · εἰ δὲ ταῦτα μὴ πείθοιντο, στρατεύειν ἐπ' αὐτούς · εἴ τις δὲ πόλις μὴ ἐθέλοι ἀκολουθεῖν, ἐπὶ ταύτην πρῶτον ἰέναι.

Il est clair que ce ne sont pas les mots exacts du rescrit de 367 avant J.-C., bien que dans le premier cas de la paix d'Antalkidas (387 av. J.-C.) Xénophon semble avoir donné le rescrit dans ses termes mêmes (V, 1, 31).

Ce qu'il dit ensuite (VII, 1, 38) au sujet d'Elis et de l'Arkadia prouve qu'il y avait d'autres questions comprises. Conséquemment, je n'hésite pas à croire qu'Amphipolis fut reconnue aussi comme autonome. C'est ce que nous lisons dans Démosthène, Fals. Legat. p. 383, c. 42. Καὶ γάρ τοι πρῶτον μὲν Ἀμφίπολιν πόλιν ἡμετέραν δούλην κατέστησεν (le roi de Perse), ἣν τότε σύμμαχον αὐτῷ καὶ φίλην ἔγραψεν. Démosthène fait ici allusion à l'effet produit sur l'esprit du Grand Roi et au changement dans sa conduite, quand il apprit que Timagoras avait été mis à mort en revenant à Athènes : l'adverbe de temps τότε fait allusion au rescrit donné quand Timagoras était présent.

Dans les mots de Xénophon, — εἴ τις δὲ πόλις μὴ ἐθέλοι ἀκολουθεῖν, — l'hégémonie de Thêbes est déclarée ou impliquée. Cf. la convention imposée par Sparte à Olynthos, après que cette dernière fut réduite (V, 3, 26).

aux points de dispute entre Elis et l'Arkadia (la première réclamant la souveraineté sur la Triphylia, qui se déclarait arkadienne et avait été admise dans la communauté arkadienne), le rescrit prononça en faveur des Éleiens (1), probablement à la demande de Pélopidas, vu qu'il existait à ce moment beaucoup de froideur entre les Thêbains et les Arkadiens.

Leôn l'Athénien protesta contre le rescrit persan en faisant observer à haute voix quand il l'entendit lire : « Par Zeus, Athéniens, je crois qu'il est temps pour vous de chercher quelque autre ami que le Grand Roi. » Cette remarque, que le roi put entendre et qui lui fut traduite, amena l'addition suivante au rescrit : « Si les Athéniens ont quelque chose de plus juste à proposer, qu'ils viennent en informer le roi. » Cependant une modification si vague ne contribua guère à apaiser les murmures des Athéniens. Au retour de leurs deux ambassadeurs à Athènes, Leôn accusa son collègue Timagoras d'avoir non-seulement refusé de s'associer avec lui pendant le voyage, mais encore de s'être prêté aux desseins de Pélopidas, de s'être engagé par des promesses entachées de haute trahison, et d'avoir reçu du roi de Perse des présents considérables. Sur ces accusations, Timagoras fut condamné et exécuté (2). L'ambassadeur arkadien Antio-

(1) Xénoph. Hellen. VII, 1, 38. Τῶν δὲ ἄλλων πρεσβέων ὁ μὲν Ἠλεῖος Ἀρχίδαμος, ὅτι προὐτίμησε τὴν Ἦλιν πρὸ τῶν Ἀρκάδων, ἐπῄνει τὰ τοῦ βασιλέως · ὁ δ' Ἀντίοχος, ὅτι ἠλαττοῦτο τὸ Ἀρκαδικὸν, οὔτε τὰ δῶρα ἐδέξατο, etc.

(2) Démosth. Fals. Leg. c. 42, p. 383.

Dans un autre passage du même discours (c. 57, p. 400), Démosthène dit que Leôn avait été ambassadeur conjointement avec Timagoras *pendant quatre ans*. Certainement cette mission de Pélopidas à la cour de Perse ne peut avoir duré quatre ans, et Xénophon dit que les Athéniens envoyèrent les deux ambassadeurs quand ils apprirent que Pélopidas s'y rendait. J'imagine que Leôn et Timagoras ont pu être envoyés à la cour de Perse peu après la bataille de Leuktra, à l'époque où les Athéniens firent jurer de nouveau le premier rescrit du roi persan, qui établissait Athènes comme chef à la place de Sparte (Xénoph. Hellen. VI, 5, 1, 2). Ce fut exactement quatre ans auparavant (371-367 av. J.-C.). Leôn et Timagoras ayant entrepris conjointement la première ambassade, et en étant peut-être revenus récemment, furent à ce moment envoyés *conjointement* pour une seconde. Démosthène a réuni le temps des deux comme s'il n'y en avait qu'une.

chos fut également indigné du rescrit; il refusa même de recevoir les présents de courtoisie formelle qu'on offrit à tous, et qu'accepta Pélopidas lui-même, tout en refusant toutefois rigoureusement toute autre chose au delà. La conduite de ce Thêbain éminent présenta ainsi un contraste prononcé avec les acquisitions de l'Athénien Timagoras (1). Antiochos, à son retour en Arkadia, rendit compte de sa mission à l'assemblée panarkadienne, appelée les Dix Mille, à Megalopolis. Il parla, de la manière la plus méprisante, de ce qu'il avait vu à la cour de Perse. Il y avait (disait-il) une quantité de boulangers, de cuisiniers, d'échansons, de porteurs, etc. ; mais, pour des hommes capables de combattre contre des Grecs, il n'en put voir un seul, bien qu'il les cherchât avec beaucoup de soin ; et même le platane d'or si vanté n'était pas assez large pour donner de l'ombre à une cigale (2).

D'autre part, l'ambassadeur éleien revint avec des sentiments de satisfaction, et les Thêbains avec triomphe (366 av. J.-C.). Des députés de chacune de leurs cités alliées furent invités à venir à Thèbes, pour entendre la lecture du rescrit persan. Il fut produit par un Persan indigène, leur compagnon officiel depuis Suse, — le premier Persan probablement qui eût été jamais vu dans Thèbes depuis les temps qui précédèrent immédiatement la bataille de Platée ; — après avoir montré publiquement le sceau royal, il lut le document à haute voix, comme l'avait fait le satrape Tiribazos à l'occasion de la paix d'Antalkidas (3).

Mais, bien que les chefs thêbains imitassent ainsi exactement la conduite de Sparte, tant dans les moyens que dans la fin, ils ne trouvèrent nullement le même acquiescement empressé, quand ils invitèrent les députés présents à prêter serment au rescrit, au Grand Roi et à Thèbes. Tous répondirent qu'ils étaient venus avec des instructions qui les

(1) Plutarque, Pélopidas, c. 30.

Démosthène parle du montant que Timagoras reçut, en argent, du roi de Perse, comme ayant été 40 talents, ὡς λέγεται (Fals. Leg. p. 383), outre d'autres présents et d'autres choses à sa convenance. Cf. aussi Plutarque, Artaxer. c. 22.

(2) Xénoph. Hellen. VII, 1, 38.

(3) Xénoph. Hellen. V, 1, 30.

autorisaient à écouter et à rapporter, mais à rien de plus, et que l'acceptation ou le rejet devait être décidé dans leurs cités respectives. Et ce ne fut pas le pis. Lykomêdês et les autres députés d'Arkadia, jaloux déjà de Thèbes et sans doute encore plus indisposés par le rapport plein de colère que leur fit leur ambassadeur Antiochos, allèrent encore plus loin et firent insérer dans le procès-verbal une protestation générale contre l'hégémonie de Thèbes, affirmant que l'assemblée ne devait pas être tenue constamment dans cette cité, mais sur le théâtre de la guerre, partout où ce pourrait être. Irrités d'un tel langage, les Thêbains accusèrent Lykomêdês de violer le principe fondamental de la confédération; alors lui et ses collègues arkadiens se retirèrent sur-le-champ, et rentrèrent dans leurs foyers, en déclarant qu'ils ne voulaient plus siéger dans l'assemblée. Les autres députés paraissent avoir suivi son exemple. Dans le fait, comme ils avaient refusé de prononcer le serment qui leur était soumis, le but spécial de l'assemblée était manqué.

Après n'avoir pu réussir à en venir à leurs fins avec les alliés collectivement, les Thêbains résolurent d'essayer l'efficacité de demandes individuelles. En conséquence, ils dépêchèrent des ambassadeurs, portant le rescrit persan, pour visiter les cités successivement et inviter chacune d'elles à accepter et à prononcer un serment d'adhésion. Chaque cité séparément (pensaient-ils) craindrait de refuser, dans le danger d'une hostilité combinée du Grand Roi et de Thèbes. Ils avaient tant de confiance dans les terreurs que causaient le nom et le sceau du roi, qu'ils adressèrent cet appel non-seulement aux cités en alliance avec eux, mais même à plusieurs de leurs ennemis. Leurs ambassadeurs exposèrent d'abord la proposition à Corinthe, cité non-seulement en opposition avec eux, mais même servant de centre d'opération pour les forces athéniennes et lacédæmoniennes destinées à garder la ligne de l'Oneion et à empêcher l'entrée d'une armée thêbaine dans le Péloponèse. Mais les Corinthiens rejetèrent entièrement la proposition et refusèrent formellement de se lier par des serments communs à l'égard du roi de Perse. Les ambassadeurs éprouvèrent le même

refus quand ils passèrent dans le Péloponèse, sinon de toutes les cités visitées, du moins d'une proportion si considérable que la mission échoua complétement. Et ainsi le rescrit que Thèbes avait eu tant de peine à se procurer se trouva en pratique impuissant à confirmer ou à imposer son hégémonie (1), bien que sans doute le seul fait qu'il comprenait et reconnaissait Messènè contribuât à fortifier la vitalité et à rehausser la dignité de cette cité nouvellement née.

Dans leurs efforts pour faire servir le rescrit persan à la reconnaissance de leur hégémonie d'une extrémité à l'autre de la Grèce, les Thèbains durent naturellement visiter la Thessalia et les districts septentrionaux, aussi bien que le Péloponèse (366 av. J.-C.). Il paraît que Pélopidas et Ismenias se chargèrent eux-mêmes de cette mission, et qu'en l'exécutant ils furent arrêtés et détenus prisonniers par Alexandre de Pheræ. Ce despote semble être venu à Pharsalos, sous des apparences pacifiques, pour s'y rencontrer avec eux. Ils nourrissaient l'espoir de le déterminer aussi bien que les autres Thessaliens à accepter le rescrit persan, car nous voyons par l'exemple de Corinthe qu'ils avaient essayé leurs moyens de persuasion sur des ennemis aussi bien que sur des amis. Mais les Corinthiens, tout en repoussant la demande, avaient néanmoins respecté la morale publique, regardée comme sacrée même entre ennemis en Grèce, et avaient congédié les ambassadeurs (Pélopidas était-il du nombre? nous ne pouvons l'affirmer), sans offenser leurs personnes. Le tyran de Pheræ ne fit pas de même. Remarquant que Pélopidas et Ismenias n'étaient pas accompagnés de forces militaires, il s'empara d'eux et les emmena à Pheræ comme prisonniers.

Tout perfide que fût ce procédé, il fut extrêmement profitable à Alexandre (366 av. J.-C.). L'importance personnelle de Pélopidas était telle, que son emprisonnement frappa de terreur les partisans de Thèbes en Thessalia et engagea

(1) Xénoph. Hellen. VII, 1, 40. Καὶ αὐτὴ μὲν ἡ Πελοπίδου καὶ τῶν Θηβαίων τῆς ἀρχῆς περιβολὴ οὕτω διελύθη.



plusieurs d'entre eux à se soumettre au despote de Pheræ, qui envoya de plus informer les Athéniens de sa capture et solliciter leur aide contre la vengeance imminente de Thêbes. Fortement frappés de cette nouvelle, les Athéniens considérèrent Alexandre comme un second Jasôn, propre à arrêter l'ascendant menaçant de leur voisine et rivale (1). Ils envoyèrent immédiatement à son secours trente trirèmes et mille hoplites sous Autoklès, qui, ne pouvant franchir l'Euripos, quand la Bœôtia et l'Eubœa étaient toutes deux hostiles à Athènes, fut forcé de faire le tour de cette dernière île. Il arriva à Pheræ juste à temps, car les Thêbains, irrités à l'excès de l'arrestation de Pélopidas, avaient dépêché sans retard huit mille hoplites et six cents cavaliers pour le délivrer ou le venger. Malheureusement pour eux, Epaminondas n'avait pas été renommé commandant depuis ses opérations de la dernière année en Achaia. Il servait en ce moment comme hoplite dans les rangs, tandis que Kleomenès avec d'autres bœôtarques avait le commandement. En entrant en Thessalia, ils furent rejoints par divers alliés du pays. Mais l'armée d'Alexandre, aidée par les Athéniens et placée sous les ordres d'Autoklès, se trouva très-formidable, surtout en cavalerie. Les Thessaliens alliés de Thêbes, agissant avec leur perfidie habituelle, désertèrent à l'heure du danger; et l'entreprise, difficile et périlleuse ainsi, fut rendue impraticable par l'incapacité des bœôtarques. Ne pouvant tenir tête à Alexandre et aux Athéniens, ils furent forcés de se retirer vers leur pays. Mais leur commandement était si inhabile et la cavalerie de l'ennemi si active, que toute l'armée fut dans un danger imminent d'être affamée ou détruite. Rien ne les sauva à ce moment que la présence

(1) Les fortes expressions de Démosthène montrent quel effet remarquable cette nouvelle produisit à Athènes (cont. Aristokrat. p. 660, s. 142).

Τί δ'; Ἀλέξανδρον ἐκεῖνον τὸν Θετταλὸν, ἡνίκ' εἶχε μὲν αἰχμάλωτον δήσας Πελοπίδαν, ἐχθρὸς δ' ὡς οὐδεὶς ἦν Θηβαίοις, ὑμῖν δ' οἰκείως διέκειτο, οὕτως ὥστε παρ' ὑμῶν στρατηγὸν αἰτεῖν, ἐβοηθεῖτε δ' αὐτῷ καὶ πάντ' ἦν Ἀλέξανδρος, etc.

On dit qu'Alexandre promit aux Athéniens une quantité de bétail assez considérable pour maintenir très-bas le prix de la viande à Athènes (Plutarque, Apophth. Reg. p. 193 E).

d'Epaminondas, simple soldat dans les rangs. Remplie d'indignation aussi bien que de terreur, toute l'armée se réunit pour déposer ses généraux, et à l'unanimité le pria de la tirer de ses périls. Epaminondas accepta le devoir, — disposa la retraite dans un ordre parfait, — se chargea du commandement de l'arrière-garde, repoussant toutes les attaques de l'ennemi, et ramena à Thèbes l'armée saine et sauve (1).

Cet exploit mémorable, en déshonorant les malheureux bœôtarques, qui furent condamnés à une amende et déposés de leur charge, éleva plus haut que jamais la réputation d'Epaminondas parmi ses compatriotes. Mais l'insuccès de l'expédition fut pour un temps un coup fatal à l'influence de Thèbes en Thessalia, où Alexandre victorieux exerça alors un empire irrésistible, tenant encore Pélopidas dans son cachot. La cruauté et l'oppression, habituelles en tout temps au despote de Pheræ, furent poussées à un excès dont auparavant on n'avait pas eu d'exemple. Outre d'autres actes de brutalité dont nous lisons le récit avec horreur, il entoura, dit-on, de forces militaires les citoyens non armés de Melibœa et de Skotussa, et les massacra tous en masse. Dans de pareilles mains, la vie de Pélopidas tenait à un fil; cependant lui-même, avec ce courage personnel qui ne l'abandonna jamais, tint contre le tyran un langage de défi et de provocation indomptables. Un grand nombre de Thessaliens, et même Thêbê, épouse d'Alexandre, manifestèrent une grande sympathie à l'égard d'un prisonnier aussi illustre, et Alexandre, craignant d'encourir l'inimitié implacable de Thèbes, fut amené à épargner sa vie, tout en le retenant captif. Aussi son emprisonnement paraît-il avoir duré quelque temps, avant que les Thèbains, découragés par leur dernier échec, fussent prêts à entreprendre une seconde expédition pour le délivrer.

Enfin ils envoyèrent dans ce dessein une armée, qui fut placée, en cette occasion, sous le commandement d'Epaminondas. La gloire de son nom rallia de nombreux adhérents

(1) Diodore, XV, 71; Plutarque, Pélopidas, c. 28; Pausanias, IX, 15, 1.

dans le pays, et sa prudence, non moins que son habileté militaire, se déploya d'une manière remarquable, en défaisant et en intimidant Alexandre, sans toutefois le réduire à un désespoir qui aurait pu devenir fatal au prisonnier. A la fin le despote fut forcé d'envoyer une ambassade pour s'excuser de sa récente violence, offrir de rendre Pélopidas, et solliciter d'être admis à une paix et à une alliance avec Thèbes. Mais Epaminondas ne voulut rien accorder de plus qu'une trêve temporaire (1), avec l'engagement d'évacuer la Thessalia, tandis qu'il demanda en échange l'élargissement de Pélopidas et d'Ismenias. Ses conditions furent acceptées, de sorte qu'il eut le bonheur de ramener en sûreté à Thèbes son ami délivré. Toutefois, bien que ce premier but fût rempli, il est évident qu'il ne rendit pas à Thèbes la même influence en Thessalia dont elle avait joui avant l'arrestation de Pélopidas (2). Cet événement avec ses conséquences continua

(1) Plutarque (Pélopidas, c. 29) dit une trêve pour trente jours; mais il est difficile de croire qu'Alexandre eût été satisfait d'un terme si court.

(2) Le récit de l'arrestation de Pélopidas par Alexandre, avec ses conséquences, est contenu surtout dans Diodore, XV, 71-75; Plutarque, Pélopidas, c. 27-29; Cornél. Nép., Pélop. c. 5; Pausanias, IX, 15, 1. Xénophon n'en fait pas mention.

J'ai placé l'arrestation dans l'année 366 avant J.-C., après le retour de Pélopidas de son ambassade en Perse, ambassade que, d'accord avec M. Fynes Clinton, je rapporte à l'année 367 avant J.-C. Plutarque place cette arrestation avant l'ambassade; Diodore la place dans l'année comprise entre le solstice d'été de 368 et celui de 367 avant J.-C.; mais il ne mentionne pas du tout l'ambassade, dans son ordre chronologique régulier; il y fait seulement allusion en résumant les exploits à la fin de la carrière de Pélopidas.

En admettant que l'ambassade à la cour de Perse se soit effectuée en 367 avant J.-C., l'arrestation ne peut pas bien avoir été opérée avant ce temps.

L'année 368 avant J.-C. semble avoir été celle où Pélopidas fit sa seconde expédition en Thessalia, et dont il revint victorieux en ramenant les otages.

L'arrestation de Pélopidas fut accomplie à un moment où Epaminondas n'était ni bœôtarque, ni commandant de l'armée thébaine. Or, il semble que ce ne fut qu'à la fin de l'année 367 avant J.-C., après les accusations auxquelles donna lieu sa conduite en Achaia, qu'Epaminondas ne fut pas renommé général.

Xénophon, en décrivant l'ambassade de Pélopidas en Perse, mentionne les raisons qu'il a d'espérer une réception favorable et les choses dont il avait à se faire gloire (Hellen. VII, 1, 35). Or, si Pélopidas, immédiatement auparavant, avait été saisi et retenu pendant quelques mois en prison par Alexandre de Pheræ, assurément Xénophon y aurait fait allusion comme à un article d'un sens opposé. Je sais

d'être un désastre pour Thèbes et un avantage pour Alexandre, qui redevint maître de toute la Thessalia ou de la plus grande partie de ce pays, ainsi que des Magnêtes, des Achæens Phthiotes et d'autres nations tributaires dépendantes de la Thessalia, — tout en conservant entières son influence à Athènes et ses relations avec cet État (1).

Tandis que les armes thèbaines perdaient ainsi du terrain en Thessalia, un point important était gagné en leur faveur de l'autre côté de la Bœôtia (366 av. J.-C.). Orôpos, sur la frontière nord-est de l'Attique attenante à la Bœôtia, fut prise et enlevée à Athènes par un parti d'exilés qui vinrent d'Eretria en Eubœa, avec l'aide de Themisôn, despote de la cité mentionnée en dernier lieu. Elle avait été plus d'une fois perdue et reprise entre Athènes et Thèbes; elle était vraisemblablement d'origine bœôtienne, et n'avait jamais été incorporée comme dème, ou membre constitutif égal de la république athénienne, mais elle était reconnue seulement comme dépendance d'Athènes, bien que, comme elle était tout près de la frontière, beaucoup de ses citoyens fussent également citoyens d'Athènes, dèmotes du dème voisin

qu'il ne faut pas toujours se fier à cette conséquence tirée du silence de Xénophon. Mais dans le cas actuel, nous devons nous rappeler qu'il n'aime pas les deux chefs thêbains; et nous pouvons conclure à bon droit que là où il énumère les trophées de Pélopidas, il n'aurait guère manqué de mentionner une honte signalée, si elle avait existé, et subie immédiatement avant.

Pélopidas fut fait prisonnier par Alexandre, non dans une bataille, mais quand il accomplissait une mission pacifique, et dans des circonstances dans lesquelles aucun homme moins infâme qu'Alexandre ne l'aurait arrêté (παρασπονδηθεὶς, — Plutarque, Apophth. p. 194 D.; Pausan. IX, 15, 1; « Legationis jure satis tectum se arbitraretur, » — Cornél. Nép.). Son imprudence à se fier, dans quelques circonstances que ce soit, à un homme tel qu'Alexandre est blâmée par Polybe (VIII, 1) et par d'autres. Mais nous devons supposer que cette imprudence doit être en partie justifiée ou expliquée par quelques circonstances plausibles, et la proclamation du rescrit persan me paraît présenter l'explication la plus raisonnable de sa conduite.

C'est pour ces raisons, qui, à mon sens, l'emportent sur toutes les probabilités en sens contraire, que j'ai placé l'arrestation de Pélopidas en 366 avant J.-C., après l'ambassade en Perse, non sans toutefois sentir que la chronologie de cette période ne peut être rendue absolument certaine.

(1) Plutarque, Pélopidas, c. 31-35.

Græa (1). A une époque aussi rapprochée que celle qui précéda immédiatement la bataille de Leuktra, Athènes et Thèbes avaient échangé des remontrances pleines de colère relativement à une portion du territoire oropien. A cette époque, à ce qu'il paraît, les Thèbains furent forcés de céder, et leurs partisans dans Orôpos furent bannis (2). Ce furent ces partisans qui, grâce à l'aide de Themisôn et des Erétriens, effectuèrent actuellement leur retour, de telle sorte qu'ils reprirent possession d'Orôpos, et sans doute bannirent les principaux citoyens amis d'Athènes (3). La sensation produite chez les Athéniens fut si grande que non-seulement ils marchèrent avec toutes leurs forces pour recouvrer la place, mais encore qu'ils rappelèrent leur général Charès avec les troupes mercenaires qu'il commandait dans les territoires de Corinthe et de Phlionte. En outre, ils demandèrent le secours des Corinthiens et de leurs autres alliés du Péloponèse. Ces alliés ne répondirent pas à l'appel; mais l'armée athénienne seule aurait suffi pour reprendre Orôpos, si les Thèbains ne l'eussent occupée de manière à la mettre à l'abri de leur attaque. Athènes fut obligée de consentir à ce qu'ils l'occupassent, bien qu'en protestant, et à la condition tacite que le droit disputé serait remis à un arbitrage impartial (4).

(1) V. l'inscription et les commentaires instructifs publiés par le professeur Ross, dans lesquels il fait connaitre distinctement pour la première fois le Dême Γραῆς, près d'Orôpos (Ross, Die Demen von Attica, p. 6, 7, Halle, 1846).

(2) Isokrate, Orat. XIV (Plataïc.), s. 22-40.

(3) Xénoph. Hellen. VII, 4, 1; Diodore, XV, 76.

La prise antérieure d'Orôpos, quand Athènes la perdit en 411 avant J.-C., fut accomplie dans des circonstances tout à fait analogues (Thucyd. VIII, 60).

(4) Xénophon, Hellen. VII, 4, 1; Diodore, XV, 76.

Cf. Démosthène, De Coronâ, p. 259, s. 123; Æschine cont. Ktesiph. p. 397, s. 85.

Il semblerait que nous devrions rapporter à cette perte d'Orôpos le jugement de Chabrias et de Kallistratos à Athènes, en même temps que la mémorable harangue de ce dernier que Démosthène entendit dans sa jeunesse avec une si vive admiration Mais nos informations sont si vagues et si chétives, que nous ne pouvons rien établir avec certitude sur ce point. Rehdantz (Vitæ Iphicratis, Chabriæ et Timothei, p. 109-114) réunit, dans un chapitre instructif, tous les témoignages disséminés.

La prise d'Orôpos amena plus d'une conséquence importante (366 av. J.-C.). A cause du rappel de Charês de Corinthe, le port de Sikyôn ne put plus être défendu contre les Sikyoniens de la ville qui, avec l'aide des Arkadiens, le reprirent; de sorte que et la ville et le port rentrèrent dans la ligue des Thêbains et des Arkadiens. De plus, Athènes éprouva du mécontentement contre ses alliés péloponésiens pour n'avoir pas répondu à son appel lors de la circonstance d'Orôpos, bien que des troupes athéniennes eussent été constamment de service pour protéger le Péloponèse contre les Thêbains. Le Mantineien Lykomêdês vint à savoir qu'Athènes était dans ces dispositions; c'était le chef le plus capable et le plus ambitieux d'Arkadia, qui non-seulement était jaloux de la supériorité des Thêbains, mais qui en était venu à une rupture formelle avec eux à l'assemblée tenue pour la réception du rescrit persan (1). Désireux de séparer les Arkadiens de Thêbes aussi bien que de Sparte, Lykomêdês profita à ce moment du mécontentement d'Athènes pour ouvrir des négociations avec cette cité, et il persuada la majorité des Dix Mille Arkadiens de l'y envoyer en qualité d'ambassadeur. Il fut difficile de faire accueillir sa proposition par les Athéniens, à cause de l'alliance qui existait entre eux et Sparte. Mais on leur rappela que détacher les Arkadiens de Thêbes n'était pas moins dans l'intérêt de Sparte que dans celui d'Athènes, et une réponse favorable fut alors donnée à Lykomêdês. Celui-ci s'embarqua à Peiræeus pour revenir; mais jamais il ne parvint en Arkadia, car il se trouva qu'il débarqua à l'endroit où étaient réunis les exilés arkadiens du parti opposé, qui le mirent à mort sur-le-champ (2). Toutefois, malgré sa mort, l'alliance entre l'Arkadia et Athènes finit par se conclure, bien que non pas sans opposition.

(1) Xénoph. Hellen. VII, 1, 39; VII, 4, 2.

(2) Xénoph. Hellen. VII, 4, 3.
Xénophon mentionne la singularité de l'accident. Il y avait une quantité de vaisseaux au Peiræeus; Lykomêdês n'avait qu'à choisir et à décider où il voulait débarquer. Il fixa précisément le lieu où les exilés étaient réunis, sans savoir qu'ils y étaient, — δαιμονιώτατα ἀποθνήσκει.

Thèbes fut pendant cette année engagée dans sa malheureuse campagne en Thessalia (à laquelle il a déjà été fait allusion) pour délivrer Pélopidas, campagne qui la mit hors d'état de faire des efforts efficaces dans le Péloponèse. Mais aussitôt que cette délivrance eut été accomplie, Epaminondas, son plus grand homme et son seul orateur remarquable, fut envoyé en Arkadia pour opposer, conjointement avec un ambassadeur d'Argos, un obstacle diplomatique à l'alliance athénienne proposée (366 av. J.-C.). Il eut à parler contre Kallistratos, l'orateur le plus distingué d'Athènes, qui avait été envoyé par ses compatriotes pour plaider leur cause au milieu des Dix Mille Arkadiens, et qui, entre autres arguments, dénonça les énormités qui assombrissaient les légendes héroïques et de Thèbes et d'Argos. « Orestês et Alkmæôn, tous deux meurtriers de leurs mères (demanda Kallistratos), n'étaient-ils pas natifs d'Argos? Œdipe, qui tua son père et épousa sa mère, n'était-il pas natif de Thèbes? » — « Oui (dit Epaminondas dans sa réponse), ils l'étaient. Mais Kallistratos a oublié de vous dire que ces personnages, tant qu'ils vécurent dans leurs foyers, furent innocents ou réputés tels. Aussitôt que leurs crimes furent connus, Argos et Thèbes les bannirent; et c'est alors qu'Athènes les reçut, souillés d'un crime avoué (1). » Cette réplique adroite fit beaucoup d'honneur au talent oratoire d'Epaminondas, mais son discours en général ne fut pas heureux. Les Arkadiens conclurent une alliance avec Athènes, sans toutefois renoncer formellement à l'amitié de Thèbes.

Aussitôt que cette nouvelle alliance eut été ratifiée, il devint important pour Athènes de se procurer une entrée

---

(1) Cornélius Népos, Epaminondas, c. 6; Plutarque, Reip. Ger. Præcep. p. 810 F.; Plutarque, Apophth. Reg. p. 193 D.

Cf. une allusion semblable, de la part d'autres personnes, aux crimes compris dans la légende thêbaine (Justin, IX, 3).

Il se peut que ce soit pendant cette ambassade dans le Péloponèse que Kallistratos adressa à l'assemblée publique à Messênê le discours auquel Aristote fait allusion (Rhétorique, III, 17, 3); il est assez possible que ce soit aussi contre Epaminondas.

libre et assurée dans le Péloponèse; tandis qu'en même temps la lenteur montrée récemment par Corinthe, par rapport à l'appel fait pour Orôpos, lui inspirait des doutes sur sa fidélité. En conséquence il fut résolu dans l'assemblée athénienne, sur la motion d'un citoyen nommé Demotiôn, qu'on s'emparerait de Corinthe et qu'on l'occuperait, vu qu'il y avait déjà quelques garnisons athéniennes éparses sur divers points du territoire corinthien, prêtes à être concentrées et utilisées pour un pareil dessein. On prépara une flotte et une armée de terre sous les ordres de Charês et on les envoya. Mais en arrivant au port corinthien de Kenchreæ, Charês ne put même obtenir d'être admis. La proposition de Demotiôn et la résolution des Athéniens étaient parvenues à la connaissance des Corinthiens, qui se mirent aussitôt sur leurs gardes, envoyèrent des soldats à eux pour relever les divers postes avancés athéniens sur leur territoire, et invitèrent ces derniers à exposer les griefs dont ils pouvaient avoir à se plaindre, vu qu'on n'avait pas besoin de leurs services. Charês prétendit avoir entendu dire que Corinthe était en danger. Mais lui et les autres Athéniens furent congédiés, bien qu'avec toute sorte d'expressions de remercîments et de politesse (1).

C'est ainsi que fut déjoué le projet perfide d'Athènes, et que les Corinthiens furent en sûreté pour le moment. Cependant leur position était précaire et triste; car leurs ennemies, Thèbes et Argos, étaient déjà maîtresses d'eux par terre, et Athènes, d'alliée qu'elle était, s'était actuellement changée en ennemie (366 av. J.-C.). Aussi résolurent-ils de réunir des forces mercenaires suffisantes qu'ils payeraient eux-mêmes (2); mais tout en pourvoyant à la sécurité mili-

(1) Xénoph. Hellen. VII, 4, 4-6.

Les débats publics de l'assemblée athénienne n'étaient pas favorables au succès d'un projet, comme celui que proposa Demotiôn, auquel le secret était indispensable. Cf. un autre projet, divulgué de la même manière, dans Thucydide, III, 3.

(2) Il semble probable que ce furent les mercenaires placés par les Corinthiens sous le commandement de Timophanês, et employés plus tard par lui comme instruments pour établir un despotisme.

Plutarque (Timoléon, c. 3, 4) fait une brève allusion à des mercenaires

taire, ils envoyèrent à Thèbes des ambassadeurs chargés d'ouvrir des négociations pour une paix. Les Thêbains leur accordèrent la permission d'aller consulter leurs alliés et de traiter pour la paix conjointement avec tous ceux qui pourraient être amenés à partager leurs vues. Conséquemment les Corinthiens allèrent à Sparte et exposèrent leur affaire devant l'assemblée complète des alliés, convoqués pour cette occasion. « Nous sommes sur le bord de la ruine (dit le député corinthien), et nous devons faire la paix. Nous nous réjouirons de la faire conjointement avec vous, si vous voulez y consentir ; mais si vous jugez convenable de continuer la guerre, ne vous formalisez pas si nous faisons la paix sans vous. » Les Épidauriens et les Phliasiens, réduits à la même détresse, tinrent le même langage, exprimant leur lassitude et leur désir de la paix (1).

Il avait été arrêté à Thèbes qu'on n'accueillerait aucune proposition de paix qui ne contiendrait pas une reconnaissance formelle de l'indépendance de Messênê. Les Corinthiens et les autres alliés de Sparte n'eurent aucune difficulté à s'accorder sur ce point. Mais ils s'efforcèrent en vain de déterminer Sparte elle-même à se soumettre à la même concession. Les Spartiates refusèrent résolûment d'abandonner un territoire légué par leurs ancêtres victorieux, et occupé en vertu d'une si longue prescription. Ils repoussèrent avec plus d'indignation encore l'idée de reconnaître comme Grecs libres et voisins égaux ceux qui avaient été si longtemps leurs esclaves. Ils déclarèrent qu'ils étaient déterminés à continuer la guerre, même seuls et malgré tous ses dangers, afin de regagner ce qu'ils avaient perdu (2); et bien qu'ils ne pussent empêcher directement les Corinthiens et les autres alliés, pour lesquels la lassitude de la guerre était devenue intolérable, de négocier une paix sé-

équipés à cette époque (autant que nous pouvons vérifier sa chronologie), et aux mercenaires corinthiens réunis alors, en rapport avec Timoleôn et Timophanês, — j'aurai à en parler longuement dans un autre chapitre.

(1) Cf. Xénoph. Hellen. VII, 4, 8, 9, avec Isokrate, Or. VI (Archidamus), s. 106.

(2) Xénoph. Hellen. VII, 4, 9.

parée pour eux-mêmes, — cependant ils ne donnèrent leur consentement qu'à contre-cœur. Archidamos, fils d'Agésilas, reprocha même aux alliés de montrer un égoïsme timide, en partie en abandonnant leur bienfaitrice Sparte à l'heure où elle avait besoin d'appui, en partie en lui recommandant de se soumettre à un sacrifice ruineux pour son honneur (1). Le prince spartiate conjura ses compatriotes, au nom de toute leur ancienne dignité, de repousser avec mépris les ordres de Thèbes; de ne reculer ni devant les efforts ni devant le danger pour reconquérir Messênê, dussent-ils même combattre seuls contre toute la Grèce; de convertir leur population militaire en un camp permanent, et d'envoyer leurs femmes et leurs enfants trouver un asile dans des cités étrangères amies.

Bien que les Spartiates ne fussent pas disposés à adopter les suggestions désespérées d'Archidamos, cependant cet

(1) Ce sentiment de mécontentement contre les alliés est exposé fortement et à plusieurs reprises dans le Discours d'Isokrate appelé Archidamus, composé comme s'il devait être prononcé dans cette assemblée, — et bonne preuve (qu'il ait été réellement prononcé ou non) des sentiments qui animaient ce prince et un parti considérable à Sparte. Archidamos regarde ceux des alliés qui recommandaient aux Spartiates de rendre Messênê, comme des ennemis pires même que ceux qui avaient rompu complétement. Il spécifie les Corinthiens, les Phliasiens et les Epidauriens, sect. 11-13 : — Εἰς τοῦτο δ' ἥκουσι πλεονεξίας, καὶ τοσαύτην ἡμῶν κατεγνώκασιν ἀνανδρίαν, ὥστε πολλάκις ἡμᾶς ἀξιώσαντες ὑπὲρ τῆς αὐτῶν πολεμεῖν, ὑπὲρ Μεσσήνης οὐκ οἴονται δεῖν ἡμᾶς κινδυνεύειν· ἀλλ' ἵν' αὐτοὶ τὴν σφετέραν αὐτῶν ἀσφαλῶς καρπῶνται, πειρῶνται διδάσκειν ἡμᾶς ὡς χρὴ τοῖς ἐχθροῖς τῆς ἡμετέρας παραχωρῆσαι καὶ πρὸς τοῖς ἄλλοις ἐπαπειλοῦσιν, ὡς, εἰ μὴ ταῦτα συγχωρήσομεν, ποιησόμενοι τὴν εἰρήνην κατὰ σφᾶς αὐτούς. Cf. sect. 67, 87, 99, 105, 106, 123.

Nous pouvons conclure de ce discours d'Isokrate que le mécontentement des Spartiates contre leurs alliés, parce que ces derniers leur conseillaient d'abandonner Messênê, — était beaucoup plus grand que ne nous amènerait à le croire le récit de Xénophon (Hellen. VII, 4, 8-11).

Dans l'argument mis en tête du discours, il est affirmé (entre diverses autres inexactitudes) que les Spartiates avaient envoyé à Thèbes demander la paix, et que les Thêbains avaient dit en réponse — que la paix serait accordée, si Μεσσήνην ἀνοικίσωσι καὶ αὐτόνομον ἐάσωσι. Or les Spartiates n'avaient jamais envoyé à Thêbes dans ce dessein; les Corinthiens allèrent à Thêbes et y apprirent la condition péremptoire exigeant la reconnaissance de Messênê. Ensuite les Thêbains ne durent jamais demander à Sparte de coloniser de nouveau ou de rétablir (ἀνοικίσαι) Messênê, ce qu'ils avaient déjà fait eux-mêmes.

important congrès aboutit à une scission entre eux et leurs alliés (366 av. J.-C.). Les Corinthiens, les Phliasiens, les Epidauriens et autres, allèrent à Thèbes et conclurent la paix, en reconnaissant l'indépendance de Messênê et en affirmant l'indépendance de chaque cité séparée dans son propre territoire, sans alliance obligatoire ni hégémonie de la part d'aucune cité. Cependant, quand les Thêbains les engagèrent à contracter une alliance, ils refusèrent, en disant que cela ne ferait que les embarquer dans une guerre de l'autre côté, tandis que l'objet seul de leurs vœux, c'était la paix. En conséquence on jura la paix, aux conditions indiquées dans le rescrit persan, en ce qui regardait l'autonomie générale de chaque cité séparée, et spécialement celle de Messênê, mais n'enfermant aucune sanction, directe ou indirecte, de l'hégémonie thèbaine (1).

Ce traité éloigna de la guerre et plaça dans une position de neutralité un nombre considérable d'États grecs, — surtout ceux qui étaient voisins de l'isthme, — Corinthe, Phlionte, Epidauros, probablement Trœzen et Hermionê, puisque nous ne les trouvons pas mentionnées de nouveau au nombre des parties belligérantes (366 av. J.-C.). Mais il laissa encore en état de guerre les États plus puissants, Thèbes et Argos, — Sparte et Athènes (2), — aussi bien que l'Arkadia, l'Achaia et Elis. Toutefois les relations entre ces États furent alors quelque peu compliquées ; car Thèbes était en guerre avec Sparte, et en alliance, bien que l'alliance ne fût pas entièrement sincère, avec les Arkadiens ; tandis qu'Athènes était en guerre avec Thèbes, et cependant

(1) Diodore (XV, 76) dit que le roi de Perse envoya en Grèce des ambassadeurs, qui firent que cette paix fut conclue. Mais il ne semble pas qu'il y ait lieu de croire que des ambassadeurs persans quelconques aient visité la Grèce depuis le retour de Pélopidas, dont l'arrivée avec le rescrit constitua en fait une intervention persane. La paix conclue alors fut sur la base générale de ce rescrit : c'est jusque-là, mais pas plus loin (à mon sens), que l'assertion de Diodore relative à une intervention persane est exacte.

(2) Diodore (XV, 76) est inexact encore en présentant la paix comme acceptée universellement, et comme mettant fin à la guerre bœôtienne et lacédæmonienne, qui avait commencé avec la bataille de Leuktra.

alliée avec Sparte aussi bien qu'avec l'Arkadia. Les Argiens étaient alliés avec Thèbes et l'Arkadia, et en guerre avec Sparte; les Eleiens étaient dans des termes hostiles, mais non en guerre réelle avec l'Arkadia, — tout en étant cependant (à ce qu'il paraîtrait) alliés avec Thèbes. En dernier lieu, les Arkadiens eux-mêmes étaient en train de perdre, les uns à l'égard des autres, leur coopération et leur harmonie intérieures, qui n'avaient commencé que tout récemment. Il se formait parmi eux deux partis, sous les anciens auspices rivaux de Mantineia et de Tegea. Tegea, occupée par un harmoste thèbain et par une garnison thèbaine, était fortement attachée à Megalopolis et à Messênê aussi bien qu'à Thèbes, constituant ainsi une frontière forte et unie contre Sparte.

Si les Spartiates se plaignaient de leurs alliés péloponésiens, qui les pressaient de reconnaître Messênê comme État indépendant, ils ne furent pas moins indignés contre le roi de Perse, qui, bien que s'appelant encore leur allié, avait inséré la même reconnaissance dans le rescrit accordé à Pélopidas (1). Les Athéniens aussi furent mécontents de ce rescrit. Ils avaient (comme il a déjà été dit) condamné à mort Timagoras, un de leurs ambassadeurs qui avaient accompagné Pélopidas, pour avoir reçu des présents. Ils profitèrent actuellement de l'ouverture que leur laissaient les mots mêmes du rescrit, pour envoyer une nouvelle ambassade à la cour de Perse, et pour solliciter des conditions plus favorables. Leurs nouveaux ambassadeurs, faisant connaître que Timagoras avait trahi son devoir et avait été puni pour cela, obtinrent du Grand Roi un nouveau rescrit, qui déclarait qu'Amphipolis était une possession athénienne et non une ville libre (2). L'autre article aussi du premier res-

(1) Xénoph. Encom. Agesil. II, 30. Ἐνόμιζε — τῷ Πέρσῃ δίκην ἐπιθήσειν καὶ τῶν πρόσθεν, καὶ ὅτι νῦν, σύμμαχος εἶναι φάσκων, ἐπέταττε Μεσσήνην ἀφιέναι.

(2) Cette seconde mission des Athéniens à la cour de Perse, conformément à l'invitation contenue dans le rescrit donné à Pélopidas (Xénoph. Hellen. VII, 1, 37), me paraît impliquée dans Démosthène, Fals. Legat. p. 381, s. 150; p. 420, s. 283; Orat. De Halonneso, p. 84, s. 30.

Si le roi de Perse fut informé que

crit, qui commandait à Athènes de faire rentrer tous ses vaisseaux armés, fut-il révoqué à ce moment, c'est ce que nous ne pouvons pas dire ; mais cela semble probable.

Au même moment où les Athéniens envoyèrent cette seconde ambassade, ils dépêchèrent aussi un armement sous Timotheos à la côte d'Asie Mineure, toutefois avec des instructions expresses de ne pas violer la paix avec le roi de Perse (366 av. J.-C.). Agésilas, roi de Sparte, vint sur le même théâtre, bien que sans forces publiques ; il profitait seulement de sa réputation militaire depuis longtemps établie pour servir les intérêts de son pays en qualité de négociateur. L'attention tant de Sparte que d'Athènes était tournée en ce moment, d'une manière directe et spéciale, vers Ariobarzanès, le satrape de Phrygia, qui (comme je l'ai déjà raconté) avait envoyé en Grèce, deux ans auparavant, Philiskos d'Abydos, en vue soit d'obtenir des Thêbains la paix pour Sparte à des conditions favorables, soit d'aider cette dernière contre eux (1). Ariobarzanès était alors en train de préparer et, apparemment, avait consommé ouvertement, depuis sa révolte contre le roi de Perse, qu'Agésilas mettait toute son influence à fomenter. Cependant les Athéniens, désirant encore éviter une rupture avec la Perse, recommandèrent à Timotheos d'assister Ariobarzanès, — toutefois avec la clause conditionnelle qu'il ne violerait pas la trêve avec le Grand Roi. Ils accordèrent aussi et au satrape (ainsi qu'à ses trois fils) et à Philiskos, la faveur du droit de cité athénien (2). Ce satrape semble avoir eu en ce

---

Timagoras avait été mis à mort par ses compatriotes en revenant à Athènes, — et s'il envoya (κατέπεμψεν) un autre rescrit relatif à Amphipolis, — cette information ne peut avoir été communiquée, et le nouveau rescrit avoir été obtenu, que par une seconde ambassade qui lui fut envoyée d'Athènes.

Il se peut que le Lacédæmonien Kallias ait accompagné cette seconde mission athénienne à Suse : on nous parle de lui comme étant revenu avec une lettre amicale du roi de Perse pour Agésilas (Xénoph. Encom. Agesil. VIII, 3; Plutarque, Apophth. Lacon. p. 1213 E.), apportée par un messager persan. Mais le renseignement est trop vague pour nous permettre de vérifier ce fait comme se rapportant à l'occasion actuelle.

(1) Xénoph. Hellen. VII, 1, 27.

(2) Demosth. De Rhodior. Libert. p. 193, s. 10. Cont Aristokrat. p. 666, s. 165; p. 687, s. 212.

moment une armée mercenaire considérable, et avoir été en possession des deux côtés de l'Hellespont, aussi bien que de Perinthos sur la Propontis, tandis que Philiskos, comme son principal officier, exerçait un ascendant étendu, déshonoré par beaucoup de brutalité et de tyrannie, sur les cités grecques de cette région.

Empêché par ses instructions d'aider ouvertement le rebelle Ariobarzanès, Timotheos tourna ses forces contre l'île de Samos, qui était occupée à ce moment par Kyprothemis, chef grec, avec des forces militaires au service de Tigranès, satrape perse résidant sur le continent opposé. Comment ou quand Tigranès l'avait-il acquise, c'est ce que nous ignorons; mais les Perses, une fois que la paix d'Antalkidas leur eut assuré la possession tranquille des Grecs asiatiques continentaux, tendirent naturellement à étendre leur domination sur les îles voisines. Après avoir poursuivi ses opérations militaires dans Samos, avec 8,000 peltastes et 30 trirèmes, pendant dix ou onze mois, Timotheos en devint maître. Son succès avait été d'autant plus agréable, qu'il avait trouvé moyen de payer et d'entretenir ses troupes pendant tout le temps aux dépens des ennemis, sans tirer sur le trésor athénien ni extorquer de contributions des alliés (1). Athènes acquit ainsi une possession importante, tandis qu'un corps considérable de Samiens du parti contraire alla en exil, perdant ainsi ses propriétés. Comme Samos n'était pas au nombre des possessions légitimes du roi de Perse, il fut entendu que cette conquête n'impliquait pas de guerre entre lui et Athènes. Dans le fait, il paraît que la révolte d'Ariobarzanès, et la fidélité incertaine de divers satrapes voisins, ébranlèrent pendant quelque temps

(1) Demosth. *ut sup.*; Isokrate, Or. XV (De Permutat.), s. 118; Cornél. Nép. Timoth. c. 1.

Les stratagèmes par lesquels Timotheos obtint de l'argent pour ses troupes à Samos, sont touchés dans le Pseudo-Aristote, Œconomic. II, 23; et dans Polyen, III, 10, 9; autant que nous pouvons les comprendre, ce paraît n'avoir été que des contributions légèrement déguisées, levées sur les habitants.

Comme Ariobarzanès donna de l'argent à Agésilas, il se peut qu'il en ait donné un peu à Timotheos pendant ce siége.

l'autorité du roi et absorbèrent ses revenus dans ces régions. Autophradatês, satrape de Lydia, — et Mausôlos, prince indigène de Karia sous la suprématie persane, — attaquèrent Ariobarzanês, dans le dessein, réel ou prétendu, de réprimer sa revolte, et ils assiégèrent Assos et Adramyttion. Mais ils furent amenés, dit-on, à se désister par l'influence personnelle d'Agésilas (1). Comme ce dernier n'avait ni armée ni aucun moyen de séduction (si ce n'est peut-être quelque argent qu'il recevait d'Ariobarzanês), nous pouvons à bon droit présumer que les deux assiégeants n'étaient pas très-ardents pour la cause. De plus, nous les verrons tous deux, peu d'années après, révoltés conjointement avec Ariobarzanês lui-même, contre le roi de Perse (2). Agésilas obtint de tous trois des secours pécuniaires pour Sparte (3).

L'acquisition de Samos, tout en rehaussant la réputation de Timotheos, agrandit considérablement la domination maritime d'Athènes (365 av. J.-C.). Elle semble aussi avoir affaibli l'empire du Grand Roi sur l'Asie Mineure, — avoir disposé les habitants à la révolte, tant satrapes que cités grecques, — et avoir ainsi servi Ariobarzanês, qui récompensa et Agésilas et Timotheos. Agésilas put rapporter dans sa patrie une somme d'argent à ses compatriotes embarrassés; mais Timotheos, refusant un secours pécuniaire, obtint pour Athènes la faveur plus importante d'une réadmission dans la Chersonèse de Thrace. Ariobarzanês lui céda Sestos et Krithotè dans cette péninsule, possessions

(1) Xénoph. Encom. Ages. II, 26; Polyen. VII, 26.

Je ne sais si c'est à cette époque que nous devons rapporter le siége d'Atarneus par Autophradatês, qu'il fut amené à abandonner par une proposition ingénieuse d'Euboulos, qui occupait la place (Aristot. Politic. II, 4, 10).

(2) C'est avec la plus grande difficulté que nous établissons quelque chose qui ressemble à un fil d'événements à cette époque, tant nos autorités sont misérablement chétives et indistinctes.

Rehdantz (Vitæ Iphicratis, Chabriæ et Timothei, ch. V, p. 118-130) est un auxiliaire instructif, en ce qu'il réunit les fragments d'information : Cf. aussi Weissenborn, Hellen. p. 192-194 (Iena, 1844).

(3) Xénoph. Encom. Ages. II, 26, 27.

doublement précieuses en ce qu'elles rendaient les Athéniens maîtres en partie du passage de l'Hellespont, avec un vaste territoire circonvoisin à occuper (1).

Samos et la Chersonèse ne furent pas simplement de nouveaux États confédérés tributaires agrégés à l'assemblée athénienne. Elles furent, dans une vaste proportion, de nouveaux territoires acquis à Athènes qu'elle put occuper au moyen de citoyens athéniens en qualité de klèruchi, ou citoyens établis au dehors. Une grande partie de la Chersonèse avait été possédée par des citoyens athéniens, même du temps du premier Miltiadès, et plus tard jusqu'à la destruction de l'empire athénien en 405 avant J.-C. Bien que tous ces propriétaires eussent été chassés en Attique et expropriés, ils n'avaient jamais perdu l'espoir d'un retour favorable de fortune et d'une rentrée éventuelle (2). Ce moment était actuellement arrivé. La renonciation formelle à toute propriété privée en dehors de l'Attique, qu'Athènes avait proclamée lors de la formation de la seconde confédération, en 378 avant J.-C., comme moyen de se faire des alliés maritimes, — fut oubliée, maintenant qu'elle ne craignait plus Sparte. Le même système de klèruchiæ, qui avait jeté tant de défaveur sur son premier empire, fut recommencé en partie. On envoya de nombreux klèruchi ou possesseurs de lots pour occuper des terres tant à Samos que dans la Chersonèse. Ces hommes étaient des citoyens athéniens, qui restaient encore citoyens d'Athènes même dans leur domicile étranger, et dont les propriétés faisaient partie de la liste imposable d'Athènes. Les détails de cette importante mesure nous sont inconnus. A Samos, les émi-

(1) Isokrate, Or. XV (De Permut.), s. 115-119; Cornélius Népos, Timotheus, c. 1.

Isokrate insiste particulièrement sur le fait que les conquêtes de Timotheos assurèrent à Athènes un vaste territoire circonvoisin : — Ὧν ληφθεισῶν ἅπας ὁ τόπος περιέχων οἰκεῖος ἠναγκάσθη τῇ πόλει γενέσθαι, etc. (s. 114).

L'importance que l'Hellespont avait pour Athènes en lui assurant une provision régulière de blé importé de l'Euxin, faisait quelquefois appeler Sestos « la planche à farine du Peiræeus » — ἡ τηλία τοῦ Πειραιῶς (Aristote, Rhétor. III, 10, 3).

(2) V. Andocide, de Pace, s. 15.

grants doivent avoir été des hommes nouveaux, car il n'y avait jamais eu auparavant de klèruchi dans cette île (1). Mais dans la Chersonèse, les anciens propriétaires athéniens, qui avaient été expropriés quarante ans auparavant (ou leurs descendants), revinrent sans doute alors et essayèrent, avec plus ou moins de succès, de ravoir leurs anciennes terres, renforcés qu'ils furent par des troupes de nouveaux émigrants. Et Timotheos, après avoir une fois pris pied à Sestos et à Krithôtè, étendit bientôt ses acquisitions jusqu'à Elæonte et à d'autres endroits; ce qui enhardit Athènes à réclamer publiquement toute la Chersonèse ou du moins la plus grande partie, comme son ancienne possession, — depuis sa frontière septentrionale extrême à une ligne tirée en travers de l'isthme, au nord de Kardia, jusqu'à Elæonte à son extrémité méridionale (2).

Cette transmission de terres dans Samos à des proprié-

---

(1) Que l'occupation de Samos (sans doute en partie seulement par des klèruchi athéniens) ait *commencé* en 366 ou 365 av. J.-C. — c'est ce qui est établi par Diodore, XVIII, 8-18, — quand il mentionne le rétablissement des Samiens quarante-trois ans après par le Macédonien Perdikkas. Cela n'est pas incompatible avec le fait que des détachements additionnels de klèruchi furent envoyés en 361 et en 352 avant J.-C., comme le mentionne le scholiaste d'Æschine cont. Timarch. p. 31, c. 12; et Philochore, Fr. 131, édit. Didot. V. la note de Wesseling, qui révoque en doute l'exactitude de la date dans Diodore. Je ne partage pas sa critique, bien qu'elle soit appuyée et par Bœckh (Public Econ. of Athens, l. III, p. 428) et par M. Clinton (Fast. Hellen. ad ann. 352). Je regarde comme extrêmement improbable qu'un si long intervalle se soit écoulé entre la prise de l'île et l'envoi des klèruchi, ou qu'Athènes ait eu recours *pour la première fois* en 352 avant J.-C. à cette dernière mesure, blessante comme elle l'était aux yeux de la Grèce, alors qu'elle était tant affaiblie et par la Guerre sociale et par les progrès de Philippe : Strabon mentionne deux mille klèruchi comme ayant été envoyés à Samos. Mais nous ne pouvons dire s'il entend la première fournée seule ou toutes les différentes fournées ensemble (Strabon, XIV, p. 638). Le père du philosophe Epikouros (Epicure) fut au nombre de ces klèruchi : Cf. Diogène Laërce, X, I.

Rehdantz (Vitæ Iphicratis, Chabriæ et Timothei, p. 127) me semble avoir une idée juste de la chronologie très-difficile de cette époque.

Démosthène mentionne les propriétés de ces klèruchi, quand il fait la revue générale des ressources et des revenus d'Athènes, dans un discours prononcé dans l'olympiade 106, 352 avant J.-C. (De Symmoriis, p. 182, s. 19).

(2) V. Démosthène, De Halonneso, p. 86, s. 40-42; Æschine, De Fals. Legat. 264. s. 74.

taires athéniens, combinée avec la reprise de la Chersonèse, paraît avoir excité une vive sensation d'une extrémité à l'autre de la Grèce, comme étant une renaissance de tendances ambitieuses de la part d'Athènes et un abandon manifeste de ces professions désintéressées qu'elle avait faites en 378 avant J.-C. Même dans l'assemblée athénienne, un citoyen nommé Kydias protesta fortement contre l'émigration des klèruchi à Samos (1). Cependant, quelque exposée à la critique que fût la mesure, comme elle avait été précédée d'un siége triomphant et de l'expulsion de maints propriétaires indigènes, elle ne semble pas avoir jeté Athènes dans autant de difficultés réelles que la reprise de ses anciens droits dans la Chersonèse. Non-seulement elle y entra en conflit avec des villes indépendantes, comme Kardia (2), qui résistèrent à ses prétentions, — et avec des propriétaires résidant que ses citoyens ne purent déposséder qu'avec son aide, — mais encore avec un nouvel ennemi, Kotys, roi de Thrace. Ce prince, qui réclamait la Chersonèse comme un territoire thrace, était lui-même sur le point de s'emparer de Sestos, quand Agésilas ou Ariobarzanès le chassa (3), pour faire place à Timotheos et aux Athéniens.

Nous avons déjà mentionné que Kotys (4), — le nouvel ennemi thrace, mais antérieurement l'ami d'Athènes, qui l'avait adopté comme citoyen, — était beau-père du général athénien Iphikratès, qu'il avait mis à même d'établir et de peupler la ville et colonie appelée Drys, sur la côte de Thrace. Iphikratès avait été employé par les Athéniens pendant les trois ou quatre dernières années sur les côtes de la Macédoine et de la Chalkidikê, et en particulier contre Amphipolis; mais il n'avait pas pris cette dernière ville ni obtenu (autant que nous le savons) aucun autre succès, bien qu'il eût fait pendant trois ans la dépense d'un général mer-

(1) Aristote, Rhétorique, II, 8, 4.
(2) Démosth. cont. Aristokrat. p. 677, s. 201; p. 679, s. 209.
(3) Xénophon, Encom. Ages. II, 26.
(4) Démosth. cont. Aristokrat. p. 660, s. 141.

cenaire nommé Charidêmos avec un corps de troupes. Comment doit-on expliquer un résultat si peu profitable de la part d'un homme énergique comme Iphikratês, — c'est ce que nous ne pouvons dire. Mais il le mettait naturellement, devant les yeux de ses compatriotes, dans un contraste désavantageux avec Timotheos, qui venait d'acquérir Samos et la Chersonèse. Une autre circonstance offrit un motif de plus pour se défier d'Iphikratês : c'est qu'Athènes était alors en guerre avec son beau-père Kotys. Aussi les Athéniens résolurent-ils alors de le rappeler et de nommer Timotheos (1) à un commandement étendu, comprenant la Thrace et la Macédoine, aussi bien que la Chersonèse. Il se peut que des inimitiés de parti, entre les deux chefs athéniens, avec leurs amis respectifs, aient contribué au changement, Comme Iphikratês avait été l'accusateur de Timotheos peu d'années auparavant, de même ce dernier peut avoir saisi cette occasion de se venger (2). En tout cas, le général déposé se conduisit de manière à justifier la défiance de ses compatriotes, en prenant parti pour son beau-père Kotys dans la guerre et en combattant réellement contre Athènes (3). Il avait en sa possession quelques otages d'Amphipolis, que lui avait livrés Harpalos, ce qui

---

(1) Démosth. cont. Aristokrat. p. 669, s. 171. Ἐπειδὴ τὸν μὲν Ἰφικράτην ἀποστράτηγον ἐποιήσατε, Τιμόθεον δ' ἐπ' Ἀμφίπολιν καὶ Χεῤῥόνησον ἐξεπέμψατε στρατηγόν, etc.

(2) V. Démosth. cont. Timoth. p. 1187, 1188, s. 10-15.

Timotheos s'engagea publiquement par serment dans l'assemblée athénienne, en une occasion, d'intenter à Iphikratês une γραφὴν ξενίας; mais jamais il ne réalisa cet engagement, et même il se réconcilia si bien plus tard avec Iphikratês, qu'il donna sa fille en mariage au fils de ce dernier (*ibid.* p. 1204, s. 78).

A quelle date ou circonstance précise doit-on rapporter cet engagement juré, c'est ce que nous ne pouvons déterminer. Il est possible que la γραφὴ ξενίας se rapporte aux relations d'Iphikratês avec Kotys, relations qui pouvaient en quelque manière entraîner la perte de son droit de cité; car il est difficile de comprendre comment une γραφὴ ξενίας dans son sens habituel (impliquant la négation de tout droit primitif de cité) pouvait jamais être intentée comme charge contre Iphikratês, qui non-seulement remplissait tous les devoirs actifs d'un citoyen, mais servait dans le poste le plus élevé et recevait du peuple des honneurs distingués.

(3) Démosth. cont. Aristokrat. p. 664, s. 153. Ἐτόλμησεν ὑπὲρ τῶν Κότυος πραγμάτων ἐνάντια τοῖς ὑμετέροις στρατηγοῖς ναυμαχεῖν.

faisait espérer beaucoup qu'on pourrait arracher la reddition de la ville. Il avait remis ces otages à la garde du général mercenaire Charidêmos, bien que l'assemblée athénienne eût décidé par un vote qu'ils seraient envoyés à Athènes (1). Aussitôt que la nomination d'Iphikratês fut annulée, Charidêmos rendit sur-le-champ les otages aux Amphipolitains eux-mêmes, privant ainsi Athènes d'un avantage considérable. Et ce ne fut pas tout. Bien que Charidêmos eût été trois ans avec sa troupe au service d'Athènes, sous Iphikratês, cependant quand le nouveau général Timotheos désira le réengager, il déclina la proposition et il emmena ses soldats dans des transports athéniens pour entrer à la solde d'un ennemi décidé d'Athènes, — de Kotys, et conjointement avec Iphikratês lui-même (2). Plus tard il allait par mer en partant de Kardia prendre du service sous les autres ennemis d'Athènes, Olynthos et Amphipolis, quand il fut pris par la flotte athénienne. Dans ces circonstances, il fut déterminé de nouveau à servir Athènes.

Ce fut sur ces deux cités, et sur la côte générale de la Macédoine et de la Thrace chalkidique, que Timotheos dirigea d'abord son attention, ajournant pour le moment Kotys et la Chersonèse (365-364 av. J.-C.). Dans cette entreprise il trouva un moyen d'obtenir l'alliance de la Macédoine, qui avait été hostile à son prédécesseur Iphikratês. Ptolémée d'Alôros, régent de ce pays, qui avait assassiné le roi précédent, Alexandre, fils d'Amyntas, fut assassiné lui-même (365 av. J.-C.) par Perdikkas, frère d'Alexandre (3). Perdikkas, pendant la première ou la

(1) Démosth. cont. Aristokrat. p. 669, s. 174-177. Relativement à ces otages, je ne puis faire plus que de répéter la mention brève et obscure de Démosthène. Des diverses conjectures proposées pour l'expliquer, aucune ne me paraît satisfaisante. Qui était Harpalos, je ne puis me permettre de le dire.

(2) Démosth. cont. Aristokrat. p. 669, s. 175.

L'orateur s'en réfère à des lettres écrites par Iphikratês et par Timotheos au peuple athénien, à l'appui de ces allégations. Par malheur, ces lettres ne sont pas citées en substance.

(3) Diodore, XV, 77; Æschine, De Fals. Leg. p. 250, c. 14.

seconde année de son règne, semble avoir été pour Athènes un ami et non un ennemi. Il prêta main-forte à Timotheos, qui tourna ses forces contre Olynthos et les autres villes, tant dans la Thrace chalkidique que sur la côte de Macédoine (1). Il est probable que la confédération olynthienne avait acquis de nouveau de la force pendant les années de la récente humiliation spartiate; de sorte que Perdikkas trouvait à ce moment son compte en aidant Athènes à la soumettre ou à l'affaiblir, précisément comme son père Amyntas avait invoqué Sparte dans le même dessein. Timotheos, avec l'aide de Perdikkas, fut très-heureux de ces côtés; il se rendit maître de Torônê, de Potidæa, de Pydna, de Methônê et de diverses autres places. Comme il soumit un grand nombre des villes chalkidiques alliées avec Olynthos, ce que cette cité conservait encore en ressources et en partisans diminua tellement, que l'on dit vaguement que Timotheos la conquit (2). Ici, comme à Samos, il obtint ses succès non-seulement sans dépenses pour Athènes, mais encore (nous dit-on) sans rigueurs exercées sur les alliés, simplement au moyen des contributions régulières payées par les confédérés thraces d'Athènes; de plus, il put s'aider de l'emploi d'une monnaie temporaire d'un métal ordinaire (3). Cependant, bien que Timotheos fût ainsi victorieux dans le golfe Thermaïque et auprès de ce golfe, il ne fut pas plus heureux que son prédécesseur dans la tentative

(1) Démosthène (Olynth. I, p. 21, s. 14) mentionne l'assistance prêtée par les Macédoniens à Timotheos contre Olynthos. Cf. aussi son discours ad Philippi Epistolam (p. 154, s. 9). Cela ne peut guère faire allusion à autre chose qu'à la guerre poursuivie par Timotheos sur ces côtes en 364 avant J.-C. V. aussi Polyen, III, 10, 14.

(2) Diodore, XV, 81; Cornélius Népos, Timoth. I; Isokrate, Or. XV (De Permut.), s. 115-119; Dinarque cont. Demosth. s. 14, cont. Philokl. s. 19. Je donne dans le texte ce que je crois être la vérité réelle contenue dans l'assertion large d'Isokrate Χαλκιδεῖς ἅπαντας κατεπολέμησεν (s. 119). L'orateur dit que Timotheos acquit vingt-quatre cités en tout; mais ce total comprend probablement ses conquêtes dans d'autres temps aussi bien que dans d'autres endroits. L'expression de Népos, — « Olynthios bello subegit, » — est vague.

(3) Isokrate, *l. c.*; Aristote, Œconomic. II, 22; Polyen, III, 10, 14.

qu'il fit pour accomplir ce qu'Athènes avait le plus à cœur, — la prise d'Amphipolis; quoique, par la capture accidentelle de Charidêmos sur mer, il pût de nouveau enrôler ce chef avec sa troupe, dont les services semblent avoir été appréciés à Athènes avec reconnaissance (1). Timotheos dépêcha d'abord Alkimachos, qui fut repoussé, — puis il débarqua lui-même et attaqua la cité. Mais les Amphipolitains, aidés par les Thraces voisins en nombre considérable (et peut-être par le Thrace Kotys), firent une résistance si énergique, qu'il fut forcé de se retirer avec perte et même de brûler quelques trirèmes qui, ayant été amenées pour attaquer la cité du côté large du fleuve Strymôn en amont, ne purent être ramenées en face de l'ennemi (2).

(1) Démosth. cont. Aristokrat. p. 669, s. 177.

(2) Polyen (III, 10, 8) mentionne ce fait, qui est expliqué si l'on compare (dans Thucydide, VII, 9) la description de l'attaque dirigée par l'Athénien Euetiôn sur Amphipolis en 414 avant J.-C.

Ces échecs de Timotheos sont énumérés, selon moi, dans ce catalogue de *neuf* défaites, que le scholiaste d'Æschine (De Fals. Leg. p. 756, Reiske) spécifie comme ayant été subies par Athènes dans le territoire appelé *les Neuf Chemins* (Ἐννέα Ὁδοί), l'ancien nom du lieu où fut bâtie Amphipolis. Ils forment le huitième et le neuvième article du catalogue.

Le troisième article est la prise d'Amphipolis par Brasidas. Le quatrième est la défaite de Kleôn par Brasidas. Puis viennent :

5. Οἱ ἐνοικοῦντες ἐπ' Ἠιόνα Ἀθηναῖοι ἐξελάθησαν. La seule manière dont je puis faire de ces mots un fait historique, c'est en supposant qu'ils font allusion à l'expulsion de tous les Athéniens résidant au dehors qui furent renvoyés à Athènes, après la défaite d'Ægospotami. Nous savons par Thucydide que quand Amphipolis fut prise par Brasidas, beaucoup des Athéniens qui y étaient établis se retirèrent à Eiôn, où ils restèrent probablement jusqu'à la fin de la guerre du Péloponèse, et qu'alors ils furent forcés de retourner à Athènes. Nous expliquerions alors οἱ ἐνοικοῦντες ἐπ' Ἠιόνα Ἀθηναῖοι, — par « les Athéniens résidant à Eiôn, » ce qui, bien que ce ne soit pas le sens habituel de la préposition ἐπὶ avec un accusatif, semble la seule signification déterminée que l'on puisse établir ici.

6. Οἱ μετὰ Σιμμίχου στρατηγοῦντος διεφθάρησαν.

7. Ὅτε Πρωτόμαχος ἀπέτυχεν (Ἀμφιπολιτῶν αὐτοὺς παραδόντων τοῖς ὁμόροις Θρᾳξί, ces derniers mots sont insérés par Bekker d'après un MS.). Ces deux événements mentionnés en dernier lieu sont totalement inconnus. Il est possible de supposer qu'ils se rapportent à la période où Iphikratês commandait les forces d'Athènes dans ces régions, de 368 à 365 avant J.-C.

8. Ἐκπεμφθεὶς ὑπὸ Τιμοθέου Ἀλκίμαχος ἀπέτυχεν αὐτοῦ, παραδόντων αὐτοὺς Θρᾳξὶν ἐπὶ Τιμοκράτους Ἀθήνησιν ἄρχοντος.

Le mot Τιμοθέου est inséré ici par Bekker d'après un MS, à la place de

Timotheos tourna ensuite (363 av. J.-C.) son attention vers la guerre contre Kotys en Thrace et vers la défense des possessions athéniennes nouvellement acquises dans la Chersonèse, et actuellement menacées par l'apparition d'un ennemi nouveau et inattendu pour Athènes dans les eaux orientales de la mer Ægée, — une flotte thêbaine.

J'ai déjà mentionné qu'en 366 avant J.-C. Thèbes avait éprouvé de grands malheurs en Thessalia. Pélopidas avait été frauduleusement arrêté et retenu comme prisonnier par Alexandre de Pheræ ; on avait dépêché pour le délivrer une armée thêbaine, qui avait été repoussée honteusement et n'avait pu effectuer sa retraite que grâce au génie d'Epaminondas, servant alors comme simple particulier et invité par les soldats à prendre le commandement. On avait ensuite envoyé Epaminondas lui-même à la tête d'une seconde armée pour qu'il dégageât son ami captif, ce qu'il avait accompli, mais non sans abandonner la Thessalia et sans laisser Alexandre plus puissant que jamais. Pendant un certain temps après cette défaite, les Thêbains restèrent compara-

---

Τιμοσθένους, que l'on trouve dans l'édition de Reiske.

9. Τιμόθεος ἐπιστρατεύσας ἡττήθη ἐπὶ Καλαμιώνος.

Ici il y a deux défaites de Timotheos spécifiées; l'une sous l'archontat de Timokratês, qui coïncide exactement avec le commandement de Timotheos dans ces régions (du solstice d'été de 364 à celui de 363 avant J.-C.). Mais l'autre archonte, Kalamyôn, est inconnu dans les Fastes d'Athènes. Winiewski (Comment. in Demosth. De Coronâ, p. 39), Boehneke et d'autres commentateurs suivent Corsini en représentant Kalamiôn comme une corruption de *Kallimedês*, qui fut archonte de 360 à 359 avant J.-C., et M. Clinton insère même ce fait dans ses tables pour cette année. Mais je suis d'accord avec Rehdantz (Vitæ Iphicratis, Chab. et Tim. p. 153), qui pense que cet événement après le solstice d'été de 360 avant J.-C. ne peut guère être concilié avec ce qui se fit en Chersonèse avant et après cette époque, tel que Démosthène le rapporte dans le discours contre Aristokrats. Sans pouvoir expliquer l'erreur au sujet du nom de l'archonte, et sans déterminer si l'erreur réelle ne peut pas consister à avoir mis ἐπὶ au lieu de ὑπὸ, — je ne puis m'empêcher de croire que Timotheos essuya deux échecs : l'un par son lieutenant, et l'autre par lui-même, près d'Amphipolis, — tous les deux survenant en 364 ou dans la première partie de 363 avant J.-C. Pendant une grande partie de 363 av. J.-C., l'attention de Timotheos semble avoir été tournée vers la Chersonèse, Byzantion, Kotys, etc.

Je comprends en général la chronologie de cette époque comme le docteur Thirlwall (Hist. Gr. vol. V, ch. 42, p. 244-257).

tivement humiliés et tranquilles. Enfin, l'oppression aggravée du tyran Alexandre causa de telles souffrances et provoqua de telles plaintes, portées à Thèbes de la part des Thessaliens, que Pélopidas, brûlant du désir de venger tant sa cité que lui-même, décida les Thèbains à le mettre à la tête d'une nouvelle armée, dans le dessein d'envahir la Thessalia (1). (364-363 av. J.-C.)

A la même époque, probablement, les succès remarquables des Athéniens sous Timotheos, à Samos et dans la Chersonèse, avaient excité de l'inquiétude dans toute la Grèce, et de la jalousie de la part des Thèbains. Epaminondas osa proposer à ses compatriotes de lutter avec Athènes sur son propre élément et de disputer l'hégémonie de la Grèce, non-seulement sur terre, mais encore sur mer. En fait le rescrit rapporté de là cour de Perse par Pélopidas sanctionnait cette prétention, en commandant à Athènes de désarmer ses vaisseaux de guerre, sous peine d'encourir le châtiment du Grand Roi (2), ordre qu'elle avait complétement défié au point de pousser ses efforts maritimes avec plus d'énergie qu'auparavant. Epaminondas employa toute son éloquence pour convaincre ses compatriotes que, Sparte étant maintenant humiliée, l'État d'Athènes était leur ennemi actuel et principal. Il leur rappela — dans un langage analogue à celui dont s'était servi Brasidas dans les premières années de la guerre du Péloponèse, et Hermokratès à Syracuse (3), — que des hommes tels que les Thèbains, soldats braves et exercés sur terre, pourraient bientôt acquérir les mêmes qualités à bord de vaisseaux, et que les Athéniens eux-mêmes avaient été jadis simplement des hommes de terre, jusqu'à ce que les exigences de la guerre des Perses les forçassent de s'adonner à la mer (4). « Nous devons abattre cette rivale hautaine (conseillait-il à ses compatriotes); nous devons transporter dans notre citadelle, la

(1) Plutarque, Pélopid. c. 31; Diodore, XV, 80.
(2) Xénoph. Hellen. VII, 1, 36.
(3) Thucydide, II, 87; VII, 21.
(4) Diodore, XV, 78.



Kadmeia, ces magnifiques propylæa qui ornent l'entrée de l'akropolis d'Athènes (1). »

Ce langage expressif, s'il vécut longtemps dans le souvenir hostile des orateurs athéniens, excita sur le moment une ardeur extrême de la part des auditeurs thêbains. Ils résolurent de construire et d'équiper cent trirèmes, et de disposer des bassins avec des arsenaux propres à entretenir constamment un nombre pareil. Epaminondas lui-même fut nommé commandant, pour faire voile avec la première flotte, aussitôt qu'elle serait prête, vers l'Hellespont et vers les îles voisines de l'Iônia, tandis qu'en même temps on envoya des invitations à Rhodes, à Chios et à Byzantion, pour les encourager à se préparer à rompre avec Athènes (2). Toutefois la nouvelle entreprise rencontra quelque opposition dans l'assemblée thêbaine, en particulier de la part de Menekleidas, orateur de l'opposition, qui, sévère dans ses critiques, qu'il réitère souvent, sur les principaux personnages tels que Pélopidas et Epaminondas, a été dépeint par Cornélius Népos et par Plutarque sous d'odieuses couleurs. Des démagogues comme lui, dont le pouvoir résidait dans l'assemblée publique, sont communément représentés comme s'ils avaient un intérêt naturel à plonger leurs cités dans la guerre, afin qu'il pût y avoir plus de sujets d'accusation contre les principaux personnages. Cette manière de les représenter est fondée surtout sur le portrait que Thucydide donne de Kleôn dans la première moitié de la guerre du Péloponèse : j'ai tâché, dans un précédent volume, de montrer (3) que ce n'est pas une appréciation équitable même de Kleôn séparément, encore bien moins des démagogues en général, hommes peu belliqueux et par goût et par aptitude. Menekleidas à Thêbes, loin de favoriser des expéditions guerrières en vue de pouvoir dénoncer les généraux quand

(1) Æschine, Fals. Leg. p. 276, c. 32, s. 111. Ἐπαμινώνδας, οὐχ ὑποπτήξας τὸ τῶν Ἀθηναίων ἀξίωμα, εἶπε διαῤῥήδην ἐν τῷ πλήθει τῶν Θηβαίων, ὡς δεῖ τὰ τῆς Ἀθηναίων ἀκροπόλεως προπύλαια μετενεγκεῖν εἰς τὴν προστασίαν τῆς Καδμείας.

(2) Diodore, XV, 78, 79.

(3) Voir tome IX, ch. 4 de cette Histoire.

ils reviendraient, défendit ce que la paix continue avait de prudent, et accusa Epaminondas d'engager son pays dans des projets éloignés et dangereux, en vue d'imiter les exploits d'Agamemnôn en partant d'Aulis en Bœôtia, en qualité de commandant d'une flotte imposante destinée à faire des conquêtes dans l'Hellespont. « Avec l'aide de Thèbes (répondit Epaminondas), j'ai déjà fait plus qu'Agamemnôn. Lui, avec les forces de Sparte et toute la Grèce en outre, a mis dix ans à prendre une seule ville, tandis que *moi*, avec la seule armée de Thèbes et à la seule journée de Leuktra, j'ai écrasé la puissance de la Sparte d'Agamemnôn (1). » Tout en repoussant l'accusation sur les motifs personnels, Epaminondas soutint que la paix équivaudrait à une renonciation à l'hégémonie de la Grèce; et que, si Thèbes désirait conserver cette position supérieure, elle devait maintenir constamment ses citoyens dans une pratique et une action guerrières.

Quelques lecteurs peuvent croire qu'il vaut mieux se tromper avec Epaminondas qu'avoir raison avec Menekleidas. Mais sur le point principal de ce débat, Menekleidas paraît avoir eu réellement raison. Car les exhortations générales attribuées à Epaminondas ressemblent de trop près à ces stimulants fiévreux qu'Alkibiadès administra à Athènes pour pousser ses compatriotes dans la fatale expédition contre Syracuse (2). En accordant même que son avis fût sage, par rapport à la guerre sur terre, nous devons nous rappeler que dans cette circonstance il engageait Thèbes dans une carrière maritime nouvelle et inconnue, pour laquelle elle n'avait ni aptitude ni facilités. Conserver l'as-

(1) Cornélius Népos, Epaminond. c. 5; Plutarque, Pélopidas, c. 25; Plutarque, De Sui Laude, p. 542 A.

Ni l'un ni l'autre de ces deux auteurs ne me semblant avoir bien compris soit l'attaque, soit la riposte, dans lesquelles le nom d'Agamemnôn est ici présenté. Comme j'ai donné ce débat dans le texte, il y a un fondement réel pour l'attaque et un point réel dans la réponse; comme on le trouve dans Cornélius Népos, il n'y a ni l'un ni l'autre.

On peut voir par Hérodote, VII, 159, que les Spartiates se regardaient comme ayant hérité d'Agamemnôn le commandement de la Grèce.

(2) Thucydide, VI, 17, 18.

cendant sur la terre seule exigeait toutes ses forces et pouvait devenir trop difficile pour elle; conserver l'ascendant sur terre et sur mer à la fois devait être plus impraticable encore. En embrassant les deux, elle ne devait probablement garder ni l'un ni l'autre. Ces considérations nous autorisent à soupçonner que le projet de franchir la mer Ægée pour acquérir des dépendances d'outre-mer fut suggéré à ce grand homme moins par une saine appréciation des intérêts permanents de Thèbes que par la jalousie contre Athènes, — surtout depuis les récentes conquêtes de Timotheos (1).

Cependant le projet fut réellement exécuté, et une flotte thêbaine considérable sous Epaminondas traversa la mer Ægée en 363 avant J.-C. Dans la même année, apparemment, Pélopidas s'avança en Thessalia, à la tête d'une armée de terre thêbaine, contre Alexandre de Pheræ. Ce que fit la flotte, c'est ce qu'il nous est à peine donné de savoir. Il paraît qu'Epaminondas visita Byzantion; et l'on nous dit qu'il repoussa l'escadre athénienne de garde commandée par Lachês, et qu'il décida plusieurs des alliés d'Athènes à se déclarer en sa faveur (2). Lui et Timotheos paraissent

(1) Plutarque (Philopœmen, c. 14) mentionne que quelques auteurs représentaient Epaminondas comme ayant consenti contre son gré à cette expédition maritime. Il explique cette répugnance par rapport à l'opinion méprisante exprimée par Platon au sujet du service maritime. Mais cette opinion de Platon est fondée sur des raisons étrangères au caractère d'Epaminondas; et il me semble évident que les auteurs que Plutarque suivit ici présentaient l'opinion seulement comme une hypothèse pour expliquer pourquoi un général sur terre aussi grand qu'Epaminondas avait fait si peu de chose sur mer, quand il prit le commandement d'une flotte, en se chargeant d'une fonction pour laquelle il avait peu de capacité, comme Philopœmen (Plutarque, Reipubl. Gerend. Præcept. p. 812 E).

Bauch (dans son traité, Epaminondas und Thebens Kampf um die Hegemonie, Breslau, 1834, p. 70, 71) soutient qu'Epaminondas fut contraint contre son avis plus sage d'entreprendre cette expédition maritime. Je ne puis partager cette opinion. L'oracle que Bauch cite d'après Pausanias (VIII, 11, 6) prouve aussi peu que l'extrait mentionné plus haut de Plutarque.

(2) Isokrate, Or. V (Philip.), s. 53; Diodore, XV, 79. Ἰδίας τὰς πόλεις τοῖς Θηβαίοις ἐποίησεν. Je ne suis pas sûr que ces mots généraux s'appliquent à Chios, à Rhodes et à Byzantion, lieux qui ont été mentionnés auparavant.

avoir été tous deux dans ces mers, sinon en même temps, du moins à un faible intervalle l'un de l'autre. Tous deux furent sollicités par l'oligarchie d'Hèrakleia du Pont contre le peuple; et tous deux refusèrent leur concours (1). Timotheos délivra, dit-on, la ville assiégée de Kyzikos (Cyzique); par qui était-elle assiégée, nous ne le savons pas d'une manière certaine; mais c'était probablement par la flotte thèbaine (2). Epaminondas ramena sa flotte à la fin de l'année, sans avoir remporté de brillante victoire, ni acquis de possession tenable pour Thèbes; non toutefois sans affaiblir Athènes, sans ébranler son empire sur ses dépendances et sans seconder indirectement les hostilités poursuivies par Kotys, au point que les affaires athéniennes, dans la Chersonèse et la Thrace, furent beaucoup moins prospères en 362 avant J.-C. qu'elles ne l'avaient été en 364 avant J.-C. Il est probable qu'Epaminondas avait l'intention de retourner avec sa flotte l'année suivante (362 av. J.-C.), et de pousser encore plus loin ses entreprises maritimes (3); mais nous le verrons impérativement appelé ailleurs, à un champ de bataille différent et fatal. Et c'est ainsi que la première expédition navale de Thèbes fut aussi la dernière.

Pendant ce temps (363 av. J.-C.), son ami et collègue Pélopidas s'était avancé en Thessalia contre le despote Alexandre, qui à ce moment était à l'apogée de sa puissance, tenant sous sa dépendance une portion considérable de la Thessalia avec les Achæens Phthiotes et les Magnètes, et ayant Athènes pour alliée. Néanmoins, si révoltantes avaient été ses cruautés, et si nombreux étaient les mécontents qui avaient envoyé demander le secours de Thèbes, que Pélopidas ne désespéra pas de triompher de lui. Il ne fut pas non plus intimidé même par une éclipse de soleil, qui, dit-on, arriva précisément comme il commençait sa marche, ni par les sombres avertissements que les prophètes fondèrent sur ce phénomène; bien que cet événement ef-

(1) Justin, XVI, 4. Timoth. c. 1.
(2) Diodore, XV, 81; Cornél. Nép.
(3) Diodore, XV, 79.

frayàt beaucoup de ses concitoyens, de sorte que son armée en devint moins nombreuse aussi bien que moins confiante. Arrivant à Pharsalos et se renforçant par la jonction de ses alliés thessaliens, il trouva Alexandre qui venait à sa rencontre à la tête de forces mercenaires bien équipées, très-supérieures en nombre. Les deux chefs se disputèrent à qui occuperait le premier les collines appelées Kynos Kephalæ, ou les Têtes du Chien. Pélopidas y arriva le premier avec sa cavalerie, battit celle de l'ennemi et la poursuivit à quelque distance; mais il laissa ainsi les collines, que la nombreuse infanterie de l'ennemi put occuper librement, tandis que sa propre infanterie, arrivant trop tard, fut repoussée avec perte dans la tentative qu'elle fit pour emporter la position. C'est ainsi que la bataille semblait s'annoncer mal, quand Pélopidas revint de la poursuite. Ordonnant à sa cavalerie victorieuse de charger l'infanteri sur la colline en flanc, il mit immédiatement pied à terre, saisit son bouclier et se mit à la tête de sa propre infanterie découragée, qu'il conduisit de nouveau à la colline pour attaquer la position. Sa présence inspira une ardeur nouvelle et si grande, que ses troupes, bien qu'étant repoussées deux fois, réussirent dans une troisième tentative à chasser l'ennemi du sommet de la colline. Maître ainsi de ce point, Pélopidas vit devant lui toute l'armée de l'ennemi, qui se retirait un peu en désordre, sans toutefois être défaite, tandis qu'Alexandre en personne était à l'aile droite, s'efforçant de la rallier et de l'encourager. Quand Pélopidas vit pour ainsi dire à sa portée cet ennemi détesté, — par lequel il avait été lui-même perfidement arrêté et jeté dans un cachot, et dont les cruautés étaient dans toutes les bouches, — il fut saisi d'un transport de rage et de folie, comme Cyrus le jeune sur le champ de bataille de Kunaxa à la vue de son frère Artaxerxès. Sans songer à ses devoirs comme général, sans même voir par qui il était suivi, il s'élança impétueusement en criant et en défiant Alexandre de s'avancer pour combattre. Ce dernier, déclinant le cartel, se retira parmi ses gardes, au milieu desquels se jeta Pélopidas avec le petit nombre qui le suivait, et où, tout en combattant avec une

bravoure désespérée, il rencontra la mort. Cette action téméraire avait été consommée si rapidement, que son armée derrière lui ne s'en aperçut pas d'abord. Mais elle précipita bientôt sa marche pour le sauver et le venger, chargea avec vigueur les troupes d'Alexandre et les mit en fuite avec des pertes sérieuses (1).

Toutefois cette victoire, bien qu'importante pour les Thêbains et plus importante encore pour les Thessaliens, perdit aux yeux des uns et des autres toute sa valeur sensible par la mort de Pélopidas. Les démonstrations de douleur dans toute l'armée furent universelles et sans bornes. Les soldats encore chauds de leur victoire, les blessés dont les blessures n'avaient pas encore été pansées, affluèrent autour du corps, entassant auprès de lui comme trophée les armes de leurs ennemis tués. Beaucoup, refusant soit d'allumer du feu, soit de toucher à leur repas du soir, attestèrent leur affliction en coupant leurs cheveux aussi bien que la crinière de leurs chevaux. Les cités thessaliennes rivalisèrent entre elles en marques de respect et d'attachement, et obtinrent des Thêbains la permission de prendre la part principale dans ses funérailles, comme ayant perdu leur défenseur et leur protecteur. A Thêbes, l'émotion ne se manifesta pas d'une manière moins frappante. Cher à ses compatriotes d'abord en qualité de chef de cette poignée dévouée d'exilés qui bravèrent tout péril pour arracher la cité aux Lacédæmoniens, Pélopidas avait été réélu sans interruption à la charge annuelle de bœôtarque pendant toutes les années qui s'étaient écoulées depuis (378-364 av. J.-C.) (2). Il avait pris une part importante dans toutes leurs luttes et dans toutes leurs gloires; il avait été le premier à les animer à l'heure du découragement; il s'était prêté, avec la sagesse d'un patriote et la générosité d'un ami, à seconder l'ascendant directeur

(1) Pour la description de cette mémorable scène, V. Plutarque, Pélopidas, c. 31, 32; Diodore, XV, 80, 81; Cornél. Nép. Pélopidas, c. 5.

(2) Diodore, XV, 81; Plutarque, Pélop. c. 34, dit la même chose en substance.

d'Epaminondas et sa modération de conduite à l'égard d'ennemis vaincus (1).

Tout ce que Thêbes pouvait faire, c'était de venger la mort de Pélopidas. Les généraux thêbains, Malkitas et Diogeitôn (2) conduisirent en Thessalia une armée puissante

(1) Plutarque, Compar. Pélopid. et Marcell. c. 1.

(2) Diodore (XV, 78) place dans une seule et même année : — 1. Le projet maritime d'Epaminondas, comprenant ses conseils pour le recommander, l'équipement de la flotte, et l'expédition réelle. — 2. L'expédition de Pélopidas en Thessalia avec ses conséquences immédiates. Il mentionne d'abord la première des deux, mais il les place toutes deux dans la première année de l'olympiade 104, année dans laquelle Timokratês fut archonte à Athènes, c'est-à-dire du solstice d'été de 364 à celui de 363 avant J.-C. Il passe immédiatement de l'expédition maritime à une allusion à la bataille de Mantineia, qui (dit-il) fut fatale à Epaminondas et l'empêcha de poursuivre ses vues d'activité maritime.

La bataille de Mantineia se livra en juin ou en juillet 362 avant J.-C. L'expédition maritime, qui précéda immédiatement cette bataille, dut donc naturellement s'effectuer dans l'été de 363 avant J.-C., l'année 364 avant J.-C. ayant été occupée dans les équipements navals nécessaires.

J'incline à croire que la marche de Pélopidas en Thessalia s'accomplit aussi en 363 avant J.-C., et que sa mort arriva ainsi pendant qu'Epaminondas était absent et à bord de la flotte. C'est ce qui implique encore d'une manière probable pourquoi la seconde armée thêbaine qui alla venger Pélopidas fut commandée non par son ami et collègue Epaminondas, mais par d'autres généraux. Si Epaminondas eût été à Thêbes, les choses ne se seraient guère passées ainsi.

L'éclipse de soleil, que Plutarque et Diodore mentionnent comme ayant précédé immédiatement le départ de Pélopidas, ne semble pas avoir été encore identifiée d'une manière certaine. Dodwell, sur l'autorité d'un ami astronome, la place le 13 juin, 364 avant J.-C., à cinq heures du matin. D'autre part, Calvisius la place le 13 juillet de la même année julienne, à onze heures moins un quart du jour (V. l'Art de vérifier les dates, tom. I, p. 257). Nous pouvons faire remarquer que le jour nommé par Dodwell (comme il l'admet lui-même) ne tomberait pas dans l'année olympique 364-363 avant J.-C., mais pendant le mois qui précéda le commencement de cette année. De plus, Dodwell parle comme s'il n'y avait pas d'autres mois que juin, juillet et août propres à des expéditions militaires, hypothèse qu'on ne peut raisonnablement admettre.

Sievers et le docteur Thirlwall acceptent l'éclipse mentionnée par Dodwell, comme marquant le temps où commença l'expédition de Pélopidas, — juin 364 avant J.-C. Mais par contre, M. Clinton n'en fait pas mention dans ses Tables, ce qui semble montrer qu'il n'était pas satisfait de l'assertion ni de l'identité chronologique de Dodwell. S'il pouvait résulter de nouveaux calculs astronomiques qu'il n'y eut pas d'éclipse de soleil dans l'année 363 avant J.-C. visible à Thêbes, — je m'arrêterais alors à l'éclipse mentionnée par Calvisius (13 juillet 364 avant J.-C.) comme identifiant le temps de l'expédition de Pélopidas, qui, d'après cette supposition, précé-

de 7,000 hoplites, et se mirent à la tête de leurs partisans dans ce pays. Avec ces forces combinées, ils serrèrent Alexandre de près, le battirent complétement et le réduisirent à se soumettre à leurs conditions. Il fut forcé de renoncer à toutes ses dépendances en Thessalia, de se confiner à Pheræ, avec son territoire près du golfe de Pagasæ, et de jurer fidélité à Thèbes comme à son chef. Toute la Thessalia, avec les Achæens Phthiotes et les Magnètes, fut annexée à l'empire de Thèbes, qui acquít ainsi dans la Grèce septentrionale plus d'ascendant qu'elle n'en avait jamais eu auparavant (1). La puissance d'Alexandre fut effectivement abattue sur terre; mais il continua encore à être puissant sur mer où il exerçait ses pirateries, comme on le verra l'année suivante.

---

derait de huit ou de neuf mois le commencement de la course d'Epaminondas au delà de la mer. L'éclipse mentionnée par Calvisius est préférable à celle que mentionne Dodwell, parce qu'elle tombe dans l'année olympique indiquée par Diodore. Mais il me semble que de nouvelles recherches astronomiques sont nécessaires ici.

(1) Plutarque, Pélopidas, c. 35.

CHAPITRE III

DEPUIS LA MORT DE PÉLOPIDAS JUSQU'À LA BATAILLE DE MANTINEIA

Conspiration des Chevaliers d'Orchomenos contre Thêbes; destruction d'Orchomenos par les Thêbains. — Aversion excitée contre les Thêbains; regrets et mécontentement d'Epaminondas. — Epaminondas revient de sa course; complications renouvelées dans le Péloponèse. — Etat du Péloponèse; Eleiens et Achæens en alliance avec Sparte. — Les Eleiens visent à recouvrer la Triphylia; les Spartiates à recouvrer Messênê. — Guerre entre les Eleiens et les Arkadiens; ces derniers occupent Olympia. — Seconde invasion de l'Elis par les Arkadiens; détresse des Eleiens; Archidamos et les Spartiates envahissent l'Arkadia. — Archidamos établit une garnison spartiate à Kromnos; les Arkadiens remportent des avantages sur lui; armistice. — Les Arkadiens bloquent Kromnos et font prisonnière la garnison spartiate. — Les Arkadiens célèbrent la fête olympique avec les Pisans, en excluant les Eleiens. — Les Eleiens envahissent la fête en armes; conflit dans la plaine d'Olympia; bravoure des Eleiens. — Sentiments des spectateurs à Olympia. — Les Arkadiens prennent les trésors d'Olympia pour payer leur milice. — Dissensions violentes qui s'élèvent parmi les membres de la communauté arkadienne, par suite de cette appropriation; l'assemblée arkadienne se prononce contre elle — Nouvelles dissensions en Arkadia; invitation envoyée aux Thêbains; paix conclue avec Elis. — La paix généralement populaire célébrée à Tegea; arrestation de beaucoup de membres oligarchiques à Tegea par l'harmoste thêbain. — L'harmoste thêbain relâche ses prisonniers et se justifie. — Conduite de l'harmoste thêbain. — Appréciation d'Epaminondas. — Elle s'accorde mieux avec les faits racontés par Xénophon qu'avec celle de Xénophon lui-même. — Politique d'Epaminondas et des Thêbains. — Epaminondas entre dans le Péloponèse avec une armée thêbaine, pour réunir toutes les troupes à Tegea. — Réunion des Arkadiens et des autres ennemis de Thêbes à Mantineia; on appelle Agésilas et les Spartiates. — Marche de nuit d'Epaminondas pour surprendre Sparte; Agésilas est informé à temps pour prévenir la surprise. — Epaminondas arrive à Sparte, mais il la trouve défendue. — Il retourne à Tegea, et envoie de là sa cavalerie pour surprendre Mantineia. — La surprise est déjouée par l'arrivée accidentelle de la cavalerie athénienne; bataille de cavalerie, près de Mantineia, dans laquelle les Athéniens ont l'avantage. — Epaminondas prend la résolution d'attaquer les ennemis près de Mantineia. — Xénophon pense que cette résolution fut imposée par

le désespoir; examen de cette opinion. — Joie de l'armée d'Epaminondas quand l'ordre de combattre est donné. — Plaine mantineio-tégéatique; position des Lacédæmoniens et des Mantineiens. — Marche d'Epaminondas en sortant de Tegea. — Fausse impression produite sur l'ennemi par ses manœuvres; ils sont amenés à supposer qu'il n'y aurait pas de bataille immédiate. — Manque de commandement suffisant parmi les alliés opposés à Epaminondas. — Ordre de bataille thêbain; plans du commandant. — Disposition de la cavalerie des deux côtés. — L'armée lacédæmonienne n'est point préparée. — Bataille de Mantineia; succès complet des dispositions d'Epaminondas. — Victoire des Thêbains; Epaminondas est mortellement blessé. — Extrême découragement causé par sa mort parmi les troupes, mêms au milieu de la victoire et de la poursuite. — Preuve de l'influence qu'il exerçait sur l'esprit de ses soldats. — Victoire réclamée par les deux parties; néanmoins les Lacédæmoniens sont obligés de solliciter la trêve nécessaire à l'enterrement des morts. — Derniers moments d'Epaminondas; les deux autres meilleurs officiers thêbains sont également tués dans la bataille. — Qui tua Epaminondas? Différentes personnes honorées pour cet exploit. — Paix conclue; *statu quo* reconnu, comprenant l'indépendance de Messênê; Sparte seule reste en dehors; les Thêbains retournent chez eux. — Résultats de la bataille de Mantineia, tels qu'ils sont appréciés par Xénophon, avec injustice pour les Thêbains. — Caractère d'Epaminondas. — Disputes parmi les habitants de Megalopolis; les Thêbains y envoient sous Pammenês une armée qui maintient l'incorporation. — Agésilas et Archidamos. — Etat de la Perse; Satrapes et provinces révoltés; Datamês. — Formidable révolte des satrapes d'Asie Mineure; la cour persane la réprime par des moyens perfides. — Agésilas se rend en Egypte en qualité de commandant; Chabrias y va également. — Mort et caractère d'Agésilas. — Etat de l'Egypte et de la Perse. — Mort d'Artaxerxês Mnemôn; meurtres dans la famille royale. — Opérations maritimes athéniennes; Timotheos fait la guerre à Amphipolis et à Kotys. — Ergophilos succède à Timotheos en Chersonèse, et Kallisthenês contre Amphipolis; guerre sur mer contre Alexandre de Pheræ. — Ergophilos et Kallisthenês, malheureux tous deux; ils sont jugés tous les deux. — Autoklês dans l'Hellespont et le Bosphore; convoi pour les navires de blé venant du Pont-Euxin. — Miltokythês se révolte contre Kotys en Thrace; insuccès des Athéniens. — Menôn, Timomachos commandent dans la Chersonèse; les Athéniens perdent Sestos. — Kephisodotos dans la Chersonese; Charidêmos s'y rend d'Abydos, en traversant le détroit. — Assassinat de Kotys. — Kersobleptês succède à Kotys; Berisadês et Amadokos, ses rivaux; insuccès d'Athènes; Kephisodotos. — Perspectives améliorées d'Athènes dans la Chersonèse; Athenodoros; Charidêmos. — Charidêmos est forcé d'accepter la convention d'Athenodôros; ses défaites; la Chersonèse avec Sestos est rendue à Athènes. — L'empire d'Athènes au delà de la mer, alors à son maximum; funestes efforts de ses conquêtes faites contre Olynthos. — Apogée du second empire athénien; avènement de Philippe de Macédoine au trône.

Ce fut pendant cette période, — tandis qu'Epaminondas était absent avec la flotte et que Pélopidas était engagé dans cette campagne thessalienne d'où il ne revint jamais, que les Thêbains détruisirent Orchomenos. Cette cité, la seconde de la fédération bœôtienne, avait toujours été mal

disposée pour Thèbes. L'absence des deux chefs, aussi bien que d'une considérable armée thèbaine alors en Thessalia, semble avoir été regardée par les Chevaliers ou Cavaliers orchoméniens (les premiers et les plus riches des citoyens, au nombre de 300) comme un moment favorable pour une attaque. Quelques exilés thèbains participèrent à ce projet, en vue de renverser le gouvernement existant; et un jour, désigné pour une revue militaire, près de Thèbes, fut fixé pour l'exécution. Un grand nombre de conspirateurs se joignirent à eux, avec une ardeur apparente. Mais avant que le jour arrivât, plusieurs d'entre eux se repentirent et firent connaître le complot aux bœôtarques; sur cette révélation les Cavaliers orchoméniens furent arrêtés, amenés devant l'assemblée thèbaine, condamnés à mort et exécutés. De plus, on prit la résolution de détruire la ville, de tuer les adultes mâles et de vendre les femmes et les enfants comme esclaves (1). Ce décret barbare fut exécuté, bien que probablement une certaine fraction trouvât moyen de s'échapper et formât le noyau de la population qui fut rétablie plus tard. L'ancienne haine thèbaine fut ainsi pleinement assouvie, haine dont l'énergie remontait à ces temps mythiques où Thèbes payait, dit-on, tribut à Orchomenos. Mais l'action d'effacer cette cité vénérable de la liste des unités autonomes de la Hellas, avec l'exécution en masse et la vente comme esclaves de tant de parents libres, excita une vive sympathie parmi tous les voisins aussi bien que de la répugnance contre la cruauté thèbaine (2), sentiment aggravé probablement par le fait, qui a dû sans doute se présenter, — que les Thèbains répartirent le territoire entre leurs propres citoyens. Il semblerait que la ville voisine de Korôneia ait partagé le même sort : du moins on nous parle dans la suite des deux ensemble de manière à nous le faire supposer (3).

(1) Diodore, XV, 79.

(2) V. le sentiment exprimé par Démosth. cont. Leptin. p. 849, s. 121, discours prononcé en 355 av. J.-C., huit ans après la destruction d'Orchomenos.

(3) Démosth. De Pace, p. 62, s. 21; Philippic. II, p. 69, s. 15; Fals. Legat. p. 375, s. 122; p. 387, s. 162; p. 445, s. 373.

Thèbes absorba ainsi en elle-même ces deux villes et ces deux territoires au nord de sa propre cité, aussi bien que Platée et Thespiæ au sud.

Nous devons nous rappeler que, pendant la suprématie de Sparte et la période de la lutte et de l'humiliation thèbaines, avant la bataille de Leuktra, Orchomenos avait activement embrassé la cause spartiate. Peu après cette victoire, les Thèbains avaient voulu dans leur premier mouvement de colère détruire la cité, mais ils avaient été retenus par Epaminondas, qui leur recommanda l'indulgence (1). Tout leur ressentiment à demi étouffé fut ranimé par la conspiration des Chevaliers orchoméniens; cependant l'acte n'aurait jamais été consommé dans son extrême rigueur, sans l'absence d'Epaminondas, qui à son retour en fut affligé profondément (2). Il savait bien quelles censures amères Thèbes s'attirerait en punissant la cité entière pour la conspiration des opulents Chevaliers, et d'une manière même plus rigoureuse que Platée et Thespiæ, vu que les habitants de ces deux dernières villes furent chassés de la Bœôtia avec leurs familles, tandis que les adultes mâles orchoméniens furent tués, et les femmes et les enfants vendus comme esclaves.

En revenant de son expédition maritime à la fin de 363 avant J.-C., Epaminondas fut réélu l'un des bœôtarques. Il avait probablement l'intention de renouveler sa course l'année suivante (362 av. J.-C.). Mais le chagrin que lui

(1) Diodore, XV, 57.

(2) Pausanias, IX, 15, 2.

Diodore place dans la même année tous les trois faits : — 1. L'expédition maritime d'Epaminondas. 2. L'expédition de Pélopidas en Thessalia, sa mort, et les victoires thèbaines suivantes sur Alexandre de Pheræ. 3. La conspiration des Chevaliers orchoméniens et la destruction d'Orchomenos.

L'année dans laquelle il les place est l'archontat de Timokratês, — du solstice d'été de 364 à celui de 363 avant J.-C.

Que la destruction d'Orchomenos ait été effectuée pendant l'absence d'Epaminondas et qu'il en ait été grandement affligé à son retour, — c'est ce qui est avancé distinctement par Pausanias, qui cependant (à mon avis) s'est trompé en ce qu'il rapporte l'absence d'Epaminondas à cette occasion antérieure où il était allé en Thessalia pour tirer Pélopidas du cachot d'Alexandre, 366 avant J.-C.

Cette date n'est pas aussi probable que la date assignée par Diodore; et les conceptions chronologiques de Pausanias ne me semblent pas exactes.

causa l'affaire orchoménienne et la douleur qu'il ressentit de la mort de Pélopidas, — en qui il perdait un ami intime et un collègue politique auquel il pouvait se fier, — ont pu le détourner d'une seconde absence, tandis que les affaires du Péloponèse aussi se compliquaient au point de rendre de nouveau probable la nécessité d'une nouvelle intervention thèbaine.

Depuis la paix conclue en 366 avant J.-C. avec Corinthe, Phlionte, etc., Thèbes n'avait pas envoyé d'armée dans cette péninsule, bien que son harmoste et sa garnison restassent encore à Tegea, et peut-être aussi à Megalopolis et à Messènè. Les Arkadiens, jaloux d'elle aussi bien que désunis entre eux, étaient allés même jusqu'à contracter une alliance avec son ennemie Athènes. Toutefois, le principal conflit à ce moment était entre les Arkadiens et les Eleiens, relativement à la possession de la Triphylia et de la Pisatis. Les Eleiens vers cette époque (365 av. J.-C.) s'allièrent de nouveau avec Sparte (1), renonçant à leur alliance avec Thèbes, tandis que les Achæens, étant entrés dans une coopération vigoureuse avec Sparte (2) depuis 367 avant J.-C. (pour réagir contre les Thèbains, qui, détruisant la politique judicieuse et modérée d'Epaminondas, changèrent violemment les gouvernements achæens), les Achæens, dis-je, s'allièrent avec Elis également, en 365 avant J.-C. ou avant cette année (3). Et ainsi Sparte, bien qu'elle se fût vu enlever par la pacification de 366 avant J.-C. l'aide de Corinthe, de Phlionte, d'Epidauros, etc., avait acquis en échange l'Elis et l'Achaia, — confédérées non moins importantes.

La Triphylia, territoire touchant à la mer occidentale du Péloponèse, immédiatement au nord du fleuve Neda, — et la Pisatis (renfermant le cours inférieur de l'Alpheios et la plaine d'Olympia), immédiatement au nord de la Triphylia, — toutes deux entre la Messènia et l'Elis, — avaient été dans les temps anciens conquises et occupées longtemps par

(1) Xénoph. Hellen. VII, 4, 19.
(2) Xénoph. Hellen. VII, 1, 43.
(3) Xénoph. Hellen. VII, 4, 17.

les Eleiens, mais toujours comme sujettes mécontentes. Sparte, dans les jours de sa suprématie incontestée, avait trouvé politique de soutenir leur indépendance, et elle avait forcé les Eleiens, après une guerre de deux ou trois ans, à renoncer formellement à toute domination sur elles (1). Toutefois, la bataille de Leuktra n'eut pas plutôt désarmé Sparte, que les Eleiens réclamèrent leur possession perdue (2), tandis que les sujets de leur côté trouvèrent de nouveaux protecteurs dans les Arkadiens et furent même admis, sous prétexte de communauté de race, dans la confédération panarkadienne (3). Le rescrit persan apporté par Pélopidas (367-366 av. J.-C.) semble avoir détruit cet arrangement, en reconnaissant les droits souverains des Eleiens (4). Mais comme les Arkadiens avaient repoussé le rescrit, il restait aux Eleiens à imposer leurs droits souverains par les armes, s'ils le pouvaient. Ils trouvèrent Sparte dans le même intérêt qu'eux-mêmes, non-seulement également hostile aux Arkadiens, mais encore se plaignant qu'on lui eût enlevé Messênê, comme ils se plaignaient de la perte de la Triphylia. Sparte venait de remporter un léger avantage sur les Arkadiens, en reprenant Sellasia, surtout grâce à l'aide d'un renfort syracusain de douze trirèmes, que Denys le Jeune leur avait envoyé, mais avec l'ordre de revenir promptement (5).

Outre les droits souverains sur la Triphylia et la Pisatis, qui mettaient ainsi Elis en alliance avec Sparte et en conflit avec l'Arkadia, — il y avait encore un territoire situé au nord de l'Alpheiós (sur le terrain montueux formant le côté occidental ou éleien du mont Erymanthos, entre l'Elis et la portion nord-ouest de l'Arkadia), qui comprenait Lasiôn et les municipes des hautes terres appelés Akroreii, et que se disputaient l'Elis et l'Arkadia. A ce moment, il était compris comme partie de l'agrégat panarkadien (6); mais les

(1) Xénoph. Hellen. III, 3, 30, 31.
(2) Xénoph. Hellen. VII, 5, 2.
(3) Xénoph. Hellen. VII, 2, 26.
(4) Xénoph. Hellen. VII, 1, 38.
(5) Xénoph. Hellen. VII, 4, 12.
(6) Il avait été enlevé à Elis par

Eleiens, le réclamant comme leur appartenant et y entrant soudainement avec un corps d'exilés arkadiens, saisirent et occupèrent Lasiôn ainsi que les Akroreii voisins (366-365 av. J.-C.). Les Arkadiens ne tardèrent pas à venger cet affront. Un corps de leur milice panarkadienne appelé les Epariti, rassemblé des différentes cités et de divers districts, marcha vers Lasiôn, défit les hoplites éleiens avec une perte considérable tant d'hommes que d'armes et les repoussa hors du district. Les vainqueurs recouvrèrent et Lasiôn et tous les Akroreii, excepté Thraustos; puis ils se dirigèrent vers le terrain sacré d'Olympia, en prirent formellement possession et établirent une garnison, que protégeait une enceinte palissadée régulière, sur la colline appelée Kroniôn. Après s'être assurés de cette position, ils s'avancèrent même sur la cité d'Elis, qui n'était pas fortifiée (bien qu'elle eût une akropolis tenable), de sorte qu'ils purent y entrer, sans rencontrer de résistance jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à l'agora. Là ils trouvèrent rassemblés les cavaliers éleiens et les hoplites d'élite, qui les repoussèrent avec quelques pertes. Mais Elis était dans une grande consternation, tandis qu'une opposition démocratique se manifestait à ce moment contre l'oligarchie régnante et s'emparait de l'akropolis dans l'espoir d'admettre les Arkadiens. Toutefois la bravoure des cavaliers et des hoplites triompha de ce mouvement intérieur et força les mécontents, au nombre de 400, d'évacuer la cité. Ainsi chassés, ces derniers s'emparèrent de Pylos et s'y établirent (dans le territoire éleien, à environ neuf milles d'Elis (= 14 kilom. et demi) du côté de la frontière arkadienne) (1), où ils furent renforcés non-seulement par un corps d'Arkadiens, mais encore par un grand nombre de leurs partisans, qui vinrent de la cité les rejoindre. De ce poste fortifié, établi dans le pays comme Dekeleia en Attique, ils continuèrent une guerre fatigante contre les Eleiens de la ville et les réduisirent, après quelque temps, à une grande

Agis, à la paix de 399 avant J.-C., après sa guerre victorieuse (Xénoph. Hellen. III, 2, 31).

(1) Pausanias, VI, 22, 3.

gêne. Ils conçurent même l'espoir de forcer la ville à se rendre, et ils sollicitèrent une nouvelle invasion des Arkadiens pour achever l'entreprise. Les Eleiens ne furent sauvés que par un renfort de leurs alliés d'Achaia, qui vinrent en nombre considérable et mirent la ville en sûreté : de sorte que les Arkadiens ne purent rien faire de plus que de dévaster le territoire environnant (1).

Se retirant en cette occasion, les Arkadiens renouvelèrent leur invasion peu de temps après, leur garnison occupant encore Olympia, et les exilés toujours établis à Pylos (365 av. J.-C.). Ils traversèrent alors tout le pays et s'approchèrent même de Kyllênê, le port d'Elis sur la mer occidentale. Entre le port et la ville, les Eleiens osèrent les attaquer, mais ils furent défaits avec de telles pertes, que leur général Andromachos (qui avait conseillé l'attaque) se perça de son épée, de désespoir. La détresse des Eleiens devint plus grande que jamais. Dans l'espérance de faire retirer les envahisseurs arkadiens, ils envoyèrent à Sparte un ambassadeur pour prier les Lacédæmoniens de vouloir faire une diversion en Arkadia de leur côté. Conséquemment, le prince spartiate Archidamos (fils du roi Agésilas), envahissant la partie sud-ouest de l'Arkadia, occupa une ville sur une colline ou un poste appelé Kromnos (vraisemblablement dans le territoire de Megalopolis, et coupant la communication entre cette cité et Messênê), poste qu'il fortifia et où il mit une garnison d'environ deux cents Spartiates et Periœki. L'effet que souhaitaient les Eleiens fut produit. L'armée arkadienne (excepté la garnison d'Olympia) étant rappelée chez elle, ils furent libres d'agir contre Pylos. Les exilés pyliens avaient récemment fait sur Thalamæ une tentative qui avait avorté, et à leur retour ils avaient été surpris et battus par les Eleiens, qui leur avaient tué beaucoup de monde et avaient finalement fait deux cents prisonniers. De ces derniers, tous les exilés éleiens furent immédiatement mis à mort, tous les autres vendus comme esclaves (2).

(1) Xénoph. Hellen. VII, 4, 13-18; Diodore, XV, 77.

(2) Xénoph. Hellen. VII, 4, 26.

Cependant l'armée arkadienne principale, qui était revenue d'Elis, fut rejointe par des alliés, — Thèbains (1), Argiens et Messèniens, — et se dirigea immédiatement sur Kromnos. Ils y bloquèrent l'armée lacédæmonienne par une double palissade menée tout à l'entour, et que des forces nombreuses furent chargées d'occuper. En vain Archidamos essaya-t-il de les en faire retirer, en portant ses dévastations dans la Skiritis et dans d'autres parties de l'Arkadia; car les Skiritæ, jadis dépendants de Sparte et au nombre des éléments constitutifs les plus précieux des armées lacédæmoniennes (2), étaient devenus à ce moment des Arkadiens indépendants. Le blocus fut encore continué sans interruption. Archidamos essaya ensuite de se rendre maître du sommet d'une colline, qui commandait la position arkadienne. Mais en y montant, il rencontra l'ennemi en grandes forces et fut repoussé avec quelques pertes; lui-même eut la cuisse traversée d'une lance, et ses parents Polyænidas et Chilôn furent tués (3). Les troupes lacédæmoniennes se retirèrent à quelque distance dans un terrain plus large, où elles furent de nouveau formées en ordre de bataille, fort découragées toutefois tant par l'échec que par la communication des noms des deux guerriers tués, qui étaient au nombre des soldats les plus distingués de Sparte. Les Arkadiens au contraire marchaient à la charge avec beaucoup d'ardeur, quand un vieux Spartiate, s'avançant hors des rangs, s'écria avec force : « Quel besoin avons-nous de combattre? Ne vaut-il pas mieux conclure une trêve et nous séparer? » Les deux armées acceptèrent la proposition avec joie. La trêve fut conclue; les Lacédæmoniens enlevèrent leurs morts et se retirèrent; les Arkadiens, de leur côté,

(1) Xénoph. Hellen. VII, 4, 27.
Les Thèbains mentionnés ici doivent avoir été des soldats en garnison à Tegea, à Megalopolis ou à Messènè. Il n'était pas venu dans le Péloponèse de nouvelles troupes thèbaines.

(2) Thucydide, V, 68; Xénoph. Rep. Laced. XII, 3; XIII, 6.

(3) Justin (VI, 6) fait allusion à la prise de Kromnos par les Lacédæmoniens et à la blessure reçue par Archidamos.

allèrent à l'endroit où ils avaient remporté leur avantage, et ils y élevèrent leur trophée (1).

Sous la description pittoresque donnée ici par Xénophon semble être cachée une défaite des Lacédæmoniens, plus sérieuse qu'il ne lui plaît de l'énoncer. Les Arkadiens en vinrent complétement à leurs fins, en continuant le blocus sans interruption. Les Lacédæmoniens firent plus d'une tentative pour délivrer leurs compatriotes. Attaquant, de nuit, soudainement la palissade, ils réussirent à se rendre maîtres de la partie que gardaient les Argiens (2). Ils y firent une ouverture et invitèrent les assiégés à sortir en toute hâte. Mais ce secours était arrivé à l'improviste, de sorte qu'il n'y eut que le petit nombre de ceux qui étaient tout près qui put en profiter pour s'échapper. Les Arkadiens, se précipitant à l'endroit en nombre considérable, repoussèrent les assaillants et enfermèrent de nouveau les assiégés, qui furent bientôt forcés de se rendre faute de provisions. Plus de cent prisonniers, Spartiates et Periœki réunis, furent partagés entre ceux qui avaient pris le fort, — c'est-à-dire entre les Argiens, les Thêbains, les Arkadiens et les Messêniens, — une part pour chacun (3). Soixante années auparavant, la capture de deux cent vingt Spartiates et Lacédæmoniens dans Sphakteria, par Kleôn et Demosthenês, avait excité, dans toute la Grèce, la surprise et l'incrédulité les plus grandes, signalées d'une manière expressive par l'impartial Thucydide (4). Actuellement, il ne paraît pas une trace de ces sentiments, même dans Xénophon, l'ami de Lacédæmone! Tant la gloire de Sparte avait tristement décliné!

Après avoir ainsi mis fin à l'attaque spartiate, les Arkadiens reprirent leur agression contre l'Elis, conjointement

(1) Xénoph. Hellen. VII, 4, 20-25. Ὡς δὲ, πλήσιον ὄντων, ἀναβοήσας τις τῶν πρεσβυτέρων εἶπε — Τί δεῖ ἡμᾶς, ὦ ἄνδρες, μάχεσθαι, ἀλλ' οὐ σπεισαμένους διαλυθῆναι; — ἄσμενοι δὴ ἀμφότεροι ἀκούσαντες, ἐσπείσαντο.

(2) Xénoph. Hellen. VII, 4, 27. La conjecture de Palmerius, — τοῦ κατὰ τοὺς Ἀργείους, — semble ici juste et nécessaire.

(3) Xénoph. Hellen. VII, 4, 27.

(4) Thucydide, IV, 40.

avec un nouveau projet d'une importance considérable (364 av. J.-C.). On était alors dans le printemps qui précédait immédiatement la célébration de la grande fête Olympique qui revenait tous les quatre ans et tombait vers le solstice d'été. La présidence de cette cérémonie sacrée avait été le privilége des Eleiens qui y tenaient particulièrement : ils l'avaient acquis quand ils avaient vaincu les Pisans, — habitants de la région située immédiatement autour d'Olympia, et les premiers administrateurs de la fête dans son état le plus primitif. Les Pisans, toujours à contre-cœur sujets d'Élis, n'avaient jamais perdu la conviction que la présidence de la fête leur appartenait de droit, et ils avaient prié Sparte de les rétablir dans ce privilége, trente-cinq ans auparavant, quand Agis, comme vainqueur, imposa des conditions de paix aux Eleiens (1). Leur requête avait été déclinée alors, sur le motif qu'ils étaient trop pauvres et trop grossiers pour faire convenablement honneur à la cérémonie. Mais en la renouvelant actuellement ils trouvèrent les Arkadiens plus complaisants que ne l'avaient été les Spartiates. La garnison arkadienne, qui avait occupé la plaine sacrée d'Olympia pendant plus d'une année, recevant un renfort considérable, on fit des préparatifs pour que les Pisans célébrassent la fête sous la protection arkadienne (2). Les États grecs durent recevoir avec surprise, à cette occasion, deux significations distinctes de hérauts publics, leur annonçant le commencement de la hiéromênia, ou saison sacrée, et le jour précis où les cérémonies devaient commencer, vu que sans doute les Eleiens, bien que chassés d'Olympia par force, revendiquèrent encore leurs droits et envoyèrent partout leurs significations comme de coutume.

Il était évident que cette mémorable plaine, consacrée comme elle l'était à la confraternité et à l'union helléniques, allait être dans l'occasion présente déshonorée par les dis-

(1) Xénoph. Hellen. III, 2, 31.

(2) Xénoph. Hellen. VII, 2, 29. Cf. Pausanias, VI, 22, 2.

putes et peut-être par l'effusion de sang : car les Arkadiens convoquèrent dans ce lieu, outre leurs propres forces militaires, un corps considérable d'alliés : deux mille hoplites d'Argos et quatre cents cavaliers d'Athènes (364 av. J.-C.). Des forces si imposantes étant considérées suffisantes pour détourner les Eleiens peu belliqueux de toute idée de revendiquer leurs droits par les armes, les Arkadiens et les Pisans commencèrent la fête par sa routine ordinaire de sacrifices et de combats. Après avoir terminé la course des chars, ils entamèrent le pentathlon, ou lutte quintuple, qui commençait par la course et la lutte. La course avait déjà été achevée, et ceux qui y avaient réussi assez pour disputer le prix dans les quatre autres parties s'étaient mis en devoir de lutter dans l'espace compris entre le stade et le grand autel (1), — quand soudain on vit les Eleiens en armes entrer dans le terrain sacré, accompagnés de leurs alliés les Achæens et se diriger vers la rive opposée de la petite rivière de Kladaos, — qui coulait à une faible distance à l'ouest de l'Altis, ou enceinte fermée intérieure de Zeus, et qui se jetait ensuite dans l'Alpheios. Alors les Arkadiens se rangèrent en bataille, pour empêcher les Eleiens d'avancer plus loin (2). Ces derniers, avec une hardiesse dont personne

---

(1) Xénoph. Hellen. VII, 4, 29. Καὶ τὴν μὲν ἱπποδρομίαν ἤδη ἐπεποιήκεσαν, καὶ τὰ δρομικὰ τοῦ πεντάθλου · οἱ δ' εἰς πάλην ἀφικόμενοι οὐκέτι ἐν τῷ δρόμῳ, ἀλλὰ μεταξὺ τοῦ δρόμου καὶ τοῦ βωμοῦ ἐπάλαιον. Οἱ γὰρ Ἠλεῖοι παρῆσαν ἤδη, etc.

Diodore représente l'événement (XV, 78) d'une manière erronée. Selon lui, les Eleiens étaient occupés à célébrer la fête quand les Pisans et les Arkadiens s'avancèrent pour les attaquer. Les Eleiens furent réellement les agresseurs.

(2) Xénoph. Hell. *l. c.* Οἱ γὰρ Ἠλεῖοι παρῆσαν σὺν τοῖς ὅπλοις εἰς τὸ τέμενος. Οἱ δὲ Ἀρκάδες πορρώτερω μὲν οὐκ ἀπήντησαν, ἐπὶ δὲ τοῦ Κλαδάου ποτάμου παρετάξαντο, ὃς παρὰ τὴν Ἄλτιν καταῤῥέων εἰς τὸν Ἀλφειὸν ἐμβάλλει. Καὶ μὴν οἱ Ἠλεῖοι τἀπὶ θάτερα τοῦ ποτάμου παρετάξαντο, σφαγιασάμενοι δὲ εὐθὺς ἐχώρουν.

Le τέμενος doit ici être distingué de l'Altis, comme signifiant la largeur entière du terrain consacré à Olympia, dont l'Altis formait une partie intérieure plus petite fermée par un mur. Les Eleiens entrèrent dans le τέμενος avant de traverser le Kladaos, qui coulait *à travers* le τέμενος, mais le long de l'Altis. La tombe d'Œnomaos, qui sans doute était comprise dans le τέμενος, était placée sur la rive droite du Kladaos (Pausan. VI, 21, 3), tandis que l'Altis était sur la rive gauche de la rivière.

Le colonel Leake (dans ses Pelopon

ne les croyait capables, passèrent le ruisseau à gué, conduits par Stratolas avec sa troupe de trois cents hommes d'élite, et chargèrent vigoureusement d'abord les Arkadiens, ensuite les Argiens, qui furent défaits les uns et les autres et repoussés. Les Éleiens victorieux pénétrèrent de force dans l'Altis, et poussèrent en avant pour arriver au grand autel. Mais à chaque pas de leur marche la résistance devenait plus forte, aidée comme elle l'était par de nombreux bâtiments, — le palais du sénat, le temple de Zeus et divers portiques, — qui dérangeaient leurs rangs et fournissaient d'excellentes positions de défense pour des archers et des akontistæ sur les toits. Là Stratolas fut tué, tandis que ses troupes, repoussées du terrain sacré, furent forcées de repasser le Kladaos. La fête fut reprise alors et continuée dans son ordre habituel. Mais les Arkadiens redoutèrent tellement une nouvelle attaque le lendemain, que non-seulement ils occupèrent les toits de tous les bâtiments plus complétement qu'auparavant, mais qu'ils passèrent la nuit à élever une palissade de défense, arrachant dans ce dessein les baraques temporaires qui avaient été dressées avec soin pour loger la foule des visiteurs (1). Ces précautions rendirent la place inattaquable, de sorte que les Eleiens furent obligés de retourner chez eux le lendemain, non sans avoir excité la sympathie et l'admiration de beaucoup des Grecs, pour la hardiesse inaccoutumée qu'ils avaient déployée. Ils

nesiaca, p. 6, 107), a donné une exposition abondante et instructive du terrain d'Olympia, aussi bien que des indications laissées par Pausanias à ce sujet. Par malheur, on ne peut établir que peu de chose avec certitude, si ce n'est la position du grand temple de Zeus dans l'Altis. Ni les positions assignées aux divers bâtiments, au Stade ou à l'Hippodrome, par le colonel Leake, — ni celles indiquées par Kiepert dans le plan compris dans ses cartes, — ni celles que propose Ernst Curtius, dans le plan annexé à sa récente dissertation appelée *Olympia* (Berlin, 1852), — ne reposent sur des preuves suffisantes. Il se peut que des fouilles futures révèlent plus tard beaucoup de ce qui est inconnu actuellement.

Toutefois je ne puis être d'accord avec le colonel Leake, qui suppose que Pisa fut à une époque *une cité*, abandonnée ensuite.

(1) Xénoph. Hellen. VII, 4, 32. Ὥστε οὐ δ' ἀνεπαύσαντο τῆς νυκτὸς ἐκκόπτοντες τὰ διαπεπονημένα σκηνώματα, etc.

se vengèrent en déclarant que la cent quatrième olympiade n'était pas une olympiade, et en l'enregistrant comme telle dans leur catalogue, quand ils regagnèrent le pouvoir ; ils conservèrent cependant les noms de ceux qui avaient été proclamés vainqueurs, noms qui paraissent dans les listes comme les autres (1).

Tel fut le combat impie qui déshonora le sanctuaire de la fraternité panhellénique, et dans lequel le grand temple, avec son habitant, le majestueux Zeus de Pheidias, assis sur un trône, fut pour la première fois converti en forteresse contre ses présidents habituels, les Eleiens. Ce fut un combat dans lequel, bien que Thèbes et Sparte, les chefs rivaux de la Grèce, fussent à l'abri du blâme, Athènes était impliquée aussi bien que la plupart des principaux États péloponésiens. Il avait été provoqué par l'ambition rapace des Arkadiens, et son résultat sembla les confirmer, sous le masque de la présidence exercée par les Pisans, dans la possession permanente d'Olympia. Mais, malgré cette promesse apparente, c'était un événement qui portait en lui les germes d'une réaction violente. Nous ne pouvons douter que la foule des spectateurs grecs présente n'ait été non-seulement fâchée de l'interruption des jeux et de la démolition de ses tentes, mais encore profondément blessée de l'outrage fait au terrain sacré, — « imminentium templorum religio » (2). La plupart d'entre eux probablement regardaient les Eleiens comme les présidents légitimes ; car ils n'avaient jamais vu personne autre jouissant de ce privilége ; jamais ils n'avaient entendu parler d'un autre État qui en eût été revêtu. Et ils pouvaient difficilement s'empêcher d'éprouver une vive sympathie pour le courage inattendu de ces prési-

(1) Diodore, XV, 78 ; Pausanias, VI, 8, 2.

(2) Tacite, Hist. I, 40. Il décrit le meurtre de Galba dans le forum romain, par les soldats d'Othon :

« Igitur milites romani, quasi Vologesen aut Pacorum avito Arsacidarum solio depulsuri, ac non imperatorem suum, inermem et senem, trucidare pergerent, — disjecta plebe, proculcato senatu, truces armis, rapidis equis, forum irrumpunt, nec illos Capitolii aspectus, et imminentium templorum religio, et priores et futuri principes, terruere, quominus facerent scelus, cujus ultor est quisquis successit. »

dents dépossédés ; ce qui parut si frappant à Xénophon (spectateur peut-être lui-même) qu'il l'attribue à une inspiration spéciale des dieux (1).

S'ils désapprouvaient la conduite des Arkadiens et des Pisans comme étant une intrusion injuste, ils durent désapprouver encore la spoliation des riches temples d'Olympia, par laquelle les intrus se récompensèrent. Les Arkadiens, toujours en quête de pillage et de paye comme soldats mercenaires, se trouvèrent par cette guerre abondamment fournis de l'un et de l'autre; le pillage, ils purent l'exercer sur les fermes, les provisions et les ouvriers des champs, du voisinage éleien en général, en plus grande quantité que dans toute autre partie du Péloponèse (2) ; la paye, ils se la procurèrent, grâce à l'immense accumulation, tant d'argent que de précieuses offrandes, répartis dans les nombreux temples à Olympia. Les Pisans, actuellement installés comme administrateurs, durent consentir aisément à approprier ces trésors sacrés à la solde de leurs propres défenseurs, que sans doute ils considéraient comme agissant pour le service de Zeus Olympien. Conséquemment, les Epariti, milice de l'Arkadia réunie, furent mieux payés qu'ils ne l'avaient jamais été auparavant, de sorte que le service attirait de nombreux volontaires de la classe plus pauvre (3).

Au début de la guerre du Péloponèse, les Corinthiens et les Spartiates avaient parlé de la poursuivre en partie au moyen d'argent emprunté aux trésors de Delphes et d'Olympia (4). Jusqu'à quel point le projet avait-il jamais été exécuté, c'est ce qu'on ne nous apprend pas. Mais du moins, il n'avait nullement été réalisé de manière à former un précédent pour les sommes considérables que les Pisans et les Arkadiens s'appropriaient en ce moment, appropriation qui en conséquence fit jeter les hauts cris, comme une rapacité

(1) Xénoph. Hellen. 4, 32.

(2) Xénoph. Hellen. III, 2, 26; Polybe, IV, 73.

(3) Xénoph. Hellen. VII, 4, 33, 34.

(4) Thucyd. I, 121. Periklês, dans son discours à Athènes, fait allusion à ce dessein tacitement admis des Spartiates et de leur confédération (Thucyd. I, 143).

et un sacrilége flagrants. Beaucoup des Arkadiens eux-mêmes, les personnes coupables, éprouvèrent ce sentiment avec une force particulière. De plus, quelques-uns des chefs employés avaient fait d'importantes acquisitions privées pour eux-mêmes, de manière à provoquer du ressentiment et de la jalousie parmi leurs rivaux. La communauté panarkadienne, formée récemment et mal cimentée, n'était guère en état de résister à l'effet d'une cause de dissension quelconque, forte et spéciale. Elle était composée de cités qui avaient jadis été accoutumées à agir séparément et même à être en hostilité entre elles, en particulier Mantineia et Tegea. Ces deux cités reprirent alors leur ancienne rivalité (1). Les Mantineiens, jaloux et de Tegea et de Megalopolis, commencèrent à travailler sous main contre l'unité arkadienne et l'alliance thêbaine, — en vue d'un renouvellement de relations avec Sparte, bien que cinq années seulement auparavant ils eussent dû à Thèbes le rétablissement de leur cité, que la puissance spartiate avait transformée en villages. L'appropriation des fonds sacrés, qui blessait les sentiments sincères de la majorité, leur fournit un motif commode pour commencer l'opposition. Dans l'assemblée mantineienne, il fut pris une résolution à l'effet de renoncer à toute participation aux trésors olympiques, tandis qu'en même temps on leva parmi les citoyens une somme suffisante pour fournir une solde à tous les membres des Epariti qui venaient de leur cité. Cette somme fut offerte aux officiers qui commandaient. Cependant ceux-ci non-seulement refusèrent de la recevoir, mais même ils appelèrent les auteurs de la mesure pour être jugés devant l'assemblée panarkadienne, — les Dix Mille, à Megalopolis, — les accusant de briser l'intégrité de l'Arkadia (2). Les chefs mantineiens, sommés ainsi, ayant refusé de comparaître, les Dix Mille les condamnèrent par défaut, — et on envoya à Mantineia un détachement des

(1) Xénoph. Hellen. VII, 4, 33, 34; Diodore, XV, 82; Pausanias, VIII, 8, 6.

(2) Xénoph. Hellen. VII, 4, 33. Φάσκοντες αὐτοὺς λυμαίνεσθαι τὸ Ἀρκαδικόν, ἐνεκαλοῦντο εἰς τοὺς μυρίους τοὺς προστάτας αὐτῶν, etc.

Epariti pour s'assurer de leurs personnes. Mais les portes furent trouvées fermées, et l'ordre fut mis au défi. On manifesta en Arkadia tant de sympathie à l'égard des Mantineiens que beaucoup d'autres villes imitèrent leur protestation. Bien plus, la majorité même des Dix Mille, émue des appels répétés qui leur étaient faits au nom des dieux offensés, fut amenée graduellement à l'adopter aussi, en renonçant publiquement à toute participation ultérieure aux trésors olympiens et en l'interdisant.

On avait obtenu un point juste et remporté un avantage important en renonçant à une appropriation mauvaise et scandaleuse. Le parti qui l'avait remporté chercha immédiatement à le pousser plus loin (363-362 av. J.-C.). Commençant comme avocats de la justice et de Zeus Olympien, les Mantineiens ne tardèrent pas à se proclamer plus clairement champions de l'oligarchie, amis de Sparte et opposés à Thèbes. Comme on n'obtenait plus de fonds d'Olympia, on manqua bientôt des ressources nécessaires pour payer les Epariti, ou milice publique. Conséquemment, ceux d'entre les membres de ce corps qui étaient trop pauvres pour continuer à servir sans paye abandonnèrent graduellement le service, tandis que, d'autre part, les citoyens plus riches et plus puissants, par suite d'un accord concerté à l'avance entre eux, s'enrôlèrent en nombre considérable afin d'enlever la force nationale aux mains du parti opposé et de la faire passer dans les leurs (1). Les chefs de ce parti contraire virent clairement que ce mouvement oligarchique non-seulement les amènerait à rendre un compte sévère pour l'appropriation du trésor sacré, mais encore jetterait de nouveau l'Arkadia dans une alliance avec Sparte. En conséquence, ils envoyèrent donner avis aux Thêbains du changement de politique qui menaçait, les invitant à le prévenir par une expédition immédiate en Arkadia. Instruits de cette démarche (2), les chefs opposés la déférèrent à l'assemblée

(1) Xénoph. Hellen. VII, 4, 34.

(2) Xénoph. Hellen. VII, 4, 34. Οἱ δὲ τὰ κράτιστα τῇ Πελοποννήσῳ βουλευόμενοι ἔπεισαν τὸ κοινὸν τῶν

panarkadienne, dans laquelle ils obtinrent une résolution portant que des ambassadeurs seraient dépêchés à Thêbes pour demander qu'aucune armée thêbaine n'entrât en Arkadia sans être appelée formellement, — et pour annuler l'invitation précédente comme n'étant pas autorisée. En même temps, l'assemblée se décida à conclure la paix avec les Eleiens et à leur rendre la localité d'Olympia avec tous leurs anciens droits. Les Eleiens y consentirent avec plaisir, et en conséquence la paix fut conclue (1).

Les affaires que nous venons de raconter occupèrent environ un an et neuf ou dix mois, depuis le solstice d'été de 364 avant J.-C. (l'époque de la bataille à Olympia) jusqu'à avril 362 avant J.-C. environ. La paix fut généralement populaire dans toute l'Arkadia, vraisemblablement même dans les cités attachées à Thêbes, bien qu'on l'eût conclue sans consulter les Thêbains. Même à Tegea, le centre de l'influence thêbaine, on fut satisfait de l'abandon de l'agression et de la spoliation coupables d'Olympia, dans lesquelles les Thêbains n'avaient pas été mêlés. Aussi quand on en vint à jurer également à Tegea la paix, qui avait été probablement jurée auparavant dans les autres cités arkadiennes, — non-seulement les autorités de la cité, mais encore l'harmoste thêbain, qui occupait la ville avec une garnison de trois cents Thêbains, fut-il présent et prit-il part à la cérémonie. Après qu'elle eut été terminée, la plupart des Mantineiens retournèrent chez eux, leur cité étant à la fois hostile à Tegea et peu éloignée. Mais beaucoup d'autres Arkadiens passèrent la soirée dans la ville, célébrant la paix par des libations, des pæans et des festins. Tout à coup on ferma les portes par ordre, et les principaux membres du parti oligarchique furent arrêtés, pendant qu'ils siégeaient au festin, par la garnison bœôtienne et par les Eparîti arkadiens du parti contraire. Les chefs arrêtés étaient en si grand

---

Ἀρκάδων πέμψαντας πρέσβεις εἰπεῖν τοῖς Θηβαίοις, etc.

La phrase employée ici par Xénophon, pour décrire le parti oligarchique, marque son sentiment philolaconien. Cf. VII, 5, 1. Οἱ κηδόμενοι τῆς Πελοποννήσου, etc.

(1) Xénoph. Hellen. *l. c.*

nombre qu'ils remplissaient la prison et le palais du gouvernement, bien qu'il y eût peu de Mantineiens parmi eux, puisque la plupart de ces derniers étaient retournés dans leur patrie. Parmi les autres, la consternation fut extrême. Quelques-uns se firent descendre des murs, d'autres s'échappèrent subrepticement par les portes. Grande fut l'indignation excitée à Mantineia le lendemain matin, quand la nouvelle de cette arrestation violente y fut portée. Les autorités, — tout en l'annonçant aux autres cités arkadiennes et en invitant en même temps à prendre les armes, — dépêchèrent des hérauts à Tegea pour réclamer tous les prisonniers mantineiens qui y étaient détenus. En même temps, elles protestèrent énergiquement contre l'arrestation ou l'exécution d'un Arkadien quelconque, sans un jugement préalable devant la communauté panarkadienne, et elles s'engagèrent au nom de Mantineia à répondre de la comparution de tout Arkadien contre lequel des accusations pourraient être portées (1).

En recevant cette requête, l'harmoste thêbain relâcha sur-le-champ tous ses prisonniers. Il convoqua ensuite une assemblée, — à laquelle vraisemblablement il n'assista que peu de personnes, à cause de sentiments de méfiance (2); — là il expliqua qu'il avait été trompé et qu'il avait ordonné l'arrestation sur un faux rapport lui annonçant qu'une armée lacédæmonienne était sur les frontières, prête à s'emparer de la cité de concert avec des correspondants perfides à l'intérieur. On rendit un vote qui acceptait l'explication, bien que (suivant Xénophon) personne n'y crût. Cependant des ambassadeurs furent immédiatement envoyés à Thèbes, probablement par les Mantineiens et les autres Arkadiens, chargés de se plaindre hautement de sa conduite et de demander qu'il fût puni de mort.

En passant en revue les circonstances, il semble qu'il y a

(1) Xénoph. Hellen. VII, 4, 37, 38.

(2) Xénoph. Hellen. VII, 39. Συγκαλέσας τῶν Ἀρκάδων ὁπόσοι γε δὴ συνελθεῖν ἠθέλησαν, ἀπελογεῖτο, ὡς ἐξαπατηθείη.

lieu de croire que l'officier thèbain donna une explication véritable des motifs qui l'avaient fait agir. Le fait de l'élargissement des prisonniers à la première requête s'accorde mieux avec cette supposition qu'avec toute autre. Xénophon, il est vrai, dit que son but principal était de se rendre maître des Mantineiens, et que, quand il vit qu'il n'y avait qu'un petit nombre de ces derniers parmi les personnes arrêtées, il fut indifférent à la détention des autres. Mais si tel avait été son dessein, il se serait difficilement mis à l'accomplir d'une manière aussi aveugle et aussi maladroite. Il l'aurait exécuté, pendant que les Mantineiens étaient encore dans la ville, au lieu d'attendre après leur départ. Il n'aurait pas commis une action aussi blessante qu'injuste sans s'assurer qu'il la faisait à un moment où il pouvait encore atteindre le but qui l'y décidait. D'autre part, rien ne peut être plus naturel que de supposer que les plus violents parmi les Epariti arkadiens crussent à l'existence d'un complot formé pour livrer Tegea aux Lacédæmoniens, et qu'ils persuadassent le Thèbain de l'imminence d'un danger de cette nature. Causer une révolution dans Tegea devait être un grand point gagné pour le parti oligarchique et devait être rendu comparativement praticable par la réunion d'un corps mélangé d'Arkadiens dans la ville. Dans le fait, il n'est pas impossible que l'idée d'un complot pareil ait été réellement conçue; mais il est du moins extrêmement probable que des adversaires crurent sincèrement à la probabilité d'un tel événement (1).

L'explication du gouverneur thèbain, affirmant que son ordre d'arrestation ou avait détourné réellement, ou lui avait paru indispensable pour détourner, une trahison perfide projetée, — arriva à Thèbes en même temps que les plaintes contre lui. Non-seulement elle fut reçue comme parfaitement satisfaisante, mais Epaminondas répondit même de son

(1) Ce que dit Diodore (XV, 82), bien que très-vague et très-peu précis, nous donne à entendre que les deux partis rivaux à Tegea en vinrent à un conflit d'armes réel, à l'occasion de la paix.

chef à ceux qui se plaignaient par des contre-plaintes : — « L'arrestation (dit-il) était un acte plus justifiable que l'élargissement des personnes arrêtées. Vous autres, Arkadiens, avez déjà commis une trahison contre nous. Ce fut dans votre intérêt et à votre requête que nous portâmes la guerre dans le Péloponèse, — et actuellement vous concluez la paix sans nous consulter ! Soyez sûrs que nous irons bientôt en armes en Arkadia et que nous ferons la guerre pour soutenir nos partisans dans le pays (1). »

Telle fut la réponse péremptoire que l'ambassadeur arkadien rapporta de Thèbes, en annonçant à ses compatriotes qu'ils devaient se préparer à la guerre sur-le-champ. En conséquence, ils concertèrent des mesures de résistance avec les Éleiens et les Achæens. Ils envoyèrent inviter les Lacédæmoniens à entrer en Arkadia et à les aider à repousser un ennemi qui viendrait dans le dessein de subjuguer le Péloponèse, — toutefois avec cette clause conditionnelle, quant au commandement, que chaque État commanderait quand la guerre serait sur son territoire; et ils envoyèrent en outre solliciter l'aide d'Athènes. Telles furent les mesures prises par les Mantineiens et leurs partisans, formant actuellement la majorité dans l'agrégat panarkadien, majorité qui (pour employer le langage de Xénophon) était réellement inquiète pour le Péloponèse (2). « Pourquoi (disaient-ils) ces Thèbains viennent-ils dans notre pays quand nous ne les prions pas de venir? Pour quel autre dessein est-ce, sinon pour nous faire du mal? pour nous engager à nous en faire les uns aux autres, afin que les deux parties aient besoin *d'eux?* pour affaiblir le Péloponèse autant que possible, afin qu'ils puissent le tenir plus aisément sous leur joug (3)? » Bien que tel soit le langage que Xénophon répète avec une sympathie qui prouve évidemment sa tendance philolaconienne, — cependant, si nous suivons les faits comme lui-même les raconte, nous les verrons beaucoup plus en harmonie avec les reproches qu'il met dans la bouche d'Epaminondas.

---

(1) Xénoph. Hellen. VII, 4, 40.

(2) Xénophon, Hellenica, VII, 5, 1. Οἱ κηδόμενοι τῆς Πελοποννήσου.

(3) Xénoph. Hellen. VII, 5, 2, 3.

Celui-ci était entré pour la première fois dans le Péloponèse (en 369 av. J.-C.) à la requête et des Arkadiens et des Eleiens, dans le dessein de les protéger contre Sparte. Il avait été le premier à donner de la force et de la dignité aux Arkadiens, en les organisant en un agrégat politique et en formant une forte frontière pour eux contre Sparte dans Messênê et Megalopolis. Une fois organisés ainsi, les Arkadiens s'étaient montrés à la fois jaloux de Thêbes et incapables d'agir sagement par eux-mêmes. Ils avaient amené la ruine des mesures clémentes et politiques adoptées par Epaminondas à l'égard des cités achæennes, qu'ils avaient ainsi jetées de nouveau dans les bras de Sparte. Ils avaient de leur propre mouvement commencé la guerre contre l'Elis et s'étaient opposés au coupable empiétement commis à Olympia. D'autre part les Thêbains n'étaient pas entrés dans le Péloponèse depuis 367 avant J.-C., — intervalle actuellement de près de cinq ans. Ils avaient essayé de persuader les Arkadiens d'accepter le rescrit persan et de renoncer à l'idée d'une alliance avec Athènes; mais, bien que repoussés, ils n'avaient fait aucune tentative pour obtenir l'un ou l'autre de ces points par la force. Epaminondas était bien en droit de se plaindre actuellement d'eux pour avoir fait la paix avec l'Elis et l'Achaia, les amis et les alliées de Sparte, sans consulter Thêbes en rien. Il croyait probablement qu'il y avait eu un complot réel formé pour livrer Tegea aux Lacédæmoniens, comme fruit de cette paix déloyale; et il voyait clairement que le maintien de la ligne frontière contre Sparte, — Tegea, Megalopolis et Messênê, — ne pourrait plus être assuré sans une nouvelle invasion thêbaine.

Telle me paraît être l'appréciation raisonnable de la situation du Péloponèse, en juin 362 avant J.-C., — immédiatement avant la dernière invasion d'Epaminondas. Nous ne pouvons avoir confiance dans le jugement défavorable de Xénophon par rapport soit à ce grand homme, soit aux Thêbains. Il ne subsistera pas, même si on le compare avec les faits racontés par lui-même; probablement il subsisterait moins encore, si nous avions les faits rapportés par un témoin impartial.

J'ai déjà raconté tout ce qu'on peut établir de ce que firent les Thêbains, depuis que Pélopidas revint de Perse avec le rescrit persan (dans l'hiver de 367-366 av. J.-C.) jusqu'à la fin de 363 avant J.-C. En 366-365 avant J.-C., ils avaient éprouvé de grandes pertes et subi beaucoup d'humiliation, rattachées à la détention de Pélopidas, qu'ils avaient arraché avec difficulté du cachot de Pheræ. En 364-363 avant J.-C., Pélopidas avait été investi d'un nouveau commandement en Thessalia, et bien qu'il fût tué, les armes thêbaines avaient été éminemment heureuses, et elles avaient acquis sur le pays un empire plus complet que celui qu'elles avaient jamais possédé auparavant, tandis qu'Epaminondas, après avoir conseillé à ses compatriotes de viser à la suprématie navale, avait employé l'été de 363 avant J.-C. comme amiral d'une puissante flotte thêbaine sur la côte d'Asie. Quand il revint à Thêbes, à la fin de 363 avant J.-C., il trouva son ami Pélopidas tué, tandis que les relations de Thêbes, tant dans le Péloponèse qu'en Thessalia, devenaient suffisamment compliquées pour absorber toute son attention sur terre, sans comporter de nouvelles aspirations à un empire maritime. Il avait sans doute observé, à mesure qu'il s'opéra, le changement graduel de politique en Arkadia (dans l'hiver et le printemps de 363-362 av. J.-C.), à l'aide duquel le parti mantineien et oligarchique, profitant de la réaction de sentiment contre les actes commis à Olympia, s'était constitué la majorité dans l'assemblée et la milice panarkadiennes, de manière à conclure la paix avec Elis et à offrir la perspective d'une alliance probable avec Sparte, Elis et l'Achaia. Cette tendance politique était sans doute présentée à Epaminondas par le parti tegéen en Arkadia, opposé au parti mantineien, et qui la lui communiquait avec des exagérations de parti dépassant même la réalité. Le danger, réel ou présumé, de Tegea, avec l'arrestation qui y avait été opérée, le convainquit qu'une puissante intervention thêbaine ne pouvait plus être différée. Comme bœôtarque, il obtint le consentement de ses compatriotes, à l'effet de réunir une armée thêbaine, de convoquer les contingents alliés et de conduire cette expédition combinée dans le Péloponèse.

L'armée avec laquelle il commença sa marche était nombreuse et importante (362 av. J.-C.). Elle comprenait tous les Bœôtiens et tous les Eubœens, avec un nombre considérable de Thessaliens (quelques-uns même envoyés par Alexandre de Pheræ, qui était devenu alors un allié dépendant de Thèbes), les Lokriens, les Maliens, les Ænianes et probablement divers autres alliés de la Grèce septentrionale, bien que les Phokiens refusassent de se joindre à lui, alléguant que leur accord avec Thèbes était fait en vue d'une alliance purement défensive (1). Après avoir passé la ligne du mont Oneion, — qui n'était plus défendue comme elle l'avait été lors de sa première entrée, — il arriva à Nemea, où il fut probablement rejoint par le contingent sikyonien (2), et où il s'arrêta, espérant intercepter le contingent athénien dans sa marche pour rejoindre ses ennemis. Il avait probablement eu des informations qui l'engagèrent à l'attendre (3); mais ces informations se trouvèrent fausses. Les Athéniens ne parurent pas, et on comprit qu'ils se préparaient à se rendre par mer à la côte orientale de la Laconie. Après une halte inutile, il se dirigea sur Tegea, où ses alliés péloponésiens le rejoignirent bientôt tous; les Arkadiens de Tegea, de Pallantion, d'Asea et de Megalopolis, les Messêniens — (tous ceux-ci formant la ligne de frontière contre la Laconie) — et les Argiens.

La halte à Nemea, vu qu'Epaminondas manqua son but direct, fut préjudiciable à un autre égard, en ce qu'elle permit au corps principal de ses ennemis péloponésiens de se concentrer à Mantineia, jonction qui aurait été probablement prévenue s'il fût entré en Arkadia sans délai. Une puissante armée péloponésienne y était réunie, composée des Mantineiens avec la majeure partie des autres Arkadiens, — des Êleiens et des Achæens. On avait envoyé une invitation

(1) Xénoph. Hellen. VII, 5, 5; Diodore, XV, 85.

(2) Diodore, XV, 85.

(3) L'explication que donne Xénophon de cette halte à Nemea, — comme si Epaminondas y était déterminé par une haine particulière d'Athènes (Hellen. VII, 5, 6), — semble à la fois bizarre et inspirée par la mauvaise humeur.

aux Spartiates, et le vieil Agésilas, alors dans sa quatre-vingtième année, était en pleine marche avec les forces lacédæmoniennes pour se rendre à Mantineia. En outre, le contingent athénien était immédiatement attendu, précieux surtout par sa cavalerie, vu que les Péloponésiens n'étaient pas forts en cette sorte d'arme, — quelques-uns dans le fait n'en ayant pas.

Epaminondas établit son camp et sa place d'armes dans les murs de Tegea, précaution que Xénophon loue en ce qu'elle donnait à ses troupes plus de sécurité et de bien-être et laissait à l'ennemi moins de facilité pour observer ses mouvements (1). Il s'avança ensuite vers Mantineia pour provoquer l'ennemi à un engagement avant que les Spartiates et les Athéniens eussent rejoint ; mais ils se tenaient soigneusement sur leurs gardes, tout près de Mantineia, trop fortement postés pour être forcés (2). Quand il revint à son camp de Tegea, on lui apprit qu'Agésilas avec l'armée spartiate, après avoir quitté Sparte pour se rendre à Mantineia, avait déjà fait quelque progrès et était arrivé à Pellênê. Alors il résolut d'essayer de surprendre Sparte par une marche de nuit en partant soudainement de Tegea, qui était sur la route directe de Sparte à Mantineia, tandis qu'Agésilas, en allant de Sparte vers cette dernière ville, avait à suivre une route plus détournée vers l'ouest. Se mettant en mouvement peu après le repas du soir, Epaminondas conduisit l'armée thèbaine en toute hâte vers Sparte, et il s'était approché de cette ville, « semblable à un nid de jeunes oiseaux sans protecteurs, » à un moment où aucune résistance n'aurait pu être faite. Ni Agésilas, ni aucun autre ne s'attendait à un coup si hardi et si bien calculé, dont le succès aurait changé la face de la Grèce. Rien ne sauva Sparte que l'intervention providentielle des dieux (3), manifestée par ce hasard qu'un

(1) Xénoph. Hellen. VII, 5, 8.

(2) Plutarque, De Gloriâ Athen. p. 346 B.

(3) Xénoph. Hellen. VII, 5, 10. Καὶ εἰ μὴ Κρὴς, θείᾳ τινὶ μοίρᾳ προσελθὼν, ἐξήγγειλε τῷ Ἀγησιλάῳ προσιὸν τὸ στράτευμα, ἔλαβεν ἂν τὴν πόλιν ὥσπερ νεοττιάν, παντάπασιν ἔρημον τῶν ἀμυνουμένων.

Diodore coïncide dans le fait prin-

coureur krêtois alla en toute hâte vers Agésilas, avec la nouvelle que les Thêbains, partis de Tegea, étaient en pleine marche vers le sud, et qu'il arriva pour arrêter à temps ses progrès ultérieurs vers Mantineia. Agésilas retourna sur-le-champ à Sparte avec les troupes qui l'entouraient, et la ville fut mise ainsi en un état suffisant de défense avant l'arrivée des Thêbains. Toutefois, bien que suffisantes pour la circonstance, ses troupes n'étaient pas nombreuses, car la cavalerie spartiate et les forces mercenaires étaient encore absentes; elles avaient été envoyées en avant à Mantineia. On expédia au gros de l'armée qui se trouvait près de cette ville l'ordre de venir immédiatement et à la hâte au secours de Sparte (1).

La marche d'Epaminondas n'avait été entreprise que sur la probabilité, qui fut tout près d'être réalisée, de trouver Sparte sans défense (362 av. J.-C.). Il n'était pas en état d'attaquer la ville, si elle était passablement occupée, — en-

cipal (XV, 82, 83), bien qu'avec beaucoup d'inexactitudes de détail. Il donne une idée très-imparfaite de ce danger immense que courut Sparte, et qui est complétement attesté par Xénophon, même contre sa propre partialité.

Kallisthenês affirmait que la nouvelle critique avait été portée à Agésilas par un Thespien nommé Euthynos (Plutarque, Agésilas, c. 34).

(1) Xénoph. (Hellen. VII, 5, 10, 11) décrit ces faits d'une manière qui diffère sur plusieurs points de Polybe (IX, 8), et de Diodore (XV, 83). L'autorité de Xénophon me paraît meilleure en elle-même, tandis que son récit est également plus probable. Il avance distinctement qu'Agésilas apprit la nouvelle de la marche thêbaine pendant qu'il était encore à Pellênê (sur la route qui menait à Mantineia, ville où une portion considérable des troupes spartiates s'était déjà rendue), — qu'il revint aussitôt sur ses pas, et qu'il parvint à Sparte avant Epaminondas, avec une division peu nombreuse, suffisante toutefois pour mettre la ville en état de défense. Tandis que Polybe affirme qu'Agésilas apprit la nouvelle quand il était à Mantineia, — qu'il alla de là à Sparte avec toute l'armée, mais qu'Epaminondas atteignit Sparte avant lui, qu'il avait déjà attaqué la ville et pénétré dans la place du marché, quand Agésilas arriva et le repoussa. Diodore rapporte qu'Agésilas ne quitta jamais Sparte, mais que l'autre roi Agis, qui avait été envoyé avec l'armée à Mantineia, devinant les plans d'Epaminondas, fit prévenir Agésilas par d'agiles coureurs krêtois et le mit sur ses gardes.

Wesseling fait remarquer avec justesse que la mention d'Agis doit être une erreur; que le second roi de Sparte à cette époque se nommait Kleomenês.

Polyen (II, 3, 10) dit exactement qu'Agésilas arriva à Sparte avant Epaminondas; mais il ajoute beaucoup d'autres détails qui sont trop incertains pour être copiés.

core moins de perdre du temps devant elle ; car il savait que l'ennemi partant de Mantineia le suivrait immédiatement en Laconie, où il ne voulait pas engager une action générale. Il avait trouvé qu'il était impossible de prendre Sparte, cette cité non fortifiée, inattaquable toutefois, même lors de sa première invasion de 370-369 avant J.-C., alors qu'il avait la plus grande partie du Péloponèse en coopération active avec lui, et que les Lacédæmoniens n'avaient pas d'armée en campagne. Conséquemment, bien qu'il traversât l'Eurotas et entrât réellement dans la cité de Sparte (1) (qui n'avait pas de murs pour l'arrêter), cependant, dès qu'il aperçut les toits garnis de soldats et d'autres préparatifs de résistance, il s'avança avec beaucoup de précaution, sans s'aventurer dans les rues et au milieu des maisons occupées. Il essaya seulement de se rendre maître de divers points du terrain élevé qui commandait la cité, d'où il pouvait être possible d'attaquer les défenseurs avec avantage. Mais même là, bien qu'inférieurs en nombre, ils l'empêchèrent de produire quelque effet. Et Archidamos, fils d'Agésilas, faisant une sortie inattendue au delà de la ligne de défense avec une petite compagnie de cent hoplites, gravit un terrain difficile devant lui, et chargea les Thèbains même sur la colline avec une telle vaillance qu'il les repoussa réellement avec quelques pertes, et les poursuivit pendant un certain espace jusqu'à ce qu'il fût lui-même repoussé et forcé de se retirer (2). De même, la bravoure du Spartiate Isidas, fils de ce Phœbidas qui s'était emparé de la Kadmeia thèbaine, fit un honneur signalé à Sparte dans ce jour de son déclin comparatif. Remarquable par sa beauté et sa taille, ce jeune homme s'élança en avant nu et sans bouclier, le corps frotté d'huile comme dans la palestre. Une lance à la main droite et une épée à la gauche, il se précipita au milieu des ennemis, portant la mort et la destruction ; malgré cela, on le laissa revenir sans blessure,

(1) Xénoph. Hellen. VII, 5, 11. Ἐπεὶ δὲ ἐγένετο Ἐπαμινώνδας ἐν τῇ πόλει τῶν Σπαρτιατῶν, etc.

(2) Xénoph. Hellen. VII, 5, 12, 13.

Justin (VI, 7) exagère beaucoup la grandeur et la violence de la lutte. Il dit par erreur qu'Agésilas n'arriva à Sparte qu'après Epaminondas.

si grand fut l'effroi qu'inspirèrent son singulier aspect et sa hardiesse désespérée. Les éphores lui accordèrent ensuite une couronne d'honneur, mais en même temps ils le condamnèrent à une amende pour s'être exposé sans armure défensive (1).

Bien que les Spartiates déployassent en cette circonstance une valeur honorable, cependant ces succès, insignifiants en eux-mêmes, grandissent en importance seulement par la partialité de Xénophon. Le fait principal était qu'Agésilas avait été averti accidentellement de manière à pouvoir revenir à Sparte et la mettre en état de défense avant l'arrivée des Thèbains. Aussitôt qu'Epaminondas en fut certain, il vit que son projet n'était plus praticable et il ne fit rien de plus que d'examiner la ville dans son pourtour, pour voir s'il pourrait découvrir quelque point vulnérable sans se jeter dans une attaque hasardeuse. Désappointé dans ce premier projet, il s'appliqua, avec un esprit de ressources également prompt et des mouvements aussi rapides, à l'exécution du second. Il savait que l'armée ennemie de Mantineia serait immédiatement mise en marche pour Sparte, afin qu'elle éloignât tout danger de cette cité. Or, la route directe de Mantineia à Sparte (course presque droite vers le sud pendant tout le chemin) passant par Tegea, était ouverte à Epaminondas, mais non aux ennemis qui étaient forcés de prendre une autre voie plus détournée, probablement par Asea et par Pallantion, de sorte qu'il était réellement plus près qu'eux de Mantineia. Il se décida à retourner sur-le-champ à Tegea, pendant qu'ils se dirigeaient vers Sparte et avant qu'ils pussent être instruits de son changement de dessein. En conséquence il partit, sans un moment de repos à peine, et il revint à Tegea, où il devint absolument indispensable de donner du repos à ses hoplites après de si grandes fatigues. Mais il envoya sans aucun délai sa cavalerie en avant pour surprendre Mantineia, qui était à ce moment (il le savait bien) sans préparatifs et sans défense; ses forces militaires

(1) Plutarque, Agésilas, c. 34.

étant absentes et en marche pour Sparte, et le reste de sa population, libre aussi bien qu'esclave, étant en grande partie occupée dans les champs à rentrer la moisson. Il fallait l'ascendant extraordinaire d'Epaminondas, — joint à sa véhémence à exposer l'importance du but, aussi bien que la probabilité du pillage, — pour déterminer les cavaliers fatigués à se soumettre à cette peine nouvelle, tandis que leurs camarades se refaisaient et se reposaient à Tegea (1).

Tout, près de Mantineia, se trouva dans l'état qu'Epaminondas prévoyait. Cependant la ville fut sauvée et son plan bien combiné détruit par une circonstance inattendue que les Mantineiens attribuèrent sans doute à la providence des dieux, — comme Xénophon considère l'avertissement préalable donné à Agésilas. La cavalerie athénienne était arrivée il n'y avait pas une heure et venait de mettre pied à terre dans les murs de Mantineia. Après être partie d'Eleusis (probablement après s'être assurée qu'Epaminondas n'occupait plus Nemea), elle prit son repas du soir et se reposa à l'isthme de Corinthe, où elle semble avoir éprouvé quelques pertes ou quelque accident (2). Les cavaliers passèrent ensuite par Kleonæ pour se rendre à Mantineia, où ils arrivèrent sans avoir encore mangé de ce jour, ni eux ni leurs chevaux. Ce fut précisément après qu'ils furent parvenus à Mantineia, et quand ils n'avaient encore rien pris, — que la cavalerie thébaine et thessalienne parut soudainement, s'étant avancée même jusqu'au temple de Poseidôn, à moins d'un mille des portes (3).

Les Mantineiens furent frappés de terreur à cet événement. Leurs citoyens militaires étaient absents, en marche

---

(1) Xénoph. Hellen. VII, 5, 14. Πάλιν δὲ πορευθεὶς ὡς ἐδύνατο τάχιστα εἰς τὴν Τεγέαν, τοὺς μὲν ὁπλίτας ἀνέπαυσε, τοὺς δὲ ἱππέας ἔπεμψεν εἰς τὴν Μαντίνειαν, δεηθεὶς αὐτῶν προσκαρτερῆσαι, καὶ διδάσκων ὡς πάντα μὲν εἰκὸς ἔξω εἶναι τὰ τῶν Μαντινέων βοσκήματα, πάντας δὲ τοὺς ἀνθρώπους, ἄλλως τε καὶ σίτου συγκομιδῆς οὔσης.

(2) Xénoph. Hellen. VII, 5, 15, 16. Les mots — δυστυχήματος γεγενημένου ἐν Κορίνθῳ τοῖς ἱππεῦσιν — font allusion à quelque chose que nous n'avons aucun moyen de reconnaître. Il est possible que les Corinthiens, qui étaient en paix avec Thèbes et avaient été maltraités par Athènes (VII, 4, 6, 10), aient vu avec déplaisir, et même qu'ils aient inquiété les cavaliers athéniens, pendant que ceux-ci se reposaient sur leur territoire.

(3) Polybe, IX, 8.

pour Sparte, tandis que les autres étaient dispersés dans les champs. Ainsi dénués de secours, ils implorèrent l'aide de la cavalerie athénienne nouvellement arrivée, qui, bien que fatiguée et affamée, s'avança immédiatement, et dans le fait elle était dans la nécessité de le faire puisque son propre salut en dépendait. Les assaillants étaient d'excellents cavaliers, Thêbains et Thessaliens, et plus nombreux que les Athéniens. Cependant la bravoure avec laquelle ces derniers combattirent, dans une action corps à corps et sanglante, fut telle qu'en somme ils eurent l'avantage, forcèrent les agresseurs à se retirer et eurent la satisfaction de sauver Mantineia avec tous ses citoyens et ses biens. Xénophon exalte (1) (et sans doute avec beaucoup de raison) la généreuse énergie que montrèrent les Athéniens, en avançant malgré leur faim et leur fatigue. Mais nous devons nous rappeler que la cavalerie thêbaine avait éprouvé une faim et une fatigue encore plus grandes, — qu'Epaminondas ne l'aurait jamais envoyée dans cet état s'il se fût attendu à quelque résistance sérieuse, et qu'elle se dispersa probablement jusqu'à un certain point, dans le dessein de piller et de saisir de quoi se nourrir dans les champs qu'elle traversait, de sorte qu'elle se trouva en désordre quand les Athéniens se jetèrent sur elle. Le commandant de cavalerie athénien Kephysodôros (2) et Gryllos (fils de l'historien Xénophon),

(1) Xénoph. Hellen. VII, 5, 15, 16, 17.

Plutarque (De Gloriâ Atheu. p. 346 D-E) raconte le fait général de cette bataille et de la délivrance de Mantineia, toutefois avec plusieurs inexactitudes que nous réfutons au moyen de Xénophon.

Diodore (XV, 84) mentionne la délivrance de Mantineia par l'arrivée inattendue des Mantineiens; mais il les présente comme étant six mille soldats, c'est-à-dire hoplites, sous Hegelochos; et il ne dit rien du combat de cavalerie. Hegelochos est nommé par Ephore (ap. Diog. Laert. II, 54, — cf. Xénoph. De Vectigal III, 7) comme général de l'armée entière envoyée par Athènes en cette occasion, consistant en infanterie aussi bien qu'en cavalerie. Leur infanterie a dû arriver un peu plus tard.

Polybe aussi (IX, 8), bien que concourant en général avec Xénophon, diffère en plusieurs détails. Je suis le récit de Xénophon.

(2) Harpokration, v. Κηφισόδωρος. Ephore ap. Diogen. Laert. II, 53; Pausanias, I, 3, 4; VIII, 9, 8; VIII, 11, 5.

Il y a confusion, sur plusieurs points, entre le combat de cavalerie près de Mantineia, et la grande bataille ou bataille générale, qui ne tarda pas à se

qui servait alors avec son frère Diodoros dans la cavalerie athénienne, furent tous deux tués dans la bataille. Un mémorable tableau, à Athènes, du peintre contemporain Euphranôr rappelait et la bataille et la bravoure personnelle de Gryllos, à la mémoire duquel les Mantineiens rendirent aussi des honneurs distingués.

Voilà deux mouvements successifs d'Epaminondas, tous deux bien conçus, qui cependant échouèrent tous deux par accident sans qu'il eût rien omis personnellement. Il avait ses forces concentrées à Tegea, tandis que les ennemis de leur côté, revenus de Sparte, formaient un camp commun dans le voisinage de Mantineia. Ils comprenaient des Lacédæmoniens, des Éleiens, des Arkadiens, des Achæens et des Athéniens, au nombre en tout de vingt mille fantassins et de deux mille chevaux, si nous pouvons nous fier à l'assertion de Diodore (1) qui porte aussi les troupes d'Epaminondas à trente mille fantassins et à trois mille chevaux. On ne peut attribuer que peu de valeur à l'une ou à l'autre de ces estimations, et on ne sait pas d'une manière certaine laquelle des deux armées était la plus nombreuse. Mais Epaminondas vit qu'il ne lui restait actuellement aucune chance de frapper un coup, si ce n'est par une bataille rangée, et il ne désespérait pas du tout du résultat (2). Il avait amené ses alliés septentrionaux pour un temps limité, temps qu'ils n'étaient probablement pas disposés à prolonger, vu que la saison de la moisson approchait à ce moment. De plus, son fonds de provisions était à peine suffisant (3), la nouvelle moisson

livrer et dans laquelle Epaminondas fut tué. On dit quelquefois que Gryllos périt dans la bataille de Mantineia et que même il tua Epaminondas de sa propre main. Il semblerait que le tableau d'Euphranôr représentait Gryllos, au moment où il tuait le commandant thêbain, et que la tradition postérieure d'Athènes aussi bien que de Thèbes, donnait par erreur à ce commandant thêbain le nom d'Epaminondas.

V. cette confusion discutée et éclaircie dans un bon article sur la bataille de Mantineia, par Arnold Schaefer, p. 58, 59, dans le Rheinischer Museum für Philologie (1846, Fünfter Jahrgang, Erstes Heft).

(1) Diodore, XV, 84.

(2) Xénoph. Hellen. VII, 5, 8. Καὶ μὴν οἰόμενος κρείττων τῶν ἀντιπάλων εἶναι, etc.

(3) Xénoph. Hellen. VII, 5, 19. Σπάνια δὲ τὰ ἐπιτήδεια ἔχοντας ὅμως πείθεσθαι ἐθέλειν, etc.

n'étant pas encore faite, tandis que la récolte de l'année précédente était probablement presque épuisée. Il prit donc la résolution d'attaquer l'ennemi sur-le-champ.

Mais je ne puis adopter la manière de voir de Xénophon, qui pense que cette résolution fut imposée à Epaminondas, contre sa propre volonté, par une position désespérée, qui le mettait dans l'impossibilité de se retirer sans combattre, — par le désappointement qu'il éprouva en trouvant si peu d'alliés de son côté, et un si grand nombre réuni contre lui, — et par la nécessité d'effacer la honte des deux insuccès récents (à Sparte et à Mantineia) ou de périr en l'essayant (1). C'est une appréciation de la position d'Epaminondas qui ne s'accorde pas avec les faits racontés par Xénophon lui-même. Ce n'avait pu être une surprise pour le général thêbain que le temps fût arrivé d'ordonner une bataille. Avec quelle autre pensée était-il venu dans le Péloponèse? Ou dans quel autre dessein avait-il pu amener une armée si nombreuse? En admettant qu'il comptât sur plus d'appui dans le Péloponèse qu'il n'en trouva réellement, nous ne pouvons croire qu'il ait espéré que sa seule présence, sans combat, suffirait pour abattre des ennemis courageux aussi bien que puissants. Xénophon exagère l'importance des récentes défaites (comme il les appelle) essuyées devant Sparte et Mantineia. C'étaient des échecs ou des désappointements plutôt que des défaites. En arrivant à Tegea, Epaminondas avait jugé praticable (ce qu'il n'avait pu savoir à l'avance) de tenter un « *coup de main* », d'abord contre Sparte, ensuite contre Mantineia. C'étaient des occasions favorables et accidentelles que son génie discerna et qu'il mit à profit. Leur succès, qui manqua réellement de si peu de chose, eût été un avantage prodigieux obtenu (2); mais leur insuccès accidentel ne le laissa

(1) Xénoph. Hellen. VII, 5, 18. Αὐτὸς δὲ λελυμασμένος παντάπασι τῇ ἑαυτοῦ δόξῃ ἔσοιτο, ἡττημένος μὲν ἐν Λακεδαίμονι σὺν πολλῷ ὁπλιτικῷ ὑπ' ὀλίγων, ἡττημένος δὲ ἐν Μαντινείᾳ ἱππομαχίᾳ, αἴτιος δὲ γεγενημένος διὰ τὴν ἐς Πελοπόννησον στράτειαν τοῦ συνεστάναι Λακεδαιμονίους καὶ Ἀρκάδας καὶ Ἠλείους καὶ Ἀθηναίους· ὥστε οὐκ ἐδόκει δυνατὸν εἶναι ἀμαχεὶ παρελθεῖν.

(2) Polybe, IX, 8, 2.

pas dans un état pire qu'il n'avait été auparavant. Il lui restait donc, maintenant qu'il avait l'ennemi devant lui en rase campagne, et qu'il n'avait plus d'occasion de le frapper à l'improviste par des coups de côté, à le combattre ouvertement; ce que lui et tous ceux qui l'entouraient ont dû considérer, dès le premier moment de leur entrée dans le Péloponèse, comme le seul moyen probable de décider le débat.

L'armée d'Epaminondas, loin d'éprouver ce sentiment d'espoir désappointé et de nécessité rigoureuse que Xénophon attribue à son commandant, était impatiente de combattre sous ses ordres, et une joie pleine d'enthousiasme s'empara d'elle quand il finit par déclarer son intention. Il l'avait tenue dans les murs de Tegea, non-seulement lui donnant ainsi de meilleurs quartiers et un repos plus complet, mais encore cachant ses opérations à l'ennemi qui, de son côté, était campé sur la frontière du territoire mantineien. Joyeux de la perspective de sortir pour livrer bataille, les cavaliers et les hoplites d'Epaminondas se mettaient tous dans leur plus belle tenue. Les cavaliers blanchissaient leurs casques, — les hoplites fourbissaient leurs boucliers et affilaient leurs épées et leurs lances. Même les villageois arkadiens, rustiques et à moitié armés, qui n'avaient que des massues au lieu d'épée ou de lance, étaient impatients de partager les dangers des Thêbains et gravaient sur leurs boucliers (qui n'étaient probablement pas autre chose que de misérables carrés de bois) le signe symbolique (1). L'ardeur et la con-

(1) Xénoph. Hellen. VII, 5, 20. Προθύμως μὲν ἐλευκοῦντο οἱ ἱππεῖς τὰ κράνη, κελεύοντος ἐκείνου · ἐπεγράφοντο δὲ καὶ τῶν Ἀρκάδων ὁπλῖται, ῥόπαλα ἔχοντες, ὡς Θηβαῖοι ὄντες · πάντες δὲ ἠκονῶντο καὶ λόγχας καὶ μαχαίρας, καὶ ἐλαμπρύνοντο τὰς ἀσπίδας.

Il semble qu'il y a une sorte de moquerie dans ces derniers mots, à l'adresse tant des Arkadiens que des Thêbains. Les Arkadiens armés de massues sont appelés ὁπλῖται et sont représentés comme se donnant pour valoir les Thêbains.

Sievers (Geschichte, page 342) et le Dr Thirlwall (Hist. Gr. c. 40 p. 200) suivent Eckhel, qui fait dire à ce passage que « les hoplites arkadiens gravaient sur leurs boucliers la figure d'une massue, ce qui est le signe symbolique des Thêbains ». Je ne puis croire que cette interpretation soit la meilleure, — du moins jusqu'à ce qu'il soit prouvé que le signe symbolique thêbain sur le bouclier était une massue. Xénophon ne dédaigne pas dans d'autres occasions de parler avec moquerie des hoplites thêbains. — V. VII, 5, 12. La mention

fiance les plus grandes animaient tous les alliés, à mesure qu'ils quittaient les portes de Tegea et qu'ils se disposaient dans l'ordre de marche commandé par Epaminondas.

La haute plaine mantineio-tégéatique, élevée de 600 mètres au-dessus du niveau de la mer (connue aujourd'hui comme plaine de Tripolitza), — « est la plus grande de ce groupe de vallées au centre du Péloponèse, dont chacune est si hermétiquement fermée par les montagnes qui se coupent, que les eaux n'ont d'autre issue que les montagnes elles-mêmes (1) ». Elle s'étend en longueur du nord au sud et est bordée par la chaîne du mont Mænalos à l'ouest, et par celle de l'Artemision et du Parthenion à l'est. Elle a une largeur d'environ huit milles (= 12 kilom. 870 mèt.) dans sa partie la plus large, et d'un mille (1 kilom. 600 mèt.) dans la plus étroite. Mantineia est située près de son extrémité méridionale; la distance directe entre ces deux cités, dans une ligne qui ne dévie pas beaucoup du nord au sud, étant d'environ dix milles anglais (= 16 kilom.). La ligne frontière entre leurs deux domaines était formée par une partie de la vallée particulièrement étroite, où un contrefort peu élevé s'avançant hors de la chaîne du Mænalos d'un côté, et un autre de l'Artemision du côté opposé, resserrent l'espace et forment une sorte de défilé défendable à près de quatre milles (6 kilom. 1/2) au sud de Mantineia (2); et éloigné ainsi de Tegea de six milles (= 9 kilom. 600 mèt.) environ. C'était dans cette position, couvrant tout le terri-

de λόγχας καὶ μαχαίρας, immédiatement après, appuie l'opinion que ῥόπαλα ἔχοντες, immédiatement avant, signifie « hommes armés de massues, » sens naturel des mots.

On dit que les cavaliers « blanchissaient leurs casques (ou armures de tête). » D'où je conclus que ces armets n'étaient pas faits de métal, mais de bois ou d'osier. Cf. Xénoph. Hellen. II, 4, 25.

(1) V. « Travels in the Morea » du colonel Leake, vol. III, ch. 24, p. 45.

(2) A trois milles de Mantineia (Leake, ib. p. 51-94) « une épine basse de rochers, qui, s'avançant dans la plaine d'une partie avancée du Mænalium, formait une division naturelle entre les districts de Tegea et de Mantineia ».

Cf. le même ouvrage, vol. I, ch. 3, p. 100, 112, 114, et le récent et important ouvrage de Ernst Curtius, Peloponnesos (Gotha, 1851), p. 232-247. Gell dit qu'un mur a jadis été mené en travers de la plaine à cette frontière (Itinerary of the Morea, p. 111-143).

toire mantineien, qu'était concentrée l'armée opposée à Epaminondas; le gros de l'armée lacédæmonienne aussi bien que le reste étant à ce moment revenu de Sparte (1).

Epaminondas, après être sorti de Tegea par la porte septentrionale, disposa son armée en colonnes de manière à pouvoir avancer aisément vers l'ennemi, lui-même avec les colonnes thèbaines formant l'avant-garde. Son ordre étant complété, il commença par marcher dans une direction qui le menait droit à l'ennemi. Mais bientôt il changea sa course et tourna à gauche vers la chaîne du Mænalos, qui forme la limite occidentale de la plaine, et à laquelle il arriva à quelque endroit voisin de la moderne Tripolitza. De là il poursuivit sa marche vers le nord, en longeant le flanc de la montagne du côté qui se trouve vis-à-vis de Tegea ou lui fait face (2), jusqu'à ce qu'enfin il approchât de la position de l'ennemi, sur son flanc droit. Là il s'arrêta, et fit faire à ses colonnes front à droite, formant ainsi une ligne, ou phalange, de profondeur modérée, qui faisait face à l'ennemi. Pendant la marche, chaque lochos, ou compagnie, avait marché en une seule file avec le lochagos ou capitaine (habituellement le soldat le plus fort et le meilleur du lochos) à la tête, bien que nous ne sachions pas combien de ces lochagi marchaient de front, ni quelle était la largeur de la colonne. Quand la phalange, ou rang faisant face à l'ennemi, fut formée, chaque lochagos fut naturellement en ligne avec sa compagnie et à

---

(1) V. les indications de la localité de la bataille dans Pausanias, VIII, 11, 4, 5; et colonel Leake — comme il est cité plus haut.

(2) Xénoph. Hellen. VII, 5, 21.

Le colonel Leake calcule que Tripolitza est à environ trois milles et demi (= 5 kilom. 600 mèt.) de l'emplacement de Tegea; M. Dodwell donne une distance d'environ quatre milles (= 6 kilom. 400 mèt.), et l'Itinerary of the Morea de Gell à peu près la même.

Le colonel Leake compte environ huit milles (= 12 kilom. 800 mèt.) de Tripolitza à Mantineia. Selon Gell, il y a deux heures et trois minutes; selon Dodwell, deux heures et cinq minutes de marche, — ou sept milles (= 11 kilom. 1/4).

Colonel Leake, Travels in Morea, vol. 1, p. 88-100; Gell's Itinerary, p. 141; Dodwell's Travels, vol. II, p. 418-422.

Il semblerait qu'Epaminondas, dans cette seconde moitié de sa marche, a dû suivre de près la route de Mantineia à Pallantion. Pallantion était situé à O.-S.-O. de Tegea.

sa gauche, tandis que les Thêbains et Epaminondas lui-même étaient à la gauche de toute la ligne. Dans cette position, Epaminondas donna l'ordre de déposer les armes (1).

Les ennemis, qui l'avaient observé continuellement depuis qu'il avait quitté Tegea et formé son ordre de marche, avaient supposé d'abord qu'il s'avançait droit sur le front de leur position et ils s'attendaient ainsi à une bataille prochaine. Mais quand il tourna à gauche dans la direction des montagnes, de sorte que pendant quelque temps il ne se rapprocha pas sensiblement de leur position, ils commencèrent à croire qu'il n'avait pas l'intention de combattre ce jour-là. Cette opinion, une fois née, dura encore, bien que même, en avançant le long des extrémités de la montagne, il arrivât graduellement tout près de leur flanc droit. Ils furent encore confirmés dans la même supposition, quand ils virent sa phalange déposer les armes, ce qu'ils expliquèrent comme indiquant qu'il était sur le point de camper à l'endroit où il était. Probablement Epaminondas peut avoir simulé quelques autres préliminaires de campement, vu que sa marche à partir de Tegea semble avoir été arrangée dans le dessein en partie de donner cette fausse idée à ses ennemis, en partie d'arriver sur leur flanc droit au lieu d'arriver sur leur front. Il réussit complétement dans son dessein. Les soldats du côté lacédæmonien, croyant qu'il n'y aurait pas de bataille avant le lendemain, laissèrent le désordre se mettre dans leurs rangs et se dispersèrent dans la plaine. Beaucoup de cavaliers ôtèrent même leurs cuirasses et débridèrent leurs chevaux. Et ce qui n'avait guère moins d'importance, — cette disposition d'esprit créée dans le soldat, qui le préparait pour le moment de l'action et que des commandants prévoyants ne négligeaient jamais, s'il était possible, d'enflammer à ce moment par une harangue spéciale, — on la laissa s'affaiblir et disparaître (2). Toute l'ar-

(1) Xénoph. Hellen. VII, 5, 22.

(2) Xénoph. Hellen. VII, 5, 22. Καὶ γὰρ δὴ, ὡς πρὸς τῷ ὄρει ἐγένετο, ἐπεὶ ἐξετάθη αὐτῷ ἡ φάλαγξ, ὑπὸ τοῖς ὑψηλοῖς ἔθετο τὰ ὅπλα · ὥστε εἰκάσθη στρατοπεδευομένῳ. Τοῦτο δὲ ποιήσας,

mée fut tellement persuadée qu'Epaminondas avait l'intention de camper, qu'elle lui permit, non-seulement sans y mettre obstacle, mais même sans concevoir de soupçon, de faire tous ses mouvements et de prendre toutes ses dispositions préparatoires pour une attaque immédiate.

Une pareille imprévoyance nous surprend, quand nous nous rappelons que le plus habile commandant et les meilleures troupes de la Grèce étaient si près de la droite de leur position. On doit l'expliquer en partie, probablement, par ce fait que le commandement spartiate touchait actuellement à sa fin et qu'il n'y avait pas de chef suprême auquel tout le corps des alliés lacédæmoniens témoignât de la déférence. Si l'un des deux rois de Sparte était présent, — point qui ne peut être reconnu distinctement, — il ne commandait qu'aux troupes lacédæmoniennes. Dans l'armée alliée entière, les Mantineiens occupaient l'extrême droite (comme dans une occasion précédente, parce que la bataille se livrait dans leur territoire (1) et que les Lacédæmoniens avaient perdu leur privilége jadis reconnu) avec les autres Arkadiens. Au centre droit et au centre étaient les Lacédæmoniens, les Éleiens et les Achæens; à l'extrême gauche, les Athéniens (2). Il y avait de la cavalerie sur les deux ailes, athénienne, à la gauche, — éleienne à la droite, étendue sans avoir plus de profondeur qu'à l'ordinaire et sans mélange d'infanterie légère avec les cavaliers (3).

Dans la phalange d'Epaminondas, lui-même avec les Thêbains et les Bœôtiens était à gauche, les Argiens à droite, les Arkadiens, les Messêniens, les Eubœens, les Sikyoniens et autres alliés au centre (4). Son dessein était de répéter

---

ἔλυσε μὲν τῶν πλείστων πολεμίων τὴν ἐν ταῖς ψυχαῖς πρὸς μάχην παρασκευὴν, ἔλυσε δὲ τὴν ἐν ταῖς συντάξεσιν.

(1) Thucydide, V, 67; Pausanias, VIII, 9, 5; VIII, 10, 4.

(2) Diodore, XV, 85. Nous apprenons également par Xénophon que les Athéniens étaient sur la gauche (Hellen. VII, 5, 24), bien qu'il ne décrive pas complétement l'arrangement des alliés ni d'un côté ni de l'autre.

(3) Xénoph. Hellen. VII, 5, 23.

(4) Ici encore, nous savons par Xénophon que les Thêbains étaient gauche; mais Diodore seul nous apprend l'arrangement général des autres contingents (XV, 85).

La Tactique d'Arrien nous fait éga-

le même plan général d'attaque qui avait si complètement réussi à Leuktra, de conduire la charge lui-même avec les Bœôtiens à la gauche contre la droite ou centre droit de l'ennemi, de culbuter celui-ci avec des forces irrésistibles, tant d'infanterie que de cavalerie, tandis qu'il retiendrait en arrière sa droite et son centre, composés de troupes moins sûres, jusqu'à ce que la bataille eût été décidée ainsi totalement ou en partie. En conséquence, sur son ordre, les hoplites bœôtiens, qui occupaient la gauche de sa ligne en lochi, ou compagnies, avec le lochagos, ou capitaine, à l'extrémité gauche de chacun, passèrent à la droite et se formèrent en colonne faisant face à l'ennemi, en avant du reste de sa ligne. Les lochagi thêbains se trouvèrent ainsi placés immédiatement en face de l'ennemi, comme les têtes d'une colonne d'une profondeur extraordinaire, tous les hoplites de chaque lochos, et peut-être de plus d'un lochos, étant rangés en file derrière eux (1). Quelle fut la profondeur réelle, ou quel était le nombre exact du lochos, c'est ce que nous ne savons pas. A Leuktra, Epaminondas avait attaqué avec cinquante boucliers de profondeur ; à Mantineia, la profondeur de sa colonne ne fut probablement pas moindre. Lui-même, avec les guerriers thêbains d'élite, était à la tête de cette colonne, et il comptait se faire jour dans la phalange des ennemis à quelque point qu'il chargeât, puisque leurs files n'avaient guère plus de huit hommes en profondeur et étaient très-insuffisantes pour résister à un choc si écrasant. Sa colonne devait pénétrer dans la phalange de l'ennemi, comme la proue d'une trirème poussée dans un combat naval contre le milieu de son antagoniste.

---

lement connaître (XI, 2) qu'Epaminondas forma ses colonnes d'attaque, à Leuktra, de Thêbains, — à Mantineia, de tous les Bœôtiens.

Au sujet de l'usage des Thêbains, tant à la bataille de Leuktra qu'après cette bataille, d'attaquer avec la gauche, v. Plutarque, Quæst. Roman. p. 282 D.

(1) Xénoph. Hellen. VII, 5, 22. Ἐπεί γε μὴν, παραγαγὼν τοὺς ἐπὶ κέρως πορευομένους λόχους εἰς μέτωπον, ἰσχυρὸν ἐποιήσατο τὸ περὶ ἑαυτὸν ἔμβολον, τότε δὴ ἀναλαβεῖν παραγγείλας τὰ ὅπλα, ἡγεῖτο · οἱ δὲ ἠκολούθουν... Ὁ δὲ τὸ στράτευμα ἀντίπρωρον ὥσπερ τριήρη προσῆγε, νομίζων, ὅπῃ ἐμβαλὼν διακόψειε, διαφθερεῖν ὅλον τὸ τῶν ἐναντίων στράτευμα, etc.

Ce ne fut apparemment que les hoplites bœôtiens que l'on forma ainsi en colonnes projetées en avant, tandis qu'on laissa encore les autres alliés dans leur phalange ordinaire ou lignes (1). Epaminondas comptait que, quand il se serait fait jour une fois dans la phalange de l'ennemi à un seul point, le reste ou prendrait la fuite, ou serait si découragé, que ses alliés arrivant en phalange pourraient facilement en venir à bout.

Vis-à-vis de la cavalerie placée à l'aile droite de l'ennemi, et qui était rangée seulement avec la profondeur ordinaire d'une phalange d'hoplites (quatre, six, ou peut-être huit de profondeur) (2) et sans infanterie légère mêlée dans les rangs, — le général thèbain plaça à sa gauche son excellente cavalerie thèbaine et thessalienne, mais en colonne forte et profonde, de manière à lui assurer également une puissance supérieure d'attaque. Il mêla de plus dans ses rangs quelques agiles fantassins, akontistæ et frondeurs, dont la Thessalia et le golfe Maliaque lui avaient fourni un grand nombre (3).

Il restait une autre précaution à prendre. Sa colonne profonde thèbaine et bœôtienne, en avançant pour charger,

---

(1) Je suis d'accord avec Folard (Traité de la Colonne, p. 55-61, mis en tête de la traduction de Polybe), qui considère ἔμϐολον comme une colonne, — plutôt que comme un coin se terminant en pointe vers la tête. Et je n'adopte pas l'explication de Schneider, qui dit : — « Epaminondas phalangem contrahit sensim et colligit in frontem, ut cunei seu rostri navalis formam efficeret. Copiæ igitur ex utroque latere explicatæ transeunt in frontem ; hoc est, παράγειν εἰς μετώπον. » Il me paraît que les troupes auxquelles Epaminondas fit faire une conversion pour les placer par devant et pour former la colonne avancée se composaient seulement de la division de gauche ou division thêbaine, les meilleures troupes de l'armée, — τῷ μὲν ἰσχυροτάτῳ παρεσκευάζετο ἀγωνίζεσθαι, τὸ δὲ ἀσθενέστατον πόῤῥω ἀπέστησεν. De plus, tout le récit de Xénophon implique qu'Epaminondas attaqua avec sa gauche la droite, ou centre droit de l'ennemi. Il craignait que les Athéniens ne le prissent en flanc en partant de leur propre gauche.

(2) Cf. un cas semblable dans les Hellen. de Xénoph. III, 4, 13, où la cavalerie grecque, dans l'armée asiatique d'Agésilas, fut rangée, dit-on, ὥσπερ φάλαγξ ἐπὶ τεσσάρων, etc.

(3) Ces πέζοι ἅμιπποι, — fantassins armés à la légère mêlés dans les rangs de la cavalerie, — sont comptés comme un article important de l'établissement militaire du despote syracusain Gelôn (Hérodote, VII, 158).

était exposée sur son côté droit, que ne protégeait pas le bouclier, à l'attaque des Athéniens, en particulier de la cavalerie athénienne, sur la gauche de l'ennemi. Pour la mettre en garde contre un pareil mouvement, il posta, sur un terrain qui s'élevait près de sa droite, un corps spécial de réserve, tant d'infanterie que de cavalerie, destiné à prendre les Athéniens en queue s'ils le tentaient.

Toutes ces nouvelles dispositions pour l'attaque, faites sur place, ont dû occuper du temps et causer beaucoup de mouvement apparent. Constituer sur sa gauche pour l'attaque tant la colonne d'infanterie que la colonne de cavalerie, — et poster le corps de réserve sur le terrain élevé à sa droite contre les Athéniens, — c'étaient des opérations que les ennemis de leur position voisine ne pouvaient ne pas voir. Cependant ou ils ne remarquèrent pas ou ils ne comprirent pas ce qui se faisait (1). Et ce ne fut que quand Epaminondas, voyant que tout était achevé, donna réellement le commandement de « relevez vos armes », qu'ils eurent quelque soupçon du danger qui les menaçait. Aussitôt qu'ils le virent en pleine marche s'avancer rapidement vers eux, la surprise et un mouvement tumultueux se répandirent dans leur division. Les hoplites dispersés coururent à leurs places ; les officiers firent tous leurs efforts pour établir un ordre régulier; les cavaliers se hâtèrent de brider leurs chevaux et de reprendre leurs cuirasses (2). Et bien que l'espace qui séparait les deux armées fût assez large pour permettre de remédier en partie à ce mal, — cependant des soldats pris ainsi à l'improviste, pressés et troublés, n'étaient pas en état de soutenir le terrible choc d'hoplites thèbains d'élite en colonne profonde.

Les grandes forces d'attaque, tant de cavalerie que d'infanterie, qu'Epaminondas organisa à sa gauche, furent triomphantes dans les deux parties. Sa cavalerie, puissam-

(1) Il se peut qu'Epaminondas se soit arrangé pour cacher en partie ce qu'il faisait au moyen de mouvements de cavalerie exécutés sur le front de sa ligne. Polyen fait allusion à quelque chose de ce genre (II, 3, 14).

(2) Xénoph. Hellen. VII, 5, 22.

ment aidée par les akontistæ et les troupes légères de Thessalia qui y étaient mêlées, rompit et mit en déroute la cavalerie qu'elle avait devant elle, et ensuite, s'abstenant de toute poursuite, elle se rabattit sur la colonne d'infanterie. Epaminondas, de son côté, avec sa colonne thèbaine en vint à un combat corps à corps avec la ligne d'infanterie mantineienne et lacédæmonienne, qu'après une lutte désespérée soutenue à l'aide du bouclier, de la lance et de l'épée, il accabla par une force et un poids supérieurs. Il se fit jour, à ce point, à travers la ligne d'infanterie de l'ennemi, en forçant les Lacédæmoniens qu'il avait devant lui, après une résistance brave et meurtrière, à tourner le dos et à s'enfuir. Le reste des troupes de la ligne ennemie, voyant la meilleure portion de leur armée défaite et en fuite, lâchèrent pied et s'enfuirent également. Le centre et la droite d'Epaminondas, dont le front était moins avancé, entrèrent à peine en lutte avec l'ennemi avant que sa charge eût produit son effet; aussi trouvèrent-ils les troupes qu'ils attaquaient déjà hésitantes et découragées. Les fantassins achæens, éleiens et autres de ce côté plièrent après une courte résistance, surtout, à ce qu'il paraîtrait, par l'effet de la contagion et de l'alarme, quand ils virent les Lacédæmoniens en déroute. Toutefois les Athéniens, et en particulier la cavalerie, à l'aile gauche de leur armée, semblent avoir été engagés dans une rencontre sérieuse avec la cavalerie qui leur était opposée. Diodore affirme (1) qu'ils étaient défaits, après avoir vaillamment combattu, jusqu'à ce que la cavalerie éleienne de la droite vînt à leur secours. Ici, comme sur beaucoup d'autres points, il est difficile de concilier son récit avec Xénophon, qui donne clairement à entendre que le poids de l'action tomba sur la gauche thèbaine, et sur la droite et le centre lacédæmoniens, — et dont le récit nous ferait plutôt croire que la cavalerie

(1) Diodore, XV, 85.
L'orateur Æschine combattit parmi les hoplites athéniens en cette occasion (Æschine, Fals. Leg. p. 300, c. 53).

éleienne, battue à sa droite, a pu être secourue par la cavalerie athénienne de la gauche, renversant ainsi l'assertion de Diodore.

Toutefois, par rapport à cette importante bataille, nous ne pouvons rien saisir avec confiance au delà du trait déterminant capital et du résultat définitif (1). Les calculs d'Epaminondas furent complétement réalisés. La charge irrésistible, tant d'infanterie que de cavalerie, qu'il exécuta avec son aile gauche, non-seulement défit les troupes qu'il avait immédiatement devant lui, mais fit que toute l'armée ennemie prit la fuite. Ce fut dans ces circonstances victorieuses, et au moment où, à la tête de sa colonne thèbaine d'infanterie, il serrait l'ennemi qui se retirait, qu'il reçut une blessure mortelle d'un coup de lance dans la poitrine. Il était, par habitude et par caractère, toujours le premier à braver le danger, et, dans cette journée, probablement il s'exposa tout particulièrement, comme moyen d'encourager ceux qui l'entouraient et d'assurer le succès de sa

(1) La remarque que fait Polybe sur cette bataille mérite d'être signalée. Il dit que la description qu'en donnait Ephore était extrêmement inexacte et absurde, et qu'elle accusait une grande ignorance tant du terrain sur lequel elle avait été livrée que des mouvements possibles des armées. Il dit qu'Ephore avait aussi montré la même incapacité en décrivant la bataille de Leuktra, cas dans lequel cependant son récit égarait moins, parce que cette bataille était simple et facilement intelligible, ne comprenant que les mouvements d'une seule aile de chaque armée. Mais quant à la bataille de Mantineia (dit-il), la description erronée d'Ephore était d'un effet bien plus déplorable, parce que cette bataille présentait beaucoup de complications et de science de commandement qu'Ephore ne comprenait pas du tout, comme pouvait le reconnaître quiconque mesurait le terrain et étudiait les mouvements rapportés dans ce récit (Polybe, XII, 25).

Polybe ajoute que Théopompe et Timée méritaient aussi peu de confiance qu'Ephore pour la description de batailles de terre. Cette remarque s'applique-t-elle spécialement à la bataille de Mantineia, c'est ce que je ne puis reconnaître. Toutefois, il fait honneur à Ephore pour plus de jugement et d'exactitude dans la description de batailles navales.

Par malheur, Polybe ne nous a pas donné sa propre description de cette bataille de Mantineia. Il en dit seulement assez pour nous faire comprendre combien la connaissance que nous avons des détails est imparfaite. Il y a trop lieu de craindre que le récit que nous lisons actuellement dans Diodore n'ait été emprunté dans une proportion considérable à cette même narration d'Ephore si déprisée ici.

propre charge, qui devait avoir tant d'importance ; en outre, un général grec combattait à pied dans les rangs et portait les mêmes armes (lance, bouclier, etc.) qu'un simple soldat. Diodore nous dit que l'infanterie lacédæmonienne faisait une résistance prolongée, quand Epaminondas se mit à la tête des Thèbains pour un effort nouveau et désespéré ; qu'il fit quelques pas en avant, lança sa javeline et tua le commandant lacédæmonien ; qu'après avoir tué plusieurs guerriers, et intimidé les autres, il les força à plier ; que les Lacédæmoniens, le voyant en avant de ses compagnons, se tournèrent sur lui et l'accablèrent de traits ; il en évita quelques-uns, il en écarta d'autres avec son bouclier, tandis que d'autres, qui avaient réellement pénétré dans son corps et l'avaient blessé, il les arracha et s'en servit pour repousser l'ennemi. Enfin une lance le frappa à la poitrine et lui fit une blessure mortelle (1). Je ne puis omettre complétement de mentionner ces détails, qui passaient jadis pour une partie de l'histoire grecque, bien qu'ils semblent le produit d'une imagination fraîche de la lecture de l'Iliade plutôt qu'un récit d'un combat réel de Thèbains et de Lacédæmoniens, remarquables les uns et les autres pour le combat corps à corps, avec la longue lance et le bouclier pesant. La blessure mortelle d'Epaminondas, d'un coup de lance dans la poitrine, est la seule partie du cas que nous connaissions réellement. Le manche de la lance se brisa, et la pointe resta fixée dans sa poitrine. Il tomba immédiatement, et, comme l'ennemi était à ce moment en retraite, il tomba dans les bras de ses propres compagnons. Il n'y eut pas de dispute pour la possession de son corps, comme il y en avait eu pour Kleombrotos à Leuktra.

La nouvelle de sa blessure mortelle se répandit dans son

(1) Diodore, XV, 87. Cornélius Népos (Epam. c. 9) semble copier la même autorité que Diodore, bien qu'il soit plus économe do détails. Il ne semble pas avoir lu Xénophon.

Je recommande de nouveau au lecteur une excellente note du docteur Arnold sur Thucydide, IV, 11, où il fait remarquer des exagérations et des embellissements semblables de Diodore dans la description de la conduite de Brasidas à Pylos.

armée avec la rapidité de la flamme, et l'effet qu'elle produisit fut l'un des phénomènes les plus extraordinaires de toute l'histoire militaire grecque. Je le donne avec les termes de l'historien contemporain. « Ce fut ainsi (dit Xénophon) qu'Epaminondas arrangea son ordre d'attaque, et il ne fut pas trompé dans son attente. Car après avoir été victorieux à l'endroit où il chargea lui-même, il força toute l'armée ennemie à prendre la fuite. Mais aussitôt qu'il tomba, ceux qui restaient n'eurent plus aucun moyen d'user légitimement de la victoire. Bien que la phalange de l'infanterie ennemie fût en pleine fuite, les hoplites thèbains ne tuèrent pas un seul homme de plus et ne firent point un pas en avant au delà du terrain réel de la lutte. Bien que la cavalerie de l'ennemi fût aussi en pleine fuite, cependant les cavaliers thèbains ne continuèrent pas leur poursuite et ils ne tuèrent plus ni hoplites ni cavaliers, mais ils se retirèrent du milieu des ennemis en retraite avec la timidité d'hommes vaincus. Les troupes légères et les peltastes, qui avaient été mêlés à la cavalerie thèbaine et l'avaient aidée dans sa victoire, se répandirent vers la gauche de l'ennemi avec la sécurité de vainqueurs; mais là (n'étant pas soutenus par leurs propres cavaliers), ils furent pour la plupart taillés en pièces par les Athéniens (1). »

Quelque étonnant que soit ce récit, nous ne pouvons douter qu'il ne soit littéralement vrai, puisqu'il contredit les sympathies du témoin qui raconte. La force seule d'une preuve irrécusable aurait pu forcer Xénophon à rapporter une scène aussi pénible pour lui que l'armée lacédæmo-

---

(1) Xénoph. Hellen. VII, 5, 25. Τὴν μὲν δὲ συμβολὴν οὕτως ἐποιήσατο, καὶ οὐκ ἐψεύσθη τῆς ἐλπίδος · κρατήσας γὰρ ᾗ προσέβαλεν, ὅλον ἐποίησε φεύγειν τὸ τῶν ἐναντίων. Ἐπεί γε μὴν ἐκεῖνος ἔπεσεν, οἱ λοιποὶ οὐδὲ τῇ νίκῃ ὀρθῶς ἔτι ἐδυνάσθησαν χρήσασθαι, ἀλλὰ φυγούσης μὲν αὐτοῖς τῆς ἐναντίας φάλαγγος, οὐδένα ἀπέκτειναν οἱ ὁπλῖται, οὐδὲ προῆλθον ἐκ τοῦ χωρίου ἔνθα ἡ συμβολὴ ἐγένετο · φυγόντων δ' αὐτοῖς καὶ τῶν ἱππέων, ἀπέκτειναν μὲν οὐδὲ οἱ ἱππεῖς διώκοντες οὔτε ἱππέας οὔθ' ὁπλίτας, ὥσπερ δὲ ἡττώμενοι πεφοβημένως διὰ τῶν φευγόντων πολεμίων διέπεσον. Καὶ μὴν οἱ ἅμιπποι καὶ οἱ πελτασταί, συννενικηκότες τοῖς ἱππεῦσιν, ἀφίκοντο μὲν ἐπὶ τοῦ εὐωνύμου, ὡς κρατοῦντες · ἐκεῖ δὲ ὑπὸ τῶν Ἀθηναίων οἱ πλεῖστοι αὐτῶν ἀπέθανον.

nienne défaite, en pleine fuite et sauvée seulement de la destruction par la blessure qui enleva le général thèbain avant le temps. Qu'Epaminondas ne laissât pas de successeur qui l'égalât ou qui approchât de lui, maintenant que Pélopidas n'était plus, — que l'armée qu'il commandait fût incapable d'exécuter de nouveaux mouvements ou d'achever une campagne non terminée, — c'est ce que nous pouvons facilement concevoir. Mais que sur le champ de bataille même, quand on a déjà passé par le moment d'une lutte dangereuse et douteuse, et quand le sang est excité et que le soldat n'a plus qu'à recueillir sa récompense à la poursuite d'un ennemi qu'il voit fuir devant lui, — qu'à cet instant critique d'impatience exubérante, où Epaminondas, n'eût-il pas été blessé, aurait eu de la peine à contenir l'ardeur excessive de ses soldats, ils aient été immédiatement paralysés et désarmés en apprenant sa chute, c'est ce que nous n'aurions pas pu croire, si nous ne le trouvions attesté par un témoin à la fois contemporain et hostile. Jamais peut-être des soldats n'ont donné à leur général une preuve aussi frappante d'un sentiment dévoué et absorbant. Toutes les espérances de cette armée, composée d'éléments si divers, étaient concentrées dans Epaminondas; toute confiance des soldats dans un succès, toute leur sécurité contre une défaite, avaient leur source dans l'idée qu'ils agissaient sous ses ordres; tout leur pouvoir, même celui d'abattre un ennemi défait, parut disparaître quand ces ordres cessèrent. Nous ne devons pas, il est vrai, parler d'une pareille conduite avec éloge. Thèbes et les cités alliées eurent bien lieu de se plaindre de leurs soldats, pour un grave abandon du devoir militaire et pour un désappointement capital au sujet d'un triomphe bien mérité, — quels que puissent être nos sentiments quant au motif. Assurément l'homme qui dut être le plus affligé, et dont les derniers moments doivent avoir été empoisonnés s'il vécut assez pour l'apprendre, — ce fut Epaminondas lui-même. Mais si nous considérons le fait simplement comme une marque et une mesure de l'ascendant qu'il exerçait sur l'esprit de ses soldats, nous verrons qu'il est presque sans exemple dans l'histoire. J'ai raconté

ailleurs la grande douleur que témoignèrent les Thèbains et leurs alliés en Thessalia devant le cadavre de Pélopidas (1) sur la colline de Kynoskephalæ. Mais tous les témoignages directs et réfléchis d'attachement à l'égard d'un chef mort ou mourant (et sans doute ils furent abondants sur le champ de bataille de Mantineia) sont au-dessous de cette suspension d'armes involontaire à l'heure tentante de la victoire.

Que la victoire réelle et les honneurs de la journée appartinssent à Epaminondas et aux Thèbains, c'est ce que nous apprend le témoignage décisif de Xénophon. Mais comme les vaincus, qu'on laissa se retirer sans les poursuivre, n'étaient séparés des murs de Mantineia que par une faible distance, et que peut-être ils se rallièrent même avant d'arriver à la ville. — et comme la cavalerie athénienne avait taillé en pièces quelques troupes légères qui s'écartaient, — ils prétendirent aussi avoir remporté une victoire. On éleva des trophées des deux côtés. Néanmoins les Thèbains étaient maîtres du champ de bataille; de sorte que les Lacédæmoniens, après quelque hésitation, furent forcés d'envoyer un héraut solliciter la trêve nécessaire pour l'enterrement des soldats tués, et d'accorder dans le même dessein ceux des corps thèbains qu'ils avaient en leur possession (2). C'était un aveu sous-entendu de défaite.

Les chirurgiens en examinant la blessure d'Epaminondas, dans laquelle était encore le fer de la lance, déclarèrent qu'il mourrait aussitôt qu'on l'en extrairait. Il demanda d'abord si son bouclier était sauvé; et son porte-bouclier, répondant par l'affirmative, le produisit devant ses yeux. Puis il s'informa de l'issue de la bataille, et apprit que son armée était victorieuse (3). Il demanda ensuite à voir Iolaidas et Daiphantos, qu'il avait l'intention de désigner

---

(1) Plutarque. Pélopidas, c. 33, 34.

(2) L'assertion de Diodore (XV, 87) sur ce point me paraît plus probable que celle de Xénophon (VII, 5, 26).

Les Athéniens se vantèrent beaucoup de ce léger succès remporté par leur cavalerie, et ils en rehaussaient l'importance en avouant que tous leurs alliés avaient été défaits autour d'eux (Plutarque, De Gloriâ Athen. p. 350 A).

(3) Diodore, XX, 88; Cicéron, De Finibus, II, 30, 97; Epistol. ad Familiares, V, 12, 5.

pour lui succéder dans le commandement; mais il reçut la triste réponse qu'ils avaient été tués tous deux (1). « Alors (dit-il) vous devez faire la paix avec l'ennemi. » Il ordonna qu'on retirât le fer de lance, et l'hémorrhagie ne tarda pas à causer sa mort.

De ces trois questions attribuées ici au chef mourant, la troisième est la plus grave et la plus significative. La mort de ces deux autres citoyens, les seuls hommes de l'armée auxquels Epaminondas pût se fier, montre combien aggravée et irréparable était la perte que faisait Thèbes, non à la vérité quant au nombre, mais quant à la qualité. Non-seulement Epaminondas lui-même, mais les deux seuls hommes propres dans une certaine mesure à le remplacer, périrent sur le même champ de bataille; et Pélopidas était tombé l'année précédente. Il faut se rappeler cette accumulation de pertes individuelles, quand nous en arrivons à signaler la suspension totale de gloire et de dignité thêbaines, après cette victoire si chèrement achetée. Elle fournit une preuve frappante de l'extrême ardeur avec laquelle leurs chefs s'exposaient, aussi bien que la valeureuse résistance qui leur était opposée.

La mort d'Epaminondas répandit dans le camp lacédæmonien une joie proportionnée à la douleur des Thêbains. On attribua à plus d'un guerrier l'honneur d'avoir frappé le coup. Pour les Mantineiens, c'était leur citoyen Machæriôn; pour les Athéniens, Gryllos, fils de Xénophon; pour les Spartiates, leur compatriote Antikratês (2). A Sparte, on

---

(1) Plutarque, Apopht. Reg. p. 194 C; Ælien, V. H. XII, 3.

Plutarque et Diodore disent tous deux qu'Epaminondas fut rapporté au *camp*. Mais il semble difficile qu'il y ait eu un camp. Epaminondas n'était sorti de Tegea que depuis quelques heures. Il se peut qu'une tente ait été dressée sur le terrain pour le recevoir. Cinq siècles plus tard, les Mantineiens montrèrent au voyageur Pausanias un endroit appelé Skopê près du champ de bataille, où (affirmaient-ils) on avait porté Epaminondas blessé, souffrant beaucoup, et la main sur sa blessure, — et de là il avait considéré avec anxiété la bataille qui continuait (Pausan. VIII, 11, 4).

(2) Plutarque, Agésilas, c. 35; Pausanias, I, 3, 3; VIII, 9, 2-5; VIII, 11, 4; IX, 15, 3.

Toutefois les rapports que fait Pausanias, et le nom de Machæriôn qu'il entendit tant à Mantineia qu'à Sparte,

rendait des honneurs distingués, même du temps de Plutarque, à la postérité d'Antikratès, qui, croyait-on, avait délivré la cité de son plus formidable ennemi. Ces marques sont un précieux témoignage, de la part de témoins au-dessus de tout soupçon, pour la mémoire d'Epaminondas.

Comment la nouvelle de sa mort fut-elle reçue à Thèbes, c'est ce qui ne nous est pas dit d'une manière positive. Mais il n'y a pas lieu de douter que la douleur, qui paralysa tellement les soldats victorieux sur le champ de bataille de Mantineia, n'ait été ressentie avec une égale force et avec un effet non moins accablant, dans le palais du sénat et sur la place du marché de Thèbes. La cité, les soldats-citoyens et les alliés durent être également pénétrés de la triste conviction qu'il fallait exécuter l'injonction faite par Epaminondas au moment de sa mort. En conséquence, on ouvrit des négociations et on conclut la paix, probablement tout de suite, avant que l'armée quittât le Péloponèse. Les Thèbains et leurs alliés arkadiens n'exigèrent rien de plus que la reconnaissance du *statu quo;* on laissait toutes les choses dans l'état où elles étaient, sans changement ni mesure réactionnaire ; on admettait toutefois Megalopolis, avec la constitution panarkadienne qui y était attachée, — et l'on admettait également Messênê comme cité indépendante. Sparte protesta hautement et péremptoirement contre ce dernier article. Mais aucun de ses alliés ne partagea ses sentiments. Quelques-uns, à vrai dire, étaient décidément contre elle, à un degré tel, que nous voyons le maintien de Messênê indépendante contre Sparte prendre place peu après comme un principe admis dans la politique étrangère athénienne (1). Ni les Athéniens, ni les Eleiens, ni les Arkadiens ne dési-

---

sont confus et ne peuvent guère être conciliés avec le récit de Plutarque.

De plus, il semblerait que les Athéniens dans la suite ne distinguaient pas clairement entre la première bataille livrée par la cavalerie athénienne, immédiatement après son arrivée à Mantineia, quand elle empêcha cette ville d'être surprise par les Thèbains et par les Thessaliens, — et l'action générale qui suivit peu de jours après, et dans laquelle Epaminondas fut tué.

(1) V. le discours de Démosthène en faveur des Mégalopolitains (Orat. XVI, s. 10, p. 204; s. 21, p. 206).

raient voir Sparte fortifiée. Aucun n'avait intérêt à prolonger la guerre, avec des perspectives douteuses pour tous; tandis que tous désiraient voir partir les armées considérables qui se trouvaient à ce moment en Arkadia. Conséquemment la paix fut jurée à ces conditions. L'autonomie de Messênê fut garantie par tous, excepté par les Spartiates, qui seuls restèrent en dehors, demeurant sans amis ni auxiliaires, dans l'espoir de jours meilleurs, plutôt que de se soumettre à ce qu'ils considéraient comme une intolérable dégradation (1).

C'est à ces conditions que les armées des deux côtés se retirèrent. Xénophon a raison quand il dit que ni l'une ni l'autre des parties ne gagna rien, ni cité, ni territoire, ni domination; bien qu'avant la bataille, à considérer la grandeur des deux armées belligérantes, chacun se fût attendu à ce que les vainqueurs, quels qu'ils fussent, devinssent maîtres, et les vaincus, sujets. Mais son assertion, — « qu'il y eut plus de trouble et plus de sujets de disputes, en Grèce, après la bataille qu'avant, » — doit être interprétée, en partie comme l'inspiration d'un sentiment philo-laconien, qui regarde une paix que Sparte n'a pas acceptée comme n'en étant pas une, — en partie comme fondée sur la circonstance qu'on n'avait reconnu pour aucun État une hégémonie définie. Sparte avait joui jadis de cette hégémonie, et elle avait donné le honteux exemple d'en obtenir la confirmation du roi de Perse à la paix d'Antalkidas. Thèbes et Athènes avaient aspiré toutes deux à la même dignité, et toutes deux par les mêmes moyens, depuis la bataille de Leuktra; ni l'une ni l'autre n'avaient réussi. La Grèce restait ainsi sans chef, et c'est dans cette mesure que l'affir-

(1) Plutarque, Agésilas, c. 35; Diodore, XV, 89; Polybe, IV, 33.

M. Fynes Clinton (Fasti Hellen. 361 av. J.-C.) place la conclusion de la paix dans l'année suivante. Cependant je ne vois pas de motif pour admettre un pareil intervalle entre la bataille et la paix. Diodore paraît placer celle-ci immédiatement après celle-là. Il est vrai que cela ne compterait pas pour beaucoup contre une contre-probabilité considérable, mais ici (à mon sens) la probabilité est plutôt en faveur d'une suite immédiate entre les deux événements.

mation de Xénophon est vraie. Mais il ne serait pas exact de supposer que la dernière expédition d'Epaminondas dans le Péloponèse n'ait produit aucun résultat, — bien que sa mort prématurée l'ait frustrée de ses fruits brillants et avantageux. Avant qu'il s'y rendit, le parti thèbain en Arkadia (Tegea, Megalopolis, etc.) était sur le point d'être écrasé par les Mantineiens et par leurs alliés. Son expédition, bien qu'elle aboutit à une victoire indécise, rompit néanmoins la confédération formée pour soutenir Mantineia, en mettant Tegea et Megalopolis en état de se maintenir contre leurs adversaires arkadiens, et en laissant ainsi intacte la frontière contre Sparte. Si donc nous admettons l'affirmation de Xénophon, — que Thèbes ne gagna à la bataille ni cité, ni territoire, ni domination, — nous devons en même temps ajouter qu'elle gagna la conservation de ses alliés arkadiens et de sa frontière antispartiate, y compris Messênê.

C'était un gain d'une importance considérable. Mais, dans le fait, il fut bien chèrement acheté par le sang de son premier héros, répandu sur le champ de bataille de Mantineia, pour ne point parler de ses deux seconds, que nous ne connaissons que par sa déclaration, — Daiphantos et Iolaidas (1). Il fut enterré sur le champ de bataille, et on éleva sur sa tombe une colonne monumentale.

Il y a à peine un caractère dans l'histoire grecque qui ait été jugé avec autant d'unanimité qu'Epaminondas. Il a obtenu un tribut d'admiration sincère et cordial de la part de tous, — plein d'enthousiasme de la part de quelques-uns. Cicéron le déclare le premier homme de la Grèce (2). Le jugement de Polybe, sans être résumé d'une manière aussi expressive dans une seule épithète, est exprimé en des termes qui ne sont guère moins significatifs et laudatifs. Et ce ne furent pas seulement les historiens ou les critiques qui se firent de lui cette idée. Les meilleurs hommes d'action, chez lesquels le soldat se com-

(1) Pausanias, VIII, 11, 4, 5.

(2) Cicéron, Tusculanes, I, 2, 4; De Oratore, III, 34, 139. « Epaminondas, princeps, meo judicio, Græciæ, » etc.

binait avec le patriote, tels que Timoleôn et Philopœmen (1), se proposèrent Epaminondas comme modèle à imiter.

On a souvent fait remarquer, et la remarque se présente toutes les fois que nous parlons d'Epaminondas, et cependant on n'en sentira toute la force que quand nous en viendrons à suivre l'histoire subséquente, — que c'est avec lui que commencèrent et finirent la dignité et l'influence dominante de Thèbes. Sa vie politique active comprend une période de seize ans, depuis que Thèbes ressuscita en communauté libre, grâce à l'expulsion de l'harmoste lacédæmonien et de la garnison lacédæmonienne, et au renversement de l'oligarchie régnante, — jusqu'à la fatale journée de Mantineia (379-362 av. J.-C.). Son ascendant prononcé et sans pareil appartient aux dernières huit années, à partir de la victoire de Leuktra (371 av. J.-C.). Pendant toute cette période, tout ce que nous connaissons, ainsi que tout ce que nous pouvons raisonnablement deviner, vient pleinement à l'appui du jugement de Polybe et de Cicéron, qui avaient le moyen d'en savoir beaucoup plus. Et cela encore, — faut-il faire observer, — quoique Xénophon l'ait jugé d'après une règle sévère ; car le principal témoin contemporain qui reste est un témoin décidément hostile. Xénophon même, l'ami de Lacédæmone, ne trouve ni méfaits ni omissions à révéler dans l'ennemi mortel de Sparte ; — il ne le mentionne que pour consigner ce qui est honorable, — et il manifeste sa tendance à pervertir les faits, surtout en supprimant ses triomphes ou en glissant légèrement sur eux. L'homme dont l'éloquence défia Agésilas au congrès tenu immédiatement avant la bataille de Leuktra (2), — qui dans cette bataille dépouilla Sparte de sa gloire, et transféra la couronne à Thèbes ; — qui, peu de mois après, non-seulement ravagea tout le territoire vierge de la Laconie, mais en retrancha la meilleure moitié pour rétablir Messênê indépendante et

(1) Plutarque, Philopœmen, c. 3 ; Plutarque, Timoleôn, c. 36.

(2) V. l'inscription de quatre vers copiée par Pausanias sur la statue d'Epaminondas à Thèbes (Pausan. IX, 16, 3) :

Ἡμετέραις βουλαῖς Σπάρτη μὲν ἐκείρατο δόξαν, etc.

élever la communauté arkadienne hostile de Megalopolis sur sa frontière, — l'auteur de ces fatals désastres inspire à Xénophon un chagrin et une antipathie si intolérables, que dans les deux premiers cas il ne prononce pas le nom, et que dans le troisième il supprime l'acte accompli. Mais dans la dernière campagne précédant la bataille de Mantineia (qui ne fit pas éprouver à Sparte de perte positive, et où la mort d'Epaminondas adoucit toute prédisposition contre lui), il n'y avait rien qui gênât si violemment la fidélité de l'historien. En conséquence, le dernier chapitre des « Hellenica » de Xénophon contient un panégyrique (1), ample et sans réserve, des mérites militaires du général thébain, de son esprit hardi d'entreprise, de sa prévoyance compréhensive, de son soin à éviter d'exposer ses soldats sans nécessité, de son excellente discipline, de sa tactique bien combinée, de sa fertilité de ressources agressives en frappant aux points faibles de l'ennemi, qui se contente de suivre et de parer les coups (pour employer une comparaison de Démosthène) (2), comme un pugiliste inhabile, et n'y réussit que grâce à l'aide signalée du hasard. L'effort du génie stratégique, pour la première fois alors réfléchi et appliqué, consistant à faire porter une force irrésistible d'attaque sur un seul point de la ligne ennemie, tandis que le reste de son armée était relativement tenue en arrière jusqu'à ce que l'action eût été décidée ainsi, — cet effort, dis-je, est mentionné clairement par Xénophon, en même temps que son effet triomphant, à la bataille de Mantineia; bien qu'il glisse dans sa description sur cette combinaison exactement la même à Leuktra, comme si c'était une chose si banale qu'il n'était pas nécessaire de faire mention du chef qui l'avait créée. Comparez Epaminondas avec Agésilas : — combien le premier est supérieur, — même dans le récit de Xénophon, l'ardent panégyriste du second ! Comme on nous fait voir d'une manière évidente que rien, si ce n'est le coup fatal de

(1) Xénoph. Hellen. VII, 5, 8, 9.

(2) Démosth. Philipp. I, p. 51, s. 46.

lance à Mantineia, ne l'empêcha de recueillir le fruit d'une série de dispositions admirables, et de devenir l'arbitre du Péloponèse, y compris Sparte elle-même !

Les mérites militaires seuls d'Epaminondas, eussent-ils simplement appartenu à un général de mercenaires, sans être combinés avec autre chose digne d'éloges à d'autres égards, — l'auraient désigné comme un homme d'un génie élevé et original, au-dessus de tout autre Grec, antérieur ou contemporain. Mais ce qui distingue particulièrement ce grand homme, c'est que nous ne soyons pas forcés d'emprunter à un côté de son caractère pour compenser ce qu'il aurait de défectueux par un autre côté (1). Sa brillante capacité militaire ne fut jamais prostituée à des fins personnelles, ni à l'avarice, ni à l'ambition, ni à une vanité présomptueuse. Pauvre au commencement de sa vie, il ne laissa pas à la fin de quoi subvenir aux dépenses de ses funérailles, après avoir méprisé les nombreuses occasions de s'enrichir que lui fournissait sa position, aussi bien que les offres les plus magnifiques d'étrangers (2). Il avait si peu d'ambition, par tempérament naturel, que ses amis l'accusaient d'apathie. Mais aussitôt que le péril auquel Thèbes était exposée le demanda, il déploya autant d'énergie pour la défendre que le plus ambitieux de ses citoyens, sans rien de cette exigence susceptible, si fréquente dans les hommes ambitieux, quant à la somme de glorification ou de déférence

(1) La remarque de Diodore (XV, 88) sur Epaminondas est plus expressive que ce que nous trouvons ordinairement chez lui : — Παρὰ μὲν γὰρ ἑκάστῳ τῶν ἄλλων ἓν ἂν εὕροι προτέρημα τῆς δόξης, παρὰ δὲ τούτῳ πάσας τὰς ἀρετὰς ἠθροισμένας.

(2) Polybe, XXXII, 8, 6. Cornélius Népos (Epaminondas, c. 4) cite une anecdote, entre plusieurs qu'il affirme avoir trouvées rapportées par l'histoire, de présents pécuniaires considérables offerts à Epaminondas et refusés par lui ; anecdote racontée avec une telle précision de détail qu'elle paraît mériter crédit, bien que nous ne puissions assigner la date exacte où le prétendu corrupteur, Diomedôn de Kyzikos, vint à Thêbes.

Plutarque (De Genio Socratis, p. 583 F) rapporte, au sujet de Jasôn de Pheræ offrant en vain de l'argent à Epaminondas, un incident qui ne peut pas bien être arrivé avant la délivrance de la Kadmeia (époque à laquelle le dialogue de Plutarque l'assigne), mais qui peut être arrivé après.

Cf. Plutarque, Apophtheg. Reg. p. 193 C, et la vie de Fabius Maximus de Plutarque, c. 27.

que lui devaient ses compatriotes. Et sa vanité personnelle était si faiblement excitée, même après le prodigieux succès obtenu à Leuktra, que nous le trouvons servant en Thessalia comme simple hoplite dans les rangs, et à Thèbes comme édile ou magistrat inférieur de police, sous le titre de Telearchos : illustre spécimen de cette capacité et de cette bonne volonté, tant pour exercer que pour subir le commandement, qui, selon la déclaration d'Aristote, forment en se combinant le trait caractéristique du citoyen digne de ce nom (1). Il encourut une fois le déplaisir de ses concitoyens, pour sa politique sage et modérée en Achaia, qu'ils furent assez peu sensés pour annuler. Nous ne pouvons douter aussi qu'il ne fût fréquemment attaqué par des censeurs et par des ennemis politiques, — condition de la supériorité dans tout État libre ; mais ni l'une ni l'autre de ces causes ne troublèrent le calme digne de sa marche politique. Comme il ne rechercha jamais la popularité par des moyens indignes, de même il supporta l'impopularité sans murmures, et sans renoncer par colère à un devoir patriotique (2).

La douceur de ses antipathies contre des adversaires politiques à l'intérieur ne se démentit pas ; et, ce qui est même plus remarquable, au milieu des précédents et de l'habitude du monde grec, son hostilité à l'égard des ennemis étrangers, des dissidents bœôtiens et des exilés thèbains, fut uniformément exempte de vengeance réactionnaire. Nous avons présenté dans les pages qui précèdent des preuves suffisantes de cette rare réunion d'attributs dans le même individu ; d'un noble désintéressement, non-seulement quant à des gains, fruit de la corruption, mais encore quant aux émotions

(1) Aristote, Politique, III, 2, 10.

(2) Plutarque, Compar. Alkibiad. et Coriolan. c. 4. Ἐπεὶ τό γε μὴ λιπαρῆ μηδὲ θεραπευτικὸν ὄχλων εἶναι, καὶ Μέτελλος εἶχε καὶ Ἀριστείδης καὶ Ἐπαμινώνδας · ἀλλὰ τῷ καταφρονεῖν ὡς ἀληθῶς ὧν δῆμός ἐστι καὶ δοῦναι καὶ ἀφελέσθαι κύριος, ἐξοστρακιζόμενοι καὶ ἀποχειροτονούμενοι καὶ καταδικαζόμενοι πολλάκις οὐκ ὠργίζοντο τοῖς πολίταις ἀγνωμονοῦσιν, ἀλλ' ἠγάπων αὖθις μεταμελομένους καὶ διηλλάττοντο παρακαλούντων.

plus séduisantes de l'ambition, combiné avec une juste mesure d'attachement à l'égard de partisans, et une douceur sans exemple à l'égard d'ennemis. Son amitié avec Pélopidas ne fut jamais troublée pendant les quinze années de leur carrière politique commune; absence de jalousie signalée et honorable pour tous deux, bien que plus honorable pour Pélopidas, plus riche que son ami aussi bien qu'inférieur à lui. C'est à eux deux et à leur coopération harmonieuse que Thèbes dut sa splendeur et son ascendant éphémères. Cependant lorsque nous comparons l'un avec l'autre, nous remarquons dans Pélopidas l'absence non-seulement du génie stratégique transcendant et de l'éloquence remarquable, mais même de la vigilance et de la prudence constantes, qui jamais n'abandonnèrent son ami. Si Pélopidas avait eu Epaminondas pour compagnon en Thessalia, il ne se serait sans doute pas fié à la bonne foi d'Alexandre de Pheræ, et il n'aurait pas connu son cachot; il n'aurait pas non plus couru à une mort certaine, dans un transport de frénésie, à la vue de ce tyran détesté, dans la bataille subséquente.

Pour l'éloquence, Epaminondas aurait sans doute trouvé des supérieurs à Athènes; mais à Thèbes, il n'eut ni égal, ni prédécesseur, ni successeur. Dans la nouvelle phase où Thèbes entra par l'expulsion des Lacédæmoniens hors de la Kadmeia, un pareil don ne le cédait en importance qu'aux grandes qualités stratégiques; tandis que la combinaison de l'un et des autres fit de leur possesseur l'ambassadeur, le conseiller, l'orateur de son pays (1), ainsi que son ministre de la guerre et son commandant en chef. La honte de reconnaître Thèbes comme l'État dominant en Grèce, traduite dans les phrases courantes au sujet de la stupidité bœôtienne, dut être sensiblement mitigée, quand son représentant, dans un congrès assemblé, laissa couler les flots d'une éloquence abondante à l'instar de l'Odysseus homé-

(1) V. une anecdote au sujet d'Epaminondas comme diplomate et négociateur au nom de Thêbes contre Athènes, — δικαιολογούμενος, etc. Athénée, XIV, p. 650 E.

rique, au lieu de faire entendre la parole bruyante, brève et précipitée de Menelaos (1). La possession d'une pareille éloquence, au milieu de l'atmosphère peu inspiratrice de Thèbes, impliquait une force intellectuelle beaucoup plus grande que ne l'aurait indiqué un semblable talent à Athènes. Dans Epaminondas, elle fut constamment associée à la pensée et à l'action, — triple combinaison de pensée, de parole et d'action, qu'Isokrate et les autres sophistes athéniens (2) présentaient à leurs auditeurs comme le fond d'une vie civique méritoire et comme tout ce qui la constitue. A l'éducation corporelle et à la pratique militaire, commune à tous les Thèbains, Épaminondas ajoutait une ardeur intellectuelle et une discussion étendue avec les philosophes qui l'entouraient, qualités qui lui étaient particulières. Il ne fut point porté à la vie publique par le hasard de la naissance et de la fortune, — ni élevé et soutenu par des clubs oligarchiques, — ni même déterminé à y entrer primitivement par une ambition spontanée et personnelle. Mais la grande révolution de 379 avant J.-C., qui chassa de Thèbes et la garnison lacédæmonienne et l'oligarchie locale qu'elle aidait à régner, le força à se mettre en avant par les obligations les plus puissantes de devoir et d'intérêt, vu qu'une défense énergique seule pouvait le sauver de l'esclavage, lui et tous les autres Thèbains libres. Ce fut par la même nécessité que la révolution américaine et la première révolution française poussèrent au premier rang les hommes les plus instruits et les plus capables du pays, qu'ils fussent ambitieux par tempérament ou non. De même que les exigences de l'époque mirent Epaminondas sur le premier

(1) Homère, Iliade, III, 210-220 (Menelaos et Odysseus) :
Ἀλλ' ὅτε δὴ Τρώεσσιν ἀγειρομένοισιν [ἔμιχθεν,
Ἤτοι μὲν Μενέλαος ἐπιτροχάδην ἀγό-[ρευε,
Παῦρα μὲν, ἀλλὰ μάλα λιγέως· ἐπεὶ [οὐ πολύμυθος, etc.
... Ἀλλ' ὅτε δὴ ῥ' ὄπα τε μεγάλην ἐκ [στήθεος ἵει (Odysseus),
Καὶ ἔπεα νιφάδεσσιν ἐοικότα χειμε-[ρίῃσιν,
Οὐκετ' ἔπειτ' Ὀδυσῆϊ γ' ἐρίσσειε [βροτὸς ἄλλος, etc.

(2) V. tome XII, ch. 3 de cette Histoire : — Φρονεῖν, λέγειν καὶ πράττειν, etc.

plan, de même elles disposèrent ses compatriotes à rechercher un chef capable partout où il pourrait se trouver; et ils ne pouvaient obtenir dans aucun autre homme vivant la même combinaison du soldat, du général, de l'orateur et du patriote. A parcourir toute l'histoire grecque, ce n'est que dans Periklès que nous rencontrons la même supériorité à mille faces; car, bien que fort inférieur à Epaminondas comme général, Periklès doit être considéré comme supérieur à lui en qualité d'homme d'Etat. Mais il est également vrai des deux, — et la remarque contribue beaucoup à expliquer les sources d'une supériorité grecque, — que ni l'un ni l'autre ne sortirent exclusivement de l'école de la pratique et de l'expérience. Ils apportèrent tous deux à cette école des esprits exercés dans la conversation des philosophes et des sophistes les plus instruits accessibles à eux, — dressés à des combinaisons intellectuelles variées et à un cercle plus large de sujets que ceux qui étaient soumis à l'assemblée publique, — familiarisés avec des raisonnements que la piété scrupuleuse de Nikias répudiait et que dédaignait le patriotisme militaire dévoué de Pélopidas.

Sur un seul point, comme je l'ai déjà mentionné, la politique recommandée par Epaminondas à ses compatriotes me paraît d'une sagesse contestable, — le conseil qu'il leur donna de disputer à Athènes la puissance navale et d'outre-mer. On ne peut reconnaître dans cet avis la même appréciation attentive des causes permanentes, — la même vue à longue portée des conditions de force pour Thèbes et de faiblesse pour ses ennemis qui dictèrent la fondation de Messenê et de Megalopolis. Ces deux villes, une fois fondées, prirent racine avec tant de force que Sparte ne put persuader même à ses propres alliés d'aider à les faire disparaître, preuve manifeste du raisonnement sain en vertu duquel le fondateur avait procédé. Qu'aurait fait Epaminondas, — aurait-il suivi des maximes d'une prudence et d'une pénétration égales — s'il eût survécu à la victoire de Mantineia — c'est un point que nous ne pouvons prétendre deviner. Il se serait alors trouvé au faîte de la gloire et investi d'une plénitude de pouvoir telle qu'un Grec n'en avait

jamais possédé une pareille sans en abuser. Mais tout ce que nous savons d'Epaminondas justifie la conjecture qu'il se serait trouvé, plus que tout autre Grec, à la hauteur même de cette grande épreuve, et que sa mort prématurée lui enleva un avenir non moins honorable pour lui-même qu'avantageux pour Thèbes et pour la Grèce en général.

Quant à la vie et aux habitudes privées d'Épaminondas, nous savons à peine quelque chose. On nous dit qu'il ne se maria jamais, et nous trouvons de brèves allusions, sans aucuns détails, à des attachements auxquels, dit-on, il se livra (1). Parmi les compatriotes de Pindare (2), un attachement dévoué entre des hommes mûrs et de beaux jeunes gens était plus fréquent que dans les autres parties de la Grèce. Il était confirmé par un échange de serments mutuels à la tombe d'Iolaos, et était compté comme le lien le plus ferme de fidélité militaire à l'heure du combat. Asopichos et Kaphisodôros sont nommés comme des jeunes gens auxquels Epaminondas était très-dévoué. Le premier combattit avec une bravoure désespérée à la bataille de Leuktra, et après la victoire, il fit graver sur son bouclier une image du trophée leuktrien et le dédia à Delphes (3); le second périt avec son illustre ami et chef sur le champ de bataille de Mantineia et fut enseveli dans un tombeau contigu au sien (4).

Il paraît plutôt que les Spartiates, profondément irrités contre leurs alliés pour les avoir abandonnés au sujet de Messênê, commencèrent à détourner leur attention des affaires de la Grèce pour la tourner vers celles de l'Asie et de l'Egypte (362-361 av. J.-C.). Mais les dissensions en

(1) Plutarque, Apophthegm. Reg. p. 192 E; Athénée, XIII, p. 590 C.

(2) Hieronymus ap. Athenæ. XIII, p. 602 A; Plutarque, Pélopidas, c. 18; Xénoph. Rep. Laced. II, 12.

V. le fragment passionné et frappant de Pindare qu'il adressa dans sa vieillesse au jeune Theoxenos de Tenedos, fragm. 2 des Scholies, dans l'édition de Dissen, et dans l'édition de Pindare de Boeckh, vol. III, p. 611, ap. Athenæ. XIII, p. 605 C.

(3) V. Théopompe, fragm. 182, éd. Didot, ap. Athenæ. XIII, p. 605 A.

(4) Plutarque, Pélopidas, ut sup.; Plutarque, Amatorius, p. 671 D; cf. Xénoph. Hellen. IV, 8, 39.

Arkadia ne furent pas complétement apaisées même par la paix récente. La cité de Megalopolis avait été fondée seulement huit ans avant par la réunion de beaucoup de petits municipes, jouissant tous naguère d'une autonomie séparée plus ou moins parfaite. Le violent mouvement antispartiate dont furent marquées les deux années qui suivirent immédiatement la bataille de Leuktra avait maîtrisé à un tel degré les instincts antérieurs de ces municipes qu'ils s'étaient prêtés aux plans de Lykomedès et d'Epaminondas, pour établir une communauté agrandie dans la nouvelle cité. Mais, depuis cette époque, il s'était opéré une réaction. Les Mantineiens en étaient venus à être à la tête d'un parti antimégalopolitain en Arkadia, et plusieurs des communautés qui s'étaient fondues dans Megalopolis, comptant sur leur aide et sur celle des Eleiens, insistèrent pour se séparer et pour retourner à leur autonomie primitive. Sans un secours étranger, Megalopolis aurait été en ce moment dans un grand embarras. Une requête pressante fut envoyée aux Thèbains, qui dépêchèrent en Arkadia trois mille hoplites sous Pammenès. Cette armée permit aux Mégalopolitains, bien que non sans des mesures d'une très-grande rigueur, de maintenir l'intégrité de leur cité et de retenir les membres réfractaires dans une union commune (1). Et il paraît

(1) Diodore (XV, 94).

Je me permets de m'éloigner ici de Diodore, qui dit que ces trois mille hommes étaient *Athéniens* et non *Thébains;* que les Mégalopolitains envoyèrent demander du secours à *Athènes*, et que les *Athéniens* envoyèrent ces trois mille hommes sous Pammenès.

Que Diodore (ou le copiste) ait pris ici les Thèbains pour les Athéniens, c'est ce qui me semble, sur les motifs suivants :

1. En lisant attentivement le discours prononcé par Démosthène dans l'assemblée athénienne (environ dix ans après cette époque) relativement à la convenance d'envoyer des forces armées pour défendre Megalopolis contre les menaces de Sparte, — on verra, je pense, qu'Athènes n'a jamais pu auparavant envoyer de secours militaire à Megalopolis. Les deux arguments que présente Démosthène, ainsi que ceux qu'il combat comme ayant été présentés par ses adversaires, excluent la réalité de tout procédé antérieur de ce genre.

2. Même à l'époque où fut prononcé le discours mentionné plus haut, les Megalopolitains étaient encore (cf. Diodore, XVI. 39) en alliance spéciale avec Thèbes et sous la protection de cette ville, — bien que cette dernière

que l'intervention ainsi obtenue eut une efficacité permanente, de sorte que l'intégrité de cette récente communauté panarkadienne ne fut plus troublée.

Le vieux roi Agésilas fut forcé, à l'âge de quatre-vingts ans, de voir la domination de Sparte diminuée ainsi d'une manière irrévocable, son influence en Arkadia renversée et la perte de Messênê sanctionnée formellement même par ses propres alliés. Toutes ses protestations et celles de son fils Archidamos, exposées si vivement par Isokrate, n'avaient abouti qu'à isoler Sparte plus que jamais de l'appui et de la sympathie grecs. Probablement Archidamos ne tenta jamais sérieusement d'exécuter le plan désespéré qu'il avait présenté comme une menace quelque deux ou trois ans avant la bataille de Mantineia, à savoir que les Lacédæmoniens renverraient leurs épouses et leurs familles et convertiraient leur population militaire en un camp perpétuel, pour ne jamais déposer les armes avant d'avoir reconquis Messênê ou péri en l'essayant (1). Cependant lui et son père, bien qu'abandonnés par tous les alliés grecs, n'avaient pas perdu

---

eût été alors tellement affaiblie par la Guerre Sacrée et par d'autres causes, qu'il semblait douteux qu'elle pût les protéger complètement contre Sparte. Mais l'année qui suivit la bataille de Mantineia, l'alliance entre Megalopolis et Thèbes, aussi bien que l'hostilité entre Megalopolis et Athènes, était encore plus nouvelle et plus intime. Les Thébains (alors avec un pouvoir intact), qui avaient combattu pour eux l'année précédente, — et non les Athéniens, qui avaient combattu contre eux, — durent être les personnes invoquées pour venir au secours de Megalopolis, et les Thébains n'avaient pas encore éprouvé de revers positifs qui les missent hors d'etat de prêter ce secours.

3. En dernier lieu, Pammenês est un général *thébain*, ami d'Epaminondas. Il est mentionné comme tel non-seulement par Diodore lui-même dans un autre endroit (XVI, 34), mais encore par Pausanias (VIII, 27, 2), comme étant le général qui aurait été envoyé pour surveiller la construction de Megalopolis, par Plutarque (Plutarque, Pélopidas, c. 26; Plutarque, Reipubl. Gerend. Præcept. p. 805 F); et par Polyen (V, 16, 3). Nous trouvons un simple citoyen athénien, nommé Pammenês, orfèvre, mentionné dans le discours de Démosthène contre Meidias (s. 31, p. 521), mais aucun officier athénien ni homme public de cette époque nommé ainsi.

Pour ces raisons, je ne puis m'empêcher d'être convaincu que Pammenês et ses soldats étaient Thêbains, et non Athéniens.

Je suis heureux de me rencontrer avec le docteur Thirlwall sur ce point (Hist. Greece, vol. V, ch. 43, p. 368, note).

(1) V. Isokrate, Orat. VI (Archidamus), s. 85-93.

l'espoir de pouvoir obtenir du secours, sous forme d'argent destiné à lever des troupes mercenaires, des princes indigènes d'Égypte et des satrapes persans révoltés d'Asie, avec lesquels ils semblent avoir été pendant quelque temps dans une sorte de correspondance (1).

Vers l'époque de la bataille de Mantineia et, à ce qu'il semblerait, pendant quelques années auparavant, — une portion considérable des domaines occidentaux du Grand Roi étaient dans un état en partie de révolte, en partie d'obéissance douteuse (362 av. J.-C.). L'Égypte avait été pendant quelques années en révolte réelle et sous des princes indigènes que les Perses avaient essayé en vain de réduire (en employant dans ce dessein l'aide des généraux athéniens Iphikratês et Timotheos) en 374 et en 371 avant J.-C. Ariobarzanês, satrape de la région voisine de la Propontis et de l'Hellespont, paraît s'être révolté vers l'année 367-366 avant J.-C. Dans d'autres parties de l'Asie Mineure aussi, — en Paphlagonia, en Pisidia, etc., — les princes, ou gouverneurs subordonnés, devinrent mal disposés pour Artaxerxês. Mais leur désaffection fut contenue pendant un certain temps par l'habileté et la vigueur extraordinaires d'un Karien nommé Datamês, commandant pour le roi dans une partie de la Kappadokia, qui remporta sur eux plusieurs victoires importantes, par ses rapides mouvements et ses stratagèmes bien combinés. Enfin les services de Datamês devinrent distingués au point d'exciter la jalousie d'un grand nombre des grands de Perse, qui aigrirent l'esprit du roi contre lui, et le poussèrent ainsi à lever l'étendard de la révolte dans son propre district de Kappadokia, de concert avec Ariobarzanês, dont il se fit l'allié. Ce fut en vain qu'Artaxerxês envoya Autophradatês, satrape de Lydia, avec une puissante armée pour réduire Datamês. Ce dernier résista à toutes les forces de la Perse qui lui étaient ouvertement opposées, et il ne fut vaincu à la fin que par la conspiration perfide de Mithridatês (fils d'Ariobarzanês), qui, gagné par la cour de

(1) Isokrate, Or. VI (Archid.). s. 73.

Perse et devenant traître tant à son père Ariobarzanès qu'à Datamès, simula une coopération pleine de zèle, attira ce dernier à une entrevue secrète et l'y assassina (1).

Toutefois, il restait encore en Asie Mineure des princes et des satrapes puissants, mal disposés pour la cour : Mausôlos, prince de Karia; Orontês, satrape de Mysia; et Autophradatês, satrape de Lydia, — ce dernier s'étant apparemment réuni alors aux révoltés, bien qu'auparavant il eût activement soutenu l'autorité du roi. Il semble aussi que la révolte s'étendit jusqu'en Syrie et en Phénicie, de sorte que toute la côte occidentale, avec ses revenus considérables, et l'Égypte furent tout d'un coup enlevées à l'empire. Tachos, roi indigène d'Égypte, était préparé à prêter assistance à cette combinaison formidable de commandants mal disposés, qui choisirent Orontês pour chef, en lui confiant leurs forces réunies, et en envoyant Rheomithrès en Égypte pour se procurer des secours pécuniaires. Mais la cour de Perse brisa la force de cette combinaison en gagnant et Orontês et Rheomithrès, qui trahirent leurs confédérés et firent échouer l'entreprise. Quant aux détails, nous ne savons que peu ou rien (2).

Le roi spartiate Agésilas, avec mille hoplites lacédæmoniens ou péloponésiens, — et le général athénien Chabrias,

---

(1) Cornélius Népos a donné de Datamês une biographie de quelque longueur, où il raconte ses exploits et ses stratagèmes militaires. Il place Datamês, sous le rapport du talent militaire, au dessus de tous les *barbari*, excepté Hamilcar Barca et Hannibal (c. 1.). Polyen aussi (VII, 29) raconte plusieurs actes mémorables de ce même chef. Cf. encore Diodore XV, 91, et Xénoph. Cyropæd. VIII, 8, 4.

Nous ne pouvons établir avec quelque certitude ni l'histoire, ni la chronologie de Datamês. Ses exploits semblent appartenir aux dix dernières années d'Artaxerxès Mnemôn, et sa mort semble être survenue un peu avant celle de ce prince, que l'on doit assigner à 359-358 avant J.-C. V. M. Fynes Clinton, Fast. Hellen. ch. 18, p. 316, Appendice.

(2) Diodore, XV, 91, 92; Xénophon, Cyropæd. VIII, 8, 4.

Nos informations au sujet de ces troubles dans l'intérieur de l'empire de Perse sont si chétives et si confuses, que l'on ne peut dire connaître certainement qu'un petit nombre de faits. Diodore a évidemment introduit dans l'année 362-361 avant J.-C. une série d'événements dont beaucoup appartiennent aux années qui précèdent ou qui suivent. Rehdantz (Vit. Iphicrat. Chabr. et Timoth. p. 154-161) réunit tous les renseignements, mais par malheur avec peu de résultat.

— furent appelés tous deux en Égypte pour commander les forces de Tachos, le premier sur terre, le second sur mer. Chabrias vint simplement comme volontaire, sans aucune sanction publique ni ordre d'Athènes. Mais le service d'Agésilas fut entrepris pour les desseins et avec le consentement des autorités de Sparte, attestés par la présence de trente Spartiates qui l'accompagnèrent en qualité de conseillers. Les Spartiates étaient mécontents du roi de Perse parce qu'il avait sanctionné l'indépendance de Messênê, et comme la perspective de renverser ou d'affaiblir son empire paraissait considérable à ce moment, ils comptaient recueillir une grande récompense pour les services qu'ils rendraient au prince égyptien, qui en retour les aiderait à réaliser leurs projets en Grèce. Mais les dissensions et de fausses appréciations firent échouer toutes les combinaisons conçues contre le roi de Perse. Agésilas, en arrivant en Égypte (1), fut reçu avec peu d'égards. Les Égyptiens virent avec étonnement que celui qu'ils avaient appelé comme un guerrier formidable était un petit vieillard difforme, mesquinement vêtu et s'asseyant sur l'herbe avec ses troupes, indifférent à la montre et au luxe. Non-seulement ils exhalèrent leur désappointement en remarques sarcastiques, mais encore ils évitèrent de l'investir du commandement suprême, comme il s'y était attendu. Il fut reconnu seulement comme général des forces de terre mercenaires, tandis que Tachos lui-même commandait en chef et que Chabrias était à la tête de la flotte. On fit de grands efforts pour réunir une armée capable d'agir contre le Grand Roi, et Chabrias, dit-on, suggéra divers stratagèmes pour obtenir de l'argent des Égyptiens (2). L'armée ayant été renforcée ainsi, Agésilas, malgré son mécontentement et son indignation, accompagna néanmoins Tachos dans une expédition contre les forces persanes en Phénicie, d'où il furent rappelés par la révolte de

(1) Plutarque, Agésil. c. 36; Athénée, XIV, p. 616 D; Cornélius Népos, Agésil. c. 8.

(2) V. Pseudo-Aristot. Œconomic. II, 25

Nektanebis, cousin de Tachos, qui se fit proclamer roi d'Égypte. Alors Tachos supplia Agésilas avec instance de le soutenir contre son compétiteur au trône d'Égypte, tandis que Nektanebis aussi, de son côté, commença à surenchérir pour obtenir la faveur des Spartiates. Avec la sanction des autorités de Sparte, mais en dépit de l'opposition de Chabrias, Agésilas se décida en faveur de Nektanebis et retira les mercenaires du camp de Tachos (1), qui fut en conséquence obligé de s'enfuir. Chabrias revint à Athènes, soit qu'il ne voulût pas abandonner Tachos qu'il était venu servir, — soit qu'il fût rappelé par ordre spécial de ses compatriotes, par suite des remontrances du roi de Perse. Bientôt il s'éleva un compétiteur au trône dans la division Mendésienne de l'Égypte. Agésilas, soutenant avec vigueur la cause de Nektanebis, fit échouer tous les efforts de son adversaire. Cependant ses grands projets contre l'empire persan furent abandonnés, et son expédition égyptienne eut pour tout résultat l'établissement de Nektanebis, qui, après avoir essayé en vain de le décider à rester plus longtemps, le renvoya pendant la saison d'hiver avec des présents considérables et avec un don public pour Sparte de deux cent trente talents. Agésilas quitta le Nil pour se rendre à Kyrênê, afin d'obtenir de cette ville et de son port des vaisseaux pour le ramener dans sa patrie. Mais il mourut en route, sans atteindre Kyrênê. Ses troupes transportèrent à Sparte, pour qu'il y fût enterré, son corps dans une préparation de cire, vu qu'on ne put se procurer du miel (2).

C'est ainsi qu'expira, âgé d'un peu plus de quatre-vingts ans, le plus capable et le plus énergique des rois spartiates. Il a eu l'avantage, refusé à tout autre chef grec éminent,

(1) Diodore (XV, 93) diffère de Plutarque et d'autres (que je suis) quant aux relations de Tachos et de Nektanebis avec Agésilas; il affirme qu'Agésilas appuya Tachos, et l'appuya avec succès, contre Nektanebis.

Cf. Cornélius Népos, Chabrias, c. 2, 3.

Nous trouvons Chabrias servant Athènes dans la Chersonèse — en 359-358 avant J.-C. (Démosth. cont. Aristokrat. p. 677. s. 204).

(2) Diodore XV, 93; Plutarque, Agésil. c. 38-40; Cornélius Népos, Agésil. c. 8.

que son caractère et ses exploits ont été présentés au point de vue le plus favorable par un compagnon et un ami, — Xénophon. En faisant la plus large part possible à la partialité dans ce portrait, — il restera encore un caractère réellement grand et distingué. Nous trouvons les vertus d'un soldat et les talents d'un commandant, combinés avec une décision et une volonté personnelles énergiques, dans une mesure qui assura à Agésilas un ascendant constant sur les esprits des autres, bien au delà de ce qui appartenait naturellement à sa position, et cela encore, malgré une difformité corporelle frappante, dans une nation éminemment sensible sur ce point. Des mérites que Xénophon lui attribue, quelques-uns sont les résultats directs d'une éducation spartiate, — son courage, la simplicité de sa vie et son indifférence pour les jouissances, — sa patience pleine de gaieté dans les peines de toute sorte. Mais sa fidélité à des engagements, son désintéressement uniforme quant à la corruption pécuniaire, et ces manières cordiales et séduisantes qui attachaient à lui tous ceux qui l'entouraient, — n'étaient pas des vertus spartiates : c'étaient des qualités qui lui étaient personnelles. Cependant nous trouvons en lui plus d'analogie avec Lysandros, homme également au-dessus du reproche sous le rapport du gain pécuniaire, — qu'avec Brasidas ou Kallikratidas. Agésilas succéda au trône, avec un titre contesté, sous les auspices et par les intrigues de Lysandros, dont l'influence, prédominante à cette époque tant à Sparte qu'en Grèce, avait établi partout des dékarchies et des harmostes comme instruments d'ascendant pour Sparte souveraine, — et, sous le nom de Sparte, pour lui-même. Agésilas, qui avait trop de caractère pour se faire le second de personne, ne tarda pas à renverser de ce système tout ce qui avait été bâti pour favoriser la domination personnelle de Lysandros, sans toutefois suivre les mêmes aspirations égoïstes, ni chercher à élever la même dictature individuelle pour son propre compte. Son ambition était à la vérité sans bornes; mais ce fut pour Sparte en premier lieu, et pour lui-même seulement en second. Le malheur fut que, dans ses mesures pour soutenir et exercer l'autorité sou-

veraine de Sparte, il continua encore ce mélange de coercition domestique et étrangère (représenté par la dékarchie et par l'harmoste) qui avait été introduit par Lysandros, pénible contraste avec l'égalité digne et la renonciation expresse à toute intervention partiale, proclamées par Brasidas, comme le mot d'ordre de Sparte, à Akanthos et à Torônè, — et avec les buts panhelléniques encore plus nobles de Kallikratidas.

La portion la plus glorieuse de la vie d'Agésilas fut celle qu'il passa dans ses trois campagnes asiatiques, quand il agissait sous l'impulsion de sa haine contre les Perses, dont son panégyriste lui fait tant honneur (1). Il y fut employé dans un dessein panhellénique, pour protéger les Grecs asiatiques contre cette sujétion à la Perse que Sparte elle-même leur avait imposée peu d'années auparavant, comme prix de l'aide que les Perses lui avaient prêtée contre Athènes.

Les Perses réussirent bientôt à appliquer les leçons de Sparte contre elle-même et à trouver des alliés grecs pour lui faire la guerre près de chez elle. Là finirent le sentiment panhellénique et l'ambition véritablement honorable dans le cœur d'Agésilas. Il fut rappelé pour faire la guerre plus près de ses foyers. Son empressement à obéir à l'ordre du rappel est loué grandement par Plutarque et par Xénophon, — avec peu de raison, à mon sens, puisqu'il n'avait pas le choix et qu'il fallait revenir. Il revint, mais ce n'était plus le même homme. Sa haine contre les Perses avait disparu et avait fait place à un sentiment de haine contre les Thêbains, qui acquit graduellement la force d'une passion. Comme directeur en chef de la guerre entre 394-387 avant J.-C., il montra cette vigueur et cette habileté qui ne l'abandonnèrent jamais dans les opérations militaires. Mais quand il vit que l'empire de Sparte près de chez elle ne pouvait être imposé qu'en faisant d'elle l'alliée de la Perse et l'exécutrice d'un rescrit persan, il se contenta d'acheter ce

(1) Xénoph. Encom. Agésil. VII, 7. Εἰ δ' αὖ καλὸν καὶ μισοπέρσην εἶναι, etc.



secours, déshonorant en lui-même, par le déshonneur plus grand encore de sacrifier les Grecs asiatiques. Pour le moment, sa politique sembla réussir. De 387 à 379 avant J.-C. (c'est-à-dire jusqu'à l'époque de la révolution de Thèbes, opérée par Pélopidas et par sa petite troupe), l'ascendant de Sparte sur terre, dans la Grèce centrale, allait continuellement en grandissant. Sa conduite injuste et oppressive est avouée même par son panégyriste Xénophon, et c'est précisément la période dans laquelle l'influence d'Agésilas était à son maximum. Ensuite nous le voyons se mettre personnellement en avant pour sauver Sphodrias du châtiment et pour attirer ainsi sur ses compatriotes une guerre avec Athènes aussi bien qu'avec Thèbes. Dans la conduite de cette guerre, ses opérations militaires furent, comme à l'ordinaire, énergiques et habiles, avec une certaine mesure de succès. Mais en général la guerre prend une tournure défavorable pour Sparte. En 371 avant J.-C., elle est obligée d'accepter la paix à des conditions très-humiliantes, comparativement avec sa position de 387 avant J.-C., et la seule compensation qu'elle reçoit, c'est l'avantage d'exclure les Thébains du traité, en les laissant ainsi lutter seuls contre ce qui semblait être une supériorité écrasante. Ce mouvement de haine intense contre Thèbes, qui amena si rapidement le désastre inattendu et accablant de Leuktra, se trouve avoir Agésilas comme principal organe. Dans les jours de malheur qui suivirent pour Sparte, nous trouvons sa conduite honorable et énergique, autant que le permettait la position défensive à laquelle Sparte était alors réduite. Et bien que Plutarque semble mécontent de lui (1) pour son obstination à refuser de reconnaître l'autonomie de Messênê (lors de la paix conclue après la bataille de Mantineia), quand tous les autres Grecs la reconnaissaient, — cependant l'on ne peut montrer que ce refus amenât quelque malheur réel à Sparte, et les circonstances auraient bien pu tourner de telle sorte qu'il eût été un avantage.

(1) Plutarque, Agésilas, c. 35.

En somme, malgré les nombreux mérites militaires et personnels d'Agésilas, comme conseiller et politique, il mérite peu d'estime. Nous sommes forcé de faire remarquer le triste contraste entre l'état dans lequel il trouva Sparte à son avénement et celui où il la laissa à sa mort : — « Marmoream invenit, lateritiam reliquit. » La mort seule d'Epaminondas à Mantineia la sauva de quelque chose de pire encore, et cependant il serait injuste pour Agésilas, tandis que nous considérons les malheurs qui accablèrent Sparte pendant son règne, de ne pas nous rappeler qu'Epaminondas était l'ennemi le plus formidable qu'elle eût jamais rencontré.

Le service efficace rendu par Agésilas pendant sa dernière expédition en Égypte eut pour effet d'établir fortement la domination de Nektanebis, le roi indigène, et d'empêcher pour le moment que ce pays ne fût reconquis par les Perses, événement qui n'arriva que peu d'années après, pendant le règne du roi persan suivant (362-361 av. J.-C.). Toutefois, la révolte étendue qui, à un moment, menaçait d'enlever à la couronne de Perse l'Asie Mineure aussi bien que l'Égypte, ne laissa pas de conséquences permanentes. La perfidie d'Orontès et de Rheomithrès ruinèrent si complétement les plans des révoltés qu'Artaxerxès Mnemôn conserva encore intact l'empire persan (à l'exception de l'Égypte).

Ce prince mourut peu de temps après la répression de la révolte (apparemment une année après, en 359-358 av. J.-C.), après avoir régné quarante-cinq ou quarante-six ans (1). Sa

---

(1) Diodore, XV, 93.

Il y a une différence entre Diodore et le canon astronomique dans les données relatives à la longueur du règne d'Artaxerxês Mnemôn, de deux années environ, — 361 ou 359 avant J.-C. V. M. Clinton, Fasti Hellenici, appendice, ch. 18, p. 316, — où les données sont réunies et discutées. Plutarque dit que le règne d'Artaxerxès Mnemôn dura soixante-deux ans (Plutarque, Artax. c. 33); ce qui ne peut être exact, bien que nous ne puissions déterminer en quelle manière on doit corriger l'erreur.

Une inscription de Mylasa en Karia reconnaît la quarante-cinquième année du règne d'Artaxerxès et appuie ainsi la donnée du canon astronomique, qui lui assigne quarante-six ans de règne. V. Boeckh, Corp. Inscr. n° 2691, avec ses commentaires, p. 470.

Cette même inscription donne lieu à une conclusion relativement à la durée

mort fut précédée par une de ces tragédies sanglantes qui souillaient si fréquemment la transmission d'un sceptre persan. Darius, fils aîné d'Artaxerxès, avait été déclaré par son père successeur au trône. Suivant la coutume persane, le successeur déclaré ainsi avait droit de demander ce qu'il voulait, le monarque étant tenu de l'accorder. Darius profita du privilége pour demander une des habitantes favorites du harem de son père, pour laquelle il avait conçu une passion. La requête déplut tellement à Artaxerxès qu'il sembla disposé à faire une nouvelle nomination quant à la succession, en écartant Darius et en lui préférant Ochus, son cadet, dont Atossa, femme aussi bien que fille du monarque, épousa chaudement les intérêts. Alarmé de cette perspective, Darius se laissa persuader par un courtisan mécontent, nommé Teribazos, de tramer un complot pour assassiner Artaxerxès; mais le complot fut trahi, et le roi fit mettre à mort Darius et Teribazos. Cette catastrophe augmenta les chances d'Ochus et stimula encore plus son ambition. Mais il restait encore deux princes plus âgés que lui, — Arsamès et Ariaspès. Il s'arrangea pour écarter les deux frères de son chemin : l'un par une ruse perfide, en l'attirant dans un piége et lui faisant prendre du poison; l'autre par un assassinat. Ochus se trouva ainsi le plus rapproché comme successeur à la couronne, qui ne se fit pas longtemps attendre; car Artaxerxès, — alors très-âgé, et déjà accablé par la fin fatale de son fils aîné Darius, — ne survécut pas à la nouvelle douleur de voir ses deux autres fils mourir si promptement après (1). Il

de la révolte; car elle prouve que le Karien Mausôlos se reconnaissait comme satrape et reconnaissait Artaxerxès comme son souverain, dans l'année 359 avant J.-C. commençant en novembre, qui correspond à la quarante-cinquième année d'Artaxerxès Mnemôn. La révolte doit donc avoir été réprimée avant cette époque. V. Sievers, Geschichte von Griechenland bis zur Schlacht von Mantineia, p. 373, note.

(1) Plutarque, Artaxerxès, c. 29, 30; Justin, X, 1-3.

Plutarque dit que la femme que demanda le prince Darius était Aspasia de Phokæa, — la maîtresse grecque de Cyrus le Jeune, qui était tombée entre les mains d'Artaxerxès après la bataille de Kunaxa, et avait acquis une place élevée dans les affections du monarque.

Mais si nous examinons la chronologie du cas, nous verrons qu'il n'est guère possible que la femme qui ins-

expira, et son fils Ochus, prenant le nom d'Artaxerxês, lui succéda sans opposition; et il manifesta comme roi les mêmes dispositions sanguinaires que celles qui l'avaient aidé à se placer sur le trône.

Pendant les deux années qui suivirent la bataille de Mantineia, Athènes, bien que délivrée de la guerre sur terre par la paix générale, paraît avoir été engagée dans des luttes et des difficultés maritimes sérieuses (362-360 av. J.-C.) Elle avait été considérablement embarrassée par deux événements : par l'armement naval thêbain sous Epaminondas, et par la soumission d'Alexandre de Pheræ à Thêbes, — événements appartenant tous deux à 364-363 avant J.-C. Ce fut en 363-362 avant J.-C. que l'Athénien Timotheos, — après avoir fait la guerre avec un succès éminent contre Olynthos et les cités voisines dans le golfe Thermaïque, mais avec très-peu de succès contre Amphipolis, — employa ses forces à faire la guerre à Kotys, roi de Thrace, près de la Chersonèse de Thrace. L'arrivée d'une flotte thêbaine dans l'Hellespont dérangea beaucoup le général athénien et fut pour Kotys un puissant secours; ce prince fut en outre aidé par le général athénien Iphikratês, qui en cette occasion servit son beau-père contre son pays (1). Timotheos, dit-on, fit la guerre à Kotys avec avantage et acquit pour Athènes un

pira à Darius, ou 361 avant J.-C. environ, une passion assez forte pour l'engager à encourir le déplaisir de son père, — et à Artaxerxês une répugnance si décidée à la céder, — puisse avoir été la personne qui accompagnait Cyrus à Kunaxa *quarante ans* auparavant; car la bataille de Kunaxa fut livrée en 401 avant J.-C. L'improbabilité chronologique serait encore plus grande si nous adoptions l'assertion de Plutarque qui dit qu'Artaxerxês régna 62 ans, car il est certain que la bataille de Kunaxa se livra très-près du commencement de son règne, et que son fils Darius mourut près de sa fin.

Justin présente les circonstances qui précédèrent la mort d'Artaxerxês Mnemôn d'une manière encore plus tragique. Il affirme que le complot contre la vie d'Artaxerxês fut concerté par Darius conjointement avec plusieurs de ses frères; et que, le complot étant découvert, tous ces frères, avec leurs épouses et leurs enfants, furent mis à mort. Ochus, en arrivant au trône, mit à mort un grand nombre de ses parents et des principaux personnages de la cour, avec leurs épouses et leurs enfants, — craignant une semblable conspiration contre lui-même.

(1) Démosth. cont. Aristokr. p. 664. s. 153.

butin considérable (1). Il paraîtrait que ses opérations eurent un caractère agressif et que, pendant son commandement dans ces contrées, les possessions athéniennes dans la Chersonèse furent en sûreté contre Kotys; car Iphikratês ne prêta son aide à Kotys que pour une guerre défensive, et il quitta son service quand il commença à attaquer les possessions athéniennes dans la Chersonèse (2).

Nous ne savons pas pour quelles circonstances Timotheos fut destitué ou se retira du commandement. Mais, l'année suivante, nous trouvons Ergophilos en qualité de commandant athénien dans la Chersonèse, et Kallisthenès (vraisemblablement) en qualité de commandant athénien contre Amphipolis (3). Toutefois, les affaires d'Athènes au delà de la mer étaient loin de s'améliorer. Outre que, sous le nouveau général, elle semble avoir perdu de la force près de la Chersonèse, elle eut à ce moment sur les bras un nouvel ennemi maritime, — Alexandre de Pheræ. Peu de temps auparavant, il avait été son allié contre Thèbes; mais les victoires des Thèbains pendant l'année précédente l'avaient si complétement abaissé, que maintenant il identifiait sa cause avec la leur, en envoyant des troupes rejoindre l'expédition d'Epaminondas dans le Péloponèse (4), et en équipant une flotte pour attaquer les alliés maritimes d'Athènes. Sa flotte prit l'île de Tenos, ravagea plusieurs des autres Cyclades et mit le siége devant Peparethos. Une grande alarme régna à Athènes, et vers la fin d'août (362 av. J.-C.) (5),

(1) L'affirmation de Cornélius Népos (Timotheus, c. 1), qui dit que Timotheos fit la guerre à Kotys avec un succès tel qu'il apporta dans le trésor athénien 1.200 talents, paraît extravagante quant à la somme, même si nous l'acceptons comme vraie en général.

(2) Démosth. cont. Aristokr. p. 664, s. 155.

(3) V. Rehdantz, Vitæ Iphicratis, Chabriæ, et Timothei, p. 151, et la page précédente.

M. Rehdantz a réuni, avec beaucoup de soin et de sagacité, tous les fragments de preuve relatifs à cette période obscure, et il en a tiré, à ce qu'il me semble, les conclusions les plus probables que peuvent fournir de si chétives prémisses.

(4) Xénoph. Hellen. VII, 5, 4.

(5) Nous sommes assez heureux pour avoir cette date exactement — le 23 du mois metageitnion, sous l'archontat de Molôn, — mentionnée par Démosthène adv. Polyklem, p. 1207, s. 5, 6.

deux mois après la bataille de Mantineia, on équipa une flotte avec la plus grande activité, dans le dessein de défendre les alliés insulaires aussi bien que d'agir dans l'Hellespont. On demanda à tous les triérarques de vigoureux efforts, que quelques-uns firent réellement, pour accélérer le départ de cette flotte. Mais la portion des vaisseaux qui, tandis que le reste se rendait à l'Hellespont, fut envoyée, sous Leosthenês, pour défendre Peparèthos, — fut défaite avec lui par les vaisseaux d'Alexandre et perdit cinq trirèmes et six cents prisonniers (1). On nous dit même que, peu après cet avantage naval, les vainqueurs furent assez hardis pour faire une incursion dans le Peiræeus (Pirée) lui-même (comme l'avait fait Teleutias, vingt-sept ans auparavant), où ils saisirent et des objets à bord des vaisseaux et des hommes sur le quai, avant qu'il y eût des forces prêtes à les repousser (2). Les maraudeurs thessaliens finirent par être refoulés jusqu'à leur port de Pagasæ, non toutefois sans beaucoup de mal pour les confédérés insulaires et quelque honte pour Athènes. L'amiral vaincu Leosthenês fut condamné à mort; tandis que plusieurs triérarques, — qui, au lieu de servir en personne, avaient accompli les devoirs qui leur étaient imposés par un délégué et en vertu d'un arrangement, — furent blâmés ou jugés (3).

Non-seulement l'état des affaires d'Athènes (dans l'Hellespont) était devenu pire sous Ergophilos que sous Timotheos, mais Kallisthenês non plus, qui avait succédé à Timotheos dans les opérations contre Amphipolis, n'obtint pas de résultat permanent (362 av. J.-C.). Il semblerait que les Amphi-

---

(1) Diodore, XVI, 95; Polyen, VI, 2, 1.

(2) Polyen, VI, 2, 2.

Ce doit avoir été vers cette époque (362-361 av. J.-C.) qu'Alexandre de Pheræ envoya des ambassadeurs en Asie pour engager à son service Charidêmos et sa troupe mercenaire, alors dans la Troade ou auprès. Sa demande fut refusée. (Démosthenês, contra Aristokratem, p. 675, s. 192.)

(3) Démosth. de Coronâ Trierarch. p. 1230, s. 9.

Diodore dit en outre que les Athéniens mirent Charès à la tête d'une flotte pour protéger la mer Égée; mais que cet amiral s'en alla à Korkyra et ne fit rien autre chose que de piller les alliés (Diodore, XVI, 95).

politains, pour se défendre contre Athènes, avaient invoqué l'aide du roi macédonien Perdikkas et remis leur cité entre ses mains. Ce prince avait auparavant agi conjointement avec les forces athéniennes sous Timotheos contre Olynthos, et leur invasion combinée avait affaibli les Olynthiens au point de les mettre hors d'état de fournir du secours à Amphipolis. Du moins, cette hypothèse explique comment Amphipolis en vint alors, pour la première fois, à n'être plus une cité libre, mais à être détachée d'Olynthos et réunie à Perdikkas (qui probablement y mit garnison) comme une possession de la Macédoine (1). Kallisthenês se trouva alors, pour faire la guerre, avec de plus grands désavantages que Timotheos, ayant Perdikkas pour ennemi, avec Amphipolis. Néanmoins, à ce qu'il semblerait, il obtint d'abord de grands avantages et réduisit Perdikkas à la nécessité d'acheter une trêve par la promesse d'abandonner les Amphipolitains. Toutefois, le prince macédonien, ayant profité de la trêve pour recouvrer sa vigueur, ne songea plus à remplir sa promesse; mais il défendit Amphipolis contre les Athéniens aussi opiniâtrément qu'auparavant. Kallisthenês avait laissé échapper une occasion qui ne revint jamais. Après avoir annoncé à Athènes la trêve victorieuse et la reddition prochaine, il semble avoir été forcé, à son retour, de reconnaître qu'il avait été amené par une fourberie à suspendre les opérations, à un moment où (à ce qu'il semblait) Amphipolis aurait pu être conquise. Pour cette faute de jugement ou de conduite, il fut jugé à Athènes, en revenant auprès de ses compatriotes désappointés; et en même temps, il en fut de même aussi pour Ergophilos, qui avait été rappelé de la Chersonèse pour son insuccès ou pour la mauvaise manière dont il avait mené la guerre contre Kotys (2). Le peuple était fort irrité contre tous deux, mais surtout contre Ergophilos. Néanmoins il arriva que Kallisthenês fut jugé

(1) Cf. Démosthène, cont. Aristokrat. p. 669, s. 174-176; et Æschine, Fals. Legat. p. 250, c. 14.

(2) Les faits tels qu'ils sont présentés dans le texte sont le résultat le plus probable, à mon sens, qu'on puisse tirer d'Æschine, Fals. Legat, p. 250, c. 14.

en premier lieu et condamné à mort. Le lendemain, on jugea Ergophilos. Mais par le verdict de la veille les dikastes avaient déchargé leur colère, ce qui les rendit d'autant plus indulgents, au point qu'ils l'acquittèrent (1).

Autoklès fut envoyé à la place d'Ergophilos, afin de faire la guerre pour Athènes dans l'Hellespont et le Bosphore (362-261 av. J.-C.). Ce n'était pas seulement contre Kotys que ses opérations étaient nécessaires. Les Prokonnésiens, alliés d'Athènes, demandaient protection contre les attaques de Kyzikos; en outre, il y avait une nécessité encore plus urgente. Le fonds de blé diminuait, et le prix haussait, non-seulement à Athènes, mais dans beaucoup des îles de la mer Ægée, ainsi qu'à Byzantion et dans d'autres villes. Il régnait donc une anxiété inaccoutumée, jointe à une concurrence ardente pour le blé en cours d'importation venant de l'Euxin. Les habitans de Byzantion, de Chalkêdon et de Kyzikos s'étaient déjà mis à retenir les navires de blé qui passaient. pour approvisionner leurs propres marchés, et il ne fallut rien moins qu'une puissante flotte athénienne pour assurer à ces provisions un passage sans danger jusqu'à Athènes elle-même (2). La flotte athénienne, qui gardait le Bosphore dès le Hierôn à l'intérieur (chapelle voisine de la jonction du Bosphore avec l'Euxin), fournit un convoi sûr pour les exportations automnales de cet article essentiel.

En poussant des opérations contre Kotys, Autoklês fut favorisé d'un avantage inattendu par la révolte récente d'un Thrace puissant nommé Miltokythês contre ce prince (361 av. J.-C.). Cette révolte alarma tellement Kotys qu'il écrivit à Athènes une lettre d'un ton humble et envoya des députés pour acheter la paix par diverses concessions. En même temps, Miltokythês dépêcha aussi d'abord des ambassadeurs, — ensuite alla en personne, — à Athènes, pour exposer son affaire et solliciter du secours. Toutefois, on

(1) Aristote, Rhétorique, II, 3, 3. Ergophilos semble avoir été condamné à une amende. (Démosth. Fals. Leg. p. 398, s. 200).

(2) Démosth. adv. Polyklem, p. 1207, s. 6.

l'accueillit froidement. Le vote de l'assemblée athénienne, rendu à l'audition du cas (et obtenu probablement en partie grâce aux amis d'Iphikratès), fut si défavorable (1) qu'il partit non-seulement découragé, mais encore alarmé, tandis que Kotys recouvra toute sa puissance en Thrace et même devint maître de la montagne sacrée, avec sa quantité de riches dépôts. Néanmoins, malgré ce vote imprudent, les Athéniens avaient réellement l'intention de soutenir Miltokythès contre Kotys. Ils rappelèrent leur général Autoklès après quelques mois et le mirent en jugement pour avoir laissé Kotys abattre son ennemi sans l'assister (2). Comment finit ce jugement et quelle était la justice du cas, c'est ce que nous ne sommes pas en état de reconnaître d'après les allusions fugitives de Démosthène.

Menôn fut envoyé à l'Hellespont en qualité de commandant pour remplacer Autoklès; et il fut lui-même remplacé à son tour après quelques mois par Timomachos. Un convoi pour les navires de blé venant de l'Euxin devint nécessaire de nouveau, comme dans l'année précédente; et il fut fourni une seconde fois pendant l'automne de 361 avant J.-C. par les vaisseaux de guerre athéniens (3); non-seulement pour les provisions qu'on transportait à Athènes, mais encore pour celles qui allaient à Maroneia, à Thasos, et dans d'autres villes en Thrace ou auprès. Mais les affaires dans la Chersonèse devinrent encore plus défavorables à Athènes. Dans l'hiver de 361-360 avant J.-C., Kotys, avec le concours d'un corps de citoyens d'Abydos et d'exilés de Sestos, qui vinrent d'Abydos en traversant l'Hellespont, parvint à surprendre

(1) Démosth. cont. Aristokr. p. 655, s. 122; cont. Polyklem, p. 1207.

Ὅτε Μιλτοκύθης ἀπέστη Κότυος.... ἐγράφη τε παρ' ὑμῖν ψήφισμα τοιοῦτο, δι' οὗ Μιλτοκύθης μὲν ἀπῆλθε φοβηθεὶς καὶ νομίσας ὑμᾶς οὐ προσέχειν αὐτῷ, Κότυς δὲ ἐγκρατὴς τοῦ τε ὄρους τοῦ ἱεροῦ καὶ τῶν θησαύρων ἐγένετο.

Le mot ἀπῆλθε implique que Miltokythès était à Athènes en personne. L'orateur s'en réfère à l'humble lettre écrite par Kotys, dans sa première alarme lors de la révolte de Miltokythès, p. 658, s. 136, 137.

(2) Démosth. adv. Polykl. p. 1210, s. 16; Démosth. cont. Aristok. p. 655, s. 123.

(3) Démosth. adv. Polykl. p. 1212, s. 24-26; p. 1213, s. 37; p. 1225, s. 71.

Sestos (1), la place la plus importante de la Chersonèse et le poste de garde de l'Hellespont sur son côté européen, pour tous les vaisseaux qui y entraient ou qui en sortaient. Toute la Chersonèse fut ouverte alors à ses agressions. Il fit des préparatifs pour attaquer Elæonte et Krithôtê, les deux autres possessions principales d'Athènes, et s'efforça de déterminer Iphikratês à prendre part à ses projets. Mais ce général, bien qu'il eût assisté Kotys dans sa défense contre Athènes, refusa de se rendre coupable de la trahison plus patente impliquée dans une hostilité agressive contre elle. Il quitta même la Thrace; mais n'osant pas visiter immédiatement Athènes, il se retira à Lesbos (2). Toutefois, malgré son refus, les colons et les possessions d'Athènes dans la Chersonèse furent attaqués et mis en danger par Kotys, qui réclama toute la péninsule comme lui appartenant, et établit à Sestos des percepteurs chargés de lever les droits tant de détroit que de port (3).

---

(1) Démosth. cont. Aristokrat. p. 673, s. 187. Ἐκ γὰρ Ἀϐύδου, τῆς τὸν ἅπαντα χρόνον ὑμῖν ἐχθρᾶς, καὶ ὅθεν ἦσαν οἱ Σηστὸν καταλαϐόντες, εἰς Σηστὸν διέϐαινεν, ἣν εἶχε Κότυς (il parle de Charidêmos).

L'autre discours de Démosthène (adv. Polykl. p. 1212) donne à entendre distinctement que Sestos ne fut perdue par les Athéniens *qu'après novembre* 361 avant J.-C. Apollodore, le triérarque athénien, était dans la ville à cette époque, aussi bien que divers amis qu'il mentionne, de sorte que Sestos a dû être encore une possession athénienne en novembre 361 av. J.-C.

Il est heureux pour quelques points de l'investigation historique, que le but de ce discours contre Polyklês (composé par Démosthène, mais prononcé par Apollodore) demande une grande précision et une grande spécification de dates, même pour les mois et les jours. Apollodore se plaint d'avoir été forcé de supporter les dépenses d'une triérarchie pendant quatre mois au delà de l'année dans laquelle elle était obligatoire pour lui conjointement avec un collègue. Il poursuit en justice la personne qui aurait dû le remplacer comme successeur à la fin de l'année, mais qui s'était tenue à l'écart et l'avait trompé. La triérarchie d'Apollodore commença en août 362 avant J.-C., et dura (non-seulement jusqu'en août 361 av. J.-C., son terme légal, mais) jusqu'en novembre 361 avant J.-C.

Rehdantz (Vitæ Iphicratis, Chabriæ, etc. p. 141, note), dans les excellents chapitres qu'il consacre à la chronologie obscure de l'époque, a omis cette indication exacte du temps *après lequel* les Athéniens perdirent Sestos. Il suppose qu'elle fut perdue deux ou trois ans plus tôt.

(2) Démosth. cont. Aristokrat. p. 664, s. 155.

(3) Démosth. cont. Aristokrat. p. 658, s. 136; p. 679, s. 211.

Ce qui est dit dans ce dernier pas-

La fortune d'Athènes, dans ces régions, fut encore malheureuse (360 av. J.-C.). Tous ses derniers commandants, Ergophilos, Autoklès, Menôn, Timomachos avaient successivement manqué de moyens, d'habileté ou de fidélité, et avaient subi une accusation à Athènes (1). Timomachos fut alors remplacé par Kephisodotos, homme d'une inimitié connue à l'égard tant d'Iphikratès que de Kotys (2). Mais Kephisodotos ne fit rien de plus que ses prédécesseurs, et il eut même à lutter contre un nouvel ennemi, qui passa d'Abydos à Sestos pour renforcer Kotys, — Charidèmos avec la division mercenaire qu'il avait sous ses ordres. Cet officier, depuis qu'il avait servi trois ans auparavant sous Timotheos contre Amphipolis, avait été pendant quelque temps en Asie, surtout dans la Troade. Il loua ses services au satrape Artabazos, et il profita de ses embarras pour s'emparer par fraude des villes de Skepsis, de Kebren et d'Ilion; il avait l'intention de les occuper comme une petite principauté (3). Toutefois, comme il finit par reconnaître que sa position n'était pas tenable contre les forces probables du satrape, il envoya une lettre en Chersonèse, au commandant athénien Kephisodotos, demandant des trirèmes athéniennes pour transporter sa division en Europe; en retour de ce service, si on le lui rendait, il s'engageait à écraser Kotys et à reconquérir la Chersonèse pour Athènes. Cette proposition, qu'elle ait été acceptée ou non, ne fut jamais réalisée; en effet, Charidèmos, grâce à une trêve que le satrape lui accorda sans qu'il s'y attendît, put se rendre d'Abydos à Sestos, sans vaisseaux athéniens. Mais dès qu'il se trouva dans la Chersonèse, loin d'aider Athènes à recouvrer cette péninsule, il prit réellement du service, chez Kotys, contre elle; de sorte qu'Elæonte et Krithôtê, les principaux postes qui lui res-

sage au sujet du jeune Kersobleptês n'est sans doute pas moins vrai de son père Kotys.

(1) Démosth. pro Phormione, p. 960, s. 64; Démosth. Fals. Legat. p. 398, s. 200.

(2) Démosth. cont. Aristokrat. p. 672, s. 184.

(3) Démosth. cont. Aristokrat. p. 671, s. 183. Cf. Pseudo-Aristot. Œconomic. II, 30.

taient. furent dans un plus grand péril que jamais (1).

Toutefois, les perspectives victorieuses de Kotys furent arrêtées à ce moment d'une manière inattendue (360 av. J.-C.). Après un règne de vingt-quatre ans, il fut assassiné par deux frères, Pythôn et Hèrakleidès, Grecs de la cité d'Ænos en Thrace, et autrefois disciples de Platon à Athènes. Ils commirent cet acte pour venger leur père, auquel, à ce qu'il semblerait, Kotys avait fait quelque insulte brutale, sous l'influence de ce tempérament violent et licencieux qui, chez lui, se combinait avec un caractère militaire énergique (2). Étant parvenus à s'échapper, Pythôn et son frère se retirèrent à Athènes, où on les reçut avec toute démonstration d'honneur, et où l'on leur fit présent du droit de cité ainsi que de couronnes d'or, en partie comme à des tyrannicides, en partie pour avoir délivré les Athéniens d'un ennemi odieux

(1) Démosth. cont. Aristokrat. p. 672, 673.

L'orateur lit une lettre (non citée toutefois) du gouverneur de Krithôtè, annonçant le formidable accroissement de forces qui menaçait la place depuis l'arrivée de Charidêmos.

(2) Aristote (Politic. V, 8, 12) mentionne l'acte et dit que les deux jeunes gens l'accomplirent pour venger leur père. Il ne dit pas expressément ce que Kotys avait fait au père, mais il mentionne l'événement pour expliquer la catégorie générale : — Πολλαὶ δ' ἐπιθέσεις γεγένηνται καὶ διὰ τὸ εἰς τὸ σῶμα αἰσχύνεσθαι τῶν μονάρχων τινάς (cf. ce que dit Tacite au sujet du *mos regius*, — Annal. VI, 1). Aristote ajoute immédiatement un autre cas d'une mutilation cruelle infligée par Kotys : — Ἀδάμας δ' ἀπέστη Κότυος διὰ τὸ ἐκτμηθῆναι ὑπ' αὐτοῦ παῖς ὤν, ὡς ὑβρισμένος.

Cf., au sujet de Kotys, Théopompe, Fragm. 33, éd. Didot, ap. Athenæ. XII, p. 531, 532.

Boehnecke (Forschungen auf dem Gebiete der Geschichte, p. 725, 726) place la mort de Kotys en 359 avant J.-C., et il semble conclure d'Athénée (VI, p. 248; XII, p. 531) qu'il avait à ce moment des communications avec Philippe de Macédoine comme roi, qui monta sur le trône entre le solstice d'été de 360 et celui de 359 av. J.-C. Mais les preuves ne me paraissent pas appuyer une pareille conclusion.

L'histoire citée par Athénée d'après Hegesandros, au sujet de lettres arrivant à Philippe de la part de Kotys, ne peut être vraie relativement à ce Kotys, parce qu'il semble impossible que ce Philippe, dans la première année de son règne, puisse avoir eu de flatteur tel que Kleisophos, Philippe étant à cette époque dans les plus grands embarras politiques, dont il ne fut tiré que par son talent et son énergie infatigables. Et le voyage de Philippe à Onokarsis, mentionné aussi par Athénée qui l'emprunte à Théopompe, n'implique aucune communication personnelle avec Kotys.

Mon opinion est que l'assassinat de Kotys a plus probablement pour date 360 avant J.-C.

et formidable (1). Désavouant les chauds éloges dont l'accablaient divers orateurs de l'assemblée, Pythôn, à ce qu'on dit, répliqua : — « C'est un dieu qui a commis l'acte ; nous avons seulement prêté nos bras (2). » Anecdote qui, vraie ou fausse, jette un grand jour sur l'admiration que les Grecs avaient pour le tyrannicide.

La mort de Kotys procura quelque allégement aux affaires athéniennes en Chersonèse (360 av. J.-C.). De ses enfants, l'aîné lui-même, Kersobleptês n'était qu'un jeune homme (3) : de plus, deux autres chefs thraces, Berisadès et Amadokos, surgirent à ce moment comme prétendants, réclamant leurs parts dans le royaume de Thrace. Kersobleptês employa comme principal appui et principal agent le général mercenaire Charidêmos, qui avait déjà épousé sa sœur, ou qui l'épousa alors ; des relations conjugales avaient été formées de la même manière par Amadokos avec deux Grecs, nommés Simon et Bianor, et par Berisadès avec un citoyen athénien nommé Athenodoros, qui (comme Iphikratês et autres) avait fondé une cité, et possédait une certaine domination indépendante, dans la Chersonèse ou auprès (4). Ces chefs mercenaires grecs s'unissaient ainsi par liens de mariage aux princes qu'ils servaient, comme Seuthês l'avait proposé à Xénophon, et comme les condottieri italiens du quinzième siècle s'ennoblissaient par une alliance semblable avec des familles princières, — par exemple Sforza avec les Visconti de Milan. Ces trois compétiteurs thraces étaient tous représentés alors par des agents grecs. Mais d'abord, à ce qu'il semble, Charidêmos agissant en faveur de Kersobleptês fut le plus fort. Lui et son armée étaient près de Perinthos sur la côte septentrionale de la Propontis, où le commandant athénien,

(1) Démosth. cont. Aristokrat. p. 659, s. 142 ; p. 662, s. 150 ; p. 675, s. 191. Plutarque, De Sui Laude, p. 512 E ; Plutarque, adv. Koloten. p. 1126 B.

(2) Plutarque, De Sui Laude, *ut sup.*

(3) Démosth. cont. Aristokrat. p. 671, s. 193. Μεγαχόλλεον, etc.

(1) Démosth. cont. Aristokrat. p. 623, 621, s. 8-12 ; p. 664, s. 153 (passage dans lequel on peut bien regarder κηδεστής comme signifiant une relation étroite par mariage). Au sujet d'Athenodoros, cf. Isokrate, Or. VIII (De Pace), s. 31.

Kephisodotos, le visita, avec une petite escadre de dix trirèmes, afin de réclamer l'accomplissement de ces belles promesses que Charidêmos avait faites dans sa lettre envoyée d'Asie. Mais Charidèmos traita les Athéniens comme des ennemis, attaqua par surprise les marins sur le rivage, et leur fit subir un grand dommage. Il pressa ensuite la Chersonèse cruellement pendant plusieurs mois, et s'avança même jusqu'au milieu de la Péninsule, pour protéger un nid de pirates, que les Athéniens assiégeaient dans l'îlot voisin situé sur la côte occidentale — Alopekonnêsos. Enfin, après plusieurs mois d'une guerre sans profit (datant de la mort de Kotys), il força Kephisodotos à conclure avec lui une convention si désastreuse et si déshonorante que, dès qu'on la connut à Athènes, on la rejeta avec indignation (1). Kephisodotos, tombé en disgrâce, fut rappelé, jugé et condamné à une amende, l'orateur Démosthène (nous dit-on), qui avait servi comme l'un des triérarques de la flotte, étant au nombre de ses accusateurs (2).

---

(1) Démosth. cont. Aristokrat. p. 674-676, s. 193-199.

Dans la section 194 se trouvent les mots : Ἧκε δὲ Κηφισόδοτος στρατηγῶν, πρὸς ὃν αὐτὸς (Charidêmos) ἔπεμψε τὴν ἐπιστολὴν ἐκείνην, καὶ αἱ τριήρεις, αἳ, ὅτ' ἦν ἄδηλα τὰ τῆς σωτηρίας αὐτῷ, καὶ μὴ συγχωροῦντος Ἀρταβάζου σώζειν ἔμελλον αὐτόν.

Le verbe ἧκε se rapporte, selon moi, — non *au premier départ* de Kephisodotos d'Athènes pour prendre le commandement, comme Weber (Comment. ad Demosth. cont. Aristokrat. p. 460) et d'autres commentateurs le pensent, mais à l'arrivée de Kephisodotos avec dix trirèmes *à Perinthos*, place près de laquelle se trouvait Charidêmos, dans le dessein de demander l'accomplissement de ce que ce dernier avait promis : V. s. 196. Lorsque Kephisodotos vint le trouver à Perinthos (παρόντος τοῦ στρατηγοῦ — πρὸς ὃν τὴν ἐπιστολὴν ἐπεπόμφει — s. 195) pour lui faire cette demande, alors Charidêmos, au lieu de se conduire honnêtement, agit en traître et en ennemi. L'allusion à la lettre antérieure de Charidêmos à Kephisodotos montre que ce dernier a dû être sur les lieux depuis quelque temps, et que par conséquent ἧκε ne peut se rapporter à son premier départ.

Le terme ἑπτὰ μῆνας (s. 196) compte, je présume, à partir de la mort de Kotys.

(2) Démosth. cont. Aristokrat. p. 676, s. 199; Æschine cont. Ktesiphont. p. 384, c. 20.

Il se peut que Démosthène lui-même ait été au nombre des triérarques appelés devant le dikasterion comme témoins pour prouver ce qui s'était passé à Perinthos et à Alopekonnêsos (Démosth. cont. Aristokrat. p. 676, s. 200); Euthyklês, qui prononça le discours contre Aristokratês, avait été lui-même également au nombre des officiers en service (p. 675, s. 196; p. 683, s. 223).

Parmi les articles de cette convention défavorable, l'un portait que la cité grecque de Kardia serait spécialement réservée pour Charidèmos lui-même (359 av. J.-C.). Cette cité, — éminemment commode par sa situation sur l'isthme rattachant la Chersonèse à la Thrace, — réclamée par les Athéniens comme faisant partie de la Chersonèse, toutefois fortement hostile en même temps à Athènes, — devint sa principale station (1). Il fut assez heureux pour s'emparer, par l'effet d'une trahison, de la personne du Thrace Miltokythès, qui avait été l'ennemi déclaré de Kotys, et avait coopéré avec Athènes. Mais il ne voulut pas remettre cet important prisonnier à Kersobleptès, parce que la vie de Miltokythès eût été sauvée ainsi, les Thraces n'ayant pas l'habitude, dans leurs querelles intestines, de se donner mutuellement la mort (2). Nous remarquons avec surprise une coutume plus douce que celle de la Grèce, dans un peuple décidément plus barbare et plus altéré de sang que les Grecs. Conséquemment, Charidèmos livra Miltokythès aux Kardiens, qui mirent le prisonnier avec son fils dans un bateau, les emmenèrent à quelque distance en mer, tuèrent le fils sous les yeux du père, puis noyèrent le père lui-même (3). Il est assez probable qu'il a pu y avoir quelques causes antérieures spéciales, qui occasionnèrent une forte antipathie à l'égard de Miltokythès de la part des Kardiens et engagèrent Charidèmos à le leur remettre comme un sujet agréable de vengeance. Quoi qu'il en soit, leur acte sauvage excita une violente indignation parmi tous les Thraces et fit beaucoup de tort à la cause de Kersobleptès et de Charidèmos. Bien que Kephisodotos eût été rappelé et qu'un intervalle considérable de temps s'écoulât avant qu'un successeur vînt d'Athènes, cependant Berisadès et Amadokos réunirent leurs forces d'un commun accord et envoyèrent aux Athéniens

(1) Démosth. cont. Aristokrat. p. 676, s. 209; p. 681, s. 216. Démosth. de Halonneso, p. 87, s. 42.

(2) Démosth. cont. Aristokrat. p. 675, s. 201. Οὐκ ὄντος νομίμου τοῖς Θραξὶν ἀλλήλους ἀποκτιννύναι, etc.

(3) Démosth. cont. Aristokrat. p. 677, s. 201

des propositions d'alliance, avec la demande d'un secours pécuniaire. Athenodoros, le général de Berisadès, se mettant à la tête de Thraces et d'Athéniens réunis, se trouva supérieur en campagne à Kersobleptès et à Charidèmos, qu'il contraignit à accepter une nouvelle convention dictée par lui-même. Elle portait que le royaume de Thrace serait divisé en parties égales entre les trois compétiteurs ; que tous les trois concourraient à rendre la Chersonèse à Athènes ; et que le fils d'un personnage important de Sestos, nommé Iphiadès, tenu par Charidèmos comme otage répondant de la fidélité de la ville, serait également remis à Athènes (1).

Cette nouvelle convention, jurée des deux côtés, promit à cette ville l'acquisition complète qu'elle désirait. Considérant la chose comme faite, les Athéniens envoyèrent Chabrias en qualité de commandant avec une trirème pour recevoir la reddition, mais ils négligèrent d'envoyer l'argent demandé par Athenodoros, qui fut en conséquence obligé de licencier son armée faute de solde. Alors, Kersobleptès et Charidèmos renoncèrent à leur engagement, refusèrent d'exécuter la convention récemment jurée, et forcèrent Chabrias, qui était venu sans armée, de revenir à la première convention conclue avec Kephisodotos. Désappointés et indignés, les Athéniens désavouèrent l'acte de Chabrias, malgré sa haute réputation. Ils envoyèrent dix ambassadeurs en Chersonèse, chargés de demander avec instance que la convention d'Athenodoros fût jurée de nouveau par les trois compétiteurs thraces, — Berisadès, Amadokos, Kersobleptès ; si le troisième refusait, les ambassadeurs avaient ordre de prendre des mesures pour lui faire la guerre, tout en recevant les

---

(1) Démosth. cont. Aristokrat. p. 677, s. 202-204.

Aristote (Politic. V, 5, 9) mentionne l'association ou faction d'Iphiadès comme appartenant à Abydos, et non à Sestos. Il se peut qu'il y ait eu une faction d'Abydos qui exerçait alors de l'influence à Sestos ; du moins on nous dit que la révolution qui priva les Athéniens de Sestos fut accomplie en partie par des exilés qui vinrent d'Abydos, quelque chose d'analogue aux relations entre Argos et Corinthe dans les années qui précédèrent immédiatement la paix d'Antalkidas.

engagements des deux autres. Mais une pareille mission, sans armes, n'obtint rien de Charidêmos ni de Kersobleptès, que des délais ou un refus, tandis que Berisadès et Amadokos envoyèrent à Athènes des plaintes amères au sujet de la parole violée. Enfin, après quelques mois, — précisément après la fin triomphante de l'expédition d'Athènes contre l'Eubœa (358 av. J.-C.), — l'Athénien Charès arriva dans la Chersonèse, à la tête d'une armée mercenaire considérable. Alors à la fin, les deux récalcitrants furent forcés de nouveau de jurer la convention d'Athenodoros, en présence de ce dernier aussi bien que de Berisadès et d'Amadokos (1). Et il paraîtrait que ses conditions ne tardèrent pas à se réaliser. Charidêmos remit à Athènes la Chersonèse, comprenant naturellement Sestos, sa principale ville (2); cependant

---

(1) Démosth. cont. Aristokrat. p. 678, s. 205, 206; p. 680, s. 211, 212. L'arrivée de Charês dans l'Hellespont est indiquée par Démosthène comme suivant immédiatement l'expédition d'Athènes destinée à chasser les Thèbains de l'Eubœa, et qui se fit vers le milieu de 358 avant J.-C.

(2) Nous voyons que Sestos doit avoir été livrée en cette occasion, bien que Diodore la représente comme ayant été conquise par Charês cinq ans plus tard, dans l'année 353 avant J.-C. (Diodore, XVI, 34). Il est évident, d'après toute la teneur du discours de Démosthène, que Charidêmos rendit réellement la Chersonèse à cette époque. S'il avait encore refusé de rendre Sestos, l'orateur n'aurait pas manqué d'insister sur le fait expressément contre lui. En outre, Démosthène dit, en comparant la conduite de Philippe envers les Olynthiens avec celle de Kersobleptês envers Athènes: — Ἐκεῖνος ἐκείνοις Ποτίδαιαν οὐχὶ τηνικαῦτ' ἀπέδωκεν, ἡνίκ' ἀποστερεῖν οὐκέθ' οἷός τ' ἦν, ὥσπερ ὑμῖν Κερσοβλέπτης Χερρόνησον (p. 656, s. 128). Cela annonce distinctement que la Chersonèse fut *rendue* à Athènes, bien qu'avec répugnance et tardivement, par Kersobleptès. Sestos a dû être remise en même temps qu'elle, comme le poste principal et le plus important à tous égards. S'il est vrai (comme l'avance Diodore) que Charês, en 353 av. J.-C., prit Sestos en l'assiégeant, tua les habitants en âge de servir et réduisit le reste en esclavage, — nous devons supposer que la ville se révolta de nouveau entre 358 et 353 avant J.-C., c'est-à-dire pendant le temps de la guerre sociale, ce qui est extrêmement probable. Mais il y a dans l'assertion de Diodore plus d'une chose que je ne puis reconnaître distinctement; car il dit que Kersobleptês, en 353 avant J.-C., à cause de sa haine contre Philippe, rendit à Athènes toutes les cités de la Chersonèse, excepté Kardia. Cela avait déjà été fait en 358 avant J.-C., et sans aucune allusion à Philippe; et si après avoir rendu la Chersonèse en 358 avant J.-C., Kersobleptês l'eût reconquise ensuite, de manière à l'avoir de nouveau en sa possession, au commencement de 353 avant J.-C., — il semble inexplicable que Démosthène ne dise rien de cette nouvelle conquête dans son discours contre Aristokratês,

il garda pour lui Kardia (1), qu'il affirmait (bien que les Athéniens prétendissent le contraire) ne pas devoir être comprise dans les limites de cette péninsule. Le royaume de Thrace fut aussi partagé entre Kersobleptês, Berisadès et Amadokos, triple partage qui, en diminuant la force de chacun, fut regardé par Athènes comme une grande garantie additionnelle pour la sécurité de sa possession de la Chersonèse (2).

Ce fut ainsi qu'Athènes finit par assurer cette possession contre les potentats thraces du voisinage (358 av. J.-C.). Et il semblerait que sa puissance d'outre-mer, avec ses dépendances et ses confédérés, fût alors plus élevée qu'elle n'avait jamais été depuis les terribles revers de 405 avant J.-C. Dans le nombre on comptait non-seulement une grande quantité des îles de la mer Ægée (même les plus considérables, l'Eubœa, Chios, Samos et Rhodes), mais encore diverses possessions continentales : Byzantion, — la Chersonèse, — Maroneia (3) avec d'autres places sur la côte méridionale de Thrace, et Pydna, Methônê et Potidæa, avec la plus grande partie de la région entourant le golfe Thermaïque (4). Cette dernière portion de l'empire avait été acquise aux dépens de l'alliance fraternelle olynthienne des cités voisines, à laquelle, par une impulsion extrêment désastreuse pour l'indépendance future de la Grèce,

où il s'efforce de charger Kersobleptês autant que possible.

(1) Démosth. cont. Aristokrat. p. 681, s. 216.

(2) Démosth. cont. Aristokrat. p. 623, s. 8; p. 654, s. 131. La chronologie de ces événements telle que la donne Rehdantz (Vitæ Iphicratis, Chabriæ, etc., p. 147) me paraît à peu près exacte, malgré la forte objection qu'y fait Weber (Prolegg. ad Demosth. cont. Aristokrat. p. 73), — et plus exacte que la chronologie de Boehnecke, Forschungen, p. 727, qui place le départ de Kephisodotos comme général pour la Chersonèse en 358 avant J.-C., ce qui est, selon moi, toute une année trop tard. Rehdantz ne tieot pas compte, comme, à mon avis, il devrait le faire, d'un certain intervalle entre Kephisodotos et les Dix Ambassadeurs, intervalle pendant lequel Athenodoros agissait pour Athènes.

(3) Démosth. cont. Polyklem. p. 1212, s. 26.

(4) Démosth. Philippic. I, p. 41, s. 6. Εἰχομέν ποτε ἡμεῖς, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, Πύδναν καὶ Ποτίδαιαν καὶ Μεθώνην καὶ πάντα τὸν τόπον τοῦτον οἰκεῖον κύκλῳ, etc.

Athènes elle-même, aussi bien que Sparte, avait fait la guerre avec un succès funeste. Le roi macédonien Perdikkas, avec un juste instinct de l'agrandissement futur de sa dynastie, l'avait aidée à affaiblir ainsi Olynthos; il sentait que les villes sur le golfe Thermaïque, si elles faisaient partie d'une forte confédération olynthienne de frères et de voisins, attachés réciproquement et se soutenant par eux-mêmes, résisteraient à la Macédoine d'une manière plus efficace, que si elles étaient des dépendances à moitié récalcitrantes d'Athènes, même avec la chance d'avoir par mer l'aide de cette ville. Dans le fait, le bras agressif d'Athènes contre Olynthos, entre 368-363 avant J.-C., ne fut guère moins funeste à la Grèce en général que ne l'avait été celui de Sparte entre 382-380 avant J.-C. Sparte avait écrasé la confédération olynthienne au moment où elle donnait ses premières et brillantes promesses, — Athènes l'empêcha de relever la tête. Tous deux conspirèrent à renverser la barrière la plus puissante contre un agrandissement macédonien; ni l'une ni l'autre ne se trouva en état de fournir en place à la Grèce une protection suffisante.

L'apogée de son second empire, qu'Athènes atteignit, comme je l'ai fait remarquer, en recouvrant la Chersonèse (1), ne dura qu'un moment (358 av. J.-C.). Pendant cette même année, survint parmi ses principaux alliés la révolte, connue sous le nom de guerre sociale, qui porta à son pouvoir une atteinte fatale et laissa le champ comparativement libre pour les premières attaques de son ennemi plus formidable encore, — Philippe de Macédoine. Ce prince était déjà sorti de son obscurité comme otage à Thèbes, et avait succédé comme roi à son frère Perdikkas, tué dans une bataille

(1) Je n'ai fait aucune mention de l'expédition contre l'Eubœa (par laquelle les Athéniens chassèrent de l'île les envahisseurs thêbains), bien qu'elle se fît précisément en même temps qu'Athènes recouvra la Chersonèse. Il sera plus à propos de parler de cette expédition dans un futur chapitre. Mais la Chersonèse recouvrée fut l'événement final d'une série d'actes qui avait duré pendant quatre années, de sorte que je ne pouvais guère la laisser sans la terminer.

avec les Illyriens (360-359 av. J.-C.). D'abord sa situation parut non-seulement difficile, mais presque désespérée. Et l'œil le plus clairvoyant en Grèce n'aurait pu reconnaître dans le jeune homme inexpérimenté ayant à lutter dès son avénement au trône contre des rivaux à l'intérieur, des ennemis au dehors et des embarras de toute sorte, — le futur vainqueur de Chæroneia et le destructeur de l'indépendance grecque. Comment, par son génie, son énergie et sa persévérance, aidés des fautes et des dissensions de ses ennemis grecs, parvint-il à cette funeste supériorité, — c'est ce qui sera bientôt raconté.

En 403 avant J.-C., après la reddition d'Athènes, la Grèce était soumise à l'empire spartiate. Ses nombreuses communautés municipales indépendantes étaient plus complétement enrégimentées sous un seul chef qu'elles ne l'avaient encore été auparavant, Athènes et Thèbes étant comptées toutes deux parmi les partisans de Sparte.

Mais les conflits déjà racontés (pendant un intervalle de quarante-quatre ans, — de 404-403 av. J.-C. à 360-359 av. J.-C.) ont eu pour triste effet de laisser la Grèce plus désunie et plus dépourvue d'une autorité hellénique prédominante qu'elle ne l'avait été à aucune époque depuis l'invasion persane. Thèbes, Sparte et Athènes avaient été toutes occupées à s'affaiblir l'une l'autre; et, par malheur, chacune d'elles y avait plus réussi qu'à se fortifier elle-même. La puissance maritime d'Athènes est, il est vrai, considérable en ce moment; elle peut même être appelée très-grande, si on la compare avec l'état de dégradation auquel elle avait été amenée en 403 avant J.-C. Mais on verra bientôt combien le fondement de son autorité est peu solide, et comme elle est tombée d'une manière effrayante

de ces nobles sentiments et de cette énergie souveraine qui ennoblissaient ses ancêtres, animés par les avis de Periklès.

C'est dans ces circonstances, si fâcheuses pour la défense, que s'élève l'agresseur macédonien.

CHAPITRE IV

AFFAIRES SICILIENNES APRÈS LA DESTRUCTION DE L'ARMEMENT ATHÉNIEN DEVANT SYRACUSE

Syracuse après la destruction de l'armement athénien. — On croit en Sicile à la ruine imminente d'Athènes; révolution à Thurii. — Une escadre syracusaine sous Hermokratês part pour agir contre Athènes, dans la mer Ægée. — Espérances déçues; défaite à Kynossêma; seconde défaite ruineuse à Kyzikos. — Souffrances des marins syracusains; désappointement et déplaisir à Syracuse. — Bannissement d'Hermokratês et de ses collègues; sentence communiquée par Hermokratês à l'armement; mécontentement qu'elle y cause. — Hermokratês avait promis aux Syracusains ce qu'il ne pouvait réaliser, mais sa conduite en qualité de commandant avait été bonne. — État intérieur de Syracuse; constitution de Dioklês. — Difficulté de déterminer ce qu'était cette constitution. — Invasion de Carthage. — État des Carthaginois. — Étendue de l'empire carthaginois; puissance et population; Liby-Phéniciens. — Traitement dur infligé par Carthage à ses sujets; colonies envoyées hors de Carthage. — Ses forces militaires. — Sa constitution politique. — Système et sentiment oligarchiques à Carthage; puissantes familles à Carthage; Magon, Hamilkar, Hasdrubal. — Querelle entre Egesta et Sélinonte en Sicile. — — Egesta s'adresse à Carthage pour être secourue; sa demande est accordée; ardeur avec laquelle Hannibal épouse sa cause. — Ambassadeurs carthaginois envoyés en Sicile; neutralité de Syracuse. — Confiance des Sélinontains; ils sont défaits par les Egestæens et les Carthaginois. — Mesures prises par Sélinonte; promesse de secours faite par Syracuse; vastes préparatifs d'Hannibal. — Hannibal passe en Sicile avec un armement très-considérable; il assiége Sélinonte. — Vigoureux assaut donné à Sélinonte; résistance vaillante; la ville finit par être emportée. — Sélinonte est saccagée et pillée; massacre sans merci. — Retard des Syracusains et d'autres à envoyer du secours; réponse d'Hannibal à leur ambassade. — Hannibal se rend à Himera et l'assiége; Syracuse envoie des secours sous Dioklês; sortie d'Himera contre les assiégeants; victoire d'Hannibal. — Escadre syracusaine. — Résolution prise d'abandonner Himera. — Évacuation partielle d'Himera. — Résistance continuée encore : la ville finit par être emportée d'assaut et prise. — Hannibal détruit Himera et massacre trois mille prisonniers comme expiation à la mémoire de son grand-père. — Alarme chez tous les Grecs siciliens — Hannibal licencie son armée et retourne à Carthage. — Nouvelles discordes intestines à Syracuse. — Hermokratês vient en Sicile. — Il lève des troupes pour effec-

tuer son retour par la force. — Il est obligé de se retirer. — Il s'établit sur les ruines de Sélinonte et agit contre les Carthaginois. — Ses nouvelles tentatives pour rentrer dans Syracuse, avec les ossements des Syracusains tués près d'Himera. — Bannissement de Dioklês. — Hermokratês essaye en vain de pénétrer dans Syracuse avec des forces armées. — Il est défait et tué. — Première apparition de Denys à Syracuse. — Faiblesse de Syracuse résultant de ses discordes politiques. — Parti d'Hermokratês. — Danger du côté de Carthage. — Nouvelle invasion en Sicile par les Carthaginois. — Immense armée sous Hannibal et Imilkôn. — Grande alarme en Sicile. — Préparatifs actifs de défense faits à Agrigente. — Grandeur, opulence et population d'Agrigente. — Les Carthaginois attaquent Agrigente. — Ils démolissent les tombeaux près de ses murs. — Maladie dans leur armée. — Terreurs religieuses. — Sacrifice. — Un renfort syracusain arrive à Agrigente, sous Daphnæos. Sa victoire sur les Ibériens. Il évite de les poursuivre. Les généraux agrigentins refusent aussi de les attaquer dans leur retraite.—Daphnæos entre dans Agrigente. Mécontentement contre les généraux agrigentins pour avoir montré de la lenteur dans l'attaque Ils sont mis à mort. — Privations dans les deux armées. — Hamilkar capture les navires de provisions des Syracusains. — Agrigente est évacuée. — Agrigente est prise et pillée par les Carthaginois. — Terreur dans toute la Sicile. — Plaintes amères contre les généraux syracusains. — Le parti d'Hermokratês à Syracuse se met en avant pour renverser le gouvernement et élever Denys. — Harangue de Denys dans l'assemblée syracusaine contre les généraux, qui sont déposés par le vote du peuple. — Denys et d'autres sont nommés à leur place. — Artifices ambitieux de Denys. — Il intrigue contre ses collègues et fait échouer toutes leurs entreprises. Il obtient un vote à l'effet de rétablir les exilés du parti d'Hermokratês. — Denys est envoyé à Gela avec un renfort syracusain. Il obtient l'exécution ou le bannissement des oligarques de cette ville. — Il retourne à Syracuse plus fort qu'auparavant. — Il accuse ses collègues de haute trahison, — Denys est nommé général seul avec de pleins pouvoirs. — Repentir apparent du peuple après le vote. Stratagème de Denys pour obtenir un vote qui lui assure une troupe de gardes payés. — Marche de Denys vers Leontini. — On y rend un vote, à l'effet de lui assigner une garde. — Denys s'établit comme despote à Syracuse. — Moyens par lesquels il parvint au pouvoir.

Dans le cinquième chapitre du dixième volume de cet ouvrage, j'ai amené l'histoire des communautés grecques en Sicile jusqu'à la fin du siége de Syracuse par les Athéniens, dans lequel Nikias et Demosthenês, avec presque tout leur armement, périrent victimes d'un sort si lamentable. Actuellement je reprends de ce point le fil des événements siciliens, dont le cours continue à être assez distinct de celui des événements dont le Péloponèse et la Grèce orientale furent le théâtre, pour qu'il soit incommode de les comprendre les uns et les autres dans les mêmes chapitres.

Si la destruction du grand armement athénien (en septembre 413 av. J.-C.) causa la sensation la plus vive dans

toutes les parties du monde grec, nous pouvons nous imaginer l'enivrement du triomphe avec lequel il a dû être salué en Sicile. Elle avait été accomplie (avec l'aide de Gylippos et des alliés péloponésiens) par les efforts combinés de presque toutes les cités grecques de l'île, — car toutes s'étaient réunies à Syracuse aussitôt que ses perspectives étaient devenues encourageantes, excepté Naxos et Katane, qui étaient les alliées des Athéniens, — et Agrigente, qui resta neutre (1). Par malheur, nous ne savons que peu ou rien de ce que firent les Syracusains immédiatement après des événements d'un intérêt si vif et si puissant. Ils paraissent avoir fait la guerre à Katane, où quelques fugitifs de l'armée athénienne vaincue contribuèrent à la résistance qu'on leur opposa (2). Mais cette cité et Naxos, bien qu'exposées à l'humiliation et au danger comme alliées d'Athènes vaincue, parvinrent toutes deux à échapper sans perdre leur indépendance. Les alliés de Syracuse ne furent probablement pas empressés de les attaquer et par là d'agrandir encore cette cité, tandis que les Syracusains eux-mêmes durent aussi éprouver un grand épuisement, par suite des efforts immenses qui, seuls, leur avaient assuré le triomphe. Les charges pécuniaires auxquelles ils avaient été obligés de se soumettre, — charges que Nikias connut pendant les derniers mois du siége (3), et qui égarèrent fatalement son jugement, — étaient si lourdes qu'elles pesaient cruellement sur les moyens qu'ils avaient de les supporter. Après qu'ils eurent payé et congédié avec une reconnaissance convenable les nombreux auxiliaires qu'ils avaient été obligés de soudoyer, — après qu'ils eurent célébré le récent triomphe et décoré les temples, de manière à satisfaire la joie exubérante des citoyens (4), — il dut y avoir probablement une disposition générale à se reposer plutôt qu'à entreprendre une guerre agressive. Il a dû y avoir beaucoup de ruines à réparer dans tout le territoire, qui avait été pau-

(1) Thucydide, VII, 50-58.

(2) Lysias, Orat. XX (Pro Polystrato), s. 26, 27.

(3) Thucydide, VII, 48, 49.

(4) Diodore, XIII, 34.

vrement surveillé ou cultivé pendant l'année du siége.

Toutefois, malgré cet épuisement, le sentiment d'exaspération et de vengeance contre Athènes, combiné avec la reconnaissance envers les Lacédæmoniens, était trop puissant pour qu'on pût s'en jouer. Il régnait dans toute la Grèce une conviction confiante qu'Athènes (1) ne pourrait pas tenir un seul été après le terrible désastre qu'elle venait d'essuyer, conviction fondée en grande partie sur l'espérance d'une escadre auxiliaire considérable qu'enverraient pour agir contre elle Syracuse et ses autres ennemis de Sicile et d'Italie. Dans ce jour de détresse pour Athènes, ces ennemis devinrent naturellement plus nombreux. En particulier la ville de Thurii en Italie (2), qui avait été amie d'Athènes et avait fourni du secours à Demosthenês dans son expédition en Sicile, subit alors un changement, bannit trois cents des principaux citoyens dévoués à Athènes (entre autres le rhéteur Lysias), et épousa avec ardeur la cause péloponésienne. Le sentiment de réaction à Thurii et de vengeance à Syracuse excita les citoyens des deux villes à participer activement à un effort qui promettait d'être aisé et glorieux, et destiné à détruire Athènes et son empire. Et sans doute les volontaires furent d'autant plus empressés, que les satrapes persans du bord de la mer étaient à ce moment en rivalité entre eux pour inviter les Grecs, en leur faisant l'offre d'une solde abondante.

Conséquemment, dans l'été de l'année 412 avant J.-C. (l'année qui suivit la catastrophe de l'armement athénien), une escadre sicilienne composée de vingt trirèmes de Syracuse et de deux de Sélinonte, sous le commandement d'Hermokratès, gagna le Péloponèse et se joignit à la flotte lacédæmonienne dans son expédition vers Milêtos au delà de la mer Ægée. Une autre escadre de dix trirèmes de Thurii, sous le Rhodien Dorieus, et un autre renfort de Tarente et de Lokri, suivirent peu de temps après. Ce fut Hermo-

(1) Thucydide, VIII, 2. Cf. VII, 55.

(2) Thucydide, VIII, 33-57; Denys d'Halikar. Jud. de Lysiâ, p. 453.

kratès qui poussa surtout ses compatriotes à cet effort (1). Pendant les mois critiques du siége, il avait pris une part importante à la défense de Syracuse, en secondant les plans de Gylippos avec autant de valeur que de discrétion. En qualité de commandant de l'escadre syracusaine faisant partie de la flotte principale qui agissait alors contre Athènes dans la mer Ægée (événements déjà racontés dans le premier chapitre du onzième volume de cette Histoire), il ne se distingua pas moins par sa conduite. Il fut énergique dans l'action, et populaire dans sa manière d'agir à l'égard de ceux qui étaient sous son commandement; mais ce qui ressortit de la façon la plus saillante aussi bien que la plus honorable, ce fut son incorruptibilité personnelle. Tandis que l'amiral et les triérarques péloponésiens acceptaient les présents de Tissaphernès, connivant à l'abandon de la cause commune et à la violation de sa parole à l'égard de l'armement dont se rendait coupable ce satrape, sans s'inquiéter des privations de leurs propres matelots qu'ils ne payaient pas, Hermokratès et Dorieus firent d'énergiques remontrances, même jusqu'à s'attirer le mécontentement indigné de l'amiral péloponésien Astyochos, aussi bien que du satrape lui-même (2). Ils furent d'autant plus empressés à remplir ce devoir, que les trirèmes syracusaines et thuriennes étaient montées par des citoyens en proportion plus considérable que le reste de la flotte (3).

Toutefois la vive espérance conçue par Hermokratès et ses compagnons en venant de Sicile, — à savoir qu'un seul effort terminerait glorieusement la guerre, — était loin d'être réalisée. Athènes résista avec une énergie inattendue; les Lacédæmoniens montrèrent tant de mollesse et de pusillanimité, qu'ils laissèrent même échapper la belle occasion que leur présenta l'occupation des Quatre Cents à Athènes. On découvrit que Tissaphernès s'appliquait à traîner la guerre en longueur et à lui couper les ressources

(1) Thucydide, VIII, 26, 35, 91.
(2) Thucydide, VIII, 29, 45, 78, 84.
(3) Thucydide, VIII, 84.

nécessaires, dans des vues personnelles, qu'Hermokratês essaya en vain de contrecarrer par une visite et des protestations personnelles à Sparte (1). Aussi la guerre traîna-t-elle avec des succès flottants et même avec un renouvellement de force de la part d'Athènes; de sorte que les Syracusains en Sicile, loin d'apprendre la réalisation de ces magnifiques espérances avec lesquelles leur escadre était partie, reçurent des nouvelles défavorables en général, et enfin positivement désastreuses. Ils furent informés que leurs marins étaient mal payés et dans la détresse, tandis qu'Athènes, loin d'amener son pavillon, avait trouvé moyen de réunir à Samos une flotte capable de disputer encore l'empire de la mer Ægée. Ils apprirent deux défaites navales successives que la flotte péloponésienne et la syracusaine avaient essuyées dans l'Hellespont (2) (l'une à Kynossêma, — 411 av. J.-C., — une seconde entre Abydos et Dardanos, — 410 av. J.-C.), et enfin une troisième, plus décisive et plus calamiteuse que les précédentes, — la bataille de Kyzikos (409 av. J.-C.), dans laquelle l'amiral lacédæmonien fut tué, et toute sa flotte prise ou détruite. L'escadre syracusaine eut à partager les malheurs de cette défaite. Les matelots furent forcés de brûler toutes leurs trirèmes sans exception, afin d'empêcher qu'elles ne tombassent entre les mains de l'ennemi; et ils restèrent, privés de tout, sans vêtements ni nourriture, sur les bords de la Propontis, dans la satrapie de Pharnabazos (3). Avec un généreux empressement, ce satrape les prit à sa solde, leur avança des vêtements et des provisions pendant deux mois, et leur fournit du bois de construction tiré du mont Ida pour construire de nouveaux vaisseaux. A Antandros (dans le golfe d'Adramyttion, un des principaux endroits d'exportation pour le bois de l'Ida), où s'effectua la reconstruction, les Syracusains se montrèrent si agréables et si utiles aux citoyens qu'on leur vota des remercîments et qu'on accorda

(1) Thucydide, VIII, 85.
(2) Thucydide, VIII, 105; Xénoph. Hellen. I, 1, 7.
(3) Xénoph. Hellen. I, 1, 19.

le droit de cité à tous ceux qui voulurent l'accepter (1).

En racontant cette bataille, je citais la brève et rude dépêche adressée aux Lacédæmoniens par l'officier en second, survivant à Mindaros tué dans le combat, et qui décrivait la condition misérable de l'armement défait : — « Notre honneur est perdu. Mindaros est tué. Les hommes ont faim. Nous ne savons que faire (2). » Cette curieuse dépêche a passé dans l'histoire, parce qu'elle fut interceptée par les Athéniens, et qu'elle ne parvint jamais à sa destination. Mais sans doute l'état calamiteux de choses, qu'elle était destinée à faire connaître, vola rapidement sous maintes formes différentes de mots, jusque dans le Péloponèse et à Syracuse. Quelque triste que fût la réalité, la première impression faite par la nouvelle dut probablement être plus triste encore, vu que l'intervention de Pharnabazos, qui allégea tant les maux de ces infortunés, dut difficilement être connue ou confirmée avant un certain espace de temps. A Syracuse, dès qu'on eut appris l'événement, il excita non-seulement une puissante sympathie pour les victimes, mais encore un mécontentement plein d'indignation contre Hermokratès et ses collègues, qui, — après avoir poussé leurs compatriotes trois ans auparavant, par de vives espérances et des assurances confiantes, à entreprendre une expédition étrangère en vue d'abattre Athènes définitivement, — non-seulement n'avaient rien fait, mais avaient essuyé une série de revers, aboutissant finalement à une ruine complète, infligée par l'ennemi même qui, suivant leur affirmation, était incapable de toute résistance ultérieure.

Ce fut sous l'inspiration de ce sentiment de déplaisir, peu après la bataille de Kyzikos, qu'une sentence de bannissement fut rendue à Syracuse contre Hermokratès et ses collègues. La sentence fut transmise en Asie, et commu-

(1) Xénoph. Hellen. I, 1, 23-26.

(2) Xénoph. Hellen. I, 1, 23. Ἔρρει τὰ καλά. Μίνδαρος ἀπεσσούα · πεινῶντι τὤνδρες · ἀπορέομες τί χρὴ δρᾶν.

niquée par Hermokratês lui-même à l'armement, convoqué en assemblée publique. Tout en déplorant son injustice et son illégalité prétendues, et en protestant contre elles, il supplia l'armement de se conduire dans l'avenir aussi bien que dans le passé, et de choisir de nouveaux amiraux provisoires jusqu'à l'arrivée des successeurs nommés à Syracuse. La nouvelle fut apprise avec un profond regret par les triérarques, par les pilotes et par les soldats de marine, qui, attachés à Hermokratês à cause de ses manières populaires, de sa disposition constante à communiquer avec eux et de son attention à accueillir leurs opinions, déclarèrent tout haut qu'ils ne voulaient ni choisir d'autres chefs ni servir sous d'autres (1). Mais les amiraux réprimèrent cette tendance, en conjurant toute résistance au décret de la cité. Ils déposèrent leur commandement, en invitant tout homme qui aurait quelque grief contre eux de l'exposer sur-le-champ en public, et en rappelant aux soldats les nombreuses victoires et les luttes glorieuses, tant sur terre que sur mer, qui les avaient unis par les liens d'une honorable camaraderie. Personne ne s'avança pour les accuser; et ils consentirent, sur la demande persistante de l'armement, à conserver le commandement jusqu'à l'arrivée de leurs trois successeurs, — Demarchos, Myskôn et Potamis. Ensuite ils se retirèrent au milieu des regrets universels, un grand nombre de triérarques s'engageant même par serment à obtenir leur rétablissement, une fois de retour à Syracuse. Le changement de commandants s'effectua à Milêtos (2).

Bien qu'Hermokratês, dans son discours à ses soldats, ait dû sans doute trouver de l'écho quand il invoqua le souvenir d'anciennes victoires, toutefois il eût difficilement trouvé le même écho dans une assemblée syracusaine. Car si nous examinons les opérations de l'armement depuis qu'il l'emmena de Syracuse pour rejoindre la flotte péloponésienne, nous verrons qu'en somme son expédition avait été un échec

(1) Xénoph. Hellen. I, 1, 27.

(2) Xénoph. Hellen. I, 1, 27-31.

complet, et que ses assurances de succès contre Athènes n'avaient abouti qu'à un désappointement. Ses compatriotes avaient donc d'amples sujets de mécontentement. Mais, d'autre part, autant que nos moyens limités d'information nous permettent d'en juger, la sentence de bannissement prononcée contre lui paraît avoir été imméritée et injuste. Car nous ne pouvons attribuer l'insuccès d'Hermokratês à une mauvaise conduite ni à une omission de sa part, tandis que, sous le rapport de l'incorruptibilité personnelle et de l'énergique résistance à la duplicité de Tissaphernês, il ressortait comme une exception honorable dans un corps de collègues à l'âme vénale. Ce satrape, il est vrai, aussitôt qu'Hermokratês fut tombé en disgrâce, fit circuler une version à lui, prétendant que ce dernier, après lui avoir demandé de l'argent, qui lui avait été refusé, avait cherché par des calomnies le moyen de se venger de ce refus (1). Mais cette histoire, qu'elle fût crue ailleurs ou non, ne trouva aucun crédit auprès de l'autre satrape, Pharnabazos, qui épousa chaudement la cause du général banni et lui fit présent d'une somme d'argent que celui-ci n'avait pas même sollicitée. Hermokratês employa immédiatement cet argent à réunir des trirèmes et des soldats mercenaires, afin d'accomplir son rétablissement à Syracuse par la force (2). Nous verrons bientôt comment il se trouva de cette tentative. En attendant nous pouvons faire remarquer que la sentence de bannissement, bien qu'injuste en elle-même, dut paraître amplement justifiée aux yeux de ses compatriotes par l'emploi de mesures hostiles contre eux, auxquelles il eut recours dans la suite.

Le parti opposé à Hermokratês avait alors la prépondérance dans Syracuse, et ce fut probablement par son influence que fut rendue la sentence contre lui, dans la douleur et la colère que causa la défaite de Kyzikos. Malheureusement nous n'avons pas les renseignements les plus chétifs

(1) Thucydide, VIII, 85.

(2) Xénoph. Hellen. I, 1, 31; Diodore, XIII, 63.

quant à l'état intérieur de Syracuse pendant la période qui suivit immédiatement le siége fait par les Athéniens, période de sentiment populaire marqué et d'un intérêt particulier. Comme à Athènes sous la pression de l'invasion de Xerxès, on avait fait appel aux efforts énergiques de tous les citoyens, riches et pauvres, jeunes et vieux, pour repousser l'ennemi commun, et ces efforts avaient été tout juste suffisants pour obtenir ce résultat. Comme à Athènes après les batailles de Salamis et de Platée, de même à Syracuse après la ruine des assiégeants athéniens, le peuple, fier de la plénitude de l'effort récent, et sachant que la dernière défense heureuse avait été l'œuvre commune de tous, était dans un état de mouvement démocratique animé, et il désirait ardemment la plus grande extension et l'égalité complète des droits politiques. Même avant le siége par les Athéniens, le gouvernement avait été démocratique, fait que Thucydide signale comme une des causes du succès de la défense, en rendant les citoyens unanimes dans la résistance et en empêchant les assiégeants d'exciter du mécontentement à l'intérieur (1). Mais dans la période qui suivit immédiatement le siége, il subit des changements qui, dit-on, le rendirent encore plus démocratique. Sur la proposition d'un citoyen influent nommé Dioklès, on nomma une commission de Dix, dont il fut le président, destinée à reviser et la constitution et la législation de la cité. On arrêta quelques changements organiques, dont l'un fut qu'on adopterait le sort, à la place du principe de l'élection, dans la nomination des magistrats. De plus, on traça et on sanctionna un nouveau code, ou collection de lois civiles et criminelles. Nous ne savons rien de ces détails, mais on nous dit que les peines en étaient extrêmement sévères, qu'il déterminait les offenses d'une manière minutieuse et spéciale, et que son langage était souvent obscur aussi bien que bref. On le connaissait sous le nom de Lois de Dioklès, le chef du comité qui l'avait préparé. Bien qu'il fût adopté alors à Syracuse, il ne dura pas

(1) Thucydide, VII, 55.

longtemps; car nous verrons dans cinq ou six ans le despotisme de Denys qui l'anéantit, précisément comme Pisistrate avait abattu la législation solonienne à Athènes. Mais il fut remis en vigueur à l'extinction de la dynastie de Denys, après un laps de temps de plus de soixante années, avec des commentaires et des modifications dus à un comité, qui comptait parmi ses membres les Corinthiens Kephalos et Timoleôn. On dit aussi qu'il fut copié dans diverses autres cités siciliennes, et qu'il resta en vigueur jusqu'à l'absorption de la Sicile dans la domination des Romains (1).

L'austère caractère de Dioklès est mis en lumière par une histoire (d'une autorité plus que douteuse (2), et dont on raconte la pareille relativement à d'autres législateurs grecs); c'est qu'après avoir violé par inadvertance une de ses propres lois, il donna l'exemple de l'obéissance en se jetant sur son épée. Mais, par malheur, il ne nous est pas donné de connaître la substance de ses lois, qui aurait jeté tant de lumière sur les sentiments et la position des Grecs siciliens. Et nous ne pouvons pas non plus établir distinctement dans quelle mesure la constitution politique de Syracuse fut changée à ce moment. Car bien que Diodore nous dise que le sort fut appliqué alors à la nomination des magistrats, cependant il ne dit pas s'il le fut à tous, ni sous quelles réserves et avec quelles exceptions, — telles, par exemple, que celles qui furent adoptées à Athènes. Aristote avance aussi que le peuple syracusain, après le siége par les Athéniens, changea sa constitution et fit d'une démocratie partielle une démocratie complète. Cependant il représente Denys, cinq ou six ans plus tard, comme s'élevant au despotisme au moyen de l'opposition démagogique la plus violente, et comme ayant accusé, avili et renversé certains chefs opulents alors en possession des fonctions du gouvernement (3). Si les formes constitutionnelles furent rendues

(1) Diodore, XIII, 33-35.

(2) Cf. Diodore, XIII, 75, — au sujet du bannissement de Dioklès.

(3) Aristote, Politic. V, 3, 6. Καὶ ἐν Συρακούσαις ὁ δῆμος, αἴτιος γενόμενος τῆς νίκης τοῦ πολέμου τοῦ πρὸς Ἀθηναίους, ἐκ πολιτείας εἰς δημοκρατίαν μετέβαλε.

plus démocratiques, il paraîtrait que les choses n'ont pu changer considérablement en pratique, et que les personnes revêtues réellement de hautes fonctions continuèrent encore d'être des citoyens riches.

La guerre que les Syracusains firent à Naxos et à Katane, après avoir continué plus de trois ans (1), fut amenée à sa fin par un ennemi du dehors, plus formidable encore qu'Athènes. Cette fois, l'envahisseur ne fut pas Hellénique, mais Phénicien; — ce fut l'ancien ennemi de la Hellas, Carthage.

Nous avons déjà raconté comment, dans la même année, si remplie d'événements (480 av. J.-C.), qui transporta Xerxès à travers l'Hellespont pour qu'il vînt se faire battre à Salamis, les Carthaginois avaient lancé en Sicile une immense armée mercenaire sous Hamilkar, dans le dessein de réinstaller dans Himera le despote Terillos, que Therôn d'Agrigente avait chassé. En cette occasion, Hamilkar avait été tué et sa grande armée défaite par le despote syracusain Gelôn, à la mémorable bataille d'Himera. L'impression laissée par cette défaite avait été si profonde, que pendant les soixante-dix ans qui s'écoulèrent entre 480 et 410 avant J.-C., les Carthaginois ne renouvelèrent jamais leur invasion dans l'île. Ils reprirent leurs agressions peu après la destruction de la puissance athénienne devant Syracuse, événement qui excita aussi les Perses, que l'empire athénien avait contenus tant qu'il n'avait pas été entamé, à prendre de nouveau l'offensive pour recouvrer leur domination sur les Grecs asiatiques. La grande puissance navale d'Athènes, qui inspirait à Carthage non-seulement de la réserve, mais de l'alarme (2), avait été une sauvegarde pour le monde hellénique, tant à son extrémité orientale qu'à

V. 4, 4, 5. Καὶ Διονύσιος κατηγορῶν Δαφναίου καὶ τῶν πλουσίων ἠξιώθη τῆς τυραννίδος, διὰ τὴν ἔχθραν πιστευθεὶς ὡς δημοτικὸς ὤν.

(1) Diodore, XIII, 56.

(2) Thucydide, VI, 34. Discours d'Hermokratès à ses compatriotes à Syracuse : — Δοκεῖ δέ μοι καὶ ἐς Καρχηδόνα ἄμεινον εἶναι πέμψαι. Οὐ γὰρ ἀνέλπιστον αὐτοῖς, ἀλλ' ἀεὶ διὰ φόβου εἰσὶ μή ποτε Ἀθηναῖοι αὐτοῖς ἐπὶ τὴν πόλιν ἔλθωσιν, etc.

son extrémité occidentale. Cette sauvegarde ne fut pas plutôt renversée, que la pression hostile de l'étranger commença à se faire sentir, aussi bien sur la Sicile à l'occident que sur la côte de la mer Ægée à l'orient.

A partir de ce moment, pendant deux siècles jusqu'à la fin de la seconde guerre punique, on verra les Carthaginois intervenir fréquemment comme agresseurs en Sicile, et cela sur une échelle étendue, de manière à influer puissamment sur les destinées des Grecs siciliens. Des causes intérieures se sont-elles présentées qui ont arrêté leurs interventions pendant les générations précédentes, c'est ce que nous ne pouvons pas dire. L'histoire de cette puissante et opulente cité est très-peu connue. Nous reconnaissons un petit nombre de faits, qui donnent une idée générale tant de son gouvernement oligarchique que de ses possessions coloniales étendues, mais qui nous laissent dans les ténèbres quant à la suite de son histoire. Ses possessions s'étendaient surtout le long de la côte d'Afrique, tant à l'est qu'à l'ouest de ses murs; elles comprenaient également la Sardaigne et les îles Baléares, mais (à cette époque probablement) peu de colonies en Espagne. Son attention était assez occupée, sans qu elle se mêlât des affaires siciliennes, d'autant plus que sa province en Sicile était plutôt une alliée dépendante qu'une possession coloniale. Dans les anciens traités faits avec Rome, les Carthaginois restreignent et même interdisent le trafic des Romains tant avec la Sardaigne qu'avec l'Afrique (Carthage seule exceptée), mais ils accordent la plus ample liberté de relations avec la province carthaginoise en Sicile, qu'ils considèrent comme étant dans les mêmes rapports avec Carthage que les cités du Latium l'étaient avec Rome (1).

(1) Polybe, III, 22, 23, 24.

Il donne trois traités séparés (soit tout ou partie) entre les Carthaginois et les Romains. Le dernier des trois appartient à l'époque de Pyrrhus, vers 278 avant J.-C.; le premier, à 508 avant J.-C. Le traité intermédiaire n'est marqué, quant à la date, par aucune preuve particulière; mais je ne vois pas de motif pour supposer qu'il soit d'une date aussi avancée que 345 avant J.-C., date que lui assigne Casaubon en l'identifiant avec le traité auquel Tite-Live fait allusion, VII, 27. Je ne peux m'empêcher de croire qu'il est vraisemblablement d'une date

Tandis que la connexion entre Carthage et sa suite était ainsi moins étroite, il semblerait que ses autres dépendances lui donnaient beaucoup de peine, surtout par suite de sa domination dure et oppressive.

Toutes nos informations positives, quelque chétives qu'elles soient, au sujet de Carthage et de ses institutions, se rapportent au quatrième, au troisième ou au second siècle avant J.-C.; cependant on peut les regarder comme justifiant des conclusions présumées quant au cinquième siècle avant J.-C., surtout par rapport au système général poursuivi. Elle parvint à l'apogée de sa puissance avant sa première guerre avec Rome, qui commença en 264 avant J.-C.; la première et la seconde guerre punique réduisirent toutes deux beaucoup sa force et sa domination. Cependant, malgré cette diminution, nous apprenons que vers 150 avant J.-C., peu de temps avant la troisième guerre punique, qui aboutit à la prise et à la dépopulation de la cité, on y comptait jusqu'à sept cent mille âmes (1), occupant une circonférence fortifiée de plus de vingt milles (= 32 kilom.), qui couvrait une péninsule avec son isthme. C'est sur cet isthme qu'était située la citadelle Byrsa, entourée d'un triple mur particulier, et couronnée à son sommet par un temple magnifique d'Esculape. Cette population nombreuse est d'autant plus remarquable, qu'Utique (cité considérable, colonisée par la Phénicie plus anciennement que Carthage même, et toujours indépendante des Carthaginois, bien que dans la condition d'une alliée inférieure et mécontente) était

---

plus ancienne, à quelque moment entre 480-410 avant J.-C. Ce second traité est beaucoup plus restrictif que le premier à l'égard des Romains; car il leur interdit tout trafic soit avec la Sardaigne, soit avec l'Afrique, la cité de Carthage seule exceptée : le premier traité permettait ce commerce dans certaines limites et sous certaines conditions. Le second traité prouve une supériorité relative de Carthage sur Rome, qui semblerait plutôt appartenir à la dernière moitié du cinquième siècle avant J.-C. qu'à la dernière moitié du quatrième.

(1) Strabon, XVII, p. 832, 833; Tite-Live, Epitome, lib. 51.

Strabon donne la circonférence comme étant de 360 stades, et la largeur de l'isthme comme étant de 60. Mais Barth signale cette assertion comme fort exagérée (Wanderungen auf der Kuste des Mittelmeers, p. 85).

à une distance de sept milles (= 11 kilom. 1/4) de Carthage (1) d'un côté, et que Tunis n'était pas vraisemblablement beaucoup plus loin de l'autre. Même à cette époque encore, on dit que les Carthaginois possédaient trois cents cités tributaires en Libye (2). Cependant ce n'était qu'une petite fraction de l'empire prodigieux qui leur avait appartenu certainement dans le quatrième siècle avant J.-C., et selon toute probabilité aussi entre 480-410 avant J.-C. Cet empire s'étendait à l'est jusqu'aux Autels des Philænes, près de la Grande Syrte, — à l'ouest tout le long de la côte jusqu'aux Colonnes d'Hèraklès et à la côte occidentale du Maroc. La ligne de côte au sud-est de Carthage jusqu'à la baie appelée la Petite Syrte, était proverbiale (sous le nom de Byzacium et des Emporia) pour sa fertilité. Le long de cette ligne étendue étaient réparties des tribus libyennes indigènes, que l'agriculture faisait vivre, et une population mêlée, appelée liby-phénicienne, formée par des mariages mutuels et une fusion de quelques-unes de ces tribus, soit avec des colons de Tyr et de Sidon, soit peut-être avec une population chananéenne, alliée par la race aux Phéniciens, toutefois plus anciennement établie dans le pays (3). Ces Liby-Phéniciens habitaient dans des villes, vraisemblablement de dimension médiocre et non fortifiées, mais chacune entourée d'un territoire ample et fertile, donnant des produits considérables. C'étaient des cultivateurs assidus, mais en général peu belliqueux, qualité que la théorie ancienne attribuait à l'extrême richesse de leur sol (4). Nous ne connaissons pas le nombre de ces villes liby-phéniciennes, mais il doit avoir été prodigieusement grand, puisqu'on nous dit que Agathoklès et Régulus, dans leurs invasions respectives, n'en prirent tous deux pas moins de deux cents. On

(1) Appien, Rep. Punic. VIII, 75.
(2) Strabon, *ut sup.*
(3) C'est l'opinion de Movers, soutenue avec beaucoup de plausibilité dans son savant et instructif ouvrage, — Geschichte der Phoenizier, vol. II, part. II, p. 435-155. V. Diodore, XX, 55.
(4) Tite-Live, XXIX, 25. Cf. le dernier chapitre de l'histoire d'Hérodote.

parle aussi d'un seul district, appelé Tuska, comme ayant cinquante villes (1).

Un petit nombre de villes le long de la côte, — Hippone, Utique, Adrumète, Thapsus, Leptis, etc., — étaient des colonies de Tyr, comme Carthage elle-même. Aussi, par rapport à Carthage, étaient-elles sur un autre pied que les villes liby-phéniciennes, soit maritimes, soit dans l'intérieur. Toutefois les Carthaginois parvinrent avec le temps à rendre chacune de ces villes tributaire, à l'exception d'Utique. Ils tirèrent ainsi un revenu de tous les habitants de cette fertile région, Tyriens, Liby-Phéniciens et Libyens indigènes, et la somme qu'ils imposaient paraît avoir été exorbitante. A un moment, immédiatement après la première guerre punique, ils prirent aux cultivateurs ruraux jusqu'à une moitié de leurs produits (2) et doublèrent d'un coup le tribut levé sur les villes. La ville et le district de Leptis leur payaient un tribut d'un talent par jour, ou trois cent soixante-cinq talents par an. Ces exactions n'étaient point perçues sans une extrême rigueur de procédés; quelquefois elles dépouillaient le contribuable de tout ce qu'il possédait, et même elles l'arrachaient à sa famille pour qu'il fût vendu en personne comme esclave (3). En conséquence les dépen-

---

(1) Diodore, XX, 17: Appien, VIII, 3, 68.

(2) Le colonel Leake fait observer, par rapport aux Grecs modernes, qui dans les plaines de la Turquie cultivent les biens fonciers de propriétaires turcs : — « Les Ilotes paraissent avoir ressemblé aux Grecs, qui travaillent sur les fermes turques *dans les plaines* de Turquie, et qui sont obligés de compter à leurs maîtres une moitié du produit du sol, comme Tyrtæos le dit des Messêniens de son temps :

Ὥσπερ ὄνοι μεγάλοις ἄχθεσι τειρόμενοι
Δεσποσύνοισι φέροντες, ἀναγκαίης ὑπὸ λυγρῆς
Ἥμισυ πᾶν, ὅσσον κάρπον ἄρουρα φέροι.

(Tyrtæus, Frag. 5, éd. Schneid.)

La condition des Grecs dans les régions montagneuses n'est pas si dure (Leake, Peloponnesiaca, p. 168).

(3) Polybe, I, 72; Tite-Live, XXXIV, 62.

Movers (Geschichte der Phoenizier, II, 2, p. 455) assigne cette imposition considérable à Leptis Magna; mais le passage de Tite-Live ne peut avoir trait seulement à Leptis Parva, dans la région appelée Emporia.

Leptis Magna était à une beaucoup plus grande distance de Carthage, près de la Grande Syrte.

Le docteur Barth (Wanderungen durch die Küstenlaender des Mittellaendischen Meers, p. 81-146) a donné un examen nouveau et excellent de l'emplacement de Carthage et des régions voisines. Toutefois, sur sa carte,

dances de Carthage étaient animées en général, à son égard, d'un sentiment de crainte et de haine mêlées, qui les disposait à se révolter quand débarquait un envahisseur étranger quelconque. Dans quelques cas les Carthaginois semblent s'être mis en garde contre de pareilles éventualités par des garnisons qu'ils payaient; mais ils se firent aussi une sorte de garnison qu'ils tirèrent de leurs propre citoyens, en envoyant hors de Carthage des hommes pauvres, et en leur assignant des lots de terre avec les cultivateurs y attachés. Cette manière de pourvoir de pauvres citoyens comme émigrants (fort analogue aux colonies romaines) fut un trait constant dans le système politique carthaginois, qui servit à une double fin : elle obviait au mécontentement parmi la population de la ville à l'intérieur, et fournissait un moyen de surveiller leurs dépendances au dehors (1).

Dans le cinquième siècle avant J.-C., les Carthaginois ne craignaient pas qu'un ennemi étranger quelconque les envahît en venant par mer; entreprise tentée pour la première fois en 310 avant J.-C., à la surprise générale, par la hardiesse du Syracusain Agathoklès. Et leurs ennemis du côté de la terre n'étaient pas non plus formidables comme conquérants, bien qu'ils fussent extrêmement importuns comme pillards. Les Numides et autres tribus indigènes, cavaliers à demi nus et adonnés au pillage, distingués pour leur célérité aussi bien que pour leur activité infatigable, harcelaient tellement les cultivateurs individuels du sol, que les Carthaginois creusèrent une longue ligne de fossé pour les tenir à distance (2). Mais ces barbares n'acquirent pas une organi-

---

le territoiro appelé Emporia est marqué près do la Petite Syrte, à 200 milles (= 321 kilom. 800 mèt.) do Carthage (Pline, N. H. V, 3). Cependant il semble certain que le nom Emporia a dû comprendre le territoire au sud de Carthage et approchant do très-près de la cité; car Scipion l'Africain, quand il y vint de Sicile, ordonna à ses pilotes do mettre le cap sur Emporia. Il avait l'intention de débarquer tout près de Carthage, et il débarqna réellement sur ie cap Blanc, près do cetto cité, mais du côté nord, et encore plus près d'Utique. Cetto région au nord de Carthage n'était probablement pas comprise dans le nom Emporia (Tite-Live, XXIX, 25-27).

(1) Aristote, Politic. II, 8, 9; VI, 3, 5.

(2) Appien, VIII, 32, 54, 59; Phlegon. Trall. de Mirabilibus, c. 18. Eú-

sation suffisante pour agir dans des vues permanentes, jusqu'au règne de Masinissa et à la seconde guerre punique avec Rome. Aussi, pendant le cinquième et le quatrième siècle avant J.-C. (avant l'invasion d'Agathoklês), la guerre que firent les Carthaginois fut-elle constamment agressive et dans des pays étrangers. Dans ces desseins ils employèrent surtout des mercenaires étrangers, soudoyés pour l'occasion en Italie, en Gaule, en Espagne et dans les îles de la Méditerranée occidentale, avec des hommes levés dans leurs dépendances libyennes. Les Carthaginois indigènes (1), bien qu'encouragés par des marques d'honneur à entreprendre ce service militaire, y étaient opposés généralement, et n'étaient que peu employés. Mais ces citoyens, bien qu'ils fussent rarement envoyés pour servir au dehors, constituaient une armée très-formidable quand on les appelait. Il n'y eut pas moins de quarante mille hoplites qui sortirent des portes de Carthage pour résister à Agathoklês, en même temps que mille hommes de cavalerie et deux mille chars de guerre (2). Byrsa, la citadelle de Carthage, paraît avoir renfermé dans ses murs un magasin public immense, — d'armes, de munitions de guerre de toute sorte et de provisions (3). Une division d'élite de deux mille cinq cents citoyens, hommes de grande fortune et de nobles familles,

---

μαχος δέ φησι ἐν Περιηγήσει, Καρχηδονίους περιταφρεύοντας τὴν ἰδίαν ἐπαρχίαν, εὑρεῖν ὀρύσσοντας δύο σκελετοὺς ἐν σόρῳ κειμένους, etc.

Toutefois la ligne de fossé fut creusée apparemment à une phase reculée de la domination carthaginoise; car les Carthaginois, plus tard, à mesure qu'ils devinrent plus puissants, étendirent leurs possessions au delà du fossé, comme nous le voyons par les passages d'Appien désignés plus haut.

Movers (Geschich. der Phoeniz. II, p. 457) identifie ce fossé avec celui que Pline nomme près de Thenæ sur la petite Syrte, comme ayant été creusé par ordre du second Africain — pour former une limite entre la province romaine d'Afrique et le domaine des rois indigènes (Pline, H. N. V, 3). Mais je doute fort de cette identité. Il me semble que ce dernier est distinct du fossé carthaginois.

(1) Un citoyen carthaginois portait autant de bagues qu'il avait fait de campagnes. Aristote. Politique, VII, 2, 6.

(2) Diodore, XX, 10.

(3) Appien, VIII, 80. Vingt mille panoplies, avec un fonds immense d'armes et d'engins de siége, furent remises aux Romains par suite de leurs perfides manœuvres peu de temps avant le dernier siége de Carthage.

V. Boetticher, Geschichte der Carthager, p. 20-25.

formait ce qu'on appelait le Bataillon Sacré de Carthage (1), distingués par leur bravoure en campagne aussi bien que par l'éclat de leurs armes et par la vaisselle d'or et d'argent qui faisait partie de leurs bagages. Nous verrons ces troupes composées de citoyens servir à l'occasion en Sicile; mais la plus grande partie de l'armée carthaginoise consiste en Gaulois, en Ibériens, en Libyens, etc., multitude mêlée, réunie pour la circonstance, différant par le langage aussi bien que par les coutumes. De pareils hommes n'avaient jamais d'attachement pour la cause dans laquelle ils combattaient, — rarement, pour les commandants sous lesquels ils servaient; tandis qu'ils étaient souvent traités par Carthage avec mauvaise foi, et abandonnés avec indifférence à la destruction (2). Un système militaire pareil était gros de dangers, si jamais les soldats mercenaires prenaient pied en Afrique, comme il arriva après la première guerre punique, quand la cité fut mise à deux doigts de sa perte. Mais en servant à l'étranger, en Sicile, ces mercenaires permirent souvent à Carthage de faire des conquêtes aux dépens seuls de son trésor; sans que le sang de ses propres citoyens fût répandu. Les généraux carthaginois semblent en général avoir compté, comme les Perses, sur le nombre, — montrant peu ou point d'habileté militaire, jusqu'à ce que nous arrivions aux guerres puniques avec Rome, faites sous la conduite d'Hamilkar Barca et de son illustre fils Hannibal.

Relativement à la constitution politique de Carthage, les faits connus sont trop peu nombreux et trop indistincts pour que nous puissions en comprendre le jeu réel. Les magistrats les plus marquants par le sang et la préséance étaient les deux rois ou suffètes, qui présidaient le sénat (3). Ils

(1) Diodore, XVI, 8.

(2) V. la frappante description dans Tite-Live de la composition mélangée des armées mercenaires carthaginoises, où il accorde un juste tribut d'admiration au génie d'Hannibal pour avoir toujours conservé son ascendant sur elles, et les avoir maintenues dans l'obéissance et l'accord (Tite-Live, XXVIII, 12). Cf. Polybe. I, 65-67; et la manière dont Imilkôn abandonna ses mercenaires à Syracuse, où ils devaient périr (Diodore, XIV, 75-77).

(3) Il y avait également deux suffètes à Gadès et dans chacune des autres colonies phéniciennes (Tite-Live,

semblent avoir été renouvelés annuellement, bien que nous ne sachions pas dans quelle mesure les mêmes personnes étaient rééligibles ou étaient réellement réélues; mais ils étaient toujours choisis dans un petit nombre de familles ou de gentes principales. Il y a lieu de croire que les citoyens carthaginois purs étaient distribués en trois tribus, en trente curies et en trois cents gentes, — à peu près à la manière des patriciens romains. De ces gentes émanait un sénat de trois cents, d'où l'on tirait encore un conseil ou comité plus petit de trente *principes* représentant les curies (1); quelquefois un plus petit encore, de dix *principes* seulement. Ces petits conseils sont souvent mentionnés tous deux dans les actes politiques de Carthage; et il se peut que les trente coïncident avec ce que Polybe appelle la Gerousia ou conseil des Anciens, — les trois cents, avec ce qu'il appelle le sénat (2). Aristote assimile les deux rois (suffètes) de Carthage aux deux rois de Sparte — et la Gerousia de Carthage également à celle de Sparte (3), qui consistait en trente membres, comprenant les rois qui y siégeaient. Mais Aristote ne fait allusion à aucune assemblée à Carthage analogue à ce que Polybe appelle le sénat. Il mentionne deux conseils, l'un de cent membres, l'autre de cent quatre; et certains conseils de cinq, — les Pentarchies. Il compare le conseil des cent quatre aux éphores spartiates; toutefois il parle encore des Pentarchies comme investies de fonctions étendues, et il appelle le conseil des Cent la plus grande autorité de l'État. Peut-être ce dernier conseil était-il identique à l'assemblée des cent juges (qui, dit-on, fut choisi

---

XXVIII, 37). Cornélius Népos (Hannibal, c. 7) parle d'Hannibal comme ayant été fait *roi* (rex) quand il fut investi de son grand commandement militaire étranger, à vingt deux ans. C'est de la même manière que Diodore (XIV, 51) parle d'Imilkôn, et Hérodote (VII, 166) d'Hamilkar.

(1) V. Movers, Die Phoenizier, II. 1, p. 483-499.

(2) Polybe, X, 18; Tite-Live, XXX, 16.

Cependant encore Polybe, dans un autre endroit, parle du Gerontion à Carthage comme représentant la force aristocratique et comme opposé au πλῆθος ou peuple (VI, 51). Il semblerait que par Γερόντιον il doive vouloir dire la même chose que l'assemblée appelée dans un autre passage (X, 18) Σύγκλητος.

(3) Aristote, Politic. II, 8, 2.

dans le sénat pour tenir en échec les généraux employés), ou Ordo judicum, dont Tite-Live parle après la seconde guerre punique, comme existant avec ses membres perpétuels, et si puissant qu'il dominait toutes les autres assemblées et les autres magistratures de l'État. Par l'influence d'Hannibal, une loi fut rendue qui diminuait le pouvoir hautain de cet ordre de juges, en les faisant choisir seulement pour un an, au lieu d'être perpétuels (1).

Ces renseignements, bien que venant de bons auteurs, apportent si peu d'informations et sont en même temps si difficiles à concilier, que l'on peut dire que la structure et le jeu de la machine politique à Carthage sont inconnus (2). Mais il semble clair que l'esprit général du gouvernement était extrêmement oligarchique; qu'un petit nombre de familles riches, anciennes et puissantes se partageaient les grandes charges et l'influence de l'État; qu'elles se maintenaient d'une manière marquée et même insolente à part de la multitude (3); qu'elles étaient divisées par des querelles acharnées, souvent souillées par de grandes perfidies et par l'effusion du sang, et que le traitement qui, par suite de ces violentes antipathies de parti, attendait les généraux malheureux, était extrêmement cruel (4). Il paraît que la fortune était une qualité indispensable, et que les magistrats et les généraux se procuraient leurs nominations en grande partie par la corruption. Une variété de cette corruption était l'habitude de régaler constamment les citoyens dans des banquets collectifs réunissant les curies ou associations politiques; habitude si continuelle, et embrassant un cercle si vaste de citoyens, qu'Aristote compare ces banquets aux

(1) Tite-Live, XXXIII, 46. Justin (XIX, 2) mentionne les cent sénateurs choisis mis à part comme juges.

(2) Heeren (Ideen über den Verkehr der Alten Welt, part. II, p. 138, 3e édit.) et Kluge (dans sa Dissertation, Aristoteles, de Politiâ Carthaginiensium, Wratisl. 1824) ont discuté tous ces passages avec talent. Mais leurs matériaux ne leur permettent pas d'arriver à une certitude quelconque.

(3) Valère Max. IX, 5, 4. « Insolentiæ inter Carthaginiensem et Campanum senatum quasi æmulatio fuit. Ille enim separato a plebe balnea lavabatur, hic diverso foro utebatur. »

(4) Diodore, XX, 10; XXIII, 9; Valère Max. II, 7, 1.

phiditia ou repas publics de Sparte (1). Il y avait à Carthage un dèmos ou peuple, que l'on consultait dans des occasions particulières, et devant lequel des propositions étaient débattues publiquement, quand il arrivait que les suffètes et le petit conseil n'étaient pas tous du même avis (2). Quel était le nombre de ce dèmos, ou quelle proportion de la population comprenait-il, c'est ce que nous n'avons pas le moyen de connaître. Mais il est évident que, qu'il fût plus ou moins considérable, sa masse était tenue dans la dépendance des familles riches par des stratagèmes tels que les banquets, les emplois lucratifs avec lots de terre dans les dépendances étrangères, etc. Les desseins du gouvernement étaient déterminés, ses pouvoirs exercés et les grandes charges, — suffètes, sénateurs, généraux ou juges, — occupées par les membres d'un petit nombre de familles opulentes; et la principale opposition qu'ils rencontraient venait de leurs querelles mutuelles. En général, le gouvernement était dirigé avec talent et fermeté, aussi bien pour la tranquillité intérieure que pour l'agrandissement commercial systématique à l'étranger. A la connaissance d'Aristote, Carthage n'avait jamais eu à souffrir ni l'usurpation heureuse d'un despote, ni de violentes commotions intestines (3).

---

(1) Aristote, Politic. III, 5, 6.

Ces banquets ont dû être des opérations établies, journalières, — aussi bien que nombreuses, pour fournir une base même apparente à la comparaison qu'Aristote en fait avec les repas publics spartiates. Mais même en accordant l'analogie sur ces points extérieurs, — la différence intrinsèque de caractère et de but entre les uns et les autres doit avoir été assez grande pour que la comparaison ne semble pas heureuse.

Tite-Live (XXXIV, 61) parle des *Circuli et convivia* à Carthage; mais c'est probablement une expression générale, sans rapport particulier avec les banquets publics mentionnés par Aristote.

(2) Aristot. Politic. II, 8, 3.

(3) Aristot. Polit. II, 8, 1. Il fait une brève allusion à la conspiration avortée d'Hannon (V, 6, 2), qui est aussi mentionnée par Justin (XXI, 4). Hannon, dit-on, forma le plan de mettre le sénat à mort et de se faire despote. Mais il fut découvert et exécuté dans les tortures les plus cruelles, toute sa famille étant mise à mort en même temps que lui.

Non-seulement il est très-difficile de comprendre les assertions d'Aristote au sujet du gouvernement carthaginois, — mais quelques-unes d'entre

Le premier chef carthaginois éminent qui nous soit signalé est Magon (vraisemblablement vers 530-500 av. J.-C.), qui, dit-on, contribua principalement à organiser les forces de Carthage et à étendre sa domination. De ses deux fils, l'un, Hasdrubal, périt après une carrière victorieuse en Sardaigne (1); l'autre, Hamilkar, commandant à la bataille d'Himera en Sicile, y fut défait et tué par Gelôn, comme je l'ai déjà raconté. Après la mort d'Hamilkar, son fils Giskon fut condamné à un exil perpétuel, et passa ses jours en Sicile dans la cité grecque de Sélinonte (2). Mais les fils d'Hasdrubal restèrent encore, à Carthage, les citoyens les plus puissants de l'État, continuant des hostilités contre les Maures et contre d'autres Africains indigènes, qu'ils forcèrent à renoncer au tribut que Carthage avait payé, jusqu'à cette époque, pour le terrain sur lequel la ville était située. Dans le fait, cette famille, dit-on, fut si puissante qu'on jugea nécessaire de mettre un frein à son ascendant, et c'est dans ce dessein qu'on nomma alors pour la première fois les cent sénateurs choisis, siégeant comme juges (3). Ces guerres en Afrique contribuèrent sans doute à empêcher les Carthaginois d'intervenir de nouveau en Sicile, dans l'intervalle de temps qui s'écoula entre 480 et 410 avant J.-C. Il y eut probablement aussi d'autres causes que nous ne connaissons pas, — et jusqu'à l'année 413 avant J.-C., la formidable puissance navale d'Athènes (comme je l'ai déjà fait remarquer) les tint en éveil même pour leur propre sûreté. Mais alors, après la grande catastrophe athénienne devant Syracuse, les craintes de ce côté se dis-

---

elles sont même contradictoires. L'une d'elles a été signalée (V, 10, 3) par M. Barthélemy Saint-Hilaire, qui propose de lire ἐν Χαλκηδόνι au lieu de ἐν Καρχηδόνι. Dans un autre endroit (V, 10, 4), Aristote appelle Carthage (ἐν Καρχηδόνι δημοκρατουμένῃ) un État gouverné démocratiquement; ce qui ne peut se concilier avec ce qu'il dit dans II, 8, relativement à son gouvernement.

Aristote compare le conseil des 104 de Carthage aux éphores spartiates. Mais il n'est pas facile de voir comment un corps si nombreux aurait pu exécuter la diversité infinie d'affaires administratives et autres faites par les cinq éphores.

(1) Justin, XIX, 1.
(2) Diodore, XIII.
(3) Justin, XIX, 2.

sipèrent, de sorte que Carthage trouva de nouveau le loisir, aussi bien qu'elle en eut le goût, de chercher en Sicile et de l'agrandissement et une revanche.

Il est à remarquer que les mêmes personnes, agissant dans la même querelle, qui fournirent le prétexte ou le motif de la récente invasion par Athènes, furent celles qui actuellement dans la même qualité poussèrent Carthage (410 av. J.-C.). Les habitants d'Egesta, engagés dans une querelle inégale avec des voisins rivaux à Sélinonte, furent dans les deux cas la partie postulante. Ils s'étaient adressés à Carthage d'abord, sans succès (1), avant de songer à envoyer demander le secours d'Athènes. Cette guerre avait été, il est vrai, absorbée pour le moment et oubliée dans l'entreprise athénienne plus considérable contre Syracuse; mais elle recommença après cette catastrophe dans laquelle Athènes et son armement firent naufrage. Non-seulement les Egestæens avaient perdu leurs protecteurs, mais ils avaient encouru une hostilité aggravée de la part de leurs voisins, pour avoir attiré sur la Sicile un ennemi d'outre-mer aussi formidable. Leur querelle primitive avec Sélinonte avait eu rapport à une portion contestée d'un territoire frontière. Ils ne se sentirent plus capables, dans les circonstances désavantageuses actuelles, de soutenir leurs prétentions. Mais les Sélinontains, pleins de confiance et de colère, ne se contentèrent pas alors d'avoir réussi dans leur réclamation primitive. Ils se mirent en devoir de dépouiller les Egestæens d'autres terres qui leur appartenaient incontestablement, et ils menacèrent sérieusement l'intégrité aussi bien que l'indépendance de la cité. Les Egestæens ne purent se tourner, avec quelque chance de trouver et la volonté et le pouvoir de les protéger, que du côté de Carthage (2).

---

(1) Diodore, XII, 82.

Il semble probable que la guerre que Diodore mentionne comme ayant été faite en 452 avant J.-C., entre les Egestæens et les Lilybæens, fut réellement une guerre entre Egesta et Sélinonte (V. Diodore, XI, 86, — avec une note de Wesseling). Lilybæon comme ville ne gagna de l'importance qu'après la prise de Motyê par Denys l'Ancien, en 396 avant J.-C.

(2) Diodore, XIII, 43.

La ville d'Egesta (non hellénique ou du moins seulement semi-hellénique) était située sur la ligne septentrionale de la côte sicilienne ou près de cette ligne, non loin du cap occidental de l'île, et dans le voisinage immédiat des établissements carthaginois, — Motyê, Panormos (aujourd'hui Palermo), et Soloeis ou Soluntum. Sélinonte aussi était près du cap occidental, mais sur la côte méridionale de la Sicile, avec son territoire contigu à la portion méridionale d'Egesta. Quand donc les ambassadeurs Egestæens présentèrent à Carthage leurs pressantes demandes de secours, déclarant que s'ils n'étaient assistés ils seraient indubitablement subjugués et deviendraient une dépendance de Sélinonte, — les Carthaginois comprirent avec assez de raison que leurs propres établissements siciliens seraient en danger, s'ils laissaient leur voisine hellénique la plus rapprochée s'agrandir ainsi. En conséquence ils consentirent à accorder les secours demandés, non pas toutefois sans beaucoup de débats et d'hésitations. Ils étaient inquiets à l'idée de reprendre en Sicile des opérations militaires, — qui avaient été mises de côté pendant soixante-dix ans, et avaient en outre laissé de si déplorables souvenirs (1), — à un moment où les Syracusains avaient un haut renom de courage, par suite de la destruction récente de l'armement athénien. Mais si les souvenirs de la victoire de Gelôn à Himera inspiraient de l'appréhension, ils allumaient aussi le désir de la vengeance, surtout dans le cœur d'Hannibal, le petit-fils de ce général Hamilkar qui y avait rencontré la mort. A ce moment Hannibal était roi, ou plutôt le premier des deux suffètes, principal magistrat exécutif de Carthage, comme son grand-père l'avait été soixante-dix ans auparavant. L'impression que la défaite d'Himera avait faite sur les Carthaginois avait été si forte qu'ils avaient banni Giskon, fils du général tué Hamilkar et père d'Hannibal, et l'avaient condamné à rester toute sa vie en exil. Il avait choisi la cité grecque de Sélinonte, où probablement Hannibal avait aussi

(1) Diodore, XIII, 43.

passé sa jeunesse, bien qu'il fût rendu depuis à sa patrie et au reste de sa famille, — et d'où il rapporta une forte antipathie contre le nom grec, aussi bien qu'une vive impatience d'effacer par une revanche signalée le déshonneur infligé tant à son pays qu'aux siens. Aussi, épousant avec chaleur la requête des Egestæens, se fit-il autoriser par le sénat à prendre des mesures efficaces pour les protéger (1).

Son premier acte fut d'envoyer des députés à Egesta et à Sélinonte, pour faire des remontrances sur les empiétements des Sélinontains; ils avaient en outre pour instructions, dans le cas où les remontrances seraient sans résultat, de se rendre avec les Egestæens à Syracuse et d'y soumettre toute la dispute à l'arbitrage des Syracusains (410 av. J.-C.). Il prévoyait que les Sélinontains, ayant de leur côté la supériorité de la force, refuseraient de reconnaître un arbitrage quelconque, et que les Syracusains, invoqués respectueusement par une des deux parties, mais rejetés par l'autre, se tiendraient complétement en dehors de la querelle. Les choses arrivèrent conformément à ses prévisions. Les Sélinontains envoyèrent des députés à Syracuse pour protester contre les représentations d'Egesta et de Carthage; mais ils refusèrent de s'en remettre à un arbi-

(1) Diodore, XIII, 43. Κατέστησαν στρατηγὸν τὸν Ἀννίβαν, κατὰ νόμους τότε βασιλεύοντα. Οὗτος δὲ ἦν υἱωνὸς μὲν τοῦ πρὸς Γέλωνα πολεμήσαντος Ἀμίλκου, καὶ πρὸς Ἱμέρᾳ τελευτήσαντος, υἱὸς δὲ Γέσκωνος, ὃς διὰ τὴν τοῦ πατρὸς ἧτταν ἐφυγαδεύθη, καὶ κατεβίωσεν ἐν τῇ Σελινοῦντι. Ὁ δ' οὖν Ἀννίβας, ὢν μὲν καὶ φύσει μισέλλην, ὅμως δὲ τὰς τῶν προγόνων ἀτιμίας διορθώσασθαι βουλόμενος, etc.

Le bannissement de Giskou, et cela encore pour toute sa vie, mérite d'être signalé comme point de comparaison entre les républiques grecques et Carthage. Il n'était pas rare en Grèce qu'un général battu, s'il survivait à sa défaite, fût banni, même là où il semble qu'il n'y eût ni preuve ni probabilité qu'il s'était rendu coupable de mauvaise conduite, de faux jugement, ou de négligence. Mais je ne me rappelle pas de cas où un général grec innocent ainsi en apparence ayant été non-seulement défait mais tué dans la bataille, son fils fût banni pour la vie, comme Giskou le fut par les Carthaginois. Pour apprécier la manière dont les États grecs, tant démocratiques qu'oligarchiques, se conduisaient à l'égard de leurs officiers, la république contemporaine de Carthage est un type important de comparaison. Ceux qui critiquent les Grecs auront à trouver des termes plus forts de condamnation quand ils examineront la manière d'agir des Carthaginois.

trage. En conséquence, les Syracusains décidèrent par un vote qu'ils conserveraient leur alliance avec Sélinonte, sans toutefois porter atteinte à leurs relations pacifiques avec Carthage, laissant ainsi la dernière libre d'agir sans obstacle. Hannibal expédia immédiatement un corps de troupes au secours d'Egesta : cinq mille Libyens ou Africains et huit cents mercenaires campaniens, qui avaient été antérieurement à la solde et au service des Athéniens devant Syracuse, mais qui avaient quitté leur camp avant que la catastrophe finale arrivât (1).

Malgré le renfort et la contenance imposante de Carthage, les Sélinontains, à cette époque en pleine puissance et en pleine prospérité, se crurent encore assez forts pour réduire Egesta. Dans cette conviction, ils envahirent le territoire avec toutes leurs forces (410 av. J.-C.). Ils se mirent à ravager le pays, toutefois d'abord avec ordre et précaution ; mais bientôt, ne trouvant pas d'ennemi en campagne qui leur tînt tête, ils devinrent négligents et se répandirent pour piller en se débandant. C'était le moment qu'épiaient les Egestæens et les Carthaginois. Ils attaquèrent les Sélinontains par surprise, les défirent en leur tuant cinq mille hommes et reprirent tout le butin (2).

La guerre, telle qu'elle était faite jusqu'alors, était une guerre offensive de la part des Sélinontains, dans le dessein de punir ou de dépouiller leur ancienne ennemie Egesta. Les Carthaginois n'étaient encore intervenus qu'autant qu'il était nécessaire pour la défense de cette dernière. Mais, si les Sélinontains s'étaient rendu un compte exact de leurs forces, ils auraient vu qu'en présence d'une telle intervention il n'était pas probable qu'ils fissent aucune conquête. En outre, il se peut qu'ils eussent obtenu la paix à ce moment, s'ils l'avaient demandée, comme le recommandait une minorité considérable parmi eux, dont le chef était un citoyen nommé Empediôn (3); car Sélinonte paraît avoir été

(1) Diodore XIII, 43, 44.
(2) Diodore XIII, 44.
(3) Diodore XIII, 59.

toujours en termes d'amitié avec Carthage plus que toute autre cité grecque de Sicile. Même à la grande bataille d'Himera. non-seulement les troupes sélinontaines n'avaient pas aidé Gelôn, mais elles avaient réellement combattu dans l'armée carthaginoise sous Hamilcar (1), raison qui, si on l'eût présentée avec insistance, aurait probablement eu du poids sur Hannibal. Mais ce droit au bon vouloir de Carthage paraît seulement les avoir rendus plus confiants et plus ardents à braver ses forces et à poursuivre la guerre. Ils envoyèrent à Syracuse demander un secours, que les Syracusains, dans les circonstances présentes, promirent de leur expédier. Mais la promesse fut faite avec peu de sincérité, comme le prouve la manière dont ils la remplirent, aussi bien que la neutralité qu'ils avaient déclaré garder il y avait si peu de temps; car la lutte semblait être agressive du côté de Sélinonte, de sorte que Syracuse avait peu d'intérêt à l'aider à conquérir Egesta. Ni les Syracusains ni les Sélinontains n'étaient prêts à résister aux immenses préparatifs et à l'énergique rapidité de mouvement par lesquels Hannibal changea à la fois le caractère et agrandit les desseins de la guerre. Il employa tout l'automne et tout l'hiver suivants à réunir une armée nombreuse de troupes mercenaires d'Afrique, d'Espagne et de Campanie, avec divers Grecs qui étaient disposés à prendre du service (2).

Au printemps de la mémorable année 409 avant J.-C., grâce aux exubérantes richesses de Carthage, il fut en état de laisser l'Afrique avec une grande flotte de 60 trirèmes et de 1,500 transports ou gros bâtiments de charge (3), transportant une armée qui, selon l'estimation relativement peu élevée de Timée, montait à plus de 100,000 hommes, tan-

(1) Diodore, XIII, 55: XI, 21.

(2) Diodore, XIII, 51-58. Οἱ τοῖς Καρχηδονίοις Ἕλληνες ξυμμαχοῦντες, etc.

Ce que Plutarque affirme, Timoleôn, c. 30, — à savoir que les Carthaginois n'avaient jamais employé de Grecs à leur service, à l'époque de la bataille du Krimêsos, — 340 avant J.-C. — ne peut être exact.

(3) Thucyd. VI, 34. Δυνατοὶ δέ εἰσι (les Carthaginois) μάλιστα τῶν νῦν, βουληθέντες · χρυσὸν γὰρ καὶ ἄργυρον πλεῖστον κέκτηνται, ὅθεν ὅ τε πόλεμος καὶ τἄλλα εὐπορεῖ.

dis qu'Ephore la portait à 200,000 hommes d'infanterie et à 4,000 cavaliers, avec des munitions de guerre et des machines de siége. C'est avec ces forces qu'il gouverna directement sur le cap occidental de la Sicile, Lilybæon, ayant soin toutefois de débarquer ses troupes et de tenir sa flotte sur le côté septentrional de ce cap, dans la baie voisine de Motyè, — et de ne pas approcher du rivage méridional, pour ne pas alarmer les Syracusains de l'idée qu'il était disposé à poursuivre son voyage plus à l'est, le long de la côte méridionale, vers leur cité. Par cette précaution, il prit le meilleur moyen pour prolonger la période d'inaction syracusaine.

Les Sélinontains, frappés d'une terreur panique à l'approche d'un ennemi bien plus écrasant qu'ils ne s'y étaient attendus, envoyèrent à Syracuse de pressants messages pour accélérer le secours promis. Ils n'avaient pas fait de préparatifs pour se tenir sur la défensive contre un agresseur réellement formidable. Leurs murs, bien qu'assez forts pour tenir contre des voisins siciliens, avaient été négligés pendant l'absence prolongée de tout assiégeant étranger, et étaient à ce moment, en bien des endroits, en mauvais état. Hannibal ne leur laissa pas le temps de suppléer à ce qu'ils avaient laissé de défectueux. Au lieu de dissiper son puissant armement (comme l'avait fait l'infortuné Nikias cinq années auparavant) dans des mois de vaine parade et d'inaction réelle, il attendit seulement que les troupes d'Egesta et des dépendances carthaginoises voisines l'eussent rejoint, et ensuite il mena toutes ses forces directement de Lilybæon à Sélinonte. Traversant le fleuve Mazara, qui était sur sa route, et prenant d'assaut le fort qui était situé près de son embouchure, il se trouva bientôt sous les murs de Sélinonte. Il divisa son armée en deux parties, chacune pourvue de machines de siége et de tours de bois mobiles; ensuite il attaqua les murs sur plusieurs points à la fois, en choisissant les points qui étaient le plus accessibles ou le plus délabrés. Il posta près des murs une grande quantité d'archers et de frondeurs, chargés de lancer des traits sans interruption, afin d'éloigner les défenseurs des créneaux. Protégées

par cette décharge, six tours de bois furent roulées jusqu'au pied du mur, auquel elles étaient égales ou presque égales en hauteur, de sorte que les hommes armés qu'elles contenaient étaient prêts à lutter avec les défenseurs presque de niveau. On poussa par la force combinée d'un grand nombre d'hommes contre d'autres portions du mur des béliers à tête de fer, qui en ébranlaient le corps ou se faisaient jour à travers, en particulier là où il présentait des symptômes de négligence ou de délabrement. Tels furent les moyens d'attaque qu'Hannibal employa à ce moment contre les Sélinontains, non préparés. Il désirait prévenir l'arrivée d'auxiliaires par les mouvements impétueux de son innombrable armée barbare, la plus considérable qu'on eût vue en Sicile depuis que son aïeul Hamilcar avait été défait devant Himera. Réunie de tous les rivages de la Méditerranée occidentale, elle présentait des soldats hétérogènes en race, en armes, en langage, — en tout, excepté en bravoure et en soif commune de sang, aussi bien que de pillage (1).

Nous ne dépeindrons pas la terreur des Sélinontains, quand ils se trouvèrent exposés soudainement à être balayés par cet ouragan destructeur (409 av. J.-C.). Il n'entrait pas dans le plan d'Hannibal d'imposer des conditions ni d'accorder une capitulation, car il avait promis à ses soldats le pillage de leur ville. La seule chance qui restait aux assiégés était de tenir bon, avec le courage du désespoir, jusqu'à ce qu'ils pussent recevoir du secours de leurs frères helléniques établis sur la côte méridionale, — d'Agrigente, de Gela et surtout de Syracuse, — qu'ils avaient envoyé tous avertir et supplier. Leur population armée courut garnir les murailles avec une résolution digne de Grecs et de citoyens, tandis que les vieillards et les femmes, bien qu'oppressés de douleur à la pensée du sort qui semblait les menacer, donnaient tous les secours et tous les encouragements qui étaient en leur pouvoir. Au son des trompettes et avec des cris de guerre de toute sorte, les assaillants s'approchèrent

(1) Diodore, XIII, 54, 55.

des murs, rencontrant partout une vaillante résistance. Ils furent repoussés à plusieurs reprises, avec les pertes les plus sérieuses. Mais des troupes fraîches vinrent remplacer celles qui avaient péri ou étaient fatiguées; et à la fin, après une lutte meurtrière, un corps de Campaniens pénétra dans la ville en franchissant les murs. Cependant, malgré cet avantage temporaire, les efforts héroïques des assiégés les repoussèrent de nouveau ou les tuèrent, de sorte que la nuit arriva sans que la prise eût été effectuée. Pendant neuf jours successifs, l'assaut recommença ainsi avec la même fureur : pendant neuf jours successifs, cette héroïque population continua une résistance heureuse, bien que ses ennemis fussent assez nombreux pour se renouveler perpétuellement, — que ses propres forces allassent chaque jour en diminuant et que pas un ami n'arrivât à son aide. Enfin, le dixième jour, et après que les assiégeants eurent éprouvé des pertes terribles, une brèche fut pratiquée dans la partie faible du mur, assez grande pour que les Ibériens pussent pénétrer dans la cité. Toutefois, même après que leurs murs eurent été emportés, les Sélinontains continuèrent encore avec une résolution inébranlable à barricader et à défendre leurs rues étroites, aidés aussi par leurs femmes, qui des toits des maisons lançaient des pierres et des tuiles sur les assaillants. Toutes ces barrières furent successivement renversées par le nombre inépuisable et l'ardeur croissante de l'armée barbare, de sorte que les défenseurs furent refoulés de tous les côtés dans l'Agora, où la plupart d'entre eux couronnèrent leur vaillante défense par une mort honorable. Une petite minorité, Empediôn entre autres, s'enfuit à Agrigente, où elle trouva les sympathies les plus chaleureuses et le traitement le plus hospitalier (1).

La résistance ayant fini ainsi, les assaillants se répandirent dans la ville avec la fureur d'appétits non assouvis, — entraînés par le meurtre, la convoitise et la rapacité. Ils massacrèrent indistinctement les hommes les plus âgés et les

(1) Diodore, XIII, 56, 57.

enfants, et ne conservèrent que les femmes adultes comme captives. Les tristes détails d'une ville prise d'assaut sont à un haut degré les mêmes à toute époque et dans toute nation; mais les barbares destructeurs montrèrent à Sélinonte une particularité qui les signale comme étant en dehors de la sphère de la sympathie et du sentiment helléniques. Ils mutilèrent les corps des hommes tués; on en vit quelques-uns avec des têtes coupées, enfilées ensemble et attachées à leur ceinture, tandis que d'autres brandissaient des têtes à la pointe de leurs lances ou de leurs javelines (1). Les Grecs (vraisemblablement peu nombreux) qui servaient sous Hannibal, loin de prendre part à ces manifestations féroces, contribuèrent à adoucir quelque peu le sort déplorable des victimes. Seize mille Sélinontains, dit-on, furent tués, cinq mille faits prisonniers, tandis que deux mille six cents s'enfuirent à Agrigente (2). Ces chiffres sont probablement plutôt au-dessous qu'au-dessus de la vérité. Toutefois ils ne semblent avoir droit à aucune confiance, et ils ne nous rendent aucun compte de la population entière dans ses différentes catégories, — vieux et jeunes, — hommes et femmes, hommes libres et esclaves, — citoyens et metœki. Nous ne pouvons prétendre apprécier ce triste événement qu'en gros. Toute connaissance exacte de ses détails nous est refusée.

C'est peu à l'honneur de la générosité ou de la prudence des voisins helléniques de Sélinonte, que cette ville infortunée ait été abandonnée à son sort sans recevoir d'aide. C'est en vain que, à mesure que la défense devenait de plus en plus critique, messagers sur messagers furent dépêchés à Agrigente, à Gela et à Syracuse. Les forces militaires des deux premières étaient à la vérité toutes prêtes; mais elles ajournèrent leur marche jusqu'à ce qu'elles fussent rejointes par celles de la dernière, tellement était formidable le récit qu'on faisait de l'armée d'invasion. Cependant les Syracusains n'étaient pas prêts. Ils jugèrent nécessaire d'abord de terminer la guerre qu'ils étaient en train de faire

(1) Diodore, XIII, 57.

(2) Diodore, XIII, 57, 58.

à Katane et à Naxos, — ensuite, de rassembler une armée considérable et soigneusement équipée. Avant que ces préliminaires fussent terminés, les neuf jours de siége étaient passés, et l'heure de la mort avait sonné pour Sélinonte. Probablement les Syracusains furent induits en erreur par les opérations siciliennes de Nikias, qui, commençant par un long intervalle d'inaction, s'était ensuite approché de leur ville au moyen d'un long blocus, tel que l'exigeaient les circonstances de son cas. Croyant dans celui de Sélinonte qu'Hannibal débuterait par un siége semblable fait dans toutes les règles, — et ne songeant pas qu'il était à la tête d'une immense armée d'étrangers mêlés, soudoyés pour l'occasion, dont il pouvait se permettre de prodiguer la vie, tandis que Nikias commandait des citoyens d'Athènes et d'autres États grecs, qu'il ne pouvait exposer au procédé meurtrier mais immanquable d'assauts toujours renouvelés contre des murailles élevées récemment, — ils furent frappés de stupeur en apprenant que neuf jours de carnage avaient suffi pour que la ville fût prise.

Les soldats syracusains, corps d'élite de trois mille hommes, qui rejoignirent enfin les soldats de Gela et d'Agrigente dans cette dernière ville, arrivèrent seulement à temps pour partager la terreur générale répandue partout. Les trois cités envoyèrent à Hannibal une ambassade commune, pour le supplier de permettre la rançon des captives, et d'épargner les temples des dieux, tandis qu'Empediôn se rendit en même temps auprès de lui pour implorer sa pitié en faveur de ses concitoyens fugitifs. A la première demande le Carthaginois victorieux fit une réponse à la fois hautaine et caractéristique. — « Les Sélinontains n'ont pas pu conserver leur liberté, et ils doivent maintenant se soumettre à l'épreuve de l'esclavage. Les dieux se sont irrités contre eux, et ils ont quitté la ville (1). » Pour Empediôn, ancien ami et partisan déclaré des Carthaginois, il reçut une ré-

(1) Diodore, XIII, 59. Ὁ δὲ Ἀννίβας ἀπεκρίθη, τοὺς μὲν Σελινουντίους μὴ δυναμένους τηρεῖν τὴν ἐλευθερίαν, πεῖραν τῆς δουλείας λήψεσθαι· τοὺς δὲ θεοὺς ἐκτὸς Σελινοῦντος οἴχεσθαι, προσκόψαντας τοῖς ἐνοικοῦσιν.

ponse plus indulgente. Toutes ses parentes, trouvées vivantes parmi les captives, lui furent remises sur-le-champ ; en outre on permit aux Sélinontains fugitifs de retourner dans la ville, s'ils le voulaient, et de l'occuper de nouveau avec ses terres, comme sujets tributaires de Carthage. Toutefois, tout en accordant cette permission, Hannibal fit aussitôt raser les murailles, et même détruire la ville avec ses temples (1). On ne nous dit pas ce qui fut fait au sujet de la rançon proposée.

Après avoir rassasié ses troupes au moyen de ce riche pillage, Hannibal quitta alors ce théâtre de sang versé et de désolation et traversa l'île pour se rendre à Himera sur sa côte septentrionale (409 av. J.-C.). Bien que Sélinonte, en qualité d'ennemie d'Egesta, eût reçu le premier choc de ses armes, cependant c'était contre Himera qu'il dirigeait le grand dessein conçu au fond de son âme. C'était là qu'Hamilkar avait perdu et son armée et la vie, léguant une honte inexpiable à la vie entière de son fils Giskon ; c'était là que son petit-fils avait l'intention de tirer une vengeance et une satisfaction complètes des petits-fils de ceux qui occupaient alors ce lieu dont le sort était marqué. Non-seulement l'armée carthaginoise était fière de son succès récent, mais un grand nombre d'autres Sikels et Sikanes, désireux d'avoir part au butin aussi bien que de satisfaire les antipathies de leurs races contre les intrus grecs, affluaient pour se joindre à elle, comblant ainsi les vides causés par le récent assaut. Après être arrivé à Himera, et avoir disposé son armée tout à l'entour des positions appropriées, Hannibal se mit en devoir d'attaquer sans retard, comme à Sélinonte,

(1) Les ruines qui restent encore des anciens temples de Sélinonte sont vastes et imposantes, elles sont caractéristiques comme spécimens de l'art dorien pendant le cinquième et le sixième siècle avant J.-C D'après la grandeur considérable des colonnes tombées, on a supposé qu'elles furent renversées par un tremblement de terre. Mais les ruines fournissent une preuve distincte que les colonnes ont été minées d'abord, puis renversées par des leviers de fer.

Ce fait frappant, qui démontre l'action des destructeurs carthaginois, est avancé par Niebuhr, Vortraege ueber alte Geschichte, vol. III, p. 207.

en faisant avancer ses machines de guerre et ses tours contre les portions vulnérables des murs, et en essayant en même temps de les miner. Les Himéræens se défendaient avec une bravoure désespérée; et, en cette occasion, la défense ne fut pas dépourvue de secours; en effet, quatre mille alliés, principalement des Syracusains, commandés par le Syracusain Dioklès, étaient venus dans leur cité comme renfort. Pendant tout un jour, ils repoussèrent les assauts répétés en massacrant beaucoup d'ennemis. Ces attaques n'ayant produit aucun effet sensible sur la ville, les assiégés devinrent si confiants dans leur valeur, qu'ils résolurent non pas d'imiter les Sélinontains en se bornant à la défense, mais de faire une sortie à l'aurore le lendemain matin et d'attaquer les assiégeants en rase campagne. Dix mille hommes braves, — Himéræens, Syracusains et autres alliés grecs, — sortirent en conséquence avec l'aube, tandis que les créneaux étaient garnis de vieillards et de femmes qui contemplaient leurs exploits avec anxiété. Les Carthaginois près des murs, qui, se préparant à renouveler l'assaut, ne s'attendaient à rien moins qu'à une sortie, furent pris à l'improviste. Malgré la grande supériorité de leur nombre et leur grande bravoure personnelle, le désordre se mit parmi eux, et ils furent incapables de résister longtemps à la charge vaillante et régulière des Grecs. Enfin ils plièrent et s'enfuirent vers la colline voisine, où était posté Hannibal en personne avec son corps de réserve pour couvrir les opérations de l'assaut. Les Grecs les poursuivirent avec ardeur et en massacrèrent un grand nombre (6,000 suivant Timée, mais pas moins de 20,000, si nous devons accepter les larges assertions d'Ephore), en s'exhortant mutuellement à ne pas songer à faire de prisonniers. Mais dans la précipitation et le triomphe de la poursuite ils perdirent haleine, et le désordre se mit dans leurs rangs. Dans cet état fâcheux, ils se trouvèrent face à face avec le corps frais de réserve posté là par Hannibal, qui descendit la colline pour recevoir et secourir ses fugitifs défaits. La fortune de la bataille changea alors si complétement que les Himéræens, après avoir bravement lutté

pendant quelque temps contre ces nouveaux ennemis, finirent par être accablés et refoulés vers leurs propres portes. Cependant trois mille de leurs guerriers les plus braves, désespérant de leur cité et se rappelant le sort de Sélinonte, dédaignèrent de tourner le dos à l'ennemi et périrent jusqu'au dernier dans un conflit acharné avec le nombre écrasant des Carthaginois (1).

Violente fut la douleur et vive la terreur dans Himera, quand la fleur de ses troupes fut repoussée ainsi comme des hommes battus, après avoir perdu la moitié de son nombre. A ce moment il se trouva qu'il arriva au port une flotte de vingt-cinq trirèmes appartenant à Syracuse et à d'autres cités grecques de Sicile, trirèmes qui avaient été envoyées au secours des Péloponésiens dans la mer Ægée, mais qui, depuis, étaient revenues et étaient actuellement réunies dans le dessein spécial d'aider la cité assiégée. Un renfort si important aurait dû ranimer l'ardeur des Himéræens. Il annonçait que les Syracusains étaient en pleine marche et traversaient l'île, avec les principales forces de la cité, pour venir secourir Himera. Mais cette bonne nouvelle fut plus que contre-balancée par la nouvelle qu'Hannibal ordonnait à la flotte carthaginoise, qui était restée à la baie de Motyè, d'en sortir, afin qu'elle pût doubler le cap Lilybæon et faire voile le long de la côte méridionale jusqu'à Syracuse, que l'absence de son armée principale laissait actuellement sans défense. Apparemment la flotte syracusaine, en se rendant de Syracuse à Himera, avait passé par la baie de Motyè, remarqué un mouvement maritime parmi les Carthaginois qui s'y trouvaient, et recueilli ces renseignements comme explication. C'était une nouvelle plus que suffisante pour faire naître l'alarme au sujet de leur patrie dans le cœur de Dioklès et des Syracusains à Himera, surtout au milieu du découragement qui régnait alors. Non-seulement Dioklès enjoignit aux capitaines de la flotte de retourner immédiatement à Syracuse, afin de la garder contre la surprise re-

(1) Diodore, XIII, 60.

doutée, mais encore il voulut absolument s'y rendre lui-même par terre avec les forces syracusaines et abandonner la défense ultérieure d'Himera. Il dut, en allant vers Syracuse, rencontrer ses concitoyens en marche vers la ville assiégée, et les ramener avec lui. Pour les Himéræens, c'était une sentence de mort, ou pire que la mort. Elle les plongeait dans une angoisse de frayeur et de désespoir. Mais il n'y avait pas de conseil meilleur à donner, et ils ne purent déterminer Dioklès à accorder rien de plus que des moyens de transport pour emmener la population himéræenne, quand la cité serait abandonnée aux assiégeants. On convint que la flotte, au lieu de se rendre directement à Syracuse, s'emploierait à transporter tout ce qu'on pourrait embarquer de la population, et à le déposer en sûreté à Messènè; après quoi elle reviendrait chercher le reste qui, dans l'intervalle, défendrait la cité de toutes ses forces.

Telle était la seule chance de refuge ouverte alors à ces Grecs infortunés contre l'ennemi dévorant du dehors. Immédiatement la partie la plus faible de la population, — hommes âgés, femmes et enfants,— affluant à bord jusqu'à ce que les trirèmes n'en pussent plus tenir davantage, partit pour Messènè en longeant la côte septentrionale. La même nuit, Dioklès quitta aussi la cité avec ses soldats syracusains; il était si pressé de retourner dans ses foyers, qu'il ne put pas même s'arrêter pour enterrer les nombreux soldats syracusains qui venaient d'être tués dans la récente et désastreuse sortie. Un grand nombre d'Himéræens, avec leurs épouses et leurs enfants, partirent en même temps que Dioklès, comme seule chance d'échapper qui leur restait, vu qu'il n'était que trop évident que les trirèmes ne les emmèneraient pas tous. La portion la plus brave et la plus dévouée des guerriers himéræens resta encore pour défendre la cité jusqu'au retour des trirèmes. Après avoir entretenu une garde armée sur les murailles toute la nuit, ils furent attaqués de nouveau le lendemain matin par les Carthaginois, fiers de leur triomphe de la veille et de la fuite de tant de défenseurs. Toutefois, nonobstant la pres-

sion du nombre, de la férocité et des machines de siége, la résistance fut continuée heureusement, de sorte que la nuit trouva Himera encore une cité grecque. Le lendemain, les trirèmes revinrent, après avoir probablement déposé leur cargaison infortunée dans quelque île de sûreté non pas aussi éloignée que Messênê. Si les défenseurs avaient pu conserver leurs murailles jusqu'à un autre lever du soleil, beaucoup d'entre eux auraient pu s'échapper. Mais la bonne fortune et probablement la force physique des braves étaient alors à leur fin. Les dieux quittaient Himera comme ils avaient auparavant quitté Sélinonte. Au moment où l'on voyait les trirèmes approcher du port, les assaillants ibériens renversèrent un large pan de mur de la fortification avec leurs béliers, s'élancèrent par la brèche et triomphèrent de toute opposition. Encouragée par leurs cris, l'armée barbare força alors les murailles de tous les côtés et se répandit dans la ville, qui devint un théâtre de meurtre et de pillage en masse. Il n'entrait pas dans le plan d'Hannibal d'interrompre le pillage, qu'il abandonna à ses soldats comme récompense. Mais il se hâta d'arrêter le massacre, désirant faire autant de prisonniers que possible; il en augmenta le nombre en arrachant du sanctuaire tous ceux qui avaient cherché un refuge dans les temples. Il se peut que quelques hommes de cette malheureuse population aient atteint les trirèmes qui approchaient; tous les autres ou périrent ou tombèrent entre les mains du vainqueur (1).

Ce fut un jour d'orgueil pour le général carthaginois quand il se trouva maître du sol d'Himera, en état de remplir le devoir et de satisfaire les exigences de la vengeance à l'égard de son grand-père qui y avait rencontré la mort. Tragique, en effet, fut l'accomplissement de ce projet si longtemps caressé. Non-seulement les murailles et les temples (comme à Sélinonte), mais encore toutes les maisons d'Himera furent rasées jusqu'au sol. Ses temples, après avoir été préalablement dépouillés de leurs ornements et

(1) Diodore, XIII, 61, 62.

de leurs objets précieux, furent brûlés. Les femmes et les enfants faits prisonniers furent distribués comme récompenses entre les soldats. Mais tous les captifs mâles, au nombre de trois mille, furent conduits à l'endroit même où Hamilkar avait été tué, et là mis à mort avec des outrages (1), comme satisfaction expiatoire donnée à son honneur perdu. En dernier lieu, afin que même le nom détesté d'Himera tombât dans l'oubli, les Carthaginois fondèrent bientôt après dans le voisinage une nouvelle ville appelée Therma (désignée ainsi à cause de quelques sources chaudes) (2).

Personne aujourd'hui ne peut lire sans horreur et répugnance le récit de ce massacre en masse. Cependant nous pouvons être sûrs que, de tous les actes de la vie d'Hannibal, ce fut l'un dont il se glorifia le plus ; qu'il réalisa, de la manière la plus complète et la plus frappante, ses inspirations réunies de sentiment filial, d'obligation religieuse et d'honneur comme patriote ; que montrer de la pitié aurait été regardé comme un grave abandon de ces mouvements estimés ; et que, si les prisonniers avaient été encore plus nombreux, ils auraient tous été également tués, rendant seulement par leur mort l'accomplissement expiatoire d'autant plus honorable et plus efficace. Dans la religion carthaginoise, non-seulement les sacrifices humains étaient admis, mais ils passaient pour la manifestation la plus forte d'une ferveur dévote, et on y avait surtout recours dans des moments de détresse, quand la nécessité de se concilier la faveur des dieux était regardée comme très-pressante. Sans doute l'armée qui entourait Hannibal partageait sincèrement ses sentiments, et aspirait à le voir pleinement vengé. Tant le ton et la direction des sentiments moraux

(1) Diodore, XIII, 62. Τῶν δ' αἰχμαλώτων γυναῖκάς τε καὶ παῖδας διαδοὺς εἰς τὸ στρατόπεδον παρεφύλαττε· τῶν δ' ἀνδρῶν τοὺς ἁλόντας, εἰς τρισχιλίους ὄντας, παρήγαγεν ἐπὶ τὸν τόπον, ἐν ᾧ πρότερον Ἀμίλκας ὁ πάππος αὐτοῦ ὑπὸ Γέλωνος ἀνῃρέθη, καὶ πάντας αἰκισάμενος κατέσφαξε.

Les Carthaginois, après leur victoire sur Agathoklês en 307 avant J.-C, sacrifièrent aux dieux leurs plus beaux prisonniers comme offrandes de remercîments. (Diodore, XX, 65.)

(2) Diodore, XIII, 79.

diffèrent à différentes époques et chez des nations différentes, tant quelquefois ils sont totalement contraires.

Dans les nombreuses guerres de Grecs contre Grecs, que nous avons malheureusement été appelé à étudier, nous n'avons trouvé que peu ou point d'exemples de quelque ville considérable prise d'assaut. Aussi le contre-coup des événements que nous venons de raconter n'en fut-il que plus terrible d'une extrémité à l'autre du monde grec ; Sélinonte et Himera, deux cités grecques qui jouissaient depuis longtemps d'une prospérité constante et non interrompue, avaient été toutes deux emportées d'assaut, ruinées et dépeuplées par une armée de barbares, dans l'espace de trois mois (1). Aucun événement semblable ne s'était présenté depuis le sac de Milètos par les Perses après la révolte ionienne (495 av. J.-C.) (2), qui fit naître dans Athènes une sympathie et une douleur si puissantes. La guerre qui sévissait en ce moment dans la mer Ægée, entre Athènes et Sparte avec leurs alliés respectifs, contribua sans doute à amortir, dans la Grèce centrale, l'impression des malheurs éprouvés par des Grecs à l'extrémité occidentale de la Sicile. Mais, dans l'intérieur de cette île, la sympathie pour les victimes fut très-vive et aggravée par la terreur conçue pour l'avenir. Le général carthaginois avait montré un degré d'énergie égal à un officier grec quelconque pendant toute la guerre, avec une puissance de machines d'attaque et de siége qui surpassait même les cités grecques les mieux équipées. Les mercenaires qu'il avait réunis étaient également terribles à cause de leur bravoure et de leur férocité : ce qui encourageait l'ambition carthaginoise à poursuivre ses récents et rapides succès par des attaques contre les autres cités de l'île. Dans le fait, ces perspectives ne furent pas immédiatement réalisées. Hannibal, après avoir complété sa vengeance à Himera et étendu la domination carthaginoise sur toute l'extrémité nord-ouest de la Sicile (depuis Sélinonte sur la mer méridionale jusqu'à l'emplace-

(1) Xénoph. Hellen. I, 1, 37. (2) Hérodote, VI, 28.

ment de Himera, ou Therma sur la mer septentrionale), licencia ses troupes mercenaires et retourna dans ses foyers (409 av. J.-C.). La plupart de ses soldats étaient gorgés de butin aussi bien que d'argent, bien que les Campaniens, qui avaient été les premiers à la prise de Sélinonte, crussent avoir été injustement frustrés de la part qui leur revenait et se retirassent dégoûtés (1). Hannibal rapporta de riches dépouilles avec de glorieux trophées à Carthage, où il fut accueilli avec une joie et une admiration pleines d'enthousiasme (2).

Jamais il n'y eut un temps où les cités grecques de Sicile, — et Syracuse en particulier, sur laquelle les autres s'appuyèrent beaucoup lors de la seconde invasion carthaginoise, — eurent de plus forts motifs pour se maintenir dans un état de défense efficace (409-408 av. J.-C.). Par malheur, ce fut précisément à ce moment qu'éclata dans Syracuse une nouvelle cause de discordes intestines, qui diminua fatalement sa force et amena par ses conséquences l'anéantissement de sa liberté. Le général syracusain banni, Hermokratès, était récemment arrivé à Messênê en Sicile, où il paraît s'être trouvé au moment où les fugitifs vinrent d'Himera. Nous avons déjà dit que lui, avec deux collègues, avait commandé le contingent syracusain qui servit avec les Péloponésiens sous les ordres de Mindaros en Asie. Après la désastreuse défaite de Kyzikos, dans laquelle Mindaros fut tué et tous les vaisseaux de la flotte pris ou détruits, une sentence de bannissement fut rendue à Syracuse contre les trois amiraux. Hermokratès était excessivement populaire parmi les triérarques et les officiers ; il s'était fait remarquer par son incorruptibilité et s'était conduit (autant que nous avons le moyen d'en juger) avec énergie et habileté dans son commandement. La sentence, que sa conduite n'avait pas méritée, fut dictée par la vive vexation que causa la perte de la flotte et par le désappointement des espérances qu'Hermokratès avait fait naître, combinés avec le

(1) Diodore, XIII, 62-80. (2) Diodore, XIII, 62.

fait que Dioklès et le parti opposé étaient en ce moment en grande faveur à Syracuse. Quand le général banni, en la communiquant à l'armement, se plaignit de son injustice et de son illégalité, il obtint de chaudes sympathies ; on l'exhorta même à garder encore le commandement, malgré les ordres venus de la cité. Il interdit énergiquement à ses marins de songer à se soulever contre leur ville et leur patrie communes (1); alors les triérarques, en lui faisant un dernier et affectueux adieu, s'engagèrent avec serment, aussitôt qu'ils seraient de retour à Syracuse, à user de tous les moyens pour obtenir son rétablissement.

Les sages conseils qu'Hermokratès donna à ses triérarques pour modérer leur ardeur auraient fait honneur à son patriotisme, si sa conduite n'eût été en même temps digne des pires ennemis de son pays. Car à peine eut-il été remplacé par les nouveaux amiraux, qu'il alla trouver le satrape Pharnabazos, dans la faveur duquel il avait une place élevée, et il obtint de lui un présent considérable d'argent, qu'il employa à réunir des troupes mercenaires et à construire des vaisseaux pour faire la guerre à ses adversaires dans Syracuse et obtenir son rétablissement (2). Ainsi renforcé, il revint d'Asie en Sicile et parvint à la Sicilienne Messênê un peu avant la prise d'Himera par les Carthaginois. A Messênê, il fit construire cinq nouvelles trirèmes et en outre il prit à sa solde 1,000 des Himeræens expulsés de leur ville. A la tête de ces troupes, il tenta d'entrer de vive force dans Syracuse, de concert avec ses amis de la cité, qui s'engagèrent à aider à le faire admettre par les armes. Il est possible que quelques-uns des triérarques de son armement, qui avaient juré auparavant de lui prêter leur aide, fussent alors de retour et du nombre de ces partisans à l'intérieur.

Le moment était bien choisi pour une entreprise pareille

(1) Xénoph. Hellen. I, 1, 28. Οἱ δ' οὐκ ἔφασαν δεῖν στασιάζειν πρὸς τὴν ἑαυτῶν πόλιν, etc.

(2) Xénoph. Hellen. I, 1, 31 ; Diodore, XIII, 63.

(409-408 av. J.-C.). De même que le désastre éprouvé à Kyzikos avait exaspéré les Syracusains contre Hermokratès, de même nous ne pouvons douter qu'il n'ait dû y avoir une forte réaction contre Dioklès et ses partisans, par suite de la chute de Sélinonte, que l'on n'avait pas secourue, et de l'abandon subséquent d'Himera. Quel degré de blâme peut à bon droit s'attacher à Dioklès pour ces malheurs, c'est ce que nous ne sommes pas en état de juger. Mais ces revers seuls devaient le décréditer plus ou moins et donner une nouvelle force et un nouveau stimulant aux partisans d'Hermokratès banni. Néanmoins ce chef, bien qu'il vînt jusqu'aux portes de Syracuse, échoua dans la tentative qu'il fit pour obtenir d'être admis et fut forcé de se retirer; alors, avec sa petite armée, il s'avança par l'intérieur de l'île jusqu'à Sélinonte démantelée, dont il prit possession. Il s'y établit comme chef d'une nouvelle colonie, réunit autant qu'il put des habitants chassés (dont quelques-uns étaient probablement revenus déjà avec Empediôn) et appela beaucoup de nouveaux colons d'autres endroits. Relevant une portion des fortifications démolies, il se trouva graduellement renforcé par un si grand nombre de nouveaux venus, qu'il eut sous ses ordres un corps de six mille hoplites d'élite, — indépendamment sans doute d'autres soldats de mérite inférieur. Avec ces troupes, il commença à envahir les établissements carthaginois dans le voisinage, Motyê et Panormos (1). Après avoir défait les forces de l'une et de l'autre en rase campagne, il porta ses ravages avec succès sur leurs territoires et acquit un butin considérable. Les Carthaginois n'avaient pas en ce moment de troupes en Sicile; car leur immense armée de l'année précédente n'avait consisté qu'en mercenaires levés pour l'occasion et licenciés ensuite.

Ces événements excitèrent une vive sensation dans toute la Sicile (408-407 av. J.-C.). La valeur d'Hermokratès, qui

(1) Diodore, XIII, 63.

avait rétabli Sélinonte et vaincu les Carthaginois à l'endroit même où ils s'étaient trouvés récemment avec des forces effrayantes, était mise en contraste avec les actes honteux de Dioklès à Himera. Dans les assemblées publiques à Syracuse, cet argument, combiné avec l'injuste sentence par laquelle Hermokratès avait été banni, était énergiquement présenté par ses partisans; il produisit une sorte de réaction en sa faveur, et un effet plus grand encore en déshonorant son rival Dioklès. Apprenant que le courant de l'opinion syracusaine tournait de son côté, Hermokratès fit de nouveaux préparatifs pour son retour, et il eut recours à un nouveau stratagème dans le dessein d'aplanir la difficulté. Il se rendit de Sélinonte à l'emplacement ruiné d'Himera, se fit indiquer l'endroit où les troupes syracusaines avaient essuyé leur défaite meurtrière, et réunit les ossements de ses concitoyens qui avaient été tués et qui (ou plutôt les corps non ensevelis) doivent être restés sur le sol pendant près de deux ans sans être l'objet d'aucune attention. Après avoir placé ces ossements sur des chariots richement décorés, il se mit en marche avec ses forces et les transporta à travers l'île depuis Himera jusqu'à la frontière syracusaine. Là, il s'arrêta comme exilé, jugeant convenable de montrer à ce moment du respect pour la loi, — bien que dans sa tentative précédente il fût arrivé jusqu'aux portes mêmes de la cité, sans aucun scrupule de ce genre. Mais il envoya en avant quelques amis avec les chariots et les ossements, en les offrant aux citoyens pour qu'ils fussent honorés des cérémonies funèbres convenables. Leur arrivée fut le signal d'une violente discussion de parti et d'une explosion de mécontentement aggravé contre Dioklès, qui avait laissé les corps sans sépulture sur le champ de bataille. « C'était à Hermokratès (disaient ses partisans) et à ses vaillants efforts contre les Carthaginois qu'on devait de recouvrer ces restes des guerriers tués et l'occasion de leur rendre les derniers devoirs. Que les Syracusains, après avoir régulièrement accompli ces obsèques, témoignent leur reconnaissance à Hermokratès par un vote de rétablissement, et leur mécontentement contre Dioklès par une sentence de bannis-

sement (1). » Dioklês, avec ses partisans, se trouva ainsi placé dans une situation très-désavantageuse. En s'opposant au rétablissement d'Hermokratês, il jugea nécessaire de s'opposer aussi à la proposition d'accueillir et d'enterrer les ossements des guerriers tués. Alors les sentiments du peuple se tournèrent violemment contre lui ; les ossements furent reçus et enterrés en présence de tous les citoyens remplis de respect; et le sentiment réactionnaire fut si fort en général, que les partisans d'Hermokratês firent triompher leur proposition de bannissement contre Dioklês. Mais, d'autre part, ils ne purent réussir à obtenir le rétablissement d'Hermokratês lui-même. Ce dernier avait manifesté ses desseins d'une manière si palpable, en essayant, peu de mois auparavant, de pénétrer de force dans la cité par surprise et en se présentant actuellement à la frontière avec des forces armées sous son commandement, — que l'admettre de nouveau n'eût été rien moins que livrer de propos délibéré la liberté de la cité à un despote (2).

Ayant échoué dans ce stratagème bien combiné pour obtenir un vote d'acquiescement, Hermokratês vit que son retour ne pourrait être effectué à ce moment que par la force ouverte (408-407 av. J.-C.). Il se retira donc de la frontière syracusaine, n'ajournant toutefois ses projets d'attaque armée que jusqu'à l'instant où ses amis dans la cité pourraient lui fournir une occasion convenable. Nous voyons clairement que la récente manœuvre avait beaucoup fortifié son propre parti à l'intérieur et affaibli ses adversaires. Ce qui le prouvera, c'est le bannissement de Dioklês, auquel ne succéda probablement aucun autre chef d'influence égale. Après un certain intervalle, les partisans d'Hermokratês combinèrent un plan qu'ils crurent praticable, pour l'admettre de nuit dans la cité. Prévenu par eux, il partit de Sélinonte à la tête de trois mille soldats, traversa le terri-

(1) Diodore, XIII, 63, 75.

(2) Diodore, XIII, 75. Καὶ ὁ μὲν Διοκλῆς ἐφυγαδεύθη, τὸν δὲ Ἑρμοκράτην οὐδ' ὡς προσεδέξαντο · ὑπώπτευον γὰρ τὴν τἀνδρὸς τόλμαν, μή ποτε τυχὼν ἡγεμονίας ἀναδείξῃ ἑαυτὸν τύραννον.

toire de Gela (1) et arriva pendant la nuit à l'endroit convenu, près de la porte d'Achradina. Vu la rapidité de sa marche, il n'avait que peu de troupes avec lui, le corps principal n'ayant pas pu suivre. Toutefois, avec ce petit nombre d'hommes, il s'approcha sans retard de la porte, qu'il trouva déjà en possession de ses amis, qui probablement (comme Pasimêlos à Corinthe) (2) avaient attendu une nuit dans laquelle ils devaient être postés comme sentinelles. Maître de la porte, Hermokratês, bien que ses partisans de l'intérieur l'eussent rejoint en armes, jugea prudent d'ajourner une attaque décisive jusqu'à l'arrivée de ses forces principales. Mais, pendant cet intervalle, les autorités syracusaines de la cité, informées de ce qui s'était passé, réunirent toute leur force militaire dans l'Agora et ne perdirent pas de temps pour tomber sur la troupe des agresseurs. Après un combat acharné des deux côtés, ces derniers furent complétement vaincus et Hermokratês lui-même fut tué avec une portion considérable de ses partisans. Les autres ayant pris la fuite, on rendit contre eux une sentence de bannissement. Toutefois, plusieurs des blessés furent déclarés comme morts par leurs parents, afin qu'ils pussent éviter d'être compris dans cette condamnation (3).

---

(1) Diodore, XIII, 75. Ὁ μὲν οὖν Ἑρμοκράτης τότε τὸν καιρὸν οὐχ ὁρῶν εὔθετον εἰς τὸ βιάσασθαι, πάλιν ἀνεχώρησεν εἰς Σελινοῦντα. Μετα δέ τινα χρόνον, τῶν φιλων αὐτὸν μεταπεμπομένων, ὥρμησε μετὰ τρισχιλίων στρατιωτῶν καὶ πορευθεὶς διὰ τῆς Γελῴας, ἧκε νυκτὸς ἐπὶ τὸν συντεταγμένον τόπον.

(2) Xenoph. Hellen. IV, 4, 8.

(3) Diodore, XIII, 75.

Xénophon (Hellen. I, 3, 13) dit qu'Hermokratês, ἤδη φεύγων ἐκ Συρακουσῶν, était du nombre de ceux qui accompagnèrent Pharnabazos avec les députés destinés à aller à Suse, mais qui n'allèrent que jusqu'à Gordion en Phrygia, et furent détenus par Pharnabazos (à la requête de Cyrus) pendant trois ans. Cela doit avoir été dans l'année 407 avant J.-C. Or je ne puis concilier ce fait avec les actes d'Hermokratês tels que les décrit Diodore : son arrivée à la Sicilienne Messênê; — ses exploits près de Sélinonte; — ses diverses tentatives pour obtenir son rétablissement dans Syracuse, — événements qui ont dû se passer en 408-407 avant J.-C., et qui aboutirent à la mort d'Hermokratês.

Il me semble impossible que la personne mentionnée par Xénophon comme accompagnant Pharnabazos dans l'intérieur puisse avoir été l'éminent Hermokratês. Était-ce un autre personnage du même nom, — ou Xénophon a-t-il été mal informé, — c'est ce que je ne prendrai pas sur moi de décider. Il

C'est ainsi que périt un des plus énergiques d'entre les citoyens syracusains, homme qui n'accomplit pas moins de choses comme défenseur de son pays contre des ennemis étrangers, qu'il ne se montra lui-même dangereux comme formidable ennemi de ses libertés intérieures. Il semblerait, autant que nous pouvons le reconnaître, que la tentative qu'il fit pour se faire maître de son pays fut puissamment secondée et qu'elle aurait bien pu réussir. Mais il lui manqua cet appui accidentel provenant d'embarras et de dangers actuels dans les relations étrangères de la cité, circonstances qui, comme nous le verrons, favorisèrent, deux ans plus tard, d'une manière si efficace, les projets ambitieux de Denys.

Denys, — pour la génération qui vint ensuite, le nom le plus formidable du monde grec, — apparaît en ce moment pour la première fois dans l'histoire. C'était un jeune Syracusain sans considération du côté de la famille ou de la position, et qu'on représente même comme étant de basse naissance et adonné à d'humbles occupations, en qualité de scribe ou secrétaire, ce qui était considéré comme une fonction subordonnée, bien qu'essentielle (1). Il était fils d'Hermokratès, — qui n'était pas cet éminent personnage dont nous venons de raconter la mort, mais une autre personne du même nom; et nous ne savons pas s'il existait une parenté entre les deux (2). Il est extrêmement probable qu'il possédait des capacités et une instruction littéraires, puisqu'on

---

y eut réellement deux Syracusains contemporains portant le même nom: car le père de Denys le despote se nommait Hermokratès.

Polybe (XII, 25) dit qu'Hermokratês combattit avec les Lacédæmonieus à Ægospotami. Il désigne l'éminent général de ce nom, qui toutefois ne peut avoir été à Ægospotami dans l'été ou l'automne de 405 avant J.-C. Il y a quelque erreur dans l'assertion de Polybe; mais je ne sais comment l'expliquer.

(1) Diodore, XIII, 96; XIV, 66. Isokrate, Or. V, Philipp. s. 73, — Denys, πολλοσίος ὢν Συρακοσίων καὶ τῷ γένει καὶ τῇ δόξῃ καὶ τοῖς ἄλλοις ἅπασιν, etc.

Démosthène, adv. Leptin. p. 506, s. 178. Γραμματέως, ὥς φασι, etc. Polybe (XV, 35) : Ἐκ δημοτικῆς καὶ ταπεινῆς ὑποθέσεως ὁρμηθείς, etc. Cf. Polyen, V, 2, 2.

(2) Xénoph. Hellen. II, 2, 24. Διονύσιος ὁ Ἑρμοκράτους. Diodore, XIII, 91.

nous parle de lui dans la suite comme d'un compositeur d'odes et de tragédies; et il est certain qu'il se distingua dans tous les talents propres à l'action militaire, — la bravoure, la force, la rapidité du discernement. Dans la présente occasion, il épousa avec zèle le parti d'Hermokratès et fut un de ceux qui prirent les armes dans la cité en sa faveur. Après s'être distingué dans la bataille et avoir reçu plusieurs blessures, il fut du nombre de ceux que leurs parents firent passer pour morts (1). De cette manière, il échappa à la sentence de bannissement rendue contre les survivants. Et lorsque, après un certain temps, quand il fut guéri de ses blessures, on le produisit comme vivant d'une manière inattendue, — nous pouvons présumer que ses adversaires et les principaux personnages de la cité le laissèrent tranquille, ne jugeant pas qu'il fût nécessaire de rouvrir une enquête politique au sujet de faits déjà passés et accomplis. Il resta ainsi dans la cité, signalé par son audace et son adresse au parti d'Hermokratès, comme la personne la plus capable de relever le manteau et de reprendre les desseins antipopulaires de leur dernier chef. On verra bientôt comment les chefs de ce parti concoururent à l'élever.

Cependant la condition intérieure de Syracuse fut fort affaiblie par cette division (407 av. J.-C.). Bien que les trois tentatives particulières faites par Hermokratès pour pénétrer dans la cité de force ou par fraude eussent toutes échoué, elles avaient laissé toutefois derrière un corps formidable de mécontents, tandis que les adversaires aussi, le gouvernement populaire et ses chefs, avaient essentiellement perdu en puissance et en considération par le bannissement de Dioklès. Ce magistrat fut remplacé par Daphnæos et autres, dont nous ne savons rien, si ce n'est qu'on en parle comme d'hommes riches et représentant les sentiments des riches, — et qu'ils semblent n'avoir montré que peu de talent. Rien ne pouvait être plus malheureux que la faiblesse de Syracuse

(1) Diodore, XIII, 75.

dans cette conjoncture particulière ; car les Carthaginois, fiers de leurs récents succès à Sélinonte et à Himera, et piqués sans doute aussi de la représaille exercée subséquemment par Hermokratès sur leurs dépendances à Motyè et à Panormos, méditaient précisément alors une autre invasion en Sicile sur une échelle plus grande encore. Informés de leurs projets, les chefs syracusains envoyèrent à Carthage des députés faire des remontrances contre ces desseins et proposer la paix. Mais on ne put obtenir de réponse satisfaisante, et les préparatifs ne furent pas discontinués (1).

Le printemps suivant, l'orage qui se formait du côté de l'Afrique éclata avec une violence destructive sur cette île infortunée (406 av. J.-C.). Une armée mercenaire avait été réunie pendant l'hiver, plus grande que celle qui avait saccagé Sélinonte et Himera : trois cent mille hommes, selon Éphore ; — cent vingt mille, suivant Xénophon et Timée. Hannibal fut encore chargé du commandement ; mais ses raisons prédominantes de famille et de religion ayant été satisfaites par le grand sacrifice d'Himera, il s'excusa en alléguant son grand âge et ne fut déterminé à accepter ce devoir que quand son parent Imilkôn lui eut été adjoint comme collègue. Par leurs efforts combinés, l'immense armée d'Ibériens, d'insulaires de la Méditerranée, de Campaniens, de Libyens et de Numides fut réunie à Carthage, et tenue prête à être transportée par mer, dans une flotte de cent vingt trirèmes, avec pas moins de quinze cents transports (2). Pour protéger le débarquement, quarante trirèmes carthaginoises furent envoyées préalablement à la baie de Motyè. Les chefs syracusains, avec une énergie et une vigilance dignes d'éloges, dépêchèrent immédiatement le même nombre de trirèmes pour les attaquer, dans l'espérance d'arrêter par là l'arrivée ultérieure du grand armement. Elles furent victorieuses, détruisirent quinze des trirèmes carthaginoises et forcèrent les autres à

(1) Diodore, XIII, 79.

(2) Diodore, XIII, 80 ; Xénoph. Hellen. I, 5, 21.

retourner en Afrique : cependant leur but ne fut pas atteint, car Hannibal lui-même, s'avançant immédiatement avec cinquante autres trirèmes, obligea les Syracusains à se retirer. Bientôt après, le grand armement parut et débarqua sa multitude mélangée de guerriers barbares près du cap occidental de Sicile.

Grande fut l'alarme causée dans toute la Sicile par leur arrivée (406 av. J.-C.). Toutes les cités grecques ou se mirent alors à se préparer pour la guerre, ou poussèrent avec plus de vigueur des équipements commencés antérieurement, vu qu'elles semblent avoir eu quelque connaissance préalable du dessein de l'ennemi. Les Syracusains envoyèrent demander de l'aide tant aux Grecs siciliens qu'à Sparte. Toutefois on ne devait guère en attendre de cette dernière cité, car elle consacrait à ce moment tous ses efforts à poursuivre la guerre contre Athènes; on était en effet dans l'année où commandait Kallikratidas et où se livra la bataille des Arginusæ.

De tous les Grecs siciliens, les Agrigentins étaient à la fois les plus effrayés et les plus activement occupés. Ayant les même limites que Sélinonte sur leur frontière occidentale et prévoyant que le premier choc de l'invasion tomberait sur eux, ils se mirent immédiatement à rentrer dans leurs murs ce qu'ils possédaient au dehors, aussi bien qu'à accumuler un fonds de provisions pour endurer un blocus. Ils firent venir Dexippos, Lacédæmonien alors à Gela, en qualité de commandant d'un corps de mercenaires pour la défense de cette ville, et ils l'engagèrent à leur service, avec quinze cents hoplites, renforcés par huit cents de ces Campaniens qui avaient servi avec Hannibal à Himera, mais qui l'avaient quitté mécontents (1).

Agrigente était à cette époque au plus haut point de prospérité et de magnificence, prise séduisante pour tout envahisseur. Sa population était très-considérable; elle comprenait, suivant un rapport, vingt mille citoyens dans un

(1) Diodore, XIII, 81-84.

total collectif de deux cent mille habitants mâles, — citoyens, metœki et esclaves; suivant un autre rapport, un total collectif non inférieur à huit cent mille personnes (1), chiffres non prouvés et auxquels on ne doit se fier qu'en ce sens qu'ils indiquent une cité très-populeuse. Située à un peu plus de deux mille (2 kilom. 1/4) de la mer et possédant un territoire spacieux parfaitement cultivé, surtout en vignes et en oliviers, Agrigente faisait un commerce lucratif avec la côte opposée d'Afrique, où à cette époque ne fleurissaient pas de pareilles plantations. Ses temples et ses portiques, — en particulier le vaste temple de Zeus Olympios, — ses statues et ses tableaux, — son abondance de chars et de chevaux, — ses fortifications, — ses égouts, — son lac artificiel de près d'un mille de circonférence, abondamment pourvu de poissons, — toutes ces richesses la mettaient de pair avec les plus magnifiques cités du monde hellénique (2). Des nombreux prisonniers faits lors de la défaite des Carthaginois près d'Himera, soixante-dix années auparavant, une proportion très-considérable était échue par le sort aux Agrigentins et avait été employée par eux à des travaux publics contribuant à l'avantage ou à l'embellissement de la cité (3). L'hospitalité des citoyens opulents, — Gellias, Antisthenès et autres, — allait même jusqu'à la profusion. Le territoire environnant était célèbre par sa race de chevaux (4), que les riches Agrigentins dressaient et équipaient à l'envi les uns des autres en vue des courses des chars. Aux derniers jeux Olympiques qui précédèrent immédiatement cette fatale invasion carthaginoise (c'est-à-dire dans la quatre-vingt-treizième Olympiade, — 408 av. J.-C.), l'Agrigentin Exænetos remporta le prix à une course de chars. A son retour en Sicile après sa victoire, il fut reçu par un grand nombre de ses amis, qui l'escortèrent jusque chez lui en procession avec trois cents chars, traînés chacun par

(1) Diogène Laërce, VIII, 63.

(2) Diodore, XIII, 81-84; Polybe, IX, 7.

(3) Diodore, XI, 25.

(4) Virgile, Æneid. III, 704.

une paire de chevaux blancs et appartenant tous à des Agrigentins indigènes. Quant à la fête par laquelle l'opulent Antisthenès célébra les noces de sa fille, on nous en fait un récit presque fabuleux. Au milieu de ces richesses et de ce luxe, il n'est pas surprenant d'apprendre que les durs devoirs des exercices du soldat étaient imparfaitement observés et qu'on permettait aux citoyens de garde des licences très-peu compatibles avec un service militaire efficace.

Telle était Agrigente en mai 406 avant J.-C., quand Hannibal et Imilkôn approchaient avec leur puissante armée. Toutefois, leurs premières propositions n'eurent pas un caractère hostile. Ils invitèrent les Agrigentins à entrer dans une alliance avec Carthage, ou, si cette idée ne leur agréait pas, en tout cas de rester neutres et en paix. Les deux propositions furent rejetées (1).

Outre qu'ils avaient pris des engagements avec Gela et Syracuse, les Agrigentins avaient encore une confiance, non déraisonnable, dans la force de leurs murs et de leur situation. Agrigente avec sa citadelle était placée sur un agrégat de collines calcaires, immédiatement au-dessus du confluent de deux fleuves, venant tous deux du nord, le fleuve Akragas à l'est et au sud de la cité, et l'Hypsas à l'ouest. De cet agrégat de collines, séparées les unes des autres par des ouvertures et des vallées, la moitié septentrionale est la plus élevée, étant à environ 330 mètres au-dessus du niveau de la mer; — la moitié méridionale est moins haute. Mais de tous les côtés, excepté au sud-ouest, ces collines s'élèvent par une pente escarpée; du côté de la mer, elles surgissent immédiatement de la plaine, présentant ainsi une belle vue aux vaisseaux qui longent la côte. Tout l'ensemble de l'agrégat de hauteurs était entouré d'un mur continu, construit autour de la pente, et dans quelques parties taillé dans le roc massif. La ville d'Agrigente était située dans la moitié méridionale de l'enceinte de murs. La citadelle, qui en était séparée par un ravin, et accessible seulement par

(1) Diodore, XIII, 85.

une seule montée étroite, était sur la colline nord-est : c'était le trait le plus remarquable de la place; on l'appelait l'Athenæon, et elle était ornée par les temples d'Athênê et de Zeus Atabyrios. Dans la plaine, au pied du mur méridional de la cité, se trouvaient les tombeaux agrigentins (1).

Renforcés par huit cents mercenaires campaniens, outre les quinze cents autres auxiliaires amenés de Gela par Dexippos, les Agrigentins attendirent avec confiance l'attaque contre leurs murs, qui étaient non-seulement dans un état beaucoup meilleur que ceux de Sélinonte, mais encore inaccessibles à des machines de siége ou à des tours mobiles, excepté dans une seule partie du côté sud-ouest. Ce fut là qu'Hannibal, après avoir reconnu tout le tour de la ville, commença son attaque. Mais après s'être battu ferme sans succès pendant un jour, il fut forcé de se retirer à la nuit tombante; et même il perdit son train de siége, qui fut brûlé pendant la nuit par les assiégés, qui firent une sortie (2). Renonçant à de nouvelles tentatives sur ce point, Hannibal ordonna alors à ses troupes de démolir les tombeaux qui se trouvaient en grande quantité sur le côté bas ou méridional de la cité, et dont beaucoup, en particulier celui du despote Therôn, étaient d'une grandeur remarquable. Par cette mesure il comptait se procurer des matériaux suffisants pour ériger d'immenses levées, égales en hauteur au mur méridional, et suffisamment rapprochées de ce mur pour servir à un assaut. Sa nombreuse armée avait déjà fait un progrès considérable dans la démolition de ces tombes, et

(1) Voir au sujet de la Topographie d'Agrigente, — Seyfert Akragas, p. 21, 23, 40 (Hamburg, 1845).

La ville moderne de Girgenti est sur une des collines de ce vaste agrégat qui est couvert de masses de ruines et autour duquel on peut reconnaître distinctement les traces des anciens murs avec des restes considérables de ces mêmes murs dans quelques endroits particuliers.

Cf. Polybe, I, 17; IX, 27.

Pindare appelle la ville ποταμίᾳ τ' Ἀκράγαντι, — Pyth. VI, 6; ἱερὸν οἴκημα ποταμοῦ, — Olymp. II, 10.

(2) Diodore, XIII, 85.

Nous lisons dans Polyen (V, 10, 4) un stratagème par lequel Imilkôn entraîna, dit-on, les Agrigentins, au moment d'une de leurs sorties, dans une poursuite imprudente par une fuite simulée, et leur fit essuyer ainsi une sérieuse défaite.

était occupée à abattre le monument de Therôn, quand elle fut arrêtée dans son travail par la foudre qui tomba sur elle. Cet événement fut suivi de terreurs religieuses qui se répandirent soudainement dans le camp. Les prophètes déclarèrent que la violation des tombes était un acte criminel et sacrilége. Toutes les nuits les spectres de ceux dont on avait profané les tombes apparaissaient, à la grande terreur des soldats de garde, tandis que la colère des dieux se manifesta par une violente maladie pestilentielle. Un grand nombre de soldats périrent; Hannibal lui-même fut une des victimes, et même, parmi ceux qui échappèrent à la mort, beaucoup furent mis hors d'état de servir activement par la détresse et la souffrance. Imilkôn fut forcé d'apaiser les dieux et de calmer les angoisses des troupes par une supplication solennelle suivant les rites carthaginois. Il sacrifia à Kronos un enfant, ce que l'on considérait comme la plus propitiatoire de toutes les offrandes, et il jeta dans la mer une quantité d'animaux comme victimes offertes à Poseidôn (1).

Ces cérémonies religieuses calmèrent les terreurs de l'armée et modérèrent ou furent supposées avoir modéré la maladie; de sorte qu'Imilkôn, tout en renonçant à s'occuper davantage des tombes, put reprendre ses attaques et ses assauts contre les murs, bien que sans aucun succès considérable. Il endigua aussi le fleuve occidental de l'Hypsas, de manière à tourner son cours contre le mur; mais cette manœuvre ne produisit aucun effet. Ses opérations furent bientôt interrompues par l'arrivée d'une armée puissante qui alla de Syracuse, sous Daphnæos, au secours d'Agrigente. Renforcée en route par les forces militaires de Kamarina et de Gela, elle montait à trente mille fantassins et à cinq mille chevaux en arrivant au fleuve Himera, frontière orientale du territoire agrigentin; tandis qu'une flotte de trente trirèmes syracusaines longeait la côte pour seconder ses efforts. Comme ces troupes approchaient de la ville,

(1) Diodore, XIII, 86.

Imilkôn expédia contre elles un corps d'Ibériens et de Campaniens (1), qui cependant, après un combat acharné, furent complétement défaits et refoulés sur le camp carthaginois, près de la cité, où ils se trouvèrent sous la protection du gros de l'armée. Daphnæos, après s'être assuré la victoire et avoir fait essuyer à l'ennemi des pertes sérieuses, s'appliqua à empêcher ses troupes d'abandonner leurs rangs dans l'ardeur de la poursuite, craignant qu'Imilkôn avec le corps principal ne profitât de ce désordre pour changer la fortune de la journée, — comme cela était arrivé dans la terrible défaite subie devant Himera trois années auparavant. On laissa ainsi les Ibériens en déroute regagner le camp. En même temps les Agrigentins, observant des murailles, avec de joyeux transports, la fuite de leurs ennemis, pressèrent vivement leurs généraux de les conduire et d'exécuter une sortie immédiate, afin d'achever ainsi la destruction des fugitifs. Mais les généraux furent inflexibles en résistant à cette demande; ils pensaient que la ville elle-même serait ainsi privée de ses défenseurs, et qu'Imilkôn pourrait saisir l'occasion de l'attaquer avec le gros de son armée, alors qu'il n'y aurait pas de forces suffisantes pour le repousser. Les Ibériens défaits parvinrent ainsi à rentrer dans le camp principal, sans être poursuivis par les Syracusains, ni empêchés, quand ils passaient près des murs d'Agrigente, par la population de l'intérieur.

Bientôt Daphnæos avec son armée victorieuse atteignit Agrigente et rejoignit les citoyens qui accouraient en foule, avec le Lacédæmonien Dexippos, au-devant de lui pour le recevoir. Mais la joie de la réunion et les félicitations réci-

(1) Diodore, XIII, 87.
Il paraît qu'une éminence à quelque distance d'Agrigente porte encore le nom de *Il Campo Cartaginese*, ce qui pourrait faire présumer qu'elle fut jadis occupée par les Carthaginois. Évidemment, les troupes envoyées par Imilkôn pour aller à la rencontre de Daphnæos et le repousser ont dû se poster à l'est d'Agrigente, côté par lequel approchait l'armée syracusaine de secours. Seyfert (Akragas, p. 41) conteste ce point et suppose qu'ils ont dû être sur le côté *occidental*; il est trompé par l'analogie du siége romain en 262 avant J. C., quand l'armée carthaginoise de secours sous Hannon venait par l'ouest d'Hêrakleia (Polyb. I, 19).

proques à l'occasion de la récente victoire furent fatalement empoisonnées par l'indignation générale que causa la retraite des Ibériens défaits qu'on avait laissé échapper sans les inquiéter : on accusait la négligence, la lâcheté, la corruption (allait-on jusqu'à dire) des généraux, — d'abord des généraux syracusains, ensuite des Agrigentins. On dit à ce moment peu de chose contre les premiers, bien qu'on tînt beaucoup de choses en réserve, comme nous l'apprendrons bientôt. Mais quant aux seconds, le mécontentement de la population agrigentine éclata d'une manière instantanée et impétueuse. Une assemblée publique étant tenue sur-le-champ, les généraux agrigentins, au nombre de cinq, furent mis en accusation. Parmi de nombreux orateurs qui les dénoncèrent comme coupables de trahison, le plus violent de tous fut le Kamarinæen Menès, — lui-même l'un des chefs, vraisemblablement, du contingent kamarinæen de l'armée de Daphnæos. Le concours de Menès, qui apportait aux Agrigentins une pleine sanction de leurs sentiments, les porta à un tel point de fureur, que les généraux, quand ils en vinrent à se défendre, ne trouvèrent aucune sympathie dans l'auditoire, qui ne se montra pas disposé à les écouter. Quatre d'entre eux furent lapidés et mis à mort sur-le-champ; le cinquième, Argeios, fut épargné seulement à cause de sa jeunesse; et même le Lacédæmonien Dexippos fut sévèrement blâmé (1).

Jusqu'à quel point, eu égard à ces actes, les généraux étaient-ils réellement coupables, ou dans quelle mesure leur défense eût-elle été valable, si on l'eût écoutée équitablement, — c'est ce que nos maigres informations ne nous permettent pas de déterminer. Mais il est certain que l'arrivée des Syracusains victorieux à Agrigente changea complétement la position relative des affaires. Au lieu de donner de nouveaux assauts aux murailles, Imilkôn fut attaqué dans son camp par Daphnæos. Toutefois le camp était assez

(1) Diodore, XIII, 87.
La jeunesse d'Argeios, combinée avec le fait qu'il avait un commandement élevé, nous fait plutôt croire qu'il était de naissance noble; cf. Thucyd. VI, 38, — le discours d'Athenagoras.

fortifié pour repousser toute tentative, et le siége, à partir de ce moment, ne devint qu'un blocus; lutte de patience et de privations entre la cité et les assiégeants, qui dura sept ou huit mois à partir du commencement du siége. D'abord Daphnæos, avec ses propres forces réunies à celles des Agrigentins, fut assez fort pour harceler les Carthaginois et intercepter leurs provisions, de sorte que la plus grande détresse commença à régner dans leur armée. Les mercenaires campaniens allèrent jusqu'à se soulever; ils affluèrent autour de la tente d'Imilkôn, en demandant des provisions à grands cris et en menaçant de déserter; le général ne put les apaiser qu'en leur promettant les coupes à boire d'or et d'argent des principaux Carthaginois qui l'entouraient (1); outre ces promesses, il les pria de vouloir attendre encore quelques jours. Pendant ce court intervalle, il médita et exécuta un coup hardi pour obtenir du soulagement. C'était surtout de Syracuse que les provisions venaient par mer aux Syracusains et aux Agrigentins; on attendait à ce moment de cette ville un convoi considérable de navires de provisions, sous l'escorte de quelques trirèmes syracusaines. Informé de leur approche, Imilkôn fit sortir silencieusement de Motyè et de Panormos quarante trirèmes carthaginoises, avec lesquelles il attaqua soudainement le convoi syracusain, qui ne s'attendait nullement à une pareille surprise. Huit trirèmes syracusaines furent détruites, les autres furent jetées à la côte, et toute la flotte de transports tomba entre les mains d'Imilkôn. L'abondance et la satisfaction régnèrent alors dans le camp des Carthaginois, tandis que la détresse et avec elle le mécontentement passèrent à

(1) Il est encore fait mention, soixante-cinq ans plus tard, dans la description de la guerre de Timoleôn contre les Carthaginois, — de l'abondance de coupes à boire d'or et d'argent, et de riches ornements personnels qu'emportaient les Carthaginois indigènes quand ils servaient en guerre (Diod., XVI, 81: Plut., Timol. c. 28. 29). Il y avait un corps choisi de Carthaginois, — un bataillon sacré, — mentionné dans ces temps plus récents, composé de 2,500 hommes de bravoure distinguée aussi bien que de position éminente dans la cité (Diodore, XVI. 80; XX, 10).

Agrigente. Les mercenaires campaniens au service de Dexippos commencèrent à se révolter, se plaignant à lui de leur condition. Peut-être avait-il été alarmé et dégoûté de la violente manifestation des Agrigentins contre leurs généraux, s'étendant en partie à lui-même aussi. En tout cas, il ne montrait pas de zèle pour la défense, et on le soupçonna même d'avoir reçu des Carthaginois un présent de quinze talents. Il dit aux Campaniens qu'Agrigente n'était plus tenable faute de provisions; alors ils se retirèrent immédiatement et se mirent en marche pour Messênê, affirmant que le temps stipulé pour leur séjour était expiré. Ce départ frappa tout le monde de découragement. Les généraux agrigentins ordonnèrent immédiatement une enquête, afin de s'assurer de la quantité de provisions qui restaient encore dans la cité. Après avoir fait la pénible découverte qu'il n'en restait que très-peu, ils prirent la résolution de faire évacuer la cité par sa population la prochaine nuit (1).

Une nuit suivit, même plus remplie de misère et de désolation que celle qui avait vu la fuite de Dioklês et des habitants d'Himera de leur cité natale. On peut s'imaginer peu de scènes plus déplorables que celle de la vaste population d'Agrigente, obligée de sortir à la hâte de ses portes pendant une nuit de décembre, comme seule chance qui lui restât d'échapper à la famine ou à l'épée d'un ennemi sans pitié. La route de Gela fut couverte par une foule éperdue, des deux sexes et de tout âge et de toute condition, confondue dans un sort indistinct de souffrance. On ne pouvait songer à conserver ni biens ni possessions auxquels on attachait du prix. Heureux étaient ceux qui pouvaient sauver leur vie; car il y en eut beaucoup qui furent laissés derrière, parce qu'ils étaient affaiblis ou réduits à l'immobilité par le désespoir. Peut-être çà et là un citoyen, combinant la force personnelle d'Æneas avec sa piété filiale, a-t-il pu emporter sur ses épaules son père âgé avec ses dieux domestiques; mais, en général, les vieillards, les malades et les

(1) Diodore, XIII, 88.

impotents, tous ceux qui étaient d'un âge trop tendre ou trop avancé pour suivre une fuite précipitée, furent nécessairement abandonnés. Quelques-uns restèrent et se tuèrent, refusant même de survivre à la perte de leurs foyers et à la destruction de leur cité; d'autres, parmi eux l'opulent Gellias, s'en remirent à la protection des temples, mais avec peu d'espoir d'y trouver leur salut. L'aube du matin montra à Imilkôn des murailles sans gardes, une cité abandonnée, et une misérable population d'exilés se pressant dans une fuite désordonnée sur la route de Gela.

Toutefois ces fugitifs trouvèrent dans les soldats syracusains et agrigentins une arrière-garde suffisante pour éloigner la torture aggravée d'une poursuite. Mais l'armée carthaginoise eut assez à faire en s'emparant de la proie non défendue qui se présentait à ses yeux. Les soldats se précipitèrent sur la ville avec la fureur d'hommes qui avaient lutté et souffert devant ses murs pendant huit mois. Ils saccagèrent les maisons, tuèrent toutes les personnes vivantes qui y étaient restées, et trouvèrent assez de butin pour rassasier même un appétit dévorant. Les temples aussi bien que les demeures privées furent également dépouillés, de sorte que ceux qui y avaient cherché un asile devinrent victimes comme les autres; sort que Gellias évita seulement en mettant le feu au temple dans lequel il était et en périssant sous ses ruines. Les grands ornements et trophées publics de la cité, — le taureau de Phalaris avec les statues et les tableaux les plus précieux, furent préservés par Imilkôn et envoyés à Carthage pour décorer la ville (1). Tout en livrant les maisons d'Agrigente à un sac complet, il les laissa encore debout, et les fit servir comme quartiers d'hiver pour reposer ses soldats, après les misères d'un siége de huit mois. Les malheureux fugitifs agrigentins trouvèrent d'abord à Gela un abri et une hospitalité bienveillante; de là ils furent transférés plus tard à Leontini, avec la permission des Syracusains.

(1) Diodore, XIII, 89, 90.

J'ai décrit, autant que le récit de Diodore nous permet de la connaître, cette portion importante et tragique de l'histoire sicilienne; préface appropriée au long despotisme de Denys. Il est évident que les sept ou huit mois (le premier de ces nombres est attesté par Xénophon, le second est donné par Diodore) du siége ou blocus ont dû renfermer des choses de la plus grande importance qui ne sont pas mentionnées, et que même nous sommes très-imparfaitement instruits des principales circonstances qui amenèrent la prise de la cité. Mais bien que nous ne puissions en comprendre complétement les causes, les effets en sont aisés à apprécier. Ils furent effrayants et déchirants à l'extrême (406 av. J.-C.). Quand on s'aperçut alors que l'orage qui avait renversé Sélinonte et Himera avait étendu sa désolation jusqu'à une cité bien plus remarquable, comptant parmi les plus opulentes et les plus populeuses du monde grec, — quand on vit la population agrigentine qui survivait, comprenant femmes et enfants, et les grands propriétaires de chars dont les noms étaient enregistrés comme vainqueurs à Olympia, confondus tous dans un sort commun sans demeures, en fuite et privés de tout, — quand l'armée victorieuse et ses commandants prirent leurs quartiers dans les maisons abandonnées, prêts à pousser plus loin leurs conquêtes après un hiver de repos, — il n'y eut guère de Grec en Sicile qui ne tremblât pour sa vie et pour ses biens (1). Plusieurs d'entre eux cherchèrent un abri à Syracuse, tandis que d'autres quittèrent même l'île complétement et émigrèrent en Italie.

Au milieu de tant d'angoisses, d'humiliation et de terreur, il s'éleva des plaintes bruyantes contre la conduite des généraux syracusains sous le commandement desquels le désastre était survenu. Le blâme qui avait été jeté sur eux auparavant, pour n'avoir pas poursuivi avec vigueur les Ibériens défaits, fut renouvelé alors, et dix fois aggravé par le malheur subséquent. On attribua à leur incapacité la prise d'Agrigente,

(1) Diodore, XIII, 91.

et apparemment non sans cause réelle. Car la ville était assez fortement située pour défier un assaut, et ne pouvait être prise que par blocus; or nous ne discernons pas d'obstacles suffisants pour empêcher les généraux syracusains de se procurer de nouveaux vivres; et il semble clair que la surprise des navires de provisions syracusains aurait pu être prévenue par des précautions convenables; et c'est sur cette surprise que roulait toute la question, entre la famine dans le camp carthaginois et la famine dans Agrigente (1). La capacité de Dexippos et des autres généraux en défendant Agrigente (suivant la description de Diodore) est tristement inférieure à la vigueur et à l'habileté déployées par Gylippos devant Syracuse, comme le raconte Thucydide. Et nous ne pouvons guère nous étonner que des hommes plongés dans la plus profonde misère, comme les Agrigentins, — ou dans une alarme extrême, comme les autres Grecs siciliens, — aient regardé ces généraux, incapables ou traîtres, comme la cause de la ruine.

Un pareil état de sentiment, dans des circonstances ordinaires, aurait conduit à la condamnation des généraux et à la nomination d'autres, sans amener guère d'autre résultat. Mais il eut une portée beaucoup plus grave, quand il se combina avec la situation actuelle des partis à Syracuse. Le parti d'Hermokratès, celui de l'opposition, repoussé l'année précédente avec la perte de son chef, sans toutefois être écrasé, reparut à ce moment plus formidable que jamais. sous un nouveau chef plus agressif même qu'Hermokratès.

Dans toute l'histoire, l'ancienne aussi bien que la moderne, une défaite et des embarras dans les relations étrangères ont été des causes fécondes de changement dans le gouvernement intérieur. Ces auxiliaires avaient manqué au succès d'Hermokratès l'année précédente; mais des alarmes de toute sorte menaçaient actuellement la cité à un degré terrible, et quand la première assemblée syracusaine

(1) Diodore, XIII, 88. Xénophon confirme l'assertion de Diodore, qui dit qu'Agrigente fut prise par famine (Hellenica, I, 5, 21; II, 2, 21).

fut convoquée au retour d'Agrigente, il régna un morne silence (1), comme dans la mémorable description faite par Démosthène de l'assemblée athénienne tenue immédiatement après la prise d'Elateia (2). Les généraux avaient perdu la confiance de leurs concitoyens; cependant personne ne se mettait en avant, dans une conjoncture pleine de dangers, et n'osait se charger de leur devoir, en donnant un bon conseil pour la conduite future de la guerre. Le moment était venu pour le parti d'Hermokratês de tendre ses piéges afin de renverser le gouvernement. Denys, bien que jeune et d'humble naissance, fut adopté comme chef par suite de cette audace et de cette bravoure qu'il avait même déjà montrées, tant dans le combat soutenu avec Hermokratês que dans les batailles contre les Carthaginois. Hipparinos, Syracusain d'une riche famille, qui s'était ruiné par de folles dépenses, était impatient de refaire sa fortune en secondant l'élévation de Denys au despotisme (3); Philistos (l'historien subséquent de Syracuse), riche, jeune et capable, épousa ardemment la même cause; et sans doute d'autres personnes d'importance, anciens partisans d'Hermokratês et autres, se mirent en avant comme fauteurs de la conspiration. Mais elle fut dès le commencement, ou elle devint bientôt un mouvement organisé dans le dessein de mettre le sceptre entre les mains de Denys, auquel tous les autres, bien que plusieurs d'entre eux eussent beaucoup plus de fortune et d'importance, servirent seulement de gardes et d'auxiliaires.

Au milieu du silence et de l'inquiétude qui régnaient dans

(1) Diodore, XIII, 91.

(2) Démosthène de Coronâ, p. 286, s. 220.

Cette comparaison est faite par M. Brunet de Presle, dans son excellent ouvrage historique (Recherches sur les établissements des Grecs en Sicile, part. II, s. 39, p. 219).

(3) Aristote, Politic. V, 5, 6. Γίνονται δὲ μεταβολαὶ τῆς ὀλιγαρχίας, καὶ ὅταν ἀναλώσωσι τὰ ἴδια, ζῶντες ἀσελγῶς· καὶ γὰρ οἱ τοιοῦτοι καινοτομεῖν ζητοῦσι, καὶ ἢ τυραννίδι ἐπιτίθενται αὐτοί, ἢ κατασκευάζουσιν ἕτερον· ὥσπερ Ἱππαρῖνος Διονύσιον ἐν Συρακούσαις.

Hipparinos était père de Diôn, dont il sera question plus longuement ci-après.

Dans sa vive sympathie pour Diôn, Platon attribue à Hipparinos une égalité de rang et d'importance avec Denys l'Ancien plus grande que ne la justifient les faits subséquents (Platon, Epistol. VIII, p. 353 A; p. 355 F).

l'assemblée syracusaine, Denys fut le premier qui se leva pour lui parler. Il s'étendit sur un sujet approprié tant aux dispositions de ses auditeurs qu'à ses propres vues. Il dénonça avec force les généraux comme ayant livré la sécurité de Syracuse aux Carthaginois, — et comme étant ceux auxquels était due la ruine d'Agrigente, ainsi que le danger qui menaçait tout le monde alentour. Il exposa leurs méfaits, réels ou prétendus, non-seulement avec abondance et acrimonie, mais avec une violence féroce dépassant toutes les limites d'un débat admissible, et destinée à attirer sur eux un meurtre illégal, semblable à la mort des généraux tués récemment à Agrigente. « Les voilà là, les traîtres! N'attendez ni jugement ni verdict légal, mais frappez-les sur-le-champ, et infligez-leur une justice sommaire (1). » Cette exhortation brutale, assez semblable à celle de l'Athénien Kritias, quand il provoqua l'exécution de Theramenès, dans le sénat oligarchique, était une offense contre la loi aussi bien que contre l'ordre parlementaire. Les magistrats qui présidaient blâmèrent Denys comme perturbateur de l'ordre, et le condamnèrent à une amende, comme la loi leur en donnait le pouvoir (2). Mais ses partisans l'appuyèrent hautement. Non-seulement Philistos paya l'amende pour lui sur-le-champ, mais il déclara publiquement qu'il continuerait toute la journée à payer toutes les amendes semblables qui pourraient être imposées, — et il excita Denys à persister dans tel langage qu'il jugerait convenable. Ce qui avait commencé comme une illégalité devenait alors un défi porté ouverte-

(1) Diodore, XIII, 91. Ἀπορουμένων δὲ πάντων παρελθὼν Διονύσιος ὁ Ἑρμοκράτους, τῶν μὲν στρατηγῶν κατηγόρησεν, ὡς προδιδόντων τὰ πράγματα τοῖς Καρχηδονίοις · τὰ δὲ πλήθη παρώξυνε πρὸς τὴν αὐτῶν τιμωρίαν, παρακαλῶν μὴ περιμεῖναι τὸν κατὰ τοὺς νόμους κλῆρον, ἀλλ' ἐκ χειρὸς εὐθέως ἐπιθεῖναι τὴν δίκην.

(2) Diodore, XIII, 91. Τῶν δ' ἀρχόντων ζημιούντων τὸν Διονύσιον κατὰ τοὺς νόμους, ὡς θορυβοῦντα, Φίλιστος, ὁ τὰς ἱστορίας ὕστερον συγγράψας, οὐσίαν ἔχων μεγάλην, etc.

Dans la description que fait Thucydide (VI, 32-39) du débat au sein de l'assemblée syracusaine (avant l'arrivée de l'expédition athénienne) où parlent Hermokratês et Athenagoras, nous voyons les magistrats intervenir pour s'opposer à la continuation d'un débat qui était devenu très-personnel et très-acrimonieux, bien qu'il n'y eût rien de brutal, ni aucune exhortation à une violence personnelle ou à une infraction de la loi.

ment à la loi. Cependant l'autorité des magistrats était si affaiblie, et le cri contre eux si violent, dans la position actuelle de la cité, qu'ils furent hors d'état soit de punir soit de réprimer l'orateur. Denys poursuivit sa harangue d'un ton encore plus incendiaire; non-seulement il accusa les généraux d'avoir livré Agrigente en se laissant corrompre, mais encore il dénonça les citoyens de marque et de fortune en général, comme des oligarques qui exerçaient un empire tyrannique, — qui traitaient la multitude avec mépris, et profitaient des malheurs de la cité. Syracuse (prétendait-il) ne pourrait jamais être sauvée, à moins que des hommes d'un caractère tout à fait différent ne fussent revêtus de l'autorité; des hommes non pas choisis à cause de leurs richesses et de leur rang, mais d'humble naissance, appartenant au peuple par position, et bons dans leur manière d'être par conscience de leur propre faiblesse (1). Son amère invective contre des généraux déjà décrédités, et la chaleur impétueuse de son apparente sympathie pour le peuple contre les riches, furent accueillies toutes deux avec une égale faveur. Platon dit que l'assemblée devint si furieuse et si exaspérée, qu'elle suivit littéralement les inspirations illégales et sanguinaires de Denys, et qu'elle massacra sur-le-champ tous ces généraux, au nombre de dix, sans aucune forme de procès. Mais Diodore nous dit simplement qu'on rendit un vote à l'effet de casser les généraux, et de nommer à leur place Denys, Hipparinos et d'autres (2). Cette dernière assertion est, à mon avis, la plus probable.

(1) Diodore, XIII, 91.

(2) Platon, Epistol. VIII, p. 354. Οἱ γὰρ πρὸ Διονυσίου καὶ Ἱππαρίνου ἀρξάντων Σικελιῶται τότε ὡς ᾤοντο εὐδαιμόνως ἔζων, τρυφῶντές τε καὶ ἅμα ἀρχόντων ἄρχοντες · οἳ καὶ τοὺς δέκα στρατηγοὺς κατέλευσαν βάλλοντες τοὺς πρὸ Διονυσίου, κατὰ νόμον οὐδένα κρίναντες, ἵνα δὴ δουλεύοιεν μηδενὶ μήτε σὺν δίκῃ μήτε νόμῳ δεσπότῃ, ἐλεύθεροι δ' εἶεν πάντῃ πάντως · ὅθεν αἱ τυραννίδες ἐγένοντο αὐτοῖς.

Diodore, XIII, 92. Παραυτίκα τοὺς μὲν ἔλυσε τῆς ἀρχῆς, ἑτέρους δὲ εἵλετο στρατηγούς, ἐν οἷς καὶ τὸν Διονύσιον. Quelque temps après, Diodore mentionne en outre que Denys accusa dans l'assemblée publique, et fit mettre à mort Daphnæos et Demarchos (XIII, 96) : or Daphnæos était l'un des généraux (XIII, 86-88).

Si nous admettons que le fait s'est passé comme Platon l'affirme, nous ne pouvons facilement expliquer comment

Telle fut la première phase de ce que nous pouvons appeler la marche du despote, heureusement accomplie. Le pseudo-démagogue Denys dépasse, en féroces professions

---

quelque chose d'aussi frappant et d'aussi effrayant est devenu dans Ephore, dans Théopompe, dans Hermeias, dans Timée ou dans Philiste, cette assertion plus banale que présente Diodore, qui probablement a emprunté son récit à l'un de ces écrivains.

Mais si nous admettons que Diodore soit exact, nous pouvons aisément rendre compte de l'opinion erronée dans l'esprit de Platon. Très-peu de temps avant cette scène à Syracuse, une circonstance analogue s'était réellement présentée à Agrigente. Les Agrigentins assemblés, irrités contre leurs généraux pour ce qu'ils croyaient être de la mollesse ou de la perfidie dans le récent combat avec les Carthaginois, avaient lapidé quatre d'entre eux sur-le-champ, et n'avaient épargné le cinquième qu'à cause de sa jeunesse (Diodore, XIII, 87).

Je ne puis m'empêcher de croire que Platon confondait dans sa mémoire la scène et les actes dont Syracuse fut témoin avec les autres événements qui étaient arrivés à Agrigente. Cette lettre (d'où est extraite la citation précédente) fut écrite dans sa vieillesse, — cinquante ans après l'événement.

C'est une inexactitude quant à un fait réel, qui pourrait être produite à l'appui des idées de ceux qui rejettent les lettres de Platon comme apocryphes, bien qu'Ast ne la mentionne pas, tout en parcourant les lettres *seriatim*, et en les condamnant comme des compositions qui non-seulement n'appartiennent pas à Platon, mais qui sont méprisables. Après avoir étudié attentivement et les lettres elles-mêmes et son raisonnement, je diffère entièrement de la conclusion d'Ast. La première lettre, qui prétend venir, non de Platon, mais de Diôn, est la seule contre laquelle il me semble avoir établi de bonnes objections (V. Ast, Ueber Platon's Leben und Schriften, p. 504-530). Contre les autres, je ne puis croire qu'il ait donné de raison suffisante pour les déclarer apocryphes, et par conséquent je continue à les considérer comme authentiques, suivant l'opinion de Cicéron et de Plutarque. Il est admis par Ast que leur authenticité n'était pas suspectée dans l'antiquité, autant que s'étendent nos connaissances. Sans regarder comme concluante la présomption qui résulte de ce fait, je crois qu'elle a besoin d'être contre-balancée par des raisons réelles plus fortes que celles qu'Ast a présentées.

Dans le nombre total de treize lettres, celles qui se rapportent à Diôn et à Denys (toujours en mettant de côté la première lettre), — c'est-à-dire la seconde, la troisième, la quatrième, la septième, la huitième et la treizième, — sont les plus remplies d'allusions au fait et aux détails. Quelques-unes entrent très-avant dans le détail. Or, si elles avaient été l'œuvre d'un forgeur, il est juste de dire qu'il n'aurait pu guère éviter de s'exposer davantage à la contradiction qu'il ne l'a fait, au point de vue de l'inexactitude et de l'inconséquence par rapport à la situation supposée. J'ai déjà mentionné une inexactitude que je prends pour une *faute* de mémoire, à la fois concevable et pardonnable. Ast en mentionne une autre, pour réfuter l'authenticité de la huitième lettre, relativement au fils de Diôn. Platon, dans sa huitième lettre, parlant au nom de Diôn décédé, recommande aux Syracusains de nommer un fils de Diôn comme l'un des membres d'une royauté tripartite,

d'antipathie contre les riches, tout ce que nous lisons comme venant de démagogues réels, Athenagoras à Syracuse, ou Kleôn à Athènes. Le voilà qui siége actuellement comme

---

avec Hipparinos (fils de Denys l'Ancien) et Denys le Jeune. Cela (soutient Ast, p. 523) ne peut être exact, parce que le fils de Diôn mourut avant son père. Pour faire que l'argument d'Ast fût complet, il nous faudrait être sûr que Diôn n'avait qu'*un seul* fils; supposition qui, sans doute, est appuyée par la preuve de Plutarque, qui, après avoir dit que le fils de Diôn, déjà presque adulte, se jeta du toit de la maison et fut tué, continue en disant que Kallippos, l'ennemi politique de Diôn, fonda sur ce malheur une fausse rumeur qu'il mit en circulation : — Ὡς ὁ Δίων ἄπαις γεγονὼς ἔγνωκε τὸν Διονυσίου καλεῖν Ἀπολλοκράτην καὶ ποιεῖσθαι διάδοχον (Plutarque, Diôn, c. 55, 56 : Cf. aussi c. 21, — τοῦ παιδίου). Mais puisque la rumeur était complétement fausse, nous pouvons sûrement croire que Kallippos, profitant d'un accident notoire qui venait d'être fatal au fils aîné de Diôn, a pu fabriquer une fausse assertion au sujet de la famille de Diôn, bien qu'il pût y avoir un fils plus jeune à la maison. Il n'est pas certain que le nombre des enfants de Diôn fût familièrement connu dans la population de Syracuse; et Diôn lui-même n'était pas dans la situation d'un roi établi, capable de transmettre sa succession immédiatement à un fils non encore adulte. Et quand nous trouvons dans un autre chapitre de la Vie de Diôn de Plutarque (c. 31), que le fils de Diôn était appelé par Timée, *Aretæos*, — et par Timonidès, *Hipparinos*, — cette circonstance peut assurément faire présumer jusqu'à un certain point qu'il y eut *deux* fils, et non un seul appelé de deux noms différents.

Je ne puis donc admettre qu'Ast ait prouvé que la huitième lettre de Platon est inexacte sous le rapport d'un fait réel. J'ajouterai que la lettre ne mentionne pas le *nom* du fils de Dion (bien qu'Ast dise qu'elle l'appelle *Hipparinos*, et qu'elle spécifie les *trois* associés de la royauté tripartite suggérée (bien qu'Ast dise qu'elle n'en mentionne que *deux*).

Toutefois, la plupart des arguments d'Ast contre l'authenticité des lettres sont fondés, non sur de prétendues inexactitudes de fait, mais sur ce qu'il prétend être une impropriété et une bassesse de pensée, une intrusion puérile de philosophie, un mysticisme et une pédanterie hors de propos, etc. Je coïncide dans quelques-unes de ses critiques, bien que je n'acquiesce pas à toutes. Mais je ne puis les accepter comme preuve à l'appui de sa thèse, — à savoir le caractère apocryphe des lettres. La conclusion propre de ses prémisses me paraît être que Platon écrivit des lettres qui, jugées d'après nos règles au sujet de l'art épistolaire, sont gauches, pédantesques et de mauvais goût. Denys d'Halikarnasse (De adm. vi dicend. in Demosth. p. 1025, 1044), tout en vantant expressément l'admirable composition des dialogues de Platon, n'hésite pas à porter sur lui un jugement défavorable comme auteur de discours, en s'en référant aux discours du Symposion aussi bien qu'à la harangue funèbre du Ménéxène. Nous devons encore moins craindre d'admettre que Platon ne savait pas composer une lettre avec grâce.

Que Platon se sentît fortement intéressé, et même personnellement compris, dans la querelle entre Denys II et Diôn, c'est ce dont on ne peut douter. Qu'il écrivît des lettres à Denys sur ce sujet, — qu'il cherchât soigneusement à conserver son influence sur

membre du nouveau conseil de généraux, à un moment où le soin et l'énergie les plus assidus, combinés avec la plus grande unanimité, étaient nécessaires pour mettre les forces militaires syracusaines dans un état suffisant de puissance. Il convenait à la politique de Denys non-seulement de ne montrer lui-même aucun soin ni aucune énergie, mais de rendre nuls tous les efforts de ses collègues, et de faire échouer avec intention toute chance d'unanimité. Il se mit immédiatement à faire une opposition et une guerre systématiques à ses collègues. Il refusa d'assister à leur conseil, ou d'avoir aucune communication avec eux. Aux fréquentes assemblées tenues pendant cet état agité de l'esprit public, il les dénonça ouvertement comme engagés dans une correspondance perfide avec l'ennemi. Il est évident que ses collègues, hommes nouvellement choisis dans le même esprit que lui-même, n'avaient pu encore commettre de trahison pareille en faveur des Carthaginois. Mais parmi eux se trouvait son complice Hipparinos (1); tandis que les autres aussi probablement, nommés par un parti à sa dévotion, furent choisis dans un esprit de collusion, soit comme partisans aveugles, soit comme des hommes indignes et incapables, qu'il mettrait facilement de côté. En tout cas, ses calomnies, bien que reçues avec une grande répugnance par les citoyens principaux et plus intelligents, trouvèrent faveur auprès de la masse de l'assemblée, prédisposée à ce moment par les terreurs de la situation à suspecter tout le monde. Le nouveau conseil des généraux étant ainsi décrédité, Denys fut le seul qu'on écouta comme conseiller. Sa première recommandation et la plus instante fut qu'on rendît un vote à l'effet de rétablir les exilés; hommes (affirmait-il) attachés à leur pays, brûlant du désir de le sauver, et qui avaient déjà refusé les offres de ses ennemis; hommes qui

lui, par tous les moyens, — qu'il manifestât une haute opinion de lui-même et de sa philosophie, — cela est parfaitement naturel et croyable. Et en considérant le caractère et le rang de Denys, il est difficile de poser à l'avance une règle assurée quant au ton épistolaire que Platon dut regarder comme le plus propre à prendre avec lui.

(1) Plutarque, Diôn, c. 3.

avaient été jetés en exil par les disputes politiques antérieures, mais qui, s'ils étaient généreusement rappelés, témoigneraient leur reconnaissance par un patriotisme dévoué, et serviraient Syracuse beaucoup plus chaudement que les alliés appelés de l'Italie et du Péloponèse. Ses collègues décrédités ou ne purent pas ou ne voulurent pas s'opposer à la proposition qui, appuyée avec chaleur par Denys et par tout son parti, fut enfin adoptée par l'assemblée. En conséquence les exilés revinrent, comprenant les hommes les plus violents qui avaient pris les armes quand Hermokratès fut tué. Ils revinrent brûlants de haine de parti et de désir de vengeance, prêts à exercer sur les autres la confiscation dont ils avaient souffert eux-mêmes, et considérant le despotisme de Denys comme leur seul moyen de succès (1).

Le second pas de la marche du despote était alors accompli. Denys avait rempli les rangs du parti d'Hermokratès et obtenu une troupe énergique de satellites, dont les espérances et les intérêts étaient complétement identifiés avec les siens. Dans l'intervalle arrivèrent de Gela des lettres, demandant des renforts, vu qu'on savait qu'Imilkôn était sur le point de s'y rendre. Denys, étant autorisé à y conduire un corps de deux mille hoplites avec quatre cents cavaliers, tira un bon parti de l'occasion. Un régiment de mercenaires, sous le Lacédæmonien Dexippos, était en garnison à Gela; tandis que le gouvernement de la ville était, dit-on, oligarchique, entre les mains des riches, bien qu'avec une opposition populaire forte et mécontente. Arrivé à Gela, Denys prit immédiatement parti pour cette dernière, en produisant les propositions les plus violentes contre les riches qui gouvernaient, comme il l'avait fait à Syracuse. Les accusant de trahison dans l'assemblée publique, il obtint un vote condamnatoire en vertu duquel ils furent mis à mort et leurs biens confisqués. Avec les fonds acquis de cette manière, il paya l'arriéré dû aux soldats de Dexippos,

(1) Diodore, XIII, 93.

et doubla la solde de sa division syracusaine. Ces mesures lui procurèrent une immense popularité, non-seulement auprès de tous les soldats, mais encore auprès du Dêmos de Gela, qu'il avait délivré de la domination de son opulente oligarchie. En conséquence, après avoir rendu un vote public, où il témoignait sa reconnaissance et lui accordait des récompenses considérables, le peuple expédia des ambassadeurs à Syracuse pour y porter l'expression formelle de ses sentiments. Denys résolut d'y retourner en même temps avec ses soldats syracusains, et il tenta de déterminer Dexippos à l'accompagner avec sa division. Ayant essuyé un refus, il s'y rendit avec ses Syracusains seuls. Quant aux habitants de Gela, qui le suppliaient instamment de ne pas les abandonner, vu que l'ennemi était attendu de jour en jour, il se contenta de leur répondre qu'il reviendrait bientôt avec des forces plus considérables (1).

Denys avait fait ainsi un troisième pas. Il revenait à Syracuse avec un témoignage d'admiration et de gratitude donné par Gela, — avec un redoublement d'attachement de la part de ses soldats à cause de la double solde, — et avec les moyens de fabriquer une nouvelle tromperie et de la mettre en circulation. C'était le jour d'une fête solennelle qu'il arriva à la ville, précisément à l'instant où les citoyens sortaient en foule du théâtre. Au milieu du tumulte d'une pareille scène aussi bien que du retour des soldats, un grand nombre de citoyens affluèrent autour de lui pour lui demander : « Quelles nouvelles des Carthaginois? » — « Ne demandez rien au sujet de vos ennemis du dehors (répondit Denys); vous avez parmi vous des ennemis bien pires. Vos magistrats, — ces mêmes hommes sur la vigilance desquels vous comptez pendant que vous jouissez de la fête, — ce sont des traîtres qui pillent l'argent public, laissent les soldats sans paye, et négligent tous les préparatifs nécessaires à un moment où l'ennemi, avec une armée immense, est sur le point de vous attaquer. Je connais leur trahison depuis

(1) Diodore, XIII, 93.

longtemps, mais j'en ai aujourd'hui une preuve positive. Car Imilkôn m'a envoyé un ambassadeur, sous prétexte de traiter au sujet des prisonniers, mais en réalité pour acheter mon silence et ma connivence; il m'offrait un présent plus considérable que ceux qu'il leur a faits, si je voulais consentir à m'abstenir de leur faire obstacle, puisqu'on ne pouvait m'amener à prendre part à leurs intrigues. C'en est trop. Je suis revenu pour me démettre aujourd'hui de mon commandement. Si mes collègues se laissent corrompre pour trafiquer de leur pays, moi, je veux prendre ma part du danger commun en qualité de citoyen, mais je ne puis souffrir l'idée d'encourir la honte comme complice de leur trahison. »

Ces hardies allégations, répandues par Denys parmi la foule qui se pressait autour de lui, — renouvelées longuement sous une forme frappante, dans l'assemblée régulière tenue le lendemain, — et se terminant par une démission réelle, frappèrent l'esprit syracusain d'une profonde terreur. Il parlait avec autorité, non-seulement comme un homme qui revenait à l'instant de la frontière exposée, mais aussi comme apportant le témoignage de reconnaissance des habitants de Gela répété avec enthousiasme par les soldats dont il avait récemment doublé la paye. Son assertion quant au message spécial d'Imilkôn, sans doute impudent mensonge, fut acceptée avec confiance et appuyée par tous ces hommes, aussi bien que par ses autres partisans, le parti d'Hermokratès, et surtout par les exilés rappelés. Quelle défense les généraux accusés firent-ils, ou essayèrent-ils de faire, c'est ce qu'on ne nous dit pas. Il n'était pas probable qu'elle prévalût, et elle ne prévalut pas contre la déposition positive d'un témoin si puissamment secondé. Le peuple, convaincu de leur trahison, était irrité contre eux et tremblait à la pensée d'être abandonné, par la démission de Denys, à la protection de ces gardiens perfides contre l'invasion imminente. Le moment était venu pour ses partisans de s'avancer avec leur proposition capitale : « Pourquoi ne pas vous débarrasser de ces traîtres, et garder Denys seul? Souffrez qu'ils soient jugés et punis à un moment plus convenable; mais choisissez-le immédiatement comme général,

avec de pleins pouvoirs pour faire face à l'éventualité pressante qui nous menace du dehors. N'attendez pas que l'ennemi attaque réellement nos murailles. Denys est l'homme qu'il nous faut, le seul avec lequel nous ayons une chance de salut. Rappelez-vous que notre glorieuse victoire sur les trois cent mille Carthaginois à Himera fut remportée par Gelôn agissant comme général avec de pleins pouvoirs. » Cette rhétorique était irrésistible dans la présente disposition d'esprit de l'assemblée, — à un moment où les partisans de Denys étaient remplis d'audace et d'unanimité, — où ses adversaires étaient en déroute, suspects les uns aux autres, et sans plan positif à proposer, — et où l'orage qui avait déjà accablé Sélinonte, Himera et Agrigente était près d'éclater sur Gela et sur Syracuse. L'assemblée rendit un vote, par lequel Denys était nommé général de la cité, seul, et avec de pleins pouvoirs (1) : à quelle majorité fut-il nommé, nous l'ignorons.

Le premier usage que le nouveau et tout-puissant général fit de sa dignité fut de proposer, dans la même assemblée, que la paye des soldats fût doublée. Cette libéralité (dit-il) serait le plus sûr moyen de stimuler leur zèle; quant à la dépense, il n'y avait pas lieu d'hésiter; on pourrait aisément se procurer de l'argent.

Ainsi fut accompli le quatrième pas, et le plus important de la marche du despote. On avait obtenu de l'assemblée un vote, rendu dans les formes constitutionnelles, revêtant Denys d'un pouvoir unique inconnu aux lois et au-dessus d'elles, — illimité et irresponsable. Mais il savait bien que la majorité de ceux qui votaient ainsi n'avaient pas l'intention de renoncer à leur liberté d'une manière permanente, — qu'ils n'entendaient créer qu'une dictature temporaire, sous la pression du danger actuel, dans le dessein exprès de conserver cette liberté contre un ennemi étranger, — et que même ce qu'on avait obtenu ne l'avait été que par une déception et une calomnie impudentes, qu'une réflexion sub-

(1) Diodore, XIII, 94.

séquente ne tarderait pas à dissiper. Le vote n'eut pas plus tôt été rendu que des symptômes de regret et d'alarme se manifestèrent parmi le peuple. Ce qu'une assemblée avait conféré pouvait être révoqué par une seconde assemblée repentante (1). Il restait donc actuellement à Denys à assurer la perpétuité de son pouvoir par quelques moyens organisés, de manière à empêcher que le repentir, dont il avait déjà discerné le commencement, ne se traduisît en une révocation réelle. Dans ce dessein, il avait besoin d'une force militaire prise en dehors du peuple et antipopulaire, attachée à sa personne et non à la cité. Il avait, en effet, acquis de la popularité auprès des soldats syracusains aussi bien qu'auprès des mercenaires, en doublant et en assurant leur solde. Il avait des adhérents énergiques, prêts à tout faire en sa faveur, surtout parmi les exilés rappelés. C'était une base importante, mais non suffisante pour ses fins sans la présence d'un corps spécial de gardes, dont il pût se servir constamment et immédiatement, choisis par lui et sous son contrôle, agissant toutefois en cet emploi en vertu de la volonté et de la sanction expresses du peuple. Il fallait que ce dernier rendît un nouveau vote qui légalisât pour son usage cette troupe de gardes.

Mais avec tous ses moyens de tromperie et tout le zèle de ses partisans, il désespéra d'obtenir un pareil vote d'une assemblée tenue à Syracuse. En conséquence, il eut recours à une manœuvre, déclarant qu'il avait résolu de se rendre à Leontini, et convoquant toutes les forces militaires de Syracuse (jusqu'à l'âge de quarante ans) pour l'accompagner, avec ordre à chaque homme de prendre avec lui des provisions pour trente jours. Leontini avait été, peu d'années aupara-

(1) Diodore, XIII, 95. Διαλυθείσης δὲ τῆς ἐκκλησίας, οὐκ ὀλίγοι μὲν Συρακουσίων κατηγόρουν τῶν πραχθέντων, ὥσπερ οὐκ αὐτοὶ ταῦτα κεκυρωκότες · τοῖς γὰρ λογισμοῖς εἰς ἑαυτοὺς ἐρχόμενοι, τὴν ἐσομένην δυναστείαν ἀνεθεώρουν. Οὗτοι μὲν οὖν βεβαιῶσαι βουλόμενοι τὴν ἐλευθερίαν, ἔλαθον ἑαυτοὺς δεσπότην τῆς πατρίδος καθεστακότες. Ὁ δὲ Διονύσιος, τὴν μετάνοιαν τῶν ὄχλων φθάσαι βουλόμενος, ἐπεζήτει δι' οὗ τροπου δύναιτο φύλακας αἰτήσασθαι τοῦ σώματος · τούτου γὰρ συγχωρηθέντος, ῥᾳδίως ἔμελλε κυριεύσειν τῆς τυραννίδος.

vant, une cité indépendante; mais actuellement c'était un poste fortifié avancé, appartenant aux Syracusains, où divers colons étrangers, et des exilés des villes siciliennes prises, avaient obtenu la permission de résider. Il était vraisemblable que ces hommes, qui avaient perdu leur position et leurs espérances comme citoyens, seconderaient volontiers soit de leurs votes soit de leurs épées les projets de Denys. Tout en y trouvant ainsi beaucoup d'adhérents nouveaux, outre ceux qu'il emmenait avec lui, il prévoyait que le corps général des Syracusains, et surtout ceux qui avaient le plus d'éloignement pour lui, ne seraient pas disposés à se rendre à son appel ni à l'accompagner (1). Car il ne pouvait y avoir rien de plus déraisonnable, au point de vue public, qu'un départ de toutes les forces syracusaines se rendant pour trente jours à Leontini, où il n'y avait ni péril à détourner ni profit à faire, à un moment où le danger du côté de Gela était le plus sérieux, à cause de sa formidable armée carthaginoise qui se trouvait à Agrigente.

Denys partit donc avec une armée qui prétendait, ostensiblement et suivant les ordres donnés, être la complète manifestation militaire de Syracuse; mais qui, en réalité, comprenait principalement ses propres adhérents. Étant campé pendant la nuit près de Leontini, il s'y prit de telle sorte qu'un cri et un tumulte factice éclatèrent au milieu des ténèbres autour de sa tente; — il ordonna que des feux fussent allumés, — convoqua soudainement ses amis les plus intimes, — et affecta de se retirer dans la citadelle sous leur escorte. Le lendemain on convoqua une assemblée, des Syracusains et des habitants présents, prétendue assemblée syracusaine; Syracuse, en costume militaire, ou pour ainsi dire en Comitia Centuriata, — pour employer une ancienne

(1) Diodore, XIII, 95. Αὕτη δ' ἡ πόλις (Leontini) τότε φρούριον ἦν τοῖς Συρακουσίοις, πλήρης ὕπαρχον φυγάδων καὶ ξένων ἀνθρώπων. Ἤλπιζε γὰρ τούτους συναγωνιστὰς ἕξειν, ἀνθρώπους δεομένους μεταβολῆς· τῶν δὲ Συρακουσίων τοὺς πλείστους οὐδ' ἥξειν εἰς Λεοντίνους.

Beaucoup des Agrigentins chassés s'établirent à Leontini, avec la permission des Syracusains (Diodore, XIII, 89).

phrase appartenant à la république romaine. Denys parut devant cette assemblée et se mit sous sa protection, affirmant que la nuit précédente un attentat avait été commis contre sa personne, — la priant avec instance de le défendre contre les piéges incessants de ses ennemis. — et réclamant dans cette vue un corps permanent de gardes. Cette demande, tournée d'une manière plausible et pathétique, et sans doute secondée avec chaleur par de zélés partisans, obtint un succès complet. L'assemblée syracusaine ou quasi-syracusaine, bien que tenue à Leontini, — rendit un décret en forme, accordant à Denys une garde du corps de six cents hommes, choisie par lui-même et responsable à lui seul (1). Un orateur, il est vrai, proposa de limiter les gardes à un chiffre suffisant pour le protéger contre un petit nombre d'ennemis personnels, mais non pour le rendre indépendant du peuple ou formidable à sa sécurité (2). Mais il n'était pas vraisemblable que ce raffinement de précaution dût être pris sérieusement en considération, quand l'assemblée était assez malhonnête ou assez égarée pour rendre le vote destructif sollicité à ce moment, et eût-il été compris dans les termes de la résolution, il n'y avait aucun moyen d'en assurer l'observation en pratique. Une fois le régiment des gardes sanctionné dans les formes, Denys ne s'inquiéta guère de la limite de nombre qui lui était prescrite. Il enrôla immédiatement plus de mille hommes, choisis aussi bien à cause de leur bravoure que de leur pauvreté et de leur position désespérée. Il leur fournit des armes du meilleur choix, et leur promit la solde la plus libérale. A cette base d'un régiment de troupes domestiques, certain, permanent, et légalisé, il ajouta encore une sorte d'armée régulière, composée de mercenaires qui n'étaient guère moins à sa dévotion que les gardes proprement ainsi appelés. Outre les mercenaires qu'il avait déjà autour de lui, il en appela d'autres de tous

(1) Diodore, XIII, 95.

(2) Aristote, Politic. III, 10, 10. Καὶ Διονυσίῳ τις, ὅτ' ᾔτει τοὺς φύλακας, συνεβούλευε τοῖς Συρακουσίοις διδόναι τοσούτους τοὺς φύλακας — i. e. τοσαύτην τὴν ἰσχυν, ὥσθ' ἑκάστου μὲν καὶ ἑνὸς καὶ συμπλειόνων κρείττω, τοῦ δὲ πλήθους ἥττω, εἶναι.

les côtés par des offres séduisantes, choisissant de préférence des proscrits et des scélérats, et donnant la liberté à des esclaves dans ce dessein (1). Ensuite, faisant venir de Gela Dexippos le Lacédæmonien avec les troupes qu'il commandait, il renvoya cet officier dans le Péloponèse, — comme un homme auquel il ne pouvait se fier pour son projet, et qui vraisemblablement se mettrait en avant pour défendre la liberté de Syracuse. Il réunit alors tous les mercenaires sous une seule organisation, et leur donna pour nouveaux officiers des hommes dévoués à sa personne.

Cette levée et cette organisation militaires nouvelles furent accomplies surtout pendant son séjour à Leontini, sans l'opposition qu'elles auraient probablement rencontrée si les choses s'étaient passées à Syracuse, ville où Denys revint, dans une attitude bien plus imposante que quand il l'avait quittée. A ce moment il franchit les portes à la tête non-seulement de sa propre garde du corps d'élite, mais encore d'une armée régulière de mercenaires, soudoyée par lui et dépendante de lui seul. Il les dirigea immédiatement vers l'îlot d'Ortygia (la partie intérieure et la partie la plus forte de la cité, commandant le port), établit son camp dans cette akropolis de Syracuse, et se présenta comme despote aux yeux de tous d'une manière manifeste. Bien que le sentiment général parmi le peuple fût celui d'une vive répugnance, cependant ses puissantes forces militaires et sa forte position enlevaient toute espérance d'une résistance ouverte. Et l'assemblée populaire, — convoquée sous la pression de cette force et probablement composée uniquement de ses partisans, — se trouva assez soumise pour condamner et exécuter, sur sa requête, Daphnæos et Demarchos. Ces deux hommes à la fois riches et puissants dans Syracuse, avaient été ses principaux adversaires, et étaient vraisemblablement du nombre des généraux mêmes qu'à son instigation le peuple avait été sur le point de massacrer sur place sans forme de procès, dans une des assemblées

(1) Diodore, XIV, 7. Τοὺς ἠλευθερωμένους δούλους, etc.

publiques antérieures (1). Il ne restait plus qu'un pas à faire pour donner du lustre à la basse extraction de Denys, et pour marquer le triomphe du parti d'Hermokratês auquel il devait surtout son élévation. Il épousa immédiatement la fille d'Hermokratês; et donna sa propre sœur en mariage à Polyxenos, frère de ce chef décédé (2).

Ainsi fut consommé le cinquième ou dernier acte de la marche du despote, qui rendit Denys maître de la vie et de la fortune de ses compatriotes. J'ai détaillé les phases successives de son élévation d'après Diodore, qui (à l'exception d'une allusion ou deux d'Aristote) est le seul de qui nous recevions des renseignements. En cette occasion son autorité est meilleure que d'ordinaire, vu qu'il avait sous les yeux non-seulement Ephore et Timée, mais encore Philiste. De plus, il est dans tout le cours de ce récit du moins clair et conséquent avec lui-même. Nous comprenons suffisamment la stratégie politique poursuivie par Denys, pour prononcer qu'elle fut appropriée à sa fin avec un degré d'habileté qui aurait beaucoup frappé un œil critique tel que celui de Machiavel, dont on a expliqué à tort l'appréciation analytique des moyens, quand il étudie des hommes tels que Denys, comme si elle impliquait de la sympathie pour leur but et une approbation de leurs desseins. Nous voyons que Denys, en se mettant en avant comme chef et représentant du parti d'Hermokratês, acquit les moyens de faire usage de la fraude et de la tromperie dans une plus grande mesure qu'un exilé tel qu'Hermokratês, dans la poursuite des mêmes projets ambitieux. Favorisé par les dangers de l'État et par les angoisses de l'esprit public, il put simuler une ardeur ultradémocratique en défendant le peuple contre les riches, et en dénonçant les généraux malheureux ou incapables, comme s'ils étaient des traîtres corrompus. Bien qu'il semble que le gouvernement de Syracuse, en 406 avant J.-C. a dû être fortement démocratique, cependant Denys, dans son ardeur pour les droits populaires, le regarde

(1) Diodore, XIII, 96.

(2) Diodore, *l. c.*; Plutarque, Diôn. c. 3.



comme une oligarchie antipopulaire, et il essaye d acquérir la faveur du peuple en se posant ouvertement comme l'adversaire et l'ennemi acharné des riches. Neuf années auparavant, lors du débat entre Hermokratês et Athenagoras dans l'assemblée syracusaine, le premier se présentait comme le champion des riches, ou du moins était considéré comme tel; tandis que le second tenait le langage d'un démocrate conservateur, se plaignant de conspirations organisées par eux. En 406 avant J.-C., le chef du parti d'Hermokratês a renversé cette politique, il adopte une prétendue ferveur démocratique beaucoup plus violente que celle d'Athenagoras. Denys, — qui en cette occasion fit le métier de ce qu'on appelle un démagogue, simplement dans le dessein d'obtenir un seul vote en sa faveur et de fermer ensuite la porte de force à tout vote futur et à tout amendement, — pouvait avoir recours à un mensonge plus grossier qu'Athenagoras, qui, en qualité d'orateur habituel, était toujours devant le peuple, et qui, même s'il réussissait par fraude à une assemblée, était exposé à être dévoilé dans une seconde.

Pour que les votes d'une assemblée publique quelconque servent réellement à protéger le peuple, ils doivent non-seulement être précédés d'une discussion complète et libre, mais encore être soumis de temps en temps à une nouvelle discussion et à une correction. Qu'une erreur soit commise de temps à un autre, aussi bien par le peuple collectif que par des fractions particulières du peuple, cela est certain; la possibilité d'un amendement est essentielle. Un vote que l'on sait être définitif et ne devoir jamais être amendé dans la suite est un vote qui ne peut guère tourner à l'avantage du peuple lui-même, bien qu'il puisse souvent, comme dans le cas de Denys, favoriser les sinistres desseins d'un protecteur artificieux.

FIN DU QUINZIÈME VOLUME

ERRATA

—

Page	19,	ligne	30,	*lire*	tenus	*au lieu de*	tenues.
—	*ib.*,	»	31,	»	attachés	»	attachées.
—	122,	»	8,	»	Elle	»	Il.
—	165,	»	23,	»	que celle	»	qu'avec celle.
—	198,	»	4,	»	mantinico	»	mantineio.

TABLE DES MATIÈRES

DU QUINZIÈME VOLUME

DEUXIÈME PARTIE

GRÈCE HISTORIQUE

CHAPITRE I

BATAILLE DE LEUKTRA ET SES CONSÉQUENCES

CHAPITRE II

DEPUIS LA FONDATION DE MESSÊNÊ ET DE MEGALOPOLIS JUSQU'A LA MORT DE PÉLOPIDAS

CHAPITRE III

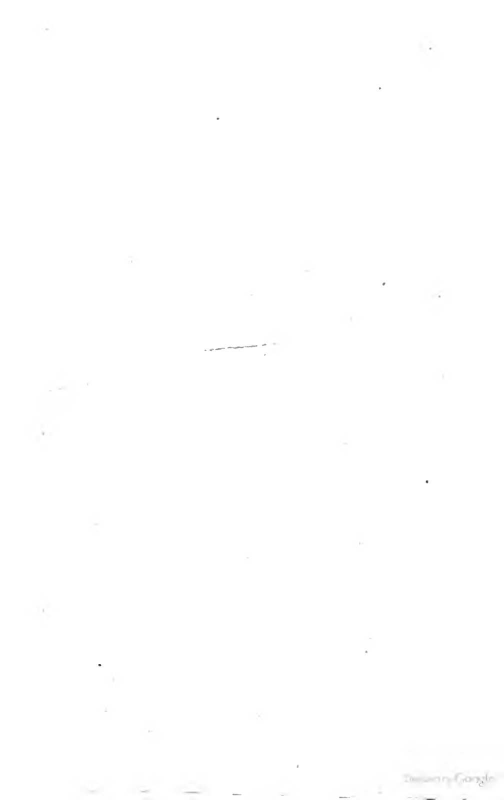
DEPUIS LA MORT DE PÉLOPIDAS JUSQU'A LA BATAILLE DE MANTINEIA

CHAPITRE IV

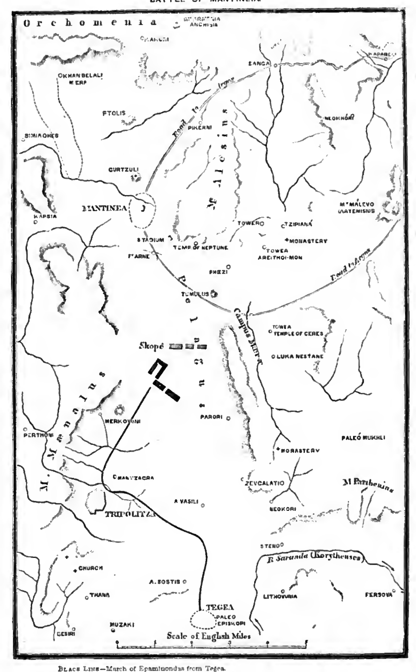
AFFAIRES SICILIENNES APRÈS LA DESTRUCTION DE L'ARMEMENT ATHÉNIEN DEVANT SYRACUSE

PARIS. — IMPRIMERIE POUPART-DAVYL ET COMP., RUE DU BAC, 30.





BATTLE OF MANTINEIA



Black Line—March of Epaminondas from Tegea.
Black—Army of Epaminondas as formed for attack
Shaded Line—Opposing Army Mantineians, Lacedæmonians, Athenians Eleians &c







